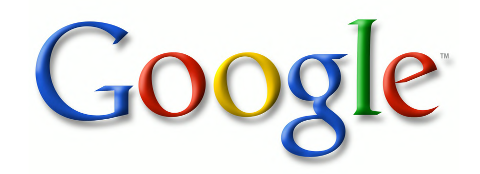
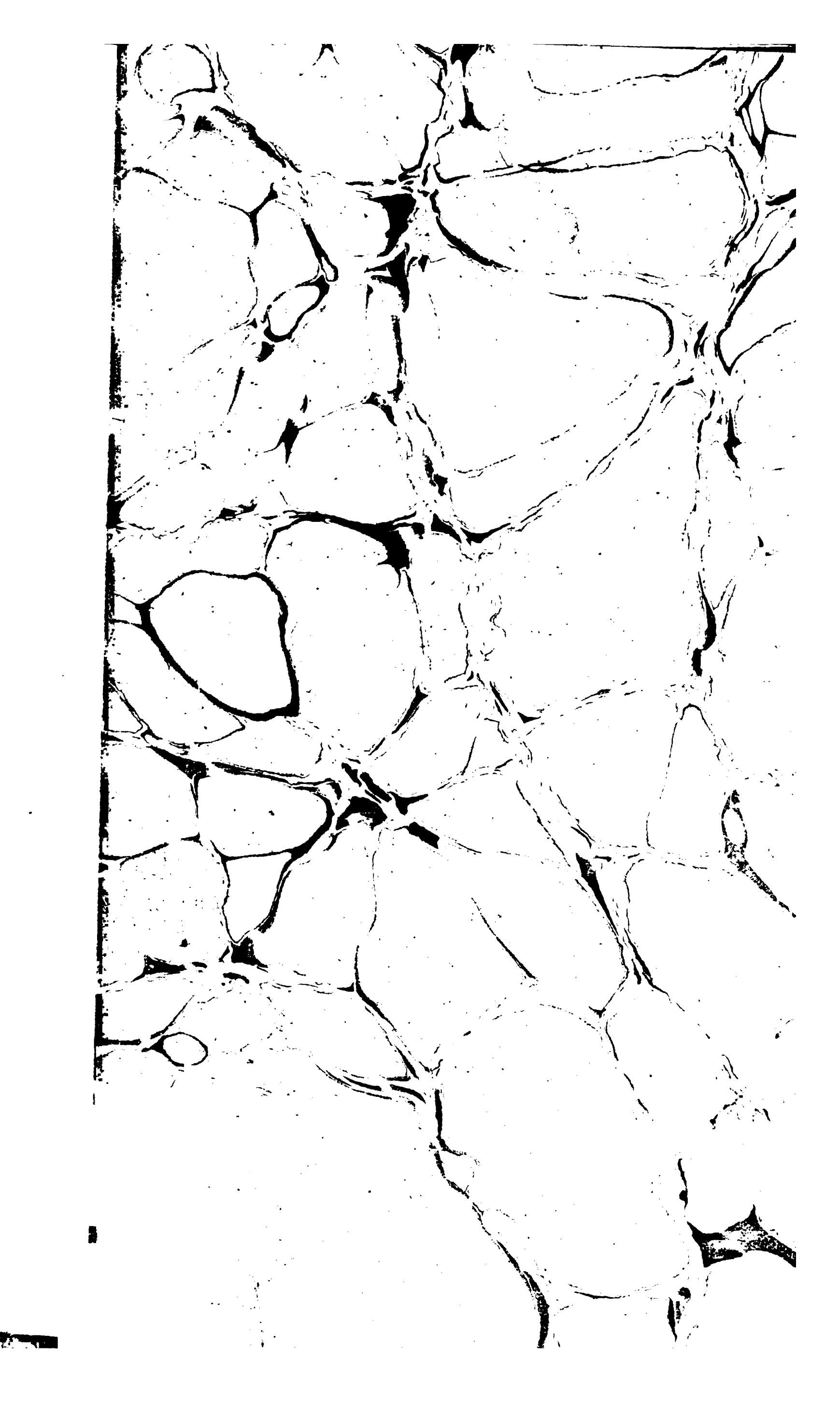

Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



CHATEAUBRIAND

ÉTUDES LITTÉRAIRES

DU MÊME AUTEUR

Essai sur Taine, son œuvre et son influence, *d'après des documents inédits*, avec des extraits de quarante articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. Ouvrage couronné par l'Académie française (*prix Bordin*). Troisième édition revue. Un vol. in-16 (Paris, Hachette). . . . . 3 fr. 50.

Pascal : *L'homme, l'œuvre, l'influence.* Troisième édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16 (Paris, A. Fontemoing). . . . . 3 fr. 50

Bibliographie critique de Taine. Deuxième édition refondue. Un vol. in-8° de la *Bibliothèque des Bibliographies critiques.* (Paris, Alphonse Picard). . . . . 5 fr.

La philosophie religieuse de Pascal et la pensée contemporaine. Deuxième édition. Brochure petit in-16 (Paris, Bloud.) 0 fr. 60

Sainte-Beuve : TABLE ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES PREMIERS LUNDIS, NOUVEAUX LUNDIS ET PORTRAITS CONTEMPORAINS, avec une *Étude sur Sainte-Beuve et son œuvre critique.* Deuxième édition. Un vol. in-16 (Paris, Calmann-Lévy). . . . . 3 fr. 50

Chateaubriand : ATALA. *Reproduction de l'édition princeps, avec les variantes de toutes les éditions, une introduction et des notes* (pour paraître prochainement à la librairie Fontemoing).

EN PRÉPARATION :

Le Christianisme de Chateaubriand : LES ORIGINES, L'ÉVOLUTION, L'INFLUENCE. *Étude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIIIe et XIXe siècles* (à la librairie Hachette).

Lamennais, son œuvre et son temps.

914-04. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-04.

VICTOR GIRAUD
Professeur de littérature française moderne
à l'Université de Fribourg (Suisse).

CHATEAUBRIAND

ÉTUDES LITTÉRAIRES

CHATEAUBRIAND ET LES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »
MANUSCRITS ET FRAGMENTS INÉDITS
LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »
LE PROBLÈME BIBLIOGRAPHIQUE. — UNE RECHERCHE
DE PATERNITÉ LITTÉRAIRE
FRAGMENTS PERDUS DU « GÉNIE » PRIMITIF
HISTOIRE DES VARIATIONS D'UNE PAGE DE CHATEAUBRIAND
LES VARIANTES DES « MARTYRS »
LETTRES INÉDITES ET PERDUES DE CHATEAUBRIAND
CHATEAUBRIAND ET VICTOR HUGO

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1904

AVANT-PROPOS

« Le jugement de la postérité sur Chateaubriand est encore à prononcer, » écrivait il y a quelques années M. Brunetière. Et le mot n'a pas cessé d'être juste, et l'on peut craindre qu'il ne le soit longtemps encore. Cela tient à des raisons assez diverses. On voudrait ici tâcher d'en indiquer quelques-unes.

La première, et non la moindre, paraît être ce que j'appellerais volontiers la longue réussite de sa royauté littéraire. Certes, Chateaubriand, comme tout homme de lettres, a connu les différentes formes et les habituels effets de l'injustice : l'envie, le parti pris et la sottise ne l'ont assurément pas plus épargné qu'un autre. C'est Ginguené, un compatriote, un ancien ami, déclarant au lendemain de la publication du *Génie du Christianisme*, que la critique vient trop tard et que le livre est déjà oublié; c'est Marie-Joseph Chénier, dans son *Tableau* de 1810, enterrant d'un mot dédaigneux le *Génie du Christianisme*, et donnant d'*Atala* l'analyse caricaturale que l'on sait; c'est le persiflage d'Hoffmann dans les *Débats* lors de l'apparition des *Martyrs*; c'est le silence prudent et puis le jugement dérisoire de l'Académie sur le *Génie* dans l'affaire des prix décennaux. Mais, à côté de ces représailles de la médiocrité

ou de l'inintelligence, que de témoignages éloquents et spontanés de l'admiration universelle! Si jamais écrivain a, du premier coup, séduit, et ravi, et conquis l'opinion, — les journaux et les correspondances du temps en font foi, — c'est bien lui, l'auteur d'*Atala*, de *René* et du *Génie du Christianisme*. Du jour au lendemain, il est entré dans la gloire. A trente-quatre ans, il apparaît déjà à tous comme l'héritier présomptif d'un Rousseau et d'un Voltaire; et la situation que l'un dut à son intervention dans l'affaire Calas, et l'autre à la publication presque simultanée du *Contrat*, de l'*Héloïse* et de l'*Émile*, il est, lui, Chateaubriand, dès 1802, et après un seul ouvrage, visiblement en passe de l'obtenir. On parle couramment de son « génie »; on rapproche son nom de celui d'Homère; peintres et poètes s'inspirent de lui; on lui emprunte ses idées; on démarque son style; Delille le met en vers, et bientôt les professeurs de rhétorique eux-mêmes vont le consacrer « classique », et lui faire l'honneur de « morceaux choisis ». Si le « roi Voltaire » avait été témoin de ces triomphes, il aurait eu le droit d'en être jaloux.

Et cette royauté presque sans précédents devait durer près d'un demi-siècle. De 1802 à 1848, il est hors de doute que le plus grand nom, le plus incontesté, et le plus unanimement respecté de la littérature française est celui de Chateaubriand. Il faudrait bien des pages pour recueillir tous les témoignages publics de la vénération et de l'enthousiasme qu'il excite. Critiques, historiens, romanciers, dramaturges et poètes, — quelques-uns se sont dédommagés depuis, — tous alors proclament sa supériorité et reconnaissent sa maîtrise. Il n'est pas un maître, il est le Maître...

Il n'a pourtant pas à se plaindre de nous, écrivait en 1834 un juge difficile : il n'a pourtant pas à se plaindre de nous

ni de la gloire que lui a faite la France, le pays où la gloire est si douce et si enivrante, le pays où il fait si bon d'avoir du génie! Nous lui avons donné toutes les louanges que le cœur fait trouver : nous l'avons mis à la tête de tous les écrivains de notre âge, poètes et prosateurs, et au même rang que les plus grands noms de notre littérature; c'est pour lui, et pour lui seul que nous avons changé le sens des mots consacrés, et que nous avons appelé sa prose la plus belle des poésies, et lui le poète du dix-neuvième siècle, tant son beau génie nous paraissait suffire aux deux gloires à la fois! Nous l'avons lu et appris par cœur; nous lui avons fait hommage de toutes nos réputations naissantes; nous avons déposé à ses pieds toutes nos couronnes, comme d'humbles écoliers aux pieds de leur maître. Nos vanités littéraires, plus vives en ce siècle qu'en aucun autre, n'ont point souffert qu'on nous le montrât du doigt, qu'on nous le reprochât presque comme la source où nous avions pris toutes nos inspirations. Et, dans les jours de troubles politiques, ne l'avons-nous pas pris dans nos bras et porté en triomphe par les rues, comme le prêtre et le roi de la liberté de la pensée? Voilà la gloire que nous lui avons faite....

Celui qui parle ainsi — le croirait-on? — c'est l'auteur des *Poètes latins de la Décadence*, c'est Désiré Nisard lui-même. Écoutons la suite de son dithyrambe, que l'on chercherait en vain, je crois, dans la collection de ses œuvres. Je l'emprunte à une *Préface* qu'il écrivit en 1834 pour un *Recueil*, devenu aujourd'hui rarissime, d'articles publiés sur les *Mémoires* de Chateaubriand, à la suite des lectures qui en furent faites dans le salon de Mme Récamier. Je ne sache pas de texte qui nous fasse mieux sentir et comme toucher du doigt l'espèce de culte véritable dont René a été l'objet, lui vivant, de la part des hommes de lettres ses contemporains. Nisard n'avait pas assisté aux lectures de l'Abbaye-au-Bois.

Je n'étais pas de la fête, écrit-il, et je n'ai rien à en raçonter. Mais je suis du petit nombre des heureux qui

ont été admis à l'honneur de lire les Mémoires de M. de Chateaubriand... Car j'ai goûté à ce fruit défendu qui donne la science, mais ne donne pas la mort : j'ai eu ces Mémoires dans les mains, et je les ai reçus des mains de M. de Chateaubriand; je les ai feuilletés, je les ai lus devant lui, sur le fauteuil où il s'assied, à la table où il les a écrits, lui à ma droite, corrigeant et raturant des pages déjà recopiées, son secrétaire, qui est son ami, à ma gauche, transcrivant de nouveau au fur et à mesure les pages corrigées et raturées... Qu'on me permette de dire quelques mots de cette scène si simple, dont tous les détails me sont restés au fond du cœur, où est la meilleure sorte de mémoire. Déjà M. de Chateaubriand avait bien voulu, à deux reprises, me lire quelques pages de ce ton simple, doux, grave, qui ne cherche point à faire illusion sur les choses, qui n'enfle rien et découvre tout, et, pour nombre d'auditeurs, diminuerait l'effet au lieu de l'augmenter. Mes vœux allaient plus haut : ravi des fragments que j'avais entendus, mais ne voulant point disposer à la fois de l'auteur et du livre, j'osai demander à M. de Chateaubriand la grâce de me recevoir quelques heures chez lui, et là, pendant qu'il écrirait ou dicterait, de m'abandonner son portefeuille, et de me laisser m'y plonger à discrétion, tout le temps que je ne me jugerais pas importun. Il y consentit. Au jour fixe (je pourrais dire ce jour), j'allais rue d'Enfer; le cœur me battait; je suis encore assez jeune et assez candide pour sentir des mouvements intérieurs à l'approche d'une telle joie. M. de Chateaubriand fit demander son manuscrit.... Il eut la bonté de me lire les sommaires des chapitres. Lequel choisir, lequel préférer?... Je ne l'arrêtais pas dans sa lecture, je ne disais rien.... Enfin il en vint au Voyage à Prague. Une grosse et sotte interjection me trahit; du fruit défendu c'était la partie la plus défendue. Je demandai donc le Voyage à Prague. M. de Chateaubriand sourit, et me tendant le manuscrit : « On ne montre cela qu'aux hommes comme vous, » me dit-il, m'imposant ainsi la discrétion sans me la demander, ou plutôt (car de lui à moi, son humble admirateur, j'ai sujet de tout interpréter par la bienveillance), voulant me donner une marque particulière de confiance et de bonté....

Quand j'eus le précieux manuscrit, je m'accoudai sur la

table, et me mis à la lecture avec une avidité recueillie, détournant de temps en temps la tête vers le secrétaire, et lui montrant par mes yeux quel charme j'y trouvais : quelquefois, à la fin des chapitres, regardant par-dessus mes feuilles l'illustre écrivain appliqué à son minutieux travail de revision.... Quelquefois il m'arrivait, à de certains passages admirables, soit de plaisanterie fine et gaie, soit d'émotion éloquente, de tressaillir sur mon fauteuil, et de laisser échapper un *oh!* étouffé. Alors il levait la tête vers moi, et avec un sourire de contentement modeste, il me demandait ce qui m'avait frappé : et comme je lui indiquais l'endroit avec effusion de louanges longtemps retenues : « Vous êtes bien bon, » me disait-il, ou « je suis bien aise que cela vous plaise, » et autres petites obligeances de cette sorte; après quoi, il se remettait au travail et moi à ma lecture. Je passai deux heures ainsi; deux heures qui compteront plus dans ma vie que bien des jours entiers où je n'ai eu à m'alimenter que de mes propres ressources, deux heures que mes amis m'ont déjà fait raconter bien des fois et que j'ai marquées dans l'histoire de mon humble vie avec deux petits cailloux blancs, comme Horace faisait de ses jours heureux....

Quand, après mes deux heures de délices, amusé, instruit, intéressé, transporté, ayant passé du rire aux larmes et des larmes au rire, ayant vu tour à tour dans sa plus grande naïveté de sentiments, le poète, le diplomate assez peu goûté, le voyageur, le pélerin, le philosophe, l'homme désenchanté qui raille, ou l'homme croyant qui trouve dans son imagination d'intarissables espérances, je me suis brutalement jeté sur la main de M. de Chateaubriand, et lui ai bredouillé quelques paroles de gratitude tendre et profonde, ni lui ni moi n'étions gênés, je vous jure; moi, parce que je donnais cours à un sentiment vrai; lui, parce qu'à ce moment-là il voulait bien mesurer la valeur de mes louanges sur leur sincérité.... Et moi, de ma place, libre de ma première émotion, ayant retrouvé ma langue, et pouvant donner un tour au sentiment brut que je lui avais jeté d'abord au visage, j'analysais les impressions qui m'avaient traversé dans le courant de cette lecture, et cherchais à donner à mon admiration le poids d'un jugement réfléchi et d'une opinion raisonnée. Et

j'éprouvais, faut-il le dire, une joie exquise de voir qu'un homme chétif, n'ayant que le don de sentir vivement les œuvres du génie, et celui, plus rare peut-être, de savoir pourquoi ses écrits n'en sont pas et d'en prendre son parti, pouvait, par un accent sincère, avoir prise un moment sur un homme supérieur, et comment il n'était pas impossible que le rat donnât du cœur au lion....

J'arrête ici ce mouvement lyrique; mais j'aurais voulu tout citer. Je ne commente pas, je ne souligne rien. Il y a des effusions dont on ne pourrait d'ailleurs qu'affaiblir l'éloquence. On avouera du moins que quand, de son vivant, et pendant près d'un demi-siècle, on a reçu de pareils hommages, il est bien naturel et humain qu'après la mort une réaction se produise. Et l'on sait de reste que la réaction s'est produite. Elle a été violente; elle a été durable; elle ne fait guère que de prendre fin.

Un homme l'a personnifiée : c'est Sainte-Beuve. On attendait pourtant de lui, et lui seul peut-être en son temps aurait pu nous donner le livre mesuré, calme et complet qui eût remis toutes choses au point, et porté sur l'homme et sur son œuvre le jugement équitable et nuancé auquel, aujourd'hui encore, nous serions heureux de souscrire. Il avait tout ce qu'il fallait pour cela : la connaissance personnelle de Chateaubriand, de son milieu et de son groupe; une extrême finesse; un grand tact littéraire et le sens de la beauté poétique; le goût de l'information exacte; une intelligence très large et très déliée; un style exquis, plein d'imprévu et de grâce, précis et coloré tout ensemble, et qui grave la pensée par le piquant de l'expression. Il a mieux aimé satisfaire ses rancunes; et, au lieu de l'étude sérieuse et décisive qui seule eût été digne de Sainte-Beuve et de son passé, nous avons eu un livre très intéressant certes, et fort amusant, très habile aussi,

mais aussi malveillant qu'habile, livre très superficiel en somme et d'une criante injustice. Car notez tout d'abord que l'ouvrage est fort incomplet : il abandonne Chateaubriand en 1814, ou plutôt en 1811, comme si les trente-sept années que le grand écrivain a encore à vivre ont été perdues pour les lettres. Et assurément, ce serait le droit strict du critique de limiter ainsi son étude et sa vision, si ce n'était pas en même temps une façon formelle de laisser entendre que le reste de l'œuvre ne compte guère. « Mais là encore il (Chateaubriand) ne devait laisser que des fragments, et ces fragments furent des ruines. » « Fragments » donc, tous les discours et tous les articles et traités politiques de Chateaubriand, « fragments », ses *Études historiques*, et « fragments », ses *Mémoires d'Outre-Tombe* ! Et je sais que sur quelques-uns de ces points, — l'œuvre historique exceptée, — Sainte-Beuve est revenu, assez légèrement d'ailleurs, dans quelques articles. Mais les articles ne sont pas le livre, et le livre, il ne faut pas l'oublier, n'est lui-même qu'un simple « fragment ». Encore, si cette étude toute fragmentaire était, dans ses limites voulues, suffisamment impartiale, approfondie et complète ! Mais, sans parler ici du parti pris d'aigreur et d'antipathie qui en vicie presque toutes les pages, que de lacunes et que d'insuffisances dans ces deux volumes ! Le dernier biographe de Sainte-Beuve, M. G. Michaut, observe justement qu'il n'a même pas abordé les *Natchez*, si intéressants cependant pour qui veut saisir les origines littéraires de Chateaubriand. Et même dans les parties qui paraissent fouillées et solides, sur les *Martyrs* par exemple, et sur le *Génie du Christianisme*, parmi bien des observations délicates et ingénieuses, que de choses souvent essentielles il laisse à dire à ceux qui viendront après lui ! Bien rarement, il faut le savoir, dans ce livre où

il y a tant de talent et tant de science, bien rarement Sainte-Beuve est allé jusqu'au « tuf », comme lui-même aimait à dire. Et sans doute le *Chateaubriand* reste un livre à lire; et sans doute, « les morceaux en sont bons ». Mais est-on l'auteur de l'admirable *Port-Royal* pour ne laisser que des « morceaux », — lesquels d'ailleurs sont souvent moins bons qu'on ne pense?

Et cependant, et j'en conviens sans peine, le livre a fait longtemps, il fait encore autorité et illusion. D'abord il est soutenu par le nom et la réputation de Sainte-Beuve. Et puis, il répondait à un tel besoin de réaction contre « celui que notre siècle, jeune encore, avouait Sainte-Beuve lui-même, salua et eut raison de saluer comme son Homère », que tout un demi-siècle de pensée et d'effort littéraires s'y est comme reconnu et en a épousé l'esprit. Quoique Dumas fils ait composé dans sa jeunesse un opéra d'*Atala*, *le Fils naturel* est trop loin de *René* pour que la génération qui a inspiré et applaudi l'un comprît pleinement et admirât l'autre. « Nous ne sommes plus au temps, écrivait Taine dans un article peu connu, nous ne sommes plus au temps où les poètes, maudissant la société et niant la science, appelaient de leurs déclamations et de leurs vœux le magnifique avenir qui devait réparer tout ce que leur siècle avait détruit. Nous ne voulons plus pour héros des solitaires désespérés ou des jeunes gens enthousiastes. Nous demandons qu'on nous montre des personnages moins rêveurs, moins chimériques, exempts des imaginations humanitaires, *moins occupés à lever de grands bras vers l'absolu*, plus prompts à comprendre le monde et à se comprendre eux-mêmes; bref, plus positifs et plus critiques. » On a su gré à Sainte-Beuve, après avoir penché du côté de Chateaubriand, de s'être rangé à l'avis de Taine. Et enfin, son livre est si adroit et si persuasif, l'erreur y côtoie de si près la vérité, la

juste admiration y est si étroitement unie à l'injuste critique, le style en est si charmant, si insinuant et si vivant, il ouvre à chaque instant tant d'aperçus originaux et ingénieux, il met en œuvre tant de faits intéressants et tant de piquantes anecdotes, tant de textes inédits ou rares, tant de curiosités et de rapprochements, tant de notes et de références, qu'on est séduit, émerveillé : il faut, — j'en sais quelque chose, car moi aussi, comme tout le monde, j'en ai longtemps subi le charme incisif, — il faut une longue pratique du livre de Sainte-Beuve, et en même temps une connaissance personnelle assez approfondie de Chateaubriand et de son œuvre, pour entrer en défiance et pour commencer à croire que le portrait n'est point très ressemblant. Mais le grand public n'y regarde pas de si près. Les deux volumes de Sainte-Beuve ont fait fortune : on les a lus, on les a réimprimés, on les réédite encore; ils ont fait oublier le livre singulièrement plus complet, et, sinon mieux informé, — il l'est sur plus d'un point, — tout au moins plus équitable, de Villemain sur le même sujet. L'ouvrage de Villemain était de deux années antérieur à celui de Sainte-Beuve, et je soupçonne ce dernier d'avoir imprimé le sien pour faire concurrence à son maître et rival en critique. Mais Villemain ne savait guère mettre en valeur les documents qu'il exploitait; il aimait peu les citations et les notes; il se plaisait enfin à déguiser et à effacer l'originalité de sa pensée et la conscience de ses enquêtes sous l'élégance apprêtée et sous la banalité spirituelle d'un style trop uniformément académique. Mal lui en prit aussi d'avoir voulu être juste. Ce fut le livre de Sainte-Beuve qui fit l'opinion pendant trente ans au moins sur Chateaubriand, et qui retarda de bien des années encore, je le crains, l'heure des hommages sans illusions et des réparations sans complaisance.

Car, tandis que le temps s'écoulait, la critique se transformait elle aussi; elle renouvelait ses points de vue et ses méthodes; et les exigences nouvelles qu'elle affectait rendaient de plus en plus difficile la publication du livre qui aurait pu réformer définitivement l'opinion, et substituer au jugement rendu par Sainte-Beuve un jugement plus désintéressé et plus conforme à la vérité de l'histoire. Et certes, ce nouveau jugement s'élabore aujourd'hui dans les esprits et dans les livres. Si, par exemple, on recueillait en un volume tout ce que M. Faguet, M. de Vogüé, M. Brunetière ont écrit sur Chateaubriand depuis une quinzaine d'années, nul doute que ce volume ne fût d'abord dans son ensemble singulièrement plus pénétrant, plus solide et plus juste que celui de Sainte-Beuve, et d'autre part ne répondît beaucoup mieux à l'état général des esprits contemporains. Seulement, ce volume n'est pas fait, et, du reste, un recueil d'articles n'est pas un livre. Le livre de Sainte-Beuve est donc toujours debout, puisqu'il n'est pas encore remplacé. Pour le remplacer, il faudrait, — écrite, il est vrai, avec un égal talent littéraire, — une de ces « monographies » précises, détaillées, consciencieuses, comme nous sommes habitués à en désirer pour tous nos écrivains, et comme, à dire vrai, bien peu de grands écrivains en possèdent encore. La faute n'en est pas aux seuls critiques. Ce qui rend, en effet, pour les grands écrivains, pour un Chateaubriand en particulier, une étude de ce genre extrêmement difficile et souvent même décourageante, c'est d'abord l'absence de bons instruments de travail. « Il n'existe aujourd'hui, écrivaient il y a quelques mois les organisateurs de la Société Rousseau, il n'existe aujourd'hui ni bibliographie complète et raisonnée, soit de l'œuvre de Rousseau, soit de la littérature dont elle est l'objet; ni biographie authentique du « citoyen de Genève »; ni édition

exacte de toute sa correspondance; ni édition critique de ses *Confessions*; ni enfin une édition de ses œuvres qui les comprenne toutes et qui réponde aux exigences de la critique moderne. » A quelques nuances près, nous pourrions tenir le même langage pour Chateaubriand. A certains égards même, nous sommes moins bien partagés que pour Rousseau, puisque, — chose paradoxale et presque scandaleuse, — personne encore, depuis plus d'un demi-siècle qu'il est mort, ne s'est avisé de rassembler la volumineuse, la très belle correspondance de René. Or, comment bien parler de lui, comment raconter sa vie, si l'on n'a pas sous les yeux la plupart des lettres qu'il a écrites? — En second lieu, pour écrire sur Chateaubriand la vaste étude d'ensemble à laquelle il aurait tant de droits, il nous faudrait plusieurs études particulières, je ne dis pas des articles, mais des livres, dont le moindre pourrait remplir plusieurs années d'actif labeur. Je n'ai pas la prétention d'en faire ici le dénombrement complet. Mais il ne sera sans doute pas superflu d'en indiquer les plus pressants et les plus indispensables.

Quand Chateaubriand donc aura trouvé un Beuchot, un Desnoireterres et un Bengesco, je veux dire un éditeur, un biographe et un bibliographe dignes d'être comparés à ceux de Voltaire, — les utiles travaux de M. Kerviler ne peuvent être que provisoires, et ceux de MM. Pailhés et Biré, qui seront continués et se rejoindront, je l'espère bien, quelque jour, sont encore trop fragmentaires, — il faudra souhaiter que des critiques avisés se partagent les principales portions de son héritage. Sans parler des études spéciales dont chacun de ses livres pourra et devra peut-être être l'objet, nous aurions grand besoin, — le travail est d'ailleurs en préparation, — pour bien connaître et pour apprécier pleinement en lui l'écrivain, d'un livre sur *la Langue et le*

style de Chateaubriand. Deux autres ouvrages, non moins utiles, pourraient être consacrés l'un à *Chateaubriand homme politique*, l'autre à *Chateaubriand historien.* Ce dernier sujet est entièrement neuf, et il devrait bien tenter quelque historien de profession.

Ces diverses questions ont — ou paraissent avoir — un intérêt surtout historique. En voici d'autres où l'intérêt historique se double d'un intérêt presque d'actualité.

Aujourd'hui, en effet, où l'on se préocupe, avec beaucoup de raison, des rapports et des échanges des littératures modernes entre elles, il y aurait lieu d'étudier de près ce que Chateaubriand a dû à nos voisins, et ce qu'il leur a peut-être donné. Il est certain, pour nous en tenir à ce seul aspect du problème, qu'il leur doit beaucoup, et qu'il a été, au début du XIXe siècle, entre les littératures étrangères et la nôtre, un intermédiaire presque aussi puissant que Mme de Staël elle-même. Il savait assez peu d'allemand, il est vrai, et ne pouvait lire Gœthe dans le texte; mais l'italien et l'espagnol même lui étaient familiers; surtout, il connaissait très bien l'anglais : l'*Essai sur les révolutions* est émaillé d'anglicismes; on ne saurait assez dire ce que les *Martyrs* doivent au *Paradis perdu*, dont Chateaubriand donna en 1836 une traduction d'ailleurs médiocre; et il a beau, dans l'un de ses premiers articles au *Mercure* (en mars 1801), critiquer très vivement Young, il l'imite et s'en inspire plus d'une fois dans le *Génie du Christianisme.* Il y aurait un bien intéressant chapitre d'histoire littéraire à écrire sur les origines anglaises de la pensée de Chateaubriand. C'est, ne l'oublions pas, en Angleterre, où il resta sept ans, qu'eut lieu pour lui la crise religieuse : il s'agirait donc de savoir avec précision quelles influences « livresques » ou autres il y a subies, et s'il faut en tenir compte pour

l'histoire de ses idées. Le très regretté Joseph Texte se proposait d'aborder un jour quelques-unes de ces questions. Celui qui les reprendrait à son compte nous rendrait un très grand service.

On nous en rendrait un autre en essayant de déterminer avec exactitude la part qui revient à Chateaubriand dans la formation de ce qu'on appelait autrefois « le mal du siècle », et de ce que j'appellerais plus simplement la mélancolie romantique. Elle est assurément très grande, cette part, aussi grande, et peut-être plus, que celle d'un Byron et d'un Gœthe; et qui sait si, à cet égard, l'action de Chateaubriand ne s'est pas fait sentir jusqu'à notre époque, et si tel de nos jeunes pessimistes n'est pas un de ses lointains héritiers, bien plutôt qu'un disciple de Schopenhauer ? Je le croirais volontiers pour ma part. L'auteur de *René* me paraît être le premier pessimiste véritable qu'ait produit notre littérature, généralement plus tournée vers l'action que vers le rêve, et, partant, peu disposée au pessimisme. Et puisque ce pessimiste a fait école parmi nous, analyser la vraie nature de son pessimisme, en rechercher les origines, en suivre l'influence sur les artistes et les écrivains de son temps et du nôtre, ce ne serait pas seulement préparer une définition plus exacte de son génie, de son œuvre et de son rôle; ce serait contribuer, et puissamment, à l'histoire des idées littéraires et morales au XIXe siècle.

Cette histoire enfin ne serait pas complète, si l'on n'y faisait pas une large place à Chateaubriand considéré comme le principal initiateur du mouvement de renaissance religieuse qui caractérise les premières années du siècle. On a souvent observé que la littérature du XIXe siècle était, dans son ensemble, sinon plus religieuse, au moins plus imprégnée de christianisme, je ne dis pas que celle du XVIIIe, mais que celle même

du XVIIe. Or, si l'on cherche la raison de ce fait, on n'en trouvera pas d'autre que l'influence souveraine de Chateaubriand et le succès prestigieux du *Génie du Christianisme*. Comment cette influence s'est-elle exercée, sur quels esprits, et dans quelles circonstances? Par quoi a-t-elle été préparée? N'a-t-elle duré qu'un temps, où au contraire ne s'est-elle pas comme imposée à toute la pensée du siècle qui vient de finir? Ne serait-il pas possible d'en décrire avec précision les vicissitudes et d'en retracer l'histoire? N'est-ce pas elle que l'on retrouve au fond de ce qu'on était convenu il y a quelques années d'appeler le néo-christianisme contemporain? En un mot, de Chateaubriand aux romantiques, à Lamartine, à Lamennais, à Lacordaire, des romantiques à Renan, et de Renan à M. de Vogüé, n'y a-t-il pas comme une filiation d'idées et d'aspirations qu'il serait bon de mettre nettement en lumière et d'apprécier avec indépendance?...

L'auteur du livre qu'on va lire a consacré bien des années déjà à l'étude de cette dernière question. Il commence à savoir combien elle est complexe et délicate, à combien de recherches elle entraîne. Ces recherches ne sont pas achevées, et il s'écoulera sans doute plusieurs années encore avant que cette étude historique et critique sur *le Christianisme de Chateaubriand* ne voie le jour. Quand on se préoccupe, non pas assurément d'« épuiser » les questions, mais de les étudier avec conscience, de les prendre dans leur dernier état, et de les faire, si possible, avancer un peu, on est aisément exposé à ces retards involontaires. Sur mon chemin, j'ai rencontré nombre de problèmes dont les uns rentraient directement dans le champ de mes études, et dont les autres s'y rattachaient d'une façon un peu plus lointaine. Ce sont quelques-uns de ces problèmes qui sont posés et discutés au cours des pages qui vont

suivre. On a essayé de leur appliquer une même méthode qu'on estime bonne et féconde, et dont on voudrait bien ne jamais se départir. Ce livre aurait sa raison d'être si celui qui, le moment venu, consacrera à Chateaubriand, à son œuvre et à son influence, la monographie complète, détaillée, définitive que nous ne pouvons avoir encore, y trouvait, avec des matériaux de bon aloi, des indications exactes et utiles.

La plupart des morceaux qui composent ce volume ont déjà paru dans diverses *Revues*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Quinzaine*, la *Revue latine*, la *Revue de Fribourg*, la *Revue d'histoire littéraire* entre autres ; quelques-uns pourtant sont inédits. Les autres ont été revus, remaniés, assez profondément par endroits, et mis au courant des dernières acquisitions de l'érudition contemporaine. Si je ne m'abuse, le livre a une certaine unité, et sur quelques points assez importants, il apporte des résultats nouveaux. Puisse-t-il me faire pardonner les lenteurs que je mets, bien malgré moi, à réaliser l'œuvre de plus longue haleine que j'ai peut-être imprudemment conçue !

VICTOR GIRAUD.

Fribourg, 15 août 1904.

LES

« MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »

CHATEAUBRIAND

ET LES

« MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »

1er avril 1899.

Il y a quelques mois, à Saint-Malo, dans la vieille ville qui l'a vu naître, et où il a voulu dormir son dernier sommeil, des voix éloquentes ont célébré la mémoire de René. Il a été loué comme il eût souhaité de l'être. Les deux écrivains qui, parmi nous, ont peut-être le plus complètement hérité de sa mélancolie hautaine, de sa fièvre d'action, de son inquiétude morale, ont parlé de lui en termes qui ont dû ravir d'allégresse son ombre impatiente de gloire. Dans des pages d'une superbe poésie, M. de Vogüé nous a dit quel poète fut « l'aïeul qu'il admire et qu'il aime le plus » ; et la robuste, la pénétrante dialectique de M. Brunetière a su mettre en un puissant relief tout ce qui, sous la splendeur des formes littéraires, se cache de pensée forte et encore actuelle dans l'œuvre de l'apologiste

chrétien. Encore une fois, ce sont là les oraisons funèbres qu'il aurait aimées.

A vrai dire, il était homme à préférer celle qu'il avait pris soin de composer lui-même; et peut-être plus encore qu'à M. de Vogüé et à M. Brunetière eût-il été reconnaissant à l'érudit consciencieux et modeste qui vient de lui payer sa dette d'admiration en nous donnant les premiers volumes d'une précieuse édition de ses *Mémoires d'Outre-Tombe* [1]. « Ces *Mémoires*, avait dit Chateaubriand, ont été l'objet de ma prédilection; saint Bonaventure obtint du ciel la permission de continuer les siens après sa mort; je n'espère pas une telle faveur, mais je désirerais ressusciter à l'heure des fantômes pour corriger au moins les épreuves. » Le ciel a bien fait les choses : il n'a pas ressuscité Chateaubriand; mais il lui a donné comme éditeur M. Edmond Biré.

I

Nul, en effet, n'était mieux qualifié pour éditer les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il y a sans doute des historiens plus impartiaux, il n'y en a pas de mieux informé que l'auteur de *la Légende des Girondins* et des études sur *Victor Hugo* et sur *Honoré de Balzac*; personne mieux que lui ne connaît dans

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, nouvelle édition avec Introduction, des Notes et des Appendices, par Edmond Biré, t. I, II et III, Garnier frères; in-18.

ses « dessous » l'histoire politique et littéraire de la fin du xviiie siècle et du xixe : livres rares, éditions introuvables, Mémoires, Correspondances, articles de revues ou de vieux journaux, il a tout lu, tout exploré, tout noté. Je me l'imagine, — M. Biré habite la province, — vivant dans une vaste « librairie », surchargée de livres de toute espèce et de toute dimension, encombrée de cartons, de catalogues et de répertoires, mais le tout si ingénieusement et si méthodiquement classé qu'on y peut circuler à l'aise et s'y reconnaître presque facilement. On rêverait une *Bibliographie du XIXe siècle* composée en collaboration par M. Edmond Biré et par M. de Spœlberch de Lovenjoul.

Admirablement instruit de tout ce qui concerne la vie et l'œuvre des principaux auteurs de notre siècle, M. Biré a surtout consacré les multiples ressources de son érudition à deux catégories d'écrivains : ceux qu'il aime et ceux qu'il n'aime pas. Heureusement pour lui, Chateaubriand est parmi les premiers. Ceux qui ont lu les études séparées que M. Biré a publiées sur l'auteur des *Martyrs*, notamment tel article du *Correspondant* sur les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ont dû bien souvent souhaiter que ces gerbes éparses fussent réunies en un seul faisceau, et surtout qu'un travail d'ensemble reliât entre elles tant d'observations judicieuses et d'instructives recherches. M. Biré vient de réaliser ce dernier vœu, et de telle sorte qu'on ne pourra plus parler de Chateaubriand sans

avoir recours à lui. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule édition des *Sermons* de Bossuet : c'est celle de l'abbé Lebarq ; il n'y aura plus, d'ici longtemps tout au moins, qu'une seule édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* : ce sera celle de M. Edmond Biré.

L'un des principaux mérites du nouvel éditeur est d'avoir rendu au monument son architecture primitive. Il a rétabli la division en *parties* et en *livres* que le poète avait adoptée pour tous ses grands ouvrages, et qui, jusqu'en 1846, — on nous en donne des preuves péremptoires, — se retrouvait dans le manuscrit. De ce que cette division ne figurait pas jusqu'à présent dans les éditions des *Mémoires*, devons-nous d'ailleurs conclure qu'elle avait disparu du manuscrit, — ou de la copie peut-être, — qui, après la mort de l'écrivain, fut remis à Émile de Girardin? M. Biré me paraît s'y résigner un peu aisément. « Il faut bien croire, écrit-il, en présence de l'édition de 1849-1850 et des éditions suivantes, qui en sont la reproduction pure et simple, que le manuscrit de Chateaubriand, dans son dernier état, ne renfermait plus « cette division en livres et en parties », dont l'auteur lui-même parle en tant d'endroits. » Et sans doute, l'on peut admettre que ces suppressions regrettables aient la même origine que les « retouches malheureuses » que Chateaubriand, dans les dernières années de sa vie, a fait subir au style des *Mémoires*. J'ai pourtant peine à croire qu'un artiste comme lui ait pu commettre une aussi étrange

faute de goût; j'aimerais mieux les mettre au compte d'Émile de Girardin et des premiers éditeurs des *Mémoires*, qui semblent bien n'avoir fait que réimprimer le texte fourni par *la Presse*; et, en attendant qu'un jour peut-être la découverte du manuscrit définitif permette d'élucider pleinement la question, je félicite M. Biré d'avoir restitué aux *Mémoires* leur physionomie primitive et véritable. Ils ne sont plus maintenant « divisés, découpés en une infinité de petits chapitres, comme si le feuilleton continuait encore son œuvre », mais, bien au contraire, les différentes parties s'en distribuent avec une lumineuse netteté : des *Prologues*, des *finales* d'une somptueuse mélancolie ou d'une glorieuse éloquence s'en détachent avec éclat; on avait affaire autrefois, — c'est un admirateur, un disciple ici qui parle, M. de Marcellus, — à « une série de fragments sans plan, presque sans symétrie, tracés de verve, suivant le caprice du jour » : on se retrouve en face d'une admirable œuvre d'art; et, grâce à M. Biré, les *Mémoires* nous apparaissent enfin comme une triomphante épopée dont Chateaubriand est à la fois le héros et le poète.

Ce n'est pas le seul service qu'il nous ait rendu. Il a joint à son édition une introduction, des notes et des appendices qui en augmentent singulièrement l'intérêt et le prix, et en font, d'autre part, un très bon instrument de travail. Aucun texte, sauf celui des *Mémoires* de Saint-Simon, n'a plus besoin d'un commentaire perpétuel que celui des *Mémoires d'Outre-Tombe* : tant de figures y sont

évoquées, tant de portraits dessinés ou simplement esquissés, tant de faits brièvement racontés ou rappelés par de rapides allusions, qu'à chaque instant, en les lisant, on est tenté de réclamer des explications ou des moyens de contrôle. Le commentaire, avant tout historique, de M. Biré nous donne de grandes satisfactions à cet égard : peut-être l'aurait-on souhaité parfois moins strictement biographique ; peut-être aussi trouvera-t-on que les préférences politiques de l'éditeur s'y étalent çà et là avec quelque complaisance ; mais on aimera mieux louer encore le piquant de son esprit, son style alerte et vif, sa conscience d'érudit, de critique et de biographe. On lui saura gré surtout d'avoir, en des appendices très nourris, élucidé bien des points obscurs de la vie de Chateaubriand [1], réuni bien des documents intéressants, rassemblé enfin quelques-unes des principales pièces de la correspondance si curieuse, et malheureusement encore éparse, du grand écrivain : M. Biré semble d'ores et déjà tout désigné pour recueillir, pour publier et pour annoter un jour l'ensemble de cette correspondance, l'une de celles que notre siècle pourra le mieux opposer à celle de Voltaire lui-même.

1. Sur quelques points pourtant, on aurait voulu que le travail de vérification et de contrôle eût été poussé un peu plus avant. Par exemple, en de curieux articles de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, recueillis depuis dans ses *Études critiques* (Paris, Colin, 1903), M. Joseph Bédier a montré que le fameux voyage de Chateaubriand en Amérique comportait une large part de fiction : M. Biré aurait pu au moins soulever la question.

Enfin, M. Biré a fait de son édition un *essai* d'édition critique : je dis un essai, et l'on verra bientôt pourquoi. Commencés en 1809 [1], au retour du voyage en Orient, les *Mémoires d'Outre-Tombe* ont été à plusieurs reprises revus, retouchés, remaniés, — et assez souvent gâtés — par l'auteur. Nul doute que, si l'on possédait encore soit les manuscrits originaux, soit les copies plus ou moins fragmentaires qui en ont été faites, on ne pût, en reproduisant les variantes ou les corrections successives du texte [2], nous donner une édition des *Mémoires* aussi et peut-être plus instructive encore que les éditions des *Pensées* de Pascal publiées par M. Michaut, et plus récemment, par M. Brunschvicg [3].

1. Toutes les éditions, et celle même de M. Biré, donnent la date de 1811. Mais la date de 1809 est fournie par le « manuscrit de 1826 », dont il sera parlé un peu plus loin, et qui, jusqu'à plus ample informé, m'inspire plus de confiance que celui qui a été livré à Émile de Girardin, et qui a peut-être été mal lu par les typographes de *la Presse*.

2. Voir là-dessus les *Appendices* qui suivent, surtout le premier.

3. Mais Pascal ne se corrige que pour s'améliorer : Chateaubriand, lui, n'étant plus ici conseillé par Joubert et par Fontanes, a eu rarement des corrections heureuses. Au contraire, si quelqu'un publiait jamais une édition critique du *Génie du Christianisme*, on serait frappé d'y voir combien, sous la salutaire influence de ses amis, d'année en année, et d'édition en édition, le goût de l'écrivain s'épure, sa pensée se précise et s'affine, son œuvre, en un mot, se perfectionne et se *classicise*. Et comme l'on y verrait bien d'autres choses encore, il faut souhaiter que ce dernier travail, le plus urgent, trouve sans trop tarder, avec un libraire, un metteur en œuvre intelligent : rien n'est indifférent dans l'histoire, même littéraire, d'une œuvre qui marque une date aussi importante dans l'évolution des idées et des mœurs. Je connais, en ce qui concerne le texte seul, non les Préfaces et les « épisodes », six éditions différentes du *Génie* : la première, celle de 1802 ; — la seconde, celle de 1803 ; — l'*Abrégé à l'usage de la jeunesse*, en 1804 ; — la quatrième,

Evidemment un tel travail, à supposer qu'on en puisse jamais réunir tous les éléments, serait aujourd'hui plus que prématuré. Mais on peut, dès maintenant, en jeter les premières bases et en faire pressentir l'intérêt; et c'est de quoi M. Biré s'est très justement avisé. En 1826, — toute la première partie des *Mémoires* était alors terminée, — Mme Récamier, en amie prévoyante, avec l'aide de Charles Lenormant, avait copié sur le manuscrit primitif les trois premiers livres : cette copie, assez différente du texte de 1848, a été publiée en 1874 sous le titre de *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand : manuscrit de 1826*. M. Biré en a extrait un certain nombre de variantes, — non pas toutes, malheureusement, — qu'il donne le plus souvent au bas des pages. D'autre part, en 1834, — sept volumes des *Mémoires* étaient alors achevés, — des lectures en furent faites à l'Abbaye-au-Bois, des fragments communiqués aux journaux et revues ; un volume fut même publié, ayant pour titre : *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand ou Recueil d'articles publiés sur ces Mémoires avec des fragments originaux* ; M. Biré a retrouvé ce volume devenu, paraît-il, très rare, et il a eu l'heu-

en 1804 également; — la cinquième, celle de 1809; — et enfin, l'édition définitive de 1828. On notera d'ailleurs que l'édition princeps de 1802 n'est en réalité que la troisième, et qu'elle a été précédée de deux éditions « manquées », imprimées l'une à Londres et l'autre à Paris, mais qui, hélas! sont devenues aussi introuvables que le manuscrit du *Génie du Christianisme* lui-même. — Voir sur toute cette question les chapitres qui suivent.

reuse idée d'en détacher quelques leçons nouvelles, qu'il fait suivre de la mention un peu ambitieuse peut être : *Manuscrit de 1834*.

Sont-ce là cependant les seules ressources dont actuellement nous puissions disposer pour établir le texte critique des *Mémoires d'Outre-Tombe* ? Puisque M. Biré nous invite lui-même à nous poser la question, il me permettra bien de lui signaler quelques points sur lesquels on serait heureux de le voir compléter un jour son enquête. On souhaiterait d'abord que tous ceux qui ont conservé des fragments autographes ou des copies de certaines parties des *Mémoires* ouvrissent largement leurs portes et leurs cartons au savant éditeur : je crois qu'ils sont par le monde plus nombreux qu'on ne pense. Faugère, l'éditeur de Pascal, avait plusieurs feuillets d'un manuscrit autographe des *Mémoires* exactement conforme, nous dit-on, à la copie partielle qui fut publiée en 1874. M. Léon Séché nous apprend que Jules Simon se vit dérober en 1873 tout un cahier, également autographe, de certaines portions de l'ouvrage. Je sais quelqu'un qui possède, en plusieurs gros volumes, une copie des derniers livres, œuvre probable d'un secrétaire, avec des corrections de la main même de Chateaubriand [1]. Et il serait bien extraordinaire que la famille du grand écrivain n'eût pas gardé par devers elle une copie

1. Voir une description de ce manuscrit possédé par M. Champion, libraire, dans Léon Séché, *les Manuscrits des Mémoires d'Outre-Tombe* (*Revue bleue* du 10 mars 1890), et dans G. Bertrin, *la Sincérité religieuse de Chateaubriand* (Paris, Lecoffre, 1900, p. 347). — Voir plus loin l'Appendice I.

de certaines parties au moins d'une œuvre que son auteur avait vue avec tant de déplaisir tomber entre les mains du directeur de *la Presse*.

Mais nous n'en sommes pas réduits à compter uniquement sur la générosité accueillante et la confiance des particuliers. Nos bibliothèques publiques, elles aussi, peuvent fournir leur contribution de variantes, ou même de fragments inédits. D'après le *Catalogue général des Manuscrits des bibliothèques publiques de France*, la Bibliothèque de Fougères posséderait un assez long fragment du livre II des *Mémoires* : on aimerait savoir si le texte en diffère de celui qu'a reproduit M. Biré. Enfin, et surtout, il existe à la Bibliothèque Nationale des fragments manuscrits de Chateaubriand recueillis par un de ses secrétaires, Ed. L'Agneau, et cédés par lui, en 1845, à un certain Édouard Bricon. Celui-ci, se proposant sans doute de les publier, en avait fait une excellente copie, qui se trouve aujourd'hui également au département des manuscrits. Il y a dans ces fragments plusieurs lettres autographes adressées à l'auteur d'*Atala*,— il y en a une de Lamennais [1]; —

1. Voici cette lettre qu'on ne sera sans doute pas fâché de trouver ici. Elle n'est pas complètement datée.

« Mon illustre ami,

« J'achève à l'instant même de lire la *Vie de Rancé*, que je n'avais pu me procurer plus tôt. Je me hâte de vous remercier du souvenir que vous m'y accordez, et de tout le plaisir que m'a fait l'ouvrage. Ce n'est pas seulement l'histoire d'un homme, c'est la peinture d'un siècle, d'une grande et brillante société qui ne renaîtra point. Il est vrai qu'en échange nous avons l'austérité de la Bourse, et la sagesse, et le patriotisme, et l'éloquence de

mais ce sont surtout des rognures des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et l'on pourrait, je crois, en extraire d'intéressantes, de curieuses variantes. Les fragments de Chateaubriand ne sont pas en général écrits de sa main ; mais, au milieu du manuscrit, on a rassemblé quelques pages, — une espèce de confession amoureuse, — où il est facile de reconnaître sa grande écriture tourmentée et hautaine. Voici ce *Discours sur les passions de l'amour* d'un nouveau genre. On devinera aisément les raisons qui ont dû empêcher Chateaubriand de le faire figurer dans ses *Mémoires* : elles sont apparemment du même ordre que celles qui l'ont empêché d'avoir recours à un secrétaire :

[Avant d'entrer dans la société, j'errais autour d'elle. Maintenant que j'en suis sorti, je suis également à l'écart; vieux voyageur sans asile, je vois le soir chacun rentrer chez soi, fermer la porte; je vois le jeune amoureux se glisser dans les ténèbres; et moi, assis sur la borne, je compte les étoiles, ne me fie à aucune, et j'attends l'aurore qui n'a rien à me conter de nouveau et dont la jeunesse est une insulte à mes cheveux.

nos députés, sans compter les cellules que leur philanthropie nous prépare pour y faire pénitence et nous y réformer sur l'incomparable modèle de leurs vertus.

« Parmi tant de choses que l'on voudrait garder dans sa mémoire, vous avez des pages ravissantes de fraîcheur et de grâce, qu'on relit, qu'on relit encore, et qui paraissent toujours plus belles. Pourquoi nous dire : ce seront les dernières? Le génie ne vieillit point. Continuez d'enchanter et nous, et ceux qui viendront après nous. Il y a des chants d'automne comme il y a des chants de printemps, et ceux-là ne sont ni les moins touchants, ni les moins mélodieux.

« Respect, dévouement et admiration.

« F. LAMENNAIS. »

« Ce 18 mai [1844].

Quand je m'éveille avant l'aurore, je me rappelle ces temps où je me levais pour écrire à la femme que j'avais quittée quelques heures auparavant. A peine y voyais-je assez pour tracer mes lettres à la lueur de l'aube. Je disais à la personne aimée toutes les délices que j'avais goûtées, toutes celles que j'espérais encore; je lui traçais le plan de notre journée, le lieu où je devais la retrouver sur quelque promenade déserte, etc.

Maintenant, quand je vois paraître le crépuscule et que, de la natte de ma couche, je promène mes regards sur les arbres de la forêt à travers ma fenêtre rustique, je me demande pourquoi le jour se lève pour moi, ce que j'ai à faire, quelle joie m'est possible, et je me vois errant seul de nouveau comme la journée précédente, gravissant les rochers sans but, sans plaisir, sans former un projet, sans avoir une seule pensée, ou bien assis dans une bruyère, regardant paître quelques moutons ou s'abattre quelques corbeaux sur une terre labourée. La nuit revient sans m'amener une compagne; je m'endors avec des rêves pesants, ou je veille avec d'importuns souvenirs pour dire encore au jour renaissant : « Soleil, pourquoi te lèves-tu ! »]

[1] Il faut remonter haut pour trouver l'origine de mon supplice; il faut retourner [2] à cette aurore de ma jeunesse où je me créai un fantôme [3] de femme pour l'adorer. Je m'épousais avec cette créature imaginaire [4]; puis vinrent les amours réelles qui n'atteignirent [5] jamais à cette félicité imaginaire dont la pensée était dans mon âme. J'ai su ce que c'était que de vivre pour une seule idée et avec une

1. Ici commence dans le manuscrit (n° 12 454) le fragment écrit de la main de Chateaubriand (p. 23). Au début de la page, on lit au crayon : « Le premier feuillet manque. » Ce feuillet a heureusement été reproduit dans la copie (n° 12 455), et c'est d'après cette copie que j'ai pu donner la page entre crochets qu'on vient de lire.

2. Ici, deux mots barrés illisibles.

3. Ici, *imaginaire*, barré. « De femme » est écrit dans l'interligne.

4. C'est ce que je crois lire dans l'autographe. La copie lit : « Je vis passer cette idéale image.... »

5. C'est le texte de la copie. Je lis dans l'autographe : « réels avec qui (un mot illisible) jamais.... »

seule idée, de s'isoler dans un sentiment, de perdre de vue l'univers [1], de mettre son existence entière dans un sourire, dans un mot, dans un regard.

Mais, alors même, une inquiétude insurmontable troublait mes délices. Je me disais : M'aimera-t-elle demain comme aujourd'hui? Un mot qui n'était pas prononcé avec autant d'ardeur que la veille, un regard distrait, un sourire adressé à un autre que moi me faisait à l'instant désespérer de mon bonheur. J'en voyais la fin [2] et m'en prenais à moi-même de mon ennui. Je n'ai jamais eu l'envie de tuer mon rival ou [3] la femme dont je croyais entendre l'amour, toujours destructeur de moi-même, et je me croyais coupable parce que je n'étais plus aimé.

Repoussé dans le désert de ma vie, j'y rentrais avec toute la poésie de mon désespoir. Je cherchais [4] pourquoi Dieu m'avait mis sur la terre, et je ne pouvais le comprendre [5]. Quelle petite place j'occupais ici bas! Quand tout mon sang se serait écoulé dans les solitudes où je m'enfonçais, combien aurait-il rougi de brins de bruyère? Et mon âme, qu'était-ce? Une petite douleur évanouie en se mêlant dans les vents. Et pourquoi tous ces mondes autour d'une si chétive créature? Pourquoi [6] voir tant de choses?

J'errai sur le globe, changeant de place sans changer d'être, cherchant toujours et ne trouvant rien. Je vis passer devant moi [de nouvelles enchanteresses; les unes étaient

1. C'est le texte de la copie. Je lis dans l'autographe : « de perdre vue de l'univers... »

2. C'est ce que j'ai cru lire dans le manuscrit. La copie porte : « J'en croyais l'enfer », leçon qui m'a paru n'offrir aucun sens Au reste, rien n'est plus difficile à déchiffrer que l'écriture de Chateaubriand dans ce fragment : le manuscrit même des *Pensées* de Pascal me paraît plus lisible; et, sans l'excellente copie que j'ai eue sous les yeux, je doute que des paléographes, même moins novices que moi, puissent aisément s'y reconnaître.

3. Le texte exact est : « ou [*moi-même*] la femme... ». « Moi-même » est barré.

4. Ici, un mot barré illisible.

5. Ici, *Quand j'avais*, barré.

6. Le texte exact est : « Pourquoi [*voir*] voir tant de choses? » Le premier *voir* est barré.

trop belles pour moi et je n'aurais osé leur parler, les autres ne m'aimaient pas. Et pourtant mes jours s'écoulaient, et j'étais effrayé de leur vitesse, et je me disais : Dépêche-toi donc d'être heureux ! Encore un jour, et tu ne pourras plus être aimé. Le spectacle du bonheur des générations nouvelles qui s'élevaient autour de moi m'inspirait les transports de la plus noire jalousie : si j'avais pu les anéantir, je l'aurais fait avec le plaisir de la vengeance et du désespoir [1].]

Vois-tu : quand je me laisserais aller à une folie, je ne suis [2] pas sûr de t'aimer demain : je ne crois pas à moi. Je m'ignore. La passion me dévore [3], et je suis prêt à me [4] poignarder ou à rire. Je t'adore; mais, dans un moment, j'aimerai plus que toi le bruit du vent dans ces rochers, un nuage qui vole, une feuille qui tombe. Puis je prierai Dieu avec larmes, puis j'invoquerai le néant. Veux-tu me combler de délices? Fais une chose : sois à moi, puis laisse-moi te percer le cœur et briser [5].... Eh bien, oseras-tu maintenant te hasarder avec moi dans cette thébaïde?

Si tu me dis que tu m'aimeras comme un père, tu me feras horreur; si tu prétends m'aimer comme une amante, je ne te croirai pas. Dans [6] chaque jeune homme je verrai un rival préféré. Tes respects me feront sentir mes années; tes caresses me livreront à la jalousie la plus insensée. Sais-tu qu'il y a tel sourire de toi qui me montrerait la profondeur de mes maux, comme le rayon de soleil qui éclaire un abîme?

Objet charmant, je t'adore, mais je ne t'accepte pas. Va

1. Tout le passage entre crochets ne se trouve que dans la copie.
2. Sainte-Beuve a publié, — nous y reviendrons tout à l'heure, — une partie de ce fragment. Il a lu : « serais », comme la copie.
3. Cette phrase : « La passion me dévore et » n'est ni dans le texte de Sainte-Beuve, ni dans la copie.
4. Le texte exact est : « me [*poignarder faire*] me poignarder... ». Les deux mots entre crochets, successivement écrits, ont été successivement barrés.
5. Ici, deux mots illisibles.
6. Le texte exact est : « [*Dans*] dans... » Le premier « dans » a été barré.

chercher le jeune homme[1] dont les bras peuvent s'entrelacer aux tiens avec grâce; mais ne me le dis pas[2]. Oh! non, non, ne viens plus me tenter. Songe que tu dois me survivre, que tu seras encore longtemps jeune, quand je ne serai plus. Hier, lorsque tu étais assise avec moi sur la pierre, que le vent dans la cime des pins nous faisait entendre le secret[3] de la mer, prêt à succomber d'amour et de mélancolie, je me disais : Ma main est-elle assez légère pour caresser cette blonde chevelure? Pourquoi flétrir d'un baiser des lèvres qui ont l'air de s'ouvrir pour moi pour me rendre la jeunesse et la vie[4]? Que peut-elle aimer en moi? Une chimère que la réalité va détruire. Et pourtant, quand tu penchas ta tête charmante sur mon épaule, quand des paroles enivrantes[5] sortirent de ta bouche, quand je te vis prête à m'entourer de tes mains comme d'une guirlande de fleurs, il me fallut tout l'orgueil de mes années pour vaincre la tentation de volupté dont tu me vis rougir. Souviens-toi seulement des accents passionnés que je te fis entendre, et quand tu aimeras un jour un beau jeune homme, demande-toi s'il te parle comme je te parlais, et si sa puissance d'aimer approcha[6] jamais de la mienne. Ah! qu'importe[7]! Tu dormiras dans ses bras, tes lèvres sur les siennes, ton sein contre son sein, et vous vous réveillerez enivrés de [délices][8] : que t'importeront les paroles sur la bruyère?

Non, je veux ne pas que tu dises jamais[9] en me voyant

1. Le manuscrit porte : « [*qui que*] dont... ». Les deux mots entre crochets ont été successivement barrés.
2. Chateaubriand a écrit : « ne le me dis pas... ».
3. C'est ce que j'ai cru lire sur l'autographe. La copie et Sainte-Beuve donnent : « le *bruit* de la mer... ».
4. Cette phrase est barrée dans le manuscrit original. La copie porte : « de s'ouvrir pour la jeunesse et la vie... ». Sainte-Beuve a lu : « de *sourire* pour la jeunesse et la vie... ».
5. « Enivrantes » est la lecture de la copie. Je n'ai pu lire le mot sur le manuscrit.
6. Chateaubriand a orthographié : « approchât ».
7. Sainte-Beuve a imprimé : « que *t*'importe? »
8. Le mot « délices » est une conjecture de la copie; il n'est pas dans le manuscrit.
9. On lit dans le manuscrit : « jamais [*après*] en me voyant... ». « Après » a été barré.

après l'heure de la folie : Quoi! c'est là l'homme à qui j'ai pu livrer ma jeunesse! Écoute, prions le ciel : il fera peut-être un miracle. Il va me donner jeunesse et beauté. Viens, ma bien-aimée : montons sur ce nuage. Que le vent nous porte dans le ciel. Alors, je veux bien être à toi [1]. Tu te rappelleras mes baisers, mes ardentes étreintes [2] : je serai charmant dans ton souvenir et tu seras bien malheureuse, car certainement je ne t'aimerai plus. Oui : c'est ma nature. Et tu voudrais être peut-être abandonnée par un vieux homme. Oh! non, jeune grâce, va à ta destinée; va chercher un amant digne de toi [3]. Je pleure des larmes de fiel de te perdre. Je voudrais dévorer celui qui possédera ce trésor. Mais fuis environnée de mes désirs, de ma jalousie [4], et laisse-moi me débattre avec l'horreur de mes années et le chaos de ma nature où le ciel et l'enfer, la haine et l'amour, l'indifférence et la passion se mêlent dans une confusion effroyable.

Si tu te laissais aller aux caprices où tombe quelquefois l'imagination d'une jeune femme [5], le jour viendrait où le regard d'un jeune homme [6] t'arracherait à ta [7] fatale erreur; car même les changements et les dégoûts arrivent entre les amants du même âge. Alors, comment [8] me verrais-tu quand je viendrais à t'apparaître sous ma forme naturelle? Toi, tu irais te purifier dans des jeunes bras d'avoir été pressée dans les miens; mais moi, que devien-

1. On lit dans le manuscrit : « [*tu seras bien malheureuse*], tu te rappelleras... » Les mots entre crochets ont été barrés.

2. On lit dans le manuscrit : « [*tu me verras* (ici, un mot illisible)] je serai... » Les mots entre crochets ont été barrés.

3. On lit dans le manuscrit : « [*Je pleure des larmes*], je pleure... » Les mots entre crochets ont été barrés.

4. Il y a ici dans le manuscrit « de » et un blanc, comme dans une énumération, dont le dernier terme aurait échappé à l'écrivain.

5. On lit dans le manuscrit : « [*enfin*] le jour... ». « Enfin » a été barré.

6. Ici, un mot barré illisible.

7. Ici, un mot barré illisible.

8. C'est ici la lecture de la copie. Mais dans le manuscrit, à la place de « comment », il y a un mot qui m'a paru différent, et que je n'ai pu lire.

drais-je? Tu me promettrais ta vénération, ton amitié, ton respect; et chacun de ces mots me percerait le cœur. Réduit à cacher ma double défaite [1], à dévorer des larmes qui feraient rire ceux qui les apercevraient dans mes yeux [2], à renfermer dans mon sein mes plaintes, à mourir de jalousie, je me représenterais tes plaisirs; je me dirais: A présent, à cette heure où elle me [parlait] [3], elle meurt de volupté dans les bras d'un autre; elle lui redit ces mots tendres [4] qu'elle m'a dits avec bien plus de vérité et avec cette ardeur de la passion qu'elle n'a pu jamais sentir avec moi. Alors, tous les tourments de l'enfer entreraient dans mon âme, et je ne pourrais les apaiser que par des crimes.

Et pourtant, quoi de plus injuste? Si tu m'avais donné quelques moments de bonheur, me les devais-tu? Étais-tu obligée de me donner toute ta jeunesse? N'était-il pas tout simple que tu cherchasses [5] les harmonies de ton âge, et ces rapports d'âge et de beauté qui appartiennent à ta nature? Te devais-je autre chose que la plus vive reconnaissance pour t'être un moment arrêtée auprès du vieux voyageur? Tout cela est juste et vrai; mais ne compte pas sur ma vertu : si tu étais à moi [6], pour te quitter, il me faudrait ta mort ou la mienne. Je te pardonnerais ton bonheur avec un ange; avec un homme, jamais!

N'espère pas me tromper, l'amitié a bien plus d'illusions que l'amour, et elles sont bien plus durables [7]. L'amitié se fait des idoles, et les voit toujours telles qu'elle les a créées [8] : elle vit du cœur et de l'âme; la fidélité lui est

1. La copie lit « défaite ». Je n'ai pu lire le mot donné par le manuscrit.

2. Le texte exact du manuscrit est : « à [*taire des plaintes*] renfermer... ». Les mots entre crochets ont été barrés.

3. « Parlait » a été conjecturé par la copie. Le mot n'est pas dans le manuscrit.

4. « Tendres » est écrit dans l'interligne.

5. Le texte du manuscrit est : « tu cherchasses [*l'âge où* (ici un mot illisible)] les harmonies... ». Les mots entre crochets ont été barrés.

6. Le texte exact du manuscrit est : « [*il te faudrait mourir*] pour te quitter... ». Les mots entre crochets ont été barrés.

7. Ici, un mot barré et illisible.

8. Cette phrase ne se trouve pas sur la copie ; Édouard Bricon

naturelle [1], elle s'accroît avec les années et découvre chaque jour de nouveaux charmes dans l'objet de sa préférence. L'amour [2] enivre, mais l'ivresse passe. Il ne vit pas de pureté [3], et ne se nourrit pas de gloire : découvrant tous les jours que l'idole qu'il a créée perd quelque chose à ses yeux, il en voit bientôt les défauts, et le temps seul le rend infidèle en dépouillant l'objet qu'il aima de ses grâces. Les passions ne rendent point ce que le temps efface [4] : la gloire ne rajeunit que notre nom.

Il y a dans une femme une émanation de fleur et d'amour.

---

[5] Elle n'avait pas l'air d'en être une... [6].
mais elle avait l'air de la mélodie elle-même rendue visible et accomplissant ses propres lois.

Non, je ne souffrirai jamais que tu entres dans ma chaumière : c'est bien assez d'y repousser ton image, d'y veiller comme un insensé en pensant à toi ! Que serait-ce si tu t'étais assise sur la natte qui me sert de couche, si tu avais respiré l'air que je respire la nuit, si je te trouvais à mon foyer compagne de ma solitude, chantant de cette voix qui me rend fou et qui me fait mal [7].

---

prétend n'avoir pas pu la lire sur l'autographe. Je ne donne ma lecture que sous toutes réserves; mais il me semble pourtant qu'il y a des passages plus illisibles.

1. « La fidélité lui est naturelle » est écrit dans l'interligne.
2. Ici, trois mots barrés et illisibles.
3. L'auteur de la copie et moi avons cru lire cette phrase dans le manuscrit, mais nous ne sommes sûrs, ni l'un ni l'autre, de notre lecture.
4. Ici, trois ou quatre mots barrés et illisibles.
5. Le texte est : « [*Dans les*] elle n'avait pas... »
6. Ici, quatre ou cinq mots illisibles.
7. Depuis « il y a dans une femme... » jusqu'à « et qui me fait mal », Bricon, — et il en fait l'aveu, — a complètement bouleversé et remanié le texte du manuscrit, on ne voit pas trop pourquoi.

Comment croirais-je que cette vie de veuvage pourrait longtemps te suffire? Deux beaux jeunes gens peuvent s'enchanter des soins qu'ils se rendent; mais un vieil esclave, qu'en ferais-tu? [1] [Pourrais-tu], du matin au soir, supporter la solitude avec moi, les fureurs de ma jalousie prévue, mes longs silences, mes tristesses de cœur et tous les caprices d'une nature malheureuse qui se déplaît et croit déplaire aux autres?

Et le monde, en supporterais-tu les jugements et les railleries? Si j'étais riche [2], il dirait que je t'achète et que tu te vends, ne pouvant admettre que tu puisses m'aimer. Si j'étais pauvre, on se moquerait de ton amour, on en rendrait l'objet ridicule à tes propres yeux, on te rendrait [3] honteuse de ton choix. Et moi, on me ferait un crime d'avoir abusé de ta simplicité, de ta jeunesse, de t'avoir acceptée, ou d'avoir abusé de l'état de [4] où tombe [5], le temps de te serrer [6] dans mes bras. La jeunesse embellit tout, jusqu'au malheur [7]. Elle charme alors qu'elle peut [8], avec les boucles d'une [9]

1. « Pourrais-tu » est une conjecture de la copie, et manque dans le manuscrit. Il y a dans l'autographe : « Du soir au matin au soir supporter... ». Je pense que Chateaubriand a voulu écrire et qu'il faudrait lire : « Du soir au matin et du matin au soir pourrais-tu supporter... ».

2. Chateaubriand avait d'abord écrit « pauvre » qu'il a barré. « Riche » est écrit dans l'interligne.

3. « Rendrait » est écrit dans l'interligne, au-dessus d'un mot barré et illisible.

4. Ici, un mot illisible.

5. Ici, quatre ou cinq mots illisibles.

6. Chateaubriand avait d'abord écrit, et puis barré « presser » : « serrer » est écrit dans l'interligne.

7. Le texte du manuscrit est : « [*On vous plaint*, *vous*] elle charme... » Les mots entre crochets ont été barrés.

8. Chateaubriand avait d'abord écrit, puis effacé en partie : « alors [*que vous pouvez* (ici un mot illisible)] »; puis au-dessus, il avait écrit, dans l'interligne « qu'on peut »; et enfin, il avait effacé « qu'on peut », et écrit tout à côté « qu'elle peut ».

9. Le texte du manuscrit est : « d'une [*longue*] chevelure... » « Longue » a été barré.

chevelure brune, enlever les pleurs à mesure qu'ils [1] passent sur les joues. Mais la vieillesse enlaidit jusqu'au bonheur : dans l'infortune, c'est pis encore [2]; quelques rares cheveux blancs sur la tête chauve d'un homme ne descendent point [3] assez bas pour essuyer les larmes qui tombent de ses yeux.

Tu m'as jugé d'une façon [4] vulgaire, tu as pensé [5] en voyant le trouble où tu me jettes [6] que je me laisserais aller à te faire subir mes caresses : à quoi as-tu réussi? A me persuader que je pourrais être aimé? Non, mais à [7] réveiller [8] le génie qui m'a tourmenté dans ma jeunesse, à renouveler mes anciennes souffrances [9].

Vieilli sur la terre sans avoir rien perdu de ses rêves, de ses folies, de ses vagues tristesses; cherchant toujours ce qu'il ne peut trouver et joignant à [10] ses maux [11] les désenchantements de l'expérience, la solitude des désirs [12],

1. Le texte du manuscrit est : « à mesure [*qu'elle*] qu'ils... ». « Qu'elle » a été barré.

2. « Dans l'infortune, c'est pis encore » est écrit dans l'interligne. Chateaubriand a écrit : « [*quelques*] quelques rares cheveux... ». Le premier « quelques » a été barré.

3. Chateaubriand avait d'abord écrit : « [*pas*] assez bas »; puis il a effacé « pas » et écrit « point » dans l'interligne.

4. On lit dans le manuscrit : « d'une [*manière*] vulgaire... » : « Manière » a été effacé, et « façon » a été écrit en surcharge.

5. Chateaubriand avait d'abord écrit : « tu as [*cru*]... »; puis il a effacé « cru » et écrit « pensé » dans l'interligne.

6. Chateaubriand avait écrit d'abord : « jetais »; puis il a effacé « jetais » et écrit « jettes » dans l'interligne.

7. Ici, huit mots barrés, fort peu lisibles, parmi lesquels on distingue cependant ceci : « ... mes anciennes souffrances... »

8. Le texte exact du manuscrit est : « réveiller [*en moi*] le génie... ». Les mots entre crochets ont été barrés.

9. Ici, toute une ligne barrée assez peu lisible, où l'on distingue cependant ceci : « ... qui ne se sont jamais bien trouvées de... »

10. Le texte du manuscrit est : « à [*tous*] ses anciens... ». « Tous » a été barré.

11. Le texte du manuscrit est : « maux [*ceux de* (ici un mot illisible) *des désenchantements*] les désenchantements... » Les mots entre crochets ont été barrés.

12. « La solitude des désirs » est écrit dans l'interligne.

l'ennui du cœur et la disgrâce des années, dis [1], n'aurai-je pas fourni [2] aux démons, dans ma personne, l'idée d'un supplice [3] qu'ils [4] n'avaient pas encore inventé dans la région des douleurs éternelles?

Fleur charmante que je ne veux point cueillir, je t'adresse ces derniers chants de tristesse; tu ne les entendras qu'après ma mort, quand j'aurai réuni ma vie au faisceau des lyres brisées...

Jamais, je pense, l' « ardeur de la passion » ne s'est exprimée en des pages plus poétiques et d'ailleurs plus troublantes. On retrouve ici l'auteur de *René*, de la lettre à Céluta des *Natchez*, vieilli certes, mais non pas assagi. Si Sainte-Beuve avait connu ce fragment quand il écrivait son article sur *Chateaubriand romanesque et amoureux*, on devine le malicieux parti qu'il en eût tiré. Il ne l'a connu qu'un peu plus tard, et, dans un article assez inattendu [5], il en a inséré quelques fragments avec des mines de pudeur effarouchée qui sont bien amu-

1. Le texte du manuscrit est : « Dis [*dans la région des douleurs éternelles*] n'aurais-je... » Les mots entre crochets ont été barrés.

2. Le texte du manuscrit est le suivant : « fourni [*un supplice qui* (ici, un mot illisible)] dans ma personne... » Les mots entre crochets ont été barrés. « Aux démons » est écrit dans l'interligne.

3. Le texte de l'autographe est : « ... ma personne [*un supplice*] l'idée d'un supplice... » Les mots entre crochets ont été barrés.

4. Le texte du manuscrit est le suivant : « ... qu'ils [ici, plusieurs mots illisibles et barrés]... ». « N'avaient pas encore inventé » est écrit dans l'interligne.

5. *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 258-260, article sur *le Poème des champs*, par M. Calemard de Lafayette.

santes de la part de l'auteur du *Livre d'amour* et de tant de « pensées » libertines. « J'y supprime seulement, écrivait-il, çà et là, quelques traits, quelques notes trop ardentes et qui ne seraient à leur place que dans le *Cantique des Cantiques.* » Et avec son ingéniosité ordinaire, la page non la moins « ardente » une fois citée, il en soulignait, il en commentait les « coupables faiblesses ». Il négligeait d'ailleurs de chercher à se rendre compte de la part de réalité que recouvraient d'aussi intimes confidences. S'il avait tenu à le faire, il n'aurait pas eu à chercher bien loin.

Voici, en effet, ce que nous apprennent les *Mémoires* eux-mêmes sur l' « objet charmant » de ces « derniers chants de tristesse[1] ». En 1830, quelque temps avant les journées de juillet, — Chateaubriand avait alors soixante-deux ans, — il voyageait dans les Pyrénées, quand une jeune « Occitanienne » qui, depuis deux ans, lui écrivait sans qu'il l'eût jamais vue, se présenta à lui. Il lui rendit sa visite : « Un soir qu'elle m'accompagnait lorsque je me retirais, elle me voulut suivre; je fus obligé de la reporter chez elle dans mes bras. Jamais, je n'ai été si honteux... La brise de la montagne a bientôt emporté ce caprice d'une fleur;

1. Édouard Bricon, qui intitule ce fragment *Amour et Vieillesse*, renvoie avec raison, je crois, au t. IX, pp. 136, 137 des anciennes éditions des *Mémoires* (édition Biré, t. V, p. 237-238), ceux qui voudraient avoir quelques détails sur cette « vierge des dernières des amours ». Après m'être demandé si le fragment ne pourrait pas aussi se rattacher au chapitre *De quelques femmes* (tome XI), je me rallie entièrement à l'opinion de Bricon.

la spirituelle, déterminée et charmante étrangère de seize ans m'a su gré de m'être rendu justice : elle est mariée. » Et telle est l'aventure, assurément peu banale, qui semble nous avoir valu les pages brûlantes qu'on vient de lire. Ce fragment détaché des *Mémoires* peut désormais y reprendre place : un éditeur moderne n'est pas tenu aux mêmes scrupules que Chateaubriand.

II

Car, si je ne me trompe, ces pages peuvent servir à nous expliquer les intentions de l'auteur lorsqu'il composait ses *Mémoires*, et, partant, nous aider à en apprécier le véritable caractère. Après un demi-siècle écoulé, les rancunes de toute sorte que l'œuvre avait soulevées lorsqu'elle parut dans la *Presse* sont maintenant apaisées : on en peut parler avec calme et rendre enfin pleine justice à l'ouvrier. Celui-ci avait bien senti que sa gloire ne pourrait que gagner à attendre. « Si j'étais encore maître de ces *Mémoires*, avait-il écrit, ou je les garderais en manuscrit, ou je retarderais l'apparition de cinquante années. » Supposons que ce dernier vœu ait été exaucé. Chateaubriand n'a pas été forcé d' « hypothéquer sa tombe » : conformément à ses dernières volontés, ses *Mémoires d'Outre-Tombe* viennent enfin de paraître; et son exécuteur testamentaire, ce n'est pas Émile de Girardin, c'est M. Edmond Biré.

« C'est à Rome, nous dit Chateaubriand quelque part, que je conçus pour la première fois les *Mémoires de ma vie.* » Il avait alors trente-cinq ans. Il était dans toute la force et dans tout l'éclat de son génie : il avait publié *Atala*, *René*, le *Génie du Christianisme*; il songeait aux *Martyrs*; il allait écrire l'admirable *Lettre sur la campagne romaine.* Il venait de perdre Mme de Beaumont : des pensées attendrissantes de mort et d'immortalité, de religion et de gloire faisaient alors diversion à ses préoccupations politiques. « Je cherchais, dit-il, à ramener à un centre de repos mes pensées errantes hors de moi; » or, ce « centre de repos », que pouvait-il être autre chose que lui-même? C'est en se repliant sur son « moi » que le poète des *Martyrs* s'est toujours consolé des souffrances et des désillusions que la vie ne lui a pas plus ménagées qu'à un autre. Personne, sauf Rousseau peut-être, ne s'est plus voluptueusement retranché en lui-même, n'a plus vécu de sa propre substance; et de même que Rousseau, si quelqu'un était comme prédestiné à écrire ses *Confessions*, assurément c'était Chateaubriand.

Voici comment, dans une lettre à Joubert, datée de décembre 1803, et qui devrait servir de préface aux *Mémoires*, il a lui-même indiqué ses intentions et défini son dessein : « *Mon seul bonheur*, écrivait-il, est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage *qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines :* ce sont les *Mémoires de ma vie* (tel était le titre primitif, encore conservé

dans le manuscrit de 1826). Rome y entrera; ce n'est que comme cela que je puis désormais parler de Rome. Soyez tranquille; ce ne seront point des confessions pénibles pour mes amis : si je suis quelque chose dans l'avenir, mes amis y auront un nom aussi beau que respectable. *Je n'entretiendrai pas non plus la postérité du détail de mes faiblesses*; je ne dirai de moi que ce qui est convenable à ma dignité d'homme et, j'ose le dire, à l'élévation de mon cœur. *Il ne faut présenter au monde que ce qui est beau*; ce n'est pas mentir à Dieu que de ne découvrir de sa vie que ce qui peut porter nos pareils à des sentiments nobles et généreux. Ce n'est pas qu'au fond j'aie rien à cacher; je n'ai ni fait chasser une servante pour un ruban volé, ni abandonné mon ami mourant dans une rue, ni déshonoré la femme qui m'a recueilli, ni mis mes bâtards aux Enfants-Trouvés; mais j'ai eu mes faiblesses, mes abattements de cœur; un gémissement sur moi suffira pour faire comprendre au monde ces misères communes, faites pour être laissées derrière le voile. *Que gagnerait la société à la reproduction de ces plaies que l'on trouve partout*? On ne manque pas d'exemples, quand on veut triompher de la pauvre nature humaine. » — Il faut avouer qu'au début des *Confessions*, Jean-Jacques Rousseau parle d'un autre ton et d'un autre style; mais, pour ma part, j'aime autant le style, et je préfère le ton de Chateaubriand.

Ainsi donc, les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne seront pas des *Confessions* à proprement parler.

Point de ces aveux cyniques qui déshonorent celles de Rousseau et qui nous font malgré nous songer à Casanova ou à Restif de la Bretonne. Singulier moraliste que celui qui se complaît ainsi au spectacle de ses pires défaillances, et qui prostitue son talent, son génie même, à en perpétuer le honteux souvenir! Quand bien même on aurait de moindres faiblesses à se reprocher, il faut, par respect pour le lecteur et pour soi-même, les « laisser derrière le voile ». Assez d'autres, critiques ou chroniqueurs, viendront fouiller dans notre vie privée, et, sous prétexte de « probité scientifique », se feront une joie maligne d'en étaler aux yeux du public les intimes contradictions et les secrètes « gerçures ». Ne leur en donnons pas nous-même l'exemple : ne privons pas d'un peu de « copie » le futur historien de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, ou l'indiscret auteur des *Enchantements de Prudence*. Que si, d'aventure, un fait de la vie réelle nous a suggéré quelques imaginations malsaines, quelques pages d'une inspiration équivoque, nous nous garderons bien de les imprimer. Qui sait? peut-être est-ce déjà trop d'avoir écrit et publié *René*. Savons-nous toujours quel effet produisent nos livres? Et s'ils éveillent çà et là des pensées morbides, n'en sommes-nous pas largement responsables? « Une vie, a-t-on dit bien fortement, une vie est une profession de foi; elle exerce une propagande irréparable et silencieuse; elle tend à transformer, autant qu'il dépend d'elle, l'univers et l'humanité à son image. » Et s'il en est ainsi,

ceux-là seuls pourront reprocher à Chateaubriand de n'avoir pas tout dit sur lui-même, qui reprocheraient à Bossuet de n'avoir pas, dans la chaire chrétienne, raconté les désordres passés de la princesse Palatine.

Mais, dira-t-on, Bossuet, lui, avait été mis dans l'obligation de composer ses oraisons funèbres, et l'on sait de reste combien il aimait peu ce genre, où l'on « marche parmi des écueils », et où la sincérité est parfois mise à une si rude épreuve : au contraire, rien ni personne ne forçait Chateaubriand à écrire ses *Mémoires* et à déguiser la vérité sous de pieux « gémissements ». — Chateaubriand avait sans doute prévu l'objection : car dans une introduction de quelques pages qui nous a été conservée par le manuscrit de 1826, puis dans une *Préface testamentaire* publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1834 et recueillie pour la première fois par M. Biré dans son édition, il y a répondu avec une vigueur de conviction presque irrésistible. L'introduction de 1826, — ou plutôt de 1809, — est écrite d'un style plus simple, plus modeste, et, i je l'ose dire, moins retentissant de l'éclat d'une victorieuse fanfare ; je ne sais pourtant si elle n'est pas plus persuasive que l'éloquente *Préface* de 1834. « Je considère, y disait-il, que, ma vie appartenant au public par un côté, je n'aurais pu échapper à tous les faiseurs de mémoires, à tous les biographes marchands, qui couchent le soir sur le papier ce qu'ils ont entendu dire le matin dans les antichambres. » Et, après un portrait peu flatté de son

siècle, il concluait : « Tout homme qui a joué un rôle dans la société doit, pour la défense de sa mémoire, laisser un monument par lequel on puisse le juger. » On ne peut certes refuser à Chateaubriand le droit d'écrire, au même titre que Guizot, des *Mémoires pour servir à l'histoire de son temps.*

Et il en avait une autre raison, — raison d'artiste, celle-là, de poète, de moraliste aussi, — et qu'il faut bien lui passer, puisqu'elle nous sert, aujourd'hui encore, à justifier du « sot projet qu'ils ont eu de se peindre » et Montaigne et Rousseau. « *J'écris principalement*, a dit Chateaubriand, et nous pouvons l'en croire, *pour rendre compte de moi-même à moi-même.* Je n'ai jamais été heureux, je n'ai jamais atteint le bonheur, que j'ai poursuivi avec une persévérance qui tient à l'ardeur naturelle de mon âme; *personne ne sait quel était le bonheur que je cherchais*, personne n'a connu entièrement le fond de mon cœur; la plupart des sentiments y sont restés ensevelis ou ne se sont montrés dans mes ouvrages que comme appliqués à des êtres imaginaires. Aujourd'hui que je regrette encore mes chimères sans les poursuivre, que parvenu au sommet de la vie je descends vers la tombe, je veux avant de mourir remonter vers mes belles années, *expliquer mon inexplicable cœur*, voir enfin ce que je pourrai dire lorsque ma plume sans contrainte s'abandonnera à tous mes souvenirs[1]. »

1. Manuscrit de 1826.

On ne saurait, ce semble, être plus explicite; et nous pouvons maintenant nous représenter avec exactitude ce qu'a voulu faire Chateaubriand en composant ses *Mémoires*. Nature exceptionnelle, pleine de contradictions, de mystères et d'orages, il a éprouvé le besoin de s'expliquer à lui-même et aux autres; il a essayé de voir clair dans le chaos du monde qu'il portait en lui. Sans qu'il en coûtât rien à sa « dignité d'homme », il a voulu se raconter, s'analyser lui-même, et cette fois sans détour et sans subterfuge. Car il l'avait déjà fait sous bien des formes et sous bien des prétextes : il n'était pas une de ses œuvres qu'il n'eût tirée presque tout entière de son « moi »; il n'était pas un de ses héros auquel il n'eût prêté son âme ardente, pas une de ses créations qu'il n'eût animée de sa flamme, de sa passion, de son génie. « Et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet, avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Blanca, Velléda, Cymodocée. » Et la source n'était pas tarie : René pouvait croire qu'il s'ignorait encore, René était encore un mystère pour lui-même; tous les désirs qu'il avait caressés, toutes les pensées qui lui avaient traversé l'esprit n'avaient encore pu trouver place dans les œuvres, pourtant si libres d'allures, qu'il avait conçues. — Et ce poète était aussi un homme d'action. « Des auteurs français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à

ses ouvrages : voyageur, soldat, poète, publiciste... Si j'étais destiné à vivre, je représenterais dans ma personne, représentée dans mes *Mémoires*, les principes, les idées, les événements, les catastrophes, l'*épopée de mon temps*... » Voilà le grand mot lâché : en se racontant lui-même, Chateaubriand racontera son siècle tout entier; cette autobiographie sera une œuvre d'histoire; et par la force des choses, comme par le génie de l'auteur, ce poème lyrique s'achèvera en épopée.

On entrevoit dès lors tout ce qu'a dû être, tout ce qu'a été effectivement une œuvre ainsi conçue. Personnelle avant tout, et dans tous les sens du mot, tel en a été le caractère éminent, foncier, irréductible. On en a parfois été choqué et scandalisé, plus que de raison peut-être. « C'est un ouvrage *sans moralité* », écrivait George Sand à Sainte-Beuve, tout heureux d'enregistrer ce propos; et l'on peut se demander si le mot n'est pas un peu bien fort sous la plume de l'auteur de *Lélia*. Car d'abord, il paraît assez difficile d'écrire ses *Mémoires* sans parler un peu, et même beaucoup de soi; et, depuis Retz jusqu'à George Sand elle-même, on cherche en vain ceux qui ont pu s'en dispenser. Dira-t-on que Chateaubriand a vraiment dépassé la mesure, que personne n'a imposé sa personnalité avec une insolence plus fastueuse, plus continue et, parfois, plus puérile; que personne ne s'est plus naïvement cru le centre du monde et n'a plus résolument tenté de le persuader aux autres; et qu'en fin de compte, nul n'a mieux justifié le célèbre

mot de Pascal : « Le moi est haïssable »? — Il y a, je le reconnais, des « moi » plus modestes. Mais, outre que l'orgueil de Chateaubriand a des accalmies et comme des repentirs dont l'humilité chrétienne n'est pas entièrement absente, ne faut-il pas avouer que peu d'hommes, après tout, ont eu plus de droits à se croire chargés d'un premier rôle sur la scène de ce monde? Et si, par hasard, Napoléon avait lui-même écrit ses *Mémoires*, aurait-on pu lui reprocher de s'être toujours représenté au premier plan? Or, tout n'est pas rodomontade et vanité d'auteur dans le rapprochement qu'à chaque instant suggèrent et que trop souvent expriment les *Mémoires d'Outre-Tombe* entre Napoléon et Chateaubriand; et peut-être à cet égard, le seul tort de René est-il d'en avoir eu trop fortement conscience.

Et puis, et surtout, devons-nous oublier que nous sommes en présence non seulement d'une autobiographie, mais d'une œuvre lyrique? et qui a jamais reproché à une *Contemplation* de Hugo ou à une *Méditation* de Lamartine d'être de la poésie « personnelle »? Andrieux, peut-être : mais qui a écouté Andrieux? Or, à les bien prendre, les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne sont pas autre chose qu'une ode triomphale en plusieurs volumes; et il faut, pour les apprécier à leur valeur, les voir des mêmes yeux que l'*Ode à Michel de l'Hopital*. Et peut-être même est-ce trop peu dire encore. Car il y a dans les *Mémoires* des coins de poésie intime et familière, des paysages, des fragments d'hymne ou de

satire, et bien d'autres pages dont le ton diffère de celui de l'ode. Mais rien de tout cela n'est contradictoire à l'essence même de la poésie lyrique; et je ne sais si, dans toute la littérature française, il existe une seule œuvre où toutes les variétés du lyrisme soient aussi complètement représentées. Depuis les plus fugitives nuances de l'émotion personnelle jusqu'aux sentiments les plus généraux que le cœur humain puisse éprouver, le génie de Chateaubriand a embrassé et parcouru toute la gamme des thèmes lyriques : tantôt sa personnalité s'est repliée sur elle-même pour se saisir et s'exprimer dans ses manifestations les plus intimes et les plus inaccessibles : tantôt, et sans cesser d'ailleurs d'être elle-même, elle s'est élargie, presque dépouillée, jusqu'à paraître absorber l'univers ou s'abîmer en lui; et dans son épopée lyrique, l'inspiration des *Vaines Tendresses* s'est mariée sans effort à celle de la *Légende des Siècles*.

Il suit de là que si l'on veut connaître à fond Chateaubriand, — *intus et in cute*, comme disait Sainte-Beuve, — ce sont les *Mémoires* surtout qu'il faut lire : car c'est le seul de tous ses livres où il se soit mis tout entier, c'est le seul où il ait déployé librement tous les aspects de son génie et toutes les contradictions de son cœur. Toute son œuvre aboutit à ce livre; et, sans ce livre, son œuvre demeurerait incomplète et en partie inexpliquée. Il le sentait bien : de là sa tendresse toute paternelle pour ce « pauvre orphelin destiné à rester après *lui* sur la terre »; de là le soin qu'il mit à

l'écrire, les retouches incessantes qu'il lui fit subir, la curiosité inquiète avec laquelle il essayait d'en prévoir et d'en préparer la fortune. Dans les derniers mois de sa vie, comme pour donner une fête suprême à son imagination, en présence de cinq ou six amis, il s'était fait faire une lecture intégrale des *Mémoires*[1]. Et l'on peut sans doute sourire de ces préoccupations d'artiste accompagnant le poète jusqu'au seuil même de la mort. Mais elles ont bien aussi leur signification et leur éloquence. Car ce livre, c'était bien plus qu'un livre pour lui : c'était toute une partie de lui-même, la plus chère, la plus intime; et que dis-je? une partie : c'était lui-même, c'était son « moi » qu'il avait projeté dans ces pages; les mystères de son cœur, de son « inexplicable cœur », il les y avait sinon dévoilés, du moins indiqués au regard clairvoyant; les dons incomparables de son génie, il les y avait répandus sans compter. Et, au rythme souverain de ses phrases, ce n'était pas seulement sa vie, telle qu'il l'avait faite et telle qu'il l'avait rêvée, qu'il voyait se dérouler sous ses yeux : c'était son âme même qui, avant de « se réunir au faisceau des lyres brisées », lui donnait son dernier concert.

Ce n'est donc pas en vain que, durant plus de trente années, patiemment, amoureusement, Chateaubriand avait retouché et fixé l'image qu'il voulait laisser de lui à ses contemporains et à la pos-

1. Louis de Loménie, qui était présent à ces « adieux de Fontainebleau », en a parlé dans la *Revue des Deux-Mondes* des 15 juillet et 1er septembre 1848.

térité. L'image est flattée sans doute : moins pourtant qu'on ne l'a dit; et il serait facile, avec un peu d'art, d'extraire des *Mémoires* un véritable réquisitoire contre leur auteur. La vérité est qu'ils en sont un portrait assez fidèle, et que les juger, c'est juger en même temps Chateaubriand et son œuvre. « En dedans et à côté de mon siècle, a-t-il écrit dans la *Préface testamentaire*, j'exerçais peut-être sur lui, sans le vouloir et sans le chercher, une triple influence religieuse, politique et littéraire. » Sans le vouloir et sans le chercher? O poète, nous ne vous en croirons pas sur parole; mais nous demanderons à vos *Mémoires* de nous éclairer sur ces trois aspects de votre œuvre.

III

La politique de Chateaubriand a mauvaise réputation ; et peut-être serait-il téméraire d'en essayer une réhabilitation, comme on l'a récemment tenté pour celle de Lamartine. J'avoue ne m'en sentir ni le courage, ni la compétence. Au reste, pour porter un jugement définitif sur cette partie de l'œuvre de René, il serait prudent de ne pas s'en tenir au seul texte des *Mémoires d'Outre-Tombe* et d'attendre les notes et documents que M. Pailhès nous donnera quelque jour. Que s'il faut alors entièrement souscrire aux sévérités de Sainte-Beuve, je suis de ceux qui s'en consoleront aisément.

Car la vraie gloire de Chateaubriand est ailleurs ;

et quand il serait prouvé qu'il n'a eu aucune des qualités de l'homme politique, il n'en resterait pas moins l'un des plus grands poètes du XIXe siècle, et le premier représentant complet du romantisme français. Il n'est aucun des traits qui caractérisent dans l'histoire littéraire les Lamartine et les Hugo, les George Sand et les Balzac, les Thierry et les Michelet qui, déjà, ne se retrouve en lui ; et, sur ce point encore, les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont singulièrement instructifs. — On a proposé bien des définitions diverses du romantisme : je ne sais si toutes ne se ramèneraient pas à celle-ci, qu'il a été, dans l'ordre littéraire, un réveil des facultés poétiques. Or, c'est en cela surtout que Chateaubriand a été, pour deux générations au moins d'écrivains, un initiateur et un maître. Sans doute, il y avait eu avant lui et Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre ; et je ne cherche pas à méconnaître tout ce que les romantiques, à commencer par Chateaubriand lui-même, ont dû à ces deux devanciers. Mais comme la prose de Rousseau est encore classique et « oratoire » à côté de celle de Chateaubriand ! Et quant à Bernardin, n'a-t-il pas déclaré un jour qu'il trouvait « trop forte » l'imagination de l'auteur d'*Atala* ? Même si leur influence à tous deux n'avait pas été quelque temps paralysée dans ses effets par la réaction classique des dernières années du XVIIIe siècle, on peut douter qu'à elle toute seule, elle eût été assez efficace pour renouveler dans son fond comme dans sa forme notre littérature nationale : les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* et le livre

De la Littérature, voilà en effet ce que publient de purs disciples de Rousseau avant d'avoir lu le *Génie du Christianisme*; mais après l'avoir lu, ils écrivent *Oberman* [1] et le livre *De l'Allemagne*; et le romantisme peut dès lors invoquer sans réserve les noms de Senancour et de Mme de Staël.

C'est qu'un poète, — et de la grande espèce, — a passé par là. Qu'importe qu'il n'ait pas écrit en vers ! Il fallait peut être, pour que Lamartine fût possible, que, de Voltaire à lui, trois poètes en prose ramenassent progressivement dans notre langue la poésie qui en avait été progressivement exilée; et de ces trois poètes, Rousseau, Bernardin, Chateaubriand, nul doute que le dernier ne soit, — ne disons pas, si l'on veut, le plus grand, — mais du moins le plus complet. Et d'abord, voyez quelle langue toute nouvelle il parle, ce nouveau venu qui, en 1800, débutait avec éclat au *Mercure de France*. « Oh ! comme ils devaient être tristes, les tintements de la cloche religieuse qui, dans le calme des nuits, appelaient les vestales aux veilles et aux prières, et se mêlaient, sous les voûtes du temple, aux derniers sons des cantiques et aux faibles bruissements des flots lointains ! » C'est de ce style que celui qui s'intitulait déjà, mais qui n'était pas encore

1. Senancour s'est trop constamment et trop maladroitement défendu d'avoir jamais lu une ligne de Chateaubriand avant d'écrire *Oberman*, pour qu'on puisse l'en croire aisément. Puisque ses affirmations, à cet égard, n'ont même pu convaincre son dernier biographe, M. Levallois, force nous est bien de constater que *René* est de 1802, *Oberman* de 1804, — et d'en tirer quelques conséquences.

l'Auteur du Génie du Christianisme, réfutait les théories de Mme de Staël sur la perfectibilité. Plus tard, quand Lamartine daignera écrire en prose, il ne parlera pas autrement. Et comme l'on comprend Mme de Beaumont disant : « Le style de M. de Chateaubriand joue du clavecin sur toutes mes fibres ! » « Il a le secret des mots puissants, » disait aussi Ducis. Et c'est vrai. Aucun style, non pas même celui de Michelet, n'a été plus près de la poésie que le sien. Sa phrase n'est pas une période : c'est une strophe ; elle a pour objet non pas d'exprimer une idée, mais de suggérer une émotion. De là ces coupes savantes et naturelles qui figurent aux yeux et aux oreilles les divers moments et comme les ondulations du sentiment intérieur, ces épithètes si expressives et si ingénieusement placées qui rendent la nuance précise dont se colore actuellement la sensibilité frémissante du poète, ces alliances de mots si hardies et si spontanées dont on n'avait pas eu l'équivalent dans notre langue depuis Racine, ces images tantôt éclatantes comme des traits de flamme, tantôt caressantes, douces, quasi voluptueuses, parlantes surtout, et qui achèvent la pensée en la couronnant d'une vision, et par-dessus tout ce rythme incomparable, tour à tour impérieux comme un éclat de trompette, ou enlaçant et berceur comme une tendre mélodie, et dont les modulations, soumises aux lois d'une logique secrète, reproduisent dans leur succession les mouvements mêmes de l'âme impatiente et mobile qu'elles trahissent et qu'elles enchantent...

« Bossuet, ce demi-dieu de la prose française, » a dit quelque part M. Bourget ; et, certes, je n'y veux point contredire : mais « il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père », et tout à côté de Bossuet, je voudrais faire une place à Chateaubriand.

Ouvrons maintenant les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Là, du moins, semble-t-il, et malgré la solennité du titre, le poète a dû s'humaniser et parler la langue de tout le monde. Car on serait sans excuse si, parlant de soi durant six gros volumes, on n'en parlait pas simplement. Or, il est incontestable que Chateaubriand a fait effort pour être simple, presque familier, et qu'il y a parfois assez bien réussi : si nous n'avions pas les *Mémoires*, nous pourrions ignorer qu'il pouvait être spirituel et conter l'anecdote avec une malice bien savoureuse. Mais ce n'est pas là son allure habituelle. « De ses *Mémoires*, écrivait Sainte-Beuve à l'époque où il savait être juste pour Chateaubriand, il a fait et a dû faire un poème. Quiconque est poète à ce degré reste poète jusqu'à la fin. » Et le poète, en effet, y parle sa langue coutumière. Toutes les innovations dont Chateaubriand a enrichi notre prose pour en faire la digne sœur aînée de la poésie lamartinienne, on les retrouve dans les *Mémoires* : peut-être même en trouverait-on quelques-unes qu'il n'a pas essayées ailleurs : mots créés ou heureusement rajeunis, associations nouvelles de rythmes ou d'images, mouvements impétueusement lyriques imprimés à la phrase, tout ce qui distingue la langue de la

première moitié du XIXe siècle de celle du XVIIIe, tout ce qui en fait, au lieu d'une algèbre, une véritable œuvre d'art, ressources insoupçonnées dont Chateaubriand est venu révéler l'existence aux écrivains de 1830, tout cela a passé dans les *Mémoires* ; et si l'on voulait, pour l'étudier sur le vif, avoir comme un répertoire des procédés et des recettes mêmes de la « rhétorique » romantique, on n'en saurait trouver de plus remarquable et de plus complet. On y verrait aussi que tout n'a pas été également heureux dans ces efforts tentés pour renouveler la langue, qu'à vouloir tirer d'elle des « effets » nouveaux, qu'à lui faire exprimer des pensées trop personnelles ou des sentiments inédits, on l'a trop souvent obscurcie, troublée dans son cours, et violentée dans son génie : les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont peut-être, avec le roman de *Volupté* de Sainte-Beuve, le livre où l'on peut le mieux saisir les origines du style *décadent*[1].

Une œuvre écrite de ce style ne pouvait manquer de différer singulièrement de ton des œuvres de l'époque classique. Pour sentir cette différence, il suffit de lire, après les *Mémoires d'Outre-Tombe*, quelques pages du cardinal de Retz : c'est que celui-ci a écrit de véritables *Mémoires*, tandis que Chateaubriand a écrit un poème ; et, pour être juste envers lui, c'est ce qu'il ne faut jamais oublier. De

1. Il faut donner quelques exemples. On trouve dans les *Mémoires* des phrases comme celles-ci : « ... une onde ornée de ses plantes *rivulaires* ; » — « ... eut-il un pressentiment de mes *futuritions* ? » — « ... le visage hâve et *dévalé* ; » — « La société des jacobins ne pouvait *renifler sur la mort*... »

ce point de vue, en effet, quelques-unes des critiques qu'on lui a adressées doivent disparaître. Car voudrait-on qu'*Atala* ou les *Martyrs*, que *Jocelyn* ou *Graziella* nous rendissent le même son qu'un billet de Voltaire ou une chanson de Béranger? Est-on bien sûr aussi que « tant de grandes poses et de draperies » qu'on incrimine dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* ne soient pas une des conditions mêmes du genre? Mais, en revanche, que de pages d'une admirable, d'une grandiose poésie, et qui, bien loin de rompre l'harmonie générale de l'œuvre, la complètent et l'achèvent au contraire, en révèlent le sens intime et l'inspiration première! Si Chateaubriand avait jugé bon de placer dans ses *Mémoires* le fragment qu'on a lu plus haut, ce n'eût pas été un hors-d'œuvre : comme tant d'autres « Méditations » ou « Rêveries » dont il a parsemé son livre, celle-ci eût contribué à donner à l'ouvrage cet accent, cette couleur poétique qui, aussi bien, s'insinuent partout et prêtent je ne sais quel charme indéfinissable aux détails les plus familiers auxquels s'arrête l'imagination amusée du conteur. Chateaubriand est tellement poète que ce que nous sommes convenus d'appeler la réalité n'existe pas pour lui : il ne s'y arrête, il ne s'y complaît que si elle lui paraît transfigurée en poésie; le rêve est pour lui le prolongement naturel, nécessaire du réel. Ce trait essentiel de son organisation, visible assurément et reconnaissable dans tous ses ouvrages, apparaît surtout dans les *Mémoires*. Au moindre choc, son imagination est mise en branle et lui

construit des palais enchantés. Un jour, à Altorf, dans une chambre d'auberge, un orage éclate ; et le voilà rêvant : « Il me semble que je vois sortir des flancs du Saint-Gothard ma Sylphide des bois de Combourg. Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse?... » Une autre fois, il voyage sur la route de Carlsbad à Ellbogen ; il songe à Vauvenargues ; et : « Du fond de ma calèche, je regardais se lever les étoiles. N'ayez pas peur, Cynthie, ce n'est que la susurration des roseaux inclinés par notre passage dans leur forêt mobile... » Qui n'a pas lu ce dernier morceau ne sait pas jusqu'à quelle hauteur Chateaubriand poète peut s'élever ; et quand on l'a lu, on se répète involontairement le mot de Sainte-Beuve : « En prose, il n'y a rien au delà. » Et tel était aussi sans doute l'avis de tous les romantiques qui, à l'exemple du maître, ont écrit en poètes leurs *Confessions*, leurs *Confidences* ou leurs *Mémoires*, moins peut-être par orgueil ou par *égotisme* que pour tirer de leur vie un dernier poème.

« En moi, a dit orgueilleusement, mais assez justement Chateaubriand, commençait, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française » ; et, de fait, il n'est pas jusqu'à l'art et aux procédés de la composition littéraire qu'il n'ait, au moins en partie, renouvelés : à la composition *logique* des classiques, encore respectée dans une certaine mesure par Rousseau et par Bernardin, il est venu substituer la composition essentiellement *poétique* des modernes. Un Bossuet, un Racine, par

exemple, essaient de reproduire dans la disposition de leur œuvre la structure même de l'objet qu'ils étudient; leur « soumission » à cet objet est entière, absolue, et c'est l'idée qu'ils s'en font qui détermine l'ordonnance intérieure de l'œuvre, les rapports et la succession des parties, toute l'architecture en un mot. Avec Rousseau déjà, mais surtout avec Chateaubriand et tous les romantiques, il n'en va plus de même. Quel que soit le sujet qu'ils traitent, c'est l'impression qu'il produit sur eux qui les guide; c'est cette impression — uniquement — qu'ils veulent rendre; ils la suivent partout où elle les mène : c'est un chant intérieur qui se déroule devant nous, et dont l'unité secrète, — car il y en a une, — a sa source non pas dans une idée, mais dans un sentiment, presque dans une sensation, non pas dans l' « objet » pensé, mais dans le « sujet » sentant, dans la « monade » spirituelle qui l'a improvisé, un chant dont l'ampleur et les variations ont pour unique mesure la puissance du souffle qui les soutient. Les pseudo-classiques de 1802 avaient beau jeu à critiquer *le Génie du Christianisme*, à montrer que la disposition en était défectueuse, contraire à toutes les règles de l'art, bref qu'on ne saurait trouver de livre plus mal « composé »; et il est assez amusant de voir, dans sa *Défense*, Chateaubriand répondre à ce reproche, et démontrer à son tour, en s'abritant derrière l'autorité de La Harpe et de Montesquieu, que toutes les règles de la « rhétorique » classique avaient été suivies dans son ouvrage. Il ne se trompait guère

qu'en un point : c'est qu'assurément si Pascal avait pu achever son *Apologie*, il l'aurait conçue sur un plan tout différent du *Génie*. Vingt ans plus tard, Lamartine aurait pu démontrer avec tout autant de raison que *le Désespoir* ne le cédait en rien, pour la rigueur de la composition logique, au sermon de Bourdaloue *Sur la Pensée de la mort*. La vérité est qu'on ne se connaît jamais bien soi-même; mais, si la critique gardait encore des doutes sur la réalité et la légitimité des innovations de Chateaubriand, la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe* devait les dissiper pour jamais. Rien de moins bien « composé », au sens classique du mot, que les *Mémoires*; rien de mieux ordonné au sens poétique. Le poète évoque devant lui telle portion de sa vie qui lui plaît; il s'appesantit sur telle période de son existence, sur telle série d'événements, non en raison de leur importance objective et réelle, mais uniquement parce que sa fantaisie le veut ainsi; point de liaisons, point de « transitions » à proprement parler; mais de brusques interruptions, des retours soudains, des recommencements perpétuels, sorte de remous d'une âme en proie, dans le même instant, à mille mouvements divers, ou encore, comme dans le fragment qu'on a lu tout à l'heure, vagues inégales et sonores qui viennent harmonieusement expirer sur un coin du même rivage. « Les divers sentiments de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères, les rayons de mon soleil, depuis son

aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, *donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail.* » Cette fois, le grand artiste s'est bien défini lui-même, et il nous a sinon livré, du moins indiqué son secret.

Certes, c'est une grande et puissante poésie que celle qui, en s'insinuant partout, est capable de renouveler ainsi, jusque dans sa forme la plus extérieure, l'œuvre littéraire. Mais, comme toutes les poésies neuves et fécondes, elle a sa source dans les profondeurs mêmes de l'âme dont elle est l'expression. Le romantisme, on n'en saurait plus douter aujourd'hui, avant d'être un fait d'ordre littéraire, a été un fait d'ordre psychologique et moral : il a été, chez nous, la manifestation d'une sorte de refonte de l'âme française, et à cette refonte nul, après Rousseau, n'a plus contribué que Chateaubriand. Individualisme impérieux, exaspération de la sensibilité, exaltation de l'imagination, vague et d'autant plus pressant besoin d'échapper à la réalité et de s'enfuir dans le rêve, — ou dans le passé, — désespoir angoissé de n'y pouvoir réussir, si ce sont bien là les principaux traits, maintes fois décrits et analysés qui constituent l' « état d'âme » romantique, voyez comme ils s'étalent dans l'œuvre tout entière de Chateaubriand, mais surtout dans les *Mémoires d'Outre-Tombe.* « Je n'ai laissé passer ma vie complète, a-t-il écrit, que dans ces *Mémoires.* » Il disait vrai, et pour qui sait lire, il n'y a pas d'autobiographie psychologique plus sincère que la sienne.

Supposez, en effet, que nous n'ayons pas les *Mémoires*. A lire toutes les autres œuvres de celui que Gautier a si joliment appelé « le Sachem du romantisme », on est tout d'abord ébloui, séduit, subjugué par ce style enchanteur, par ces flots de poésie luxuriante : on ne raisonne pas, on ne discute pas, on est sous le charme. Plus tard, il est vrai, le charme s'évanouit un peu; la critique reprend ses droits, et pour peu qu'elle évoque d'autres termes de comparaison et que la préoccupation morale s'y mêle, on se demande avec une certaine inquiétude si cette poésie, tant et si justement admirée, est de tous points parfaitement saine, si l'inspiration en est toujours très pure, et, pour tout dire, si un je ne sais quoi de morbide ne se mêlerait pas à tant de beaux rythmes et d'harmonieuses images... Mais on hésite à conclure; et l'on a beau se dire que ni Sophocle, ni Racine, même dans leurs plus grandes hardiesses, ne nous sollicitent à de pareilles questions; on chasse ces scrupules jansénistes, et, un peu de dilettantisme aidant, on se livre sans réserve à la pure admiration littéraire.

Les *Mémoires* viennent trancher définitivement la question; et ceux qui les ont longtemps pratiqués ne s'y sont pas trompés[1]. Le fragment d'inspiration

1. Voir notamment dans les *Heures d'histoire* l'article de M. de Vogüé sur *Chateaubriand*, et le livre récent de M. Pailhès sur *Chateaubriand, sa femme et ses amis*. Il serait peut-être bon qu'un physiologiste de profession vînt reprendre la question, comme l'a fait, par exemple, le docteur Möbius pour Jean-Jacques Rousseau.

équivoque cité plus haut a un pendant au troisième livre de la première partie des *Mémoires* : c'est le chapitre intitulé : *Révélations sur le mystère de ma vie.* « Je m'étonne, a dit très justement M. de Vogüé, qu'un furet de physiologie comme Sainte-Beuve n'ait pas aperçu tout ce qu'il y avait là pour lui. » Qu'on rapproche maintenant de ces pages tant d'aveux échappés, principalement dans les *Mémoires*, au grand écrivain, et ingénieusement rassemblés par son dernier biographe, M. Pailhès; qu'on médite surtout ce mot de lui : « J'ai le spleen, tristesse *physique, véritable maladie.* » Au sortir de cet examen, les soupçons qu'on éprouvait déjà se sont, je crois, changés en presque certitude. Fils d'un père hypocondriaque, frère d'une sœur qui est morte folle, Chateaubriand a sans doute résisté, grâce à une constitution exceptionnellement robuste, aux conséquences extrêmes du mal peut-être héréditaire; mais si ce mal, assurément, n'a pas fait son génie, — pas plus que la folie de Rousseau n'a fait le génie de Rousseau, — qui oserait affirmer pourtant que la maladie n'a pas en quelque manière pénétré dans son génie pour lui donner sa coloration distincte et sa saveur particulière? Ne s'explique-t-on pas mieux maintenant certaines singularités du tempérament littéraire et de l'œuvre de René? Et, par exemple, dans ce fâcheux besoin d'exaltation sentimentale qui s'est souvent traduit, et presque toujours sous une forme déplaisante, dans sa vie comme dans ses livres, ne devons-nous pas voir autre chose encore que les

pires habitudes, trop longtemps conservées, d'un contemporain de Laclos ou de Restif de la Bretonne? Oui, sans doute, il y avait dans Chateaubriand, un « homme du XVIIIe siècle », mais il y avait aussi autre chose; et qui sait si ce n'est pas par cette « autre chose » qu'il faudrait expliquer en partie ces brusques sautes d'humeur, ce besoin presque sauvage d'indépendance et de solitude, ces accès de noire et farouche tristesse, et ces sombres dégoûts, et cet éternel ennui, et cet égoïsme maladif qui lui ont fait tant d'ennemis, et qui ont éloigné de lui tant de sympathies toutes prêtes?

On voit la conséquence. Étudiant quelque part la folie de Jean-Jacques Rousseau, M. Brunetière se demandait si l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* n'avait pas inoculé quelque chose de son mal à la littérature qui est sortie de lui. N'est-ce pas une curieuse coïncidence que l'on puisse se poser presque la même question pour les deux écrivains qui passent avec raison pour les deux pères du romantisme français? Ici encore l'influence de Chateaubriand serait venue renforcer et raviver celle de Jean-Jacques. Oui, il y a quelque chose de morbide dans la merveilleuse poésie dont René est venu donner le modèle et l'exemple, et il est en partie responsable de ce qu'on a appelé le « bas romantisme » : il y a déjà, — on l'a sans doute noté au passage, — du Barbey d'Aurevilly et du Baudelaire, pour ne rien dire de nos contemporains, dans cette confession amoureuse qu'il n'a pas osé publier; et les plus mauvaises pages de Hugo et de

Musset, de Sainte-Beuve et de Renan ont peut-être leurs origines dans *Atala* et dans les *Natchez*, dans les *Martyrs*[1] et dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*... O René, combien vous aviez raison, après nous avoir parlé de votre Sylphide, de mettre en garde contre vous-même « ceux qui seraient troublés par ces peintures et tentés d'imiter ces folies! »

Ne lui soyons pourtant point trop sévères. Sans doute il a eu à lutter plus qu'un autre pour triompher, — même insuffisamment, — des fatalités physiques. Et puis, n'a-t-il pas chèrement expié ses défaillances, si ce sont elles qui, plus que tout le reste, ont failli compromettre la partie de son œuvre à laquelle il tenait apparemment le plus, son « influence religieuse »? Car ce ne sont pas seulement les Encyclopédistes, ses premiers adversaires, qui ont mis en doute la sincérité de ses convictions chrétiennes : je sais un excellent juge[2] qui, depuis, s'est montré plus juste, et qui, jadis, sur ce point délicat, en a trop cru sur parole cette mauvaise langue de Sismondi. Et l'on se rappelle Renan félicitant ses anciens maîtres de leur défiance à l'égard de Chateaubriand : « Un Tertullien, ajoutait-il, égayant son Apologétique par *Atala* et *René* leur inspirait peu de confiance. » L'ironie n'est-elle pas admirable sous la plume d'un homme qui a cru devoir « égayer » par l'*Abbesse de Jouarre* ces œuvres qu'il croyait graves, *les Origines du Christianisme*

1. Voir surtout la *première* édition des *Martyrs*, dont on trouvera plus loin les variantes.

2. M. Brunetière.

et l'*Histoire du peuple d'Israël*? Aujourd'hui encore, où Chateaubriand a retrouvé tant d'admirateurs, combien de gens ne sauraient prendre au sérieux son christianisme et ses multiples professions de foi religieuse! Le mot célèbre, si touchant dans sa simplicité : « J'ai pleuré et j'ai cru », a même rencontré des sceptiques et provoqué des sourires. C'est pourtant fort mal poser la question, et c'est bien peu connaître Chateaubriand que de suspecter sa sincérité en cette affaire. Il était trop fier, ou, si l'on préfère, trop orgueilleux, pour se mentir à lui-même et aux autres. Soyons assurés que, si sa foi religieuse n'avait pas été plus solide que sa foi monarchique, il nous l'eût avoué avec la même désinvolture. Quand il nous dit : « Je ne crois à rien, sauf en religion », libre à nous d'en être surpris, déconcertés, scandalisés même; mais c'est pourtant la pure vérité. Assurément, la foi de Chateaubriand n'a pas eu la sérénité de celle d'un Bossuet, ou même d'un Pascal[1]; elle a eu ses

1. La foi de Chateaubriand ressemble même si peu à celle de Pascal, que René n'a jamais pu s'empêcher de voir l'auteur des *Pensées* à travers lui-même, et que nul n'a plus contribué à répandre la légende du Pascal romantique, assiégé et tourmenté par le doute, dont Cousin et Sainte-Beuve ont popularisé l'image. Nous en avons la preuve dans une conversation de Chateaubriand que nous a rapportée Sainte-Beuve (*Portraits contemporains*, t. V, p. 214). Voici « ces paroles énergiques, impatientes, puissamment familières », et qui, bien plutôt qu'un jugement sur Pascal, sont une véritable confession religieuse de René : « Eh! pourquoi, s'écriait celui-ci, ne pas prendre Pascal comme il nous est donné, avec son scepticisme? Il s'est fait chrétien en enrageant, il est mort à la peine. Je l'aime ainsi : je l'aime tombant à genoux, se cachant les yeux à deux mains et criant : *Je crois*, presque au même moment où il lâche

retours, ses vicissitudes et ses orages; mais la franchise même des aveux qu'il nous fait à cet égard, particulièrement dans les *Mémoires*, nous est un sûr garant de la parfaite sincérité de ses croyances. « Quand les premières semences de la religion germèrent dans mon âme, je m'épanouissais comme une terre vierge qui, délivrée de ses ronces, porte sa première moisson. Survint une brise aride et glacée, et la terre se dessécha. Le ciel en eut pitié; il lui rendit ses tièdes rosées; puis la bise souffla de nouveau. Cette alternative de doute et de foi a fait longtemps de ma vie un mélange de désespoir et d'ineffables délices. Ma bonne sainte mère, priez pour moi Jésus-Christ : votre fils a besoin d'être racheté plus qu'un autre homme. » Sous la grâce poétique du langage, il y a là une chaleur et une vérité d'accent qui ne trompent guère.

Une chose reste vraie néanmoins, et explique en partie les critiques dont il a été l'objet : Chateaubriand apologiste a manqué dans une certaine mesure d'autorité morale, et sa vie a fait tort à son œuvre. Si son christianisme a trop souvent

d'autres paroles qui feraient craindre le contraire. Lutte du cœur et de l'intelligence! Son cœur parlait plus haut et faisait taire l'autre. La fin du XVIe siècle lui avait légué ce scepticisme qui circulait alors partout, lui avait mis ce ver au cœur; il en a triomphé tout en en mourant. C'est là sa physionomie, c'est ainsi qu'il a sa vraie grandeur. Quelle manie de la lui ôter!... » Et Sainte-Beuve a beau un peu protester, avec raison, contre ce Pascal « d'après Werther et René » : il s'est lui-même, dans son *Port-Royal*, trop bien souvenu de « ces paroles si vives, si poignantes ».

paru superficiel et insincère, si le mot, d'ailleurs injuste, de Sainte-Beuve : « Un épicurien qui a l'imagination catholique », a passé pour l'expression même de la vérité, avouons qu'il en a été un peu responsable. Sans être janséniste, on peut trouver que les vraies « conversions » sont celles qui se traduisent par une réforme des mœurs. Le *Video meliora* trop souvent invoqué nous semble une excuse insuffisante, et nous sommes gênés d'être un peu redevables du *Génie du Christianisme* à l'aimable collaboration de Mme de Beaumont : nous sommes décidément ici trop loin du Pascal des *Pensées* : or, quand on se mêle d'apologétique, il faut toujours songer à Pascal. — J'insisterais moins, si l'exemple de ces défaillances personnelles avait été perdu, et si elles n'avaient pas laissé dans l'œuvre même de Chateaubriand des traces plutôt déplaisantes. Mais chacun sait que la religiosité romantique et les étranges « accommodements » qu'elle autorisait dérivent de René en ligne directe, et un critique contemporain, M. René Doumic, a très finement montré qu'il était l'ancêtre authentique de nos « décadents du christianisme ». Quand, d'ailleurs, nous ne connaîtrions pas sa vie, — par les autres et par lui-même, — toute son œuvre serait là pour nous prouver que chez lui la préoccupation religieuse a presque toujours été mêlée à des préoccupations plus profanes : toujours, quand il partait pour la terre sainte, « il allait chercher des images et de la gloire pour se faire aimer » ; toujours, quand l'idée de

Dieu se présentait à son esprit, elle évoquait presque invinciblement l'image trop adorée de sa Sylphide; il a dans ses livres trop constamment associé ces deux inspirations; elles lui ont dicté des pages regrettables; et l'on peut se demander si la religion qu'il croyait sincèrement servir a beaucoup gagné à ce qu'*Atala* et *René* fussent, vingt ans durant, placés dans le *Génie du Christianisme*.

Ne nous hâtons cependant pas trop de trancher la question par une négation brutale : nous risquerions fort d'être injuste. D'abord, *Atala* et *René* ont fait lire à plusieurs le *Génie du Christianisme*, et ceux mêmes qui n'ont feuilleté que ces deux « épisodes » ont fait après tout une lecture au moins aussi « édifiante » qu'aurait pu l'être celle de *Candide* ou de l'*Héloïse*. De plus, et quelques réserves qu'on puisse faire sur certains détails, ces deux poèmes ne laissent pas d'éclairer singulièrement l'œuvre où ils ont été insérés, d'en préciser le sens intime, et de servir à en mesurer la portée. Si l'on essaye, en effet, de saisir et de ramener à la netteté d'une formule abstraite la pensée maîtresse du *Génie du Christianisme*, il semble que l'objet du livre ait été de montrer que le sentiment religieux est dans l'homme quelque chose d'aussi naturel et d'aussi irréductible à l'analyse que le sentiment de l'amour et le sentiment de l'art; qu'en tentant de ruiner l'un dans les âmes, ce sont les deux autres que l'on compromet et que l'on altère; et que, bien loin d' « affranchir » la nature humaine, on la découronne et on la dégrade.

L'idée, je le sais, n'était pas absolument nouvelle, puisqu'on la retrouve esquissée déjà dans Pascal; mais il n'en était pas, — et ils l'ont bien montré, — qui fût plus étrangère à Voltaire et aux Encyclopédistes; et Chateaubriand, en la reprenant, ou plutôt en la *suggérant* à toutes les pages de son livre, a plus fait pour la ruine des paradoxes voltairiens que toutes les pieuses apologies de l'âge précédent. Il n'est pas un des grands esprits du XIXe siècle qui n'ait donné raison là-dessus au poète contre les « philosophes » : c'est jusque dans Taine et dans Renan surtout qu'on a pu signaler l'action lointaine de cette féconde doctrine; plus près de nous, il serait facile de lui découvrir des adeptes; et la fière façon dont Chateaubriand a parlé de son œuvre dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* restera le jugement même de la postérité : « On ne fut plus cloué dans sa place par un préjugé antireligieux... Le heurt que le *Génie du Christianisme* donna aux esprits fit sortir le XVIIIe siècle de l'ornière et le jeta pour jamais hors de ses voies. »

Il disait encore : « En supposant que l'opinion religieuse existât telle qu'elle est à l'heure où j'écris maintenant, le *Génie du Christianisme* étant encore à faire, je le composerais tout différemment. » Et à plusieurs reprises, dans ses *Mémoires*, il a montré ce que pourrait être, selon lui, cette *Apologie* nouvelle. Quand on relit aujourd'hui ces pages, surtout celles qu'il a, dans sa *Conclusion*, intitulées : *l'Idée chrétienne est l'avenir du monde*, on est frappé de tout ce que sa pensée a gagné en

sérénité, en élévation, en puissance quasi prophétique. Elles ont l'air écrites d'hier, ces pages, et les espérances qu'elles expriment sont encore celles de quelques-uns des meilleurs de nos contemporains. Elles sont le testament philosophique et religieux de René; mais le génie de notre âge était si parfaitement en lui qu'on croirait lire le testament philosophique et religieux du siècle qui vient de finir. Elles nous révèlent du moins l'unité secrète de cette vie et de cette œuvre. A travers bien des puérilités, des déclamations et des faiblesses, misères communes de la triste humanité, Chateaubriand a été un chrétien généreux, confiant et sincère; et il a mérité qu'en face de sa tombe, on prononçât ces belles et nobles paroles, — digne hommage d'un poète à un poète : « Nulle sépulture n'a plus de droits à l'ombrage de l'arbre auguste. Aucun nom, aucun mot sur cette pierre : comme ses aïeux couchés sur les dalles des églises, avec leur épée de bataille dans les mains, Chateaubriand n'a voulu d'autre signe de son passage en ce monde que cette croix, arme avec laquelle il a combattu, arme avec laquelle il a vaincu, témoignage impérissable de l'espoir où ce cœur incontenté s'est enfin apaisé pour toujours. »

APPENDICE I

UN FRAGMENT AUTOGRAPHE DU MANUSCRIT PRIMITIF DES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »[1]

A-t-on conservé le manuscrit qui a servi à la publication dans la *Presse*[2] des *Mémoires d'Outre-Tombe?* Selon toutes les probabilités, ce manuscrit, — dont l'un des derniers secrétaires de Chateaubriand, Julien Daniélo, avait, en compagnie du grand écrivain, relu, discuté et numéroté toutes les pages, si souvent brouillées, — ce manuscrit[3] n'était qu'une simple copie, œuvre de quelque secrétaire. Chateaubriand écrivait fort mal; il raturait et retouchait beaucoup,

1. Il y a dans ce morceau certains faits et certains textes qui ont déjà figuré dans les pages qui précèdent. Ces répétitions étaient nécessaires pour l'intelligence entière de ce qui va suivre; et je n'ai pas cru devoir les faire disparaître.

2. La publication eut lieu du 21 octobre 1848 au 3 juillet 1850. — A-t-on toujours, dans cette publication en feuilletons, puis dans la publication en volume, scrupuleusement respecté le texte définitivement arrêté par Chateaubriand? « Entre nous, écrivait Guizot à Mme Lenormant le 2 mai 1858, entre nous, je soupçonne qu'il y avait çà et là, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, plus d'humeur et de mauvais vouloir à mon sujet qu'il n'y en reste aujourd'hui. En corrigeant les épreuves, votre amitié pour moi aura adouci ou abrégé plus d'un passage... » Et l'éditeur, M. Charles de Loménie, met en note : « M. Charles Lenormant avait été l'un des exécuteurs testamentaires chargés, dans des conditions qui leur laissaient d'ailleurs très peu de latitude d'action, de la publication des *Mémoires d'Outre-Tombe.* » (*Les années de retraite de M. Guizot, Lettres à M. et Mme Charles Lenormant*, Paris, Hachette, 1902, in-16, p. 120-121.)

3. Julien Daniélo, *M. et Mme de Chateaubriand; quelques détails sur leur intérieur, leurs habitudes, leurs conversations* (à la suite des *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, édit. de 1850, Bruxelles, Méline, Cans et C[ie], in-12, p. 510) : « ... C'est sur cet exemplaire, comme on peut s'en assurer, qu'ont été imprimés les *Mémoires.* »

et c'était assez son habitude de faire mettre au net ses brouillons par quelqu'un de son entourage. Lorsque, en 1834, après les lectures faites à l'Abbaye-au-Bois, et les articles qui en furent la suite, l'éditeur Lefèvre, pour « faire prendre patience aux lecteurs », s'avisa de recueillir en un volume, devenu très rare [1], tous les fragments jusqu'alors connus des *Mémoires* et les principales études critiques dont ils avaient été l'objet; il nous faisait déjà, dans une note, l'intéressante déclaration suivante : « Le secrétaire de M. de Chateaubriand, *qui a copié et recopié cent fois le manuscrit*, l'auteur ne cessant de corriger et de recorriger [2].... » Et Désiré Nisard, qui a « préfacé » le volume, écrivait à son tour : « J'ai eu ces Mémoires dans les mains, et je les ai reçus des mains de M. de Chateaubriand; je les ai feuilletés, je les ai lus devant lui, sur le fauteuil où il s'assied, à la table où il les a écrits, lui à ma droite, *corrigeant et raturant des pages déjà recopiées*, son secrétaire, qui est son ami, à ma gauche, *transcrivant de nouveau* au fur et à mesure les pages corrigées et raturées [3]. » On le voit, si, en 1834, on avait déjà perdu de vue l'original autographe, à bien plus forte raison, semble-t-il, en 1848; et même si cet original, ce qui me

1. Le volume est intitulé : *Lectures des Mémoires de M. de Chateaubriand, ou Recueil d'articles publiés sur ces Mémoires, avec des fragments originaux*, à Paris, chez Lefèvre, libraire, rue de l'Éperon, n° 6, 1834, in-8°, LX-356 p. — Daniélo donne sur la confection de ce volume d'intéressants détails (*op. cit.*, p. 504) : « Lorsque les *Mémoires* furent lus chez Mme Récamier pour la première fois, et annoncés dans les journaux par des citations précédées des articles dont je parle, *une personne placée auprès de M. de Chateaubriand* recueillit ces citations et ces articles en un volume in-8°. Cette personne eut la bonté de m'en donner un exemplaire : je le conserve d'autant plus volontiers qu'il est peu connu, *quoique fait sous les yeux de M. de Chateaubriand.* »
2. *Avis de l'éditeur*, p. I, note 1.
3. *Lectures des Mémoires*, *Préface*.

paraît douteux, avait été conservé par l'écrivain, il est tout à fait inadmissible qu'on l'ait livré à Émile de Girardin : celui-ci a dû n'avoir entre les mains qu'une simple copie.

Cette copie n'était pas unique. Il en existe une autre, au moins pour les derniers livres des *Mémoires*. Cette copie, qu'ont rendue célèbre les découvertes successives de M. l'abbé Bertrin, appartient aujourd'hui à M. Champion, libraire : elle est, nous dit M. Bertrin, l'œuvre d'Hyacinthe Pilorge, l'un des secrétaires de Chateaubriand, et elle comprend, avec une cinquantaine de pages inédites, bien des corrections de la main même du grand écrivain : cette copie forme quatre gros volumes in-4° reliés [1], et il y a lieu de penser qu'elle représente dans l'ensemble une rédaction au moins un peu antérieure à celle du texte courant.

Ce n'est pas tout. Quand, en 1834, Chateaubriand publia dans la *Revue des Deux-Mondes* sa *Préface testamentaire*, il y joignit une petite note qui est de nature à piquer notre curiosité : « Le reste de la Préface, écri-

1. Georges Bertrin, *La sincérité religieuse de Chateaubriand*, Paris, Lecoffre, 1900, p. 347, note 1. — M. Léon Séché, qui a dû voir de plus près que moi ce manuscrit, nous donne sur lui les précieux renseignements que voici : « Cette partie des *Mémoires* ne forme pas moins de six volumes grand in-8° reliés en maroquin vert foncé. Écrits de plusieurs mains et d'une assez belle écriture, ils se composent de feuillets paginés du même chiffre au recto et au verso, sur la plupart desquels on a collé, mais au recto seulement, des *papillons* de dimensions différentes, au moyen de pains à cacheter. Les papillons sont remplis de surcharges et de ratures de la main de Chateaubriand. Et comme pour ajouter encore à l'authenticité de ce manuscrit, l'illustre écrivain a mis sa signature à la dernière page sous la date du 22 février 1845. Les six volumes de cette partie des *Mémoires* proviennent de la vente de Mme Charles Lenormant qui en avait hérité de Mme Récamier. C'est malheureusement la seconde partie, c'est-à-dire la moins intéressante... » (*Revue bleue* du 10 mars 1900, p. 314).

vait-il, s'explique sur ce qu'il y a d'écrit des *Mémoires*, *sur les manuscrits, au nombre de deux*, un à Mme de Chateaubriand, un à Mme Récamier[1].... » — Ces deux manuscrits ont-ils été conservés? Étaient-ils autographes? ou étaient-ce de simples copies? (J'inclinerais pour ma part plutôt vers la seconde hypothèse.) Enfin, quel rapport avaient-ils soit avec le texte partiel possédé par M. Champion, soit avec celui qu'a publié la *Presse*? — Autant de questions que nous ne pouvons que poser, et non résoudre.

D'autre part, en 1874, on a publié, sous le titre de *Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand : manuscrit de 1826*[2], une copie des trois premiers livres des *Mémoires* faite en 1826 par Mme Récamier avec l'aide de Charles Lenormant : ce texte est très différent du texte courant, et M. Edmond Biré est très loin d'en avoir extrait, pour son édition, toutes les variantes intéressantes. « C'est le premier jet, l'expression spontanée la plus pure et la plus simple de la pensée de son auteur », nous disent les éditeurs; et ils prétendent nous donner « la rédaction primitive »[3] dans ces trois premiers livres. Nous verrons tout à l'heure si cette prétention est de tous points exactement fondée. Ce qui est sûr, c'est que le *Manuscrit de 1826*, — à supposer même, ce qui est fort possible, qu'il reproduise non pas un autographe, mais une simple copie, — représente une rédaction sensiblement antérieure à toutes celles dont nous avons parlé jusqu'à présent.

1. *Lectures des Mémoires*, etc., p. 13.
2. En voici le titre complet : *Esquisse d'un maître. Souvenirs d'enfance et de jeunesse de Chateaubriand, Manuscrit de 1826, suivi de Lettres inédites et d'une étude par Ch. Lenormant*, Paris, Michel Lévy frères, 1874, in-12, XIX-352 p.
3. *Manuscrit de 1826*, p. III.

Enfin, n'est-il pas vrai que toutes ces copies, tous ces manuscrits, incomplets d'ailleurs, pour la plupart, semble-t-il, et de nous trop imparfaitement connus, ont à nos yeux un très grand tort? Tous il nous font désirer, mais aucun d'eux ne nous livre les brouillons originaux, les premiers tâtonnements, les ratures, les retouches, bref, l'écriture même de Chateaubriand. Et c'est de cela surtout que nous serions curieux. Mais ces brouillons, ont-ils donc tous disparu? Ces originaux autographes, qu'il serait si intéressant de comparer avec les textes imprimés, avons-nous perdu tout espoir d'en retrouver la trace?

Non : ces brouillons existent encore; ou du moins, il en existe encore par le monde certains fragments.

C'est d'abord l'éditeur du *Manuscrit de 1826* qui nous fournit à ce sujet une très précieuse indication : « Nous ajouterons, écrit-il, que plusieurs feuillets d'un manuscrit *autographe*, exactement conforme [est-ce absolument sûr?] à la copie que nous avons suivie, existent en la possession de M. Faugère[1]. »

C'est ensuite M. Léon Séché qui, dans un intéressant article sur *les Manuscrits des « Mémoires d'outre-tombe*[2] », nous apprend que « Jules Simon (je tiens, nous dit M. Séché, le fait de sa bouche) en eut pendant longtemps tout un cahier de l'écriture même de Chateaubriand, qui lui fut dérobé en 1873, avec un certain nombre de lettres précieuses ».

Nous savons d'autre part, par le *Catalogue général des Manuscrits des bibliothèques publiques de France*, que la bibliothèque publique de Fougères possède un assez long fragment du livre II des *Mémoires*.

Enfin, il y a deux ans, Mme Vve Gabriel Charavay,

1. *Manuscrit de 1826*, p. VI.
2. *Revue bleue* du 10 mars 1900, p. 313.

dans sa *Revue des autographes* d'avril 1902[1], annonçait la mise en vente d'un certain nombre de feuillets du manuscrit des *Mémoires d'outre-tombe*, quelques-uns autographes, d'autres non autographes, mais revus, datés et signés par Chateaubriand lui-même. L'existence de ces feuillets m'avait été fort aimablement signalée par M. Félix Chambon, bibliothécaire de la Sorbonne. Mme Charavay a bien voulu me permettre, — et je lui en exprime ici ma respectueuse gratitude, — d'examiner et de copier le précieux manuscrit, et elle m'a autorisé à en reproduire les parties essentielles. Si ces pages n'ont pas encore été vendues, il serait bien à souhaiter que la Bibliothèque Nationale en fît l'acquisition : elle n'est malheureusement pas très riche en manuscrits de Chateaubriand.

Avant d'en venir au long fragment autographe qui a été la cause occasionnelle et finale de ces pages, je crois bon de donner quelques rapides indications sur les autres feuillets détachés qui ont été évidemment recopiés pour l'usage de Chateaubriand par quelque secrétaire. Je n'ai eu le temps d'en collationner qu'un seul, le premier; mais j'ai pu tous les identifier, grâce au texte publié par la *Revue des autographes* : à part des variantes insignifiantes, et qui, pour la plupart, peuvent fort bien provenir de fautes de lecture ou d'impression, nous avons là le texte courant et définitif des *Mémoires*.

Le premier fragment comprend trois quarts de page in-4°. Au bas, on lit, de l'écriture du grand écrivain : « *Revu en décembre 1846*. CHATEAUBRIAND. » C'est le passage qui dans l'édition Biré (t. II, p. 291-292), commence ainsi : « Maintenant dans la supposition

1. *Revue des autographes*, avril 1902, p. 15-16; n°s 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228. Le fragment autographe forme le n° 222.

que mon nom... » et se termine par : « *Elevamini portæ æternales.* » J'y ai noté ces deux variantes : « Si l'influence de mon travail ne se *borne* pas.... » [Biré imprime : *bornait*]; — « ... si le léger symptôme de vie que l'on croit apercevoir *se* soutenait... » [Biré imprime : *s'y*.]

Le second fragment, revu et signé, avec cinq mots autographes, le 12 février 1845, forme une page in-4°. En tête: « Ambassade de Rome. Trois espèces de matériaux. — Journal de route. » C'est le passage qui, dans l'édition Biré (t. V, p. 1-2), commence par : « Le livre précédent que je viens d'écrire... », et se termine par: «... On aura été délassé de moi ». — J'y note une variante : après les mots : « de Moreau, de Bernadotte », on lit ceci, qui ne figure pas dans l'édition Biré : « de Mme de Krudener ».

Le troisième fragment, revu et signé en décembre 1846, forme une page in-4°. On le retrouvera dans l'édition Biré (t. II, p. 229-230) : « Vous savez que j'ai... se prit de passion pour l'auteur. » — J'y note une variante : « embarquée au Havre... »; Biré imprime : « embarquée *furtivement* au Havre... »

Le quatrième fragment, revu et signé en décembre 1846, forme trois quarts de page in-4°. On le retrouvera identique dans Biré (t. II, p. 228) : « dans le royaume des ombres... j'abordai la France avec le siècle. » On a imprimé par erreur dans la *Revue des autographes* « chemises » pour « chimères ».

Le cinquième fragment, revu et signé avec la date autographe, le 22 février 1845, forme une demi-page in-4°. On le retrouvera identique dans l'édition Biré (t. II, p. 187) : « Adieu ; ma cousine de jadis... tout pleins de larmes. »

J'en arrive enfin à la pièce autographe et olographe. La grande écriture tourmentée de Chateaubriand est

si facile à reconnaître, qu'on ne saurait, quoique ces pages ne soient pas signées, en suspecter l'authenticité. J'en ignore d'ailleurs l'exacte provenance, comme j'ignore celle des fragments dont je viens de parler. Le fragment forme un ensemble de huit pages qui se suivent, de format in-8° oblong. C'est un fragment du premier livre des *Mémoires*, celui où Chateaubriand raconte sa première enfance. Il porte la trace de nombreuses ratures et retouches. Dans la *Préface* à laquelle je faisais allusion plus haut, Nisard nous dépeignait non sans emphase toute la « joie » qu'il avait eue à être reçu par Chateaubriand, à lire à ses côtés quelques parties du manuscrit des *Mémoires*, à le voir travailler sous ses yeux. « Quelquefois, nous dit-il, à la fin des chapitres, je regardais par-dessus mes feuilles l'illustre écrivain appliqué à son minutieux travail de revision, effaçant, puis, après quelque incertitude, écrivant avec lenteur une phrase en surcharge, et l'effaçant à moitié écrite. J'entendais le bruit de sa plume éxarant le papier; j'assistais aux hésitations de son goût; je voyais l'imagination et le goût aux prises[1]. » La vue de ce fragment autographe nous rend d'une manière assez vivante ce spectacle. Le texte en diffère sensiblement, comme on le verra, du texte courant et définitif des *Mémoires*; il se rapproche au contraire beaucoup du texte fourni par le *Manuscrit de 1826* : il en est visiblement la première ébauche; mais entre les deux, — si du moins la copie de 1826 est fidèle, — il y a eu une rédaction un peu remaniée, — autographe ou copie, nous ne savons, — et qui a servi à Mme Récamier et à Charles Lenormant dans leur pieux travail de conservation. De toutes façons, on le voit, il n'est pas tout à fait exact de dire que le *Manuscrit de 1826* nous rend

1. *Lectures des Mémoires*, etc., p. xx.

« le premier jet », la « rédaction primitive ». Je n'oserais même pas affirmer que le manuscrit autographe que j'ai eu entre les mains appartenait à cette rédaction primitive. A l'extrême rigueur en effet, il serait possible que nous fussions là en présence d'une copie revue et remaniée par l'auteur d'un premier brouillon antérieur. Cependant, comme il est olographe, et comme d'autre part il me semble bien y reconnaître les hésitations et les tâtonnements d'un premier jet, j'inclinerais à penser, — sous toutes réserves, et jusqu'à plus ample informé, — que nous avons bien là quelques fragments du manuscrit primitif des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Et comme enfin ces pages font partie de la première moitié du premier livre des *Mémoires*, que ces *Mémoires* ont été commencés en 1811, d'après le texte définitif[1], en 1809, d'après le *Manuscrit de 1826*[2], en 1803, d'après une lettre à Joubert[3], il se pourrait que ces quelques

1. « Ce 4 octobre 1811, anniversaire de ma fête et de mon entrée à Jérusalem, me tente à commencer l'histoire de ma vie ». (*Mémoires d'outre-tombe*, édit. Biré, t. I, p. 3.) Et, au début du livre premier (p. 1), on lit en note : « Ce livre a été écrit à la Vallée-aux-Loups, près d'Aulnay, d'octobre 1811 à juin 1812. » C'est à cette même date que le manuscrit de 1834 semble avoir rapporté le commencement de la rédaction des *Mémoires* : « En 1811, écrivait alors Sainte-Beuve dans son article de la *Revue des Deux-Mondes*, en 1811, à Aulnay, dans cette Vallée-aux-Loups où il a écrit l'*Itinéraire*, *Moïse*, *les Martyrs*..., M. de Chateaubriand... se retourne un matin vers le passé et commence la première page de ses *Mémoires*. » (*Lectures des Mémoires*, p. 124.)

2. « *Mémoires de ma vie*, commencés en 1809 », voilà ce qu'on lit en tête du *Manuscrit de 1826*.

3. Au mois de décembre 1803, dans une lettre à Joubert qui a été publiée par M. Paul de Raynal dans *les Correspondants de Joubert*, Chateaubriand écrivait : « Mon seul bonheur est d'attraper quelques heures, pendant lesquelles je m'occupe d'un ouvrage qui peut seul apporter de l'adoucissement à mes peines : ce sont les *Mémoires de ma vie*. » Comme 3 et 9 sont deux chiffres qui se ressemblent fort, on pourrait se demander si Mme Récamier, en copiant le *Manuscrit de 1826*, n'a pas lu 1809 pour 1803.

feuillets fussent de ceux que Chateaubriand noircissait à Rome pour se consoler de la mort de Mme de Beaumont. Si cela était, il n'y aurait pas, je pense, par le monde, beaucoup d'autographes plus anciens de René.

Quoi qu'il en soit, ce manuscrit est certainement antérieur à 1826. Et puisque nous avons la bonne fortune d'en posséder deux rédactions imprévues ultérieures et successives, l'occasion est excellente de donner ici un texte critique de ces quelques pages. Je vais publier intégralement le texte de ce fragment autographe, en figurant de mon mieux par des signes typographiques les corrections et ratures. Les passages en italiques et entre crochets dans le corps du texte sont barrés dans l'original; les corrections ou additions sont placées dans les interlignes aux endroits précis où elles figurent dans l'original, et elles sont marquées par de plus petits caractères. Les notes mises au bas des pages sont de trois sortes; elles sont groupées par catégories, et distinguées les unes des autres par la différence des caractères. Les notes de la première catégorie (A, B, C, etc.) renferment divers éclaircissements supplémentaires sur le fragment autographe; les notes de la seconde catégorie (*a*, *b*, *c*, etc.) contiennent diverses observations relatives au *Manuscrit de 1826*, et en enregistrent toutes les variantes; les notes de la troisième catégorie (1, 2, 3, etc.) recueillent toutes les variantes du texte définitif de 1850. — J'espère que cette disposition sera trouvée suffisamment claire, et qu'elle permettra de suivre assez facilement, et pour ainsi dire chronologiquement, les corrections et remaniements successifs que Chateaubriand a fait subir à son premier texte.

On a très scrupuleusement respecté l'orthographe et la ponctuation du manuscrit.

[a]... Je paraissois déguenillé au milieu des enfants parés de leurs plus beaux habits[1]. A certains jours de l'année[b], il y a à Saint-Malo des espèces de foires qu'on appelle des assemblées, et qui se tiennent dans des isles et sur des forts aux environs de la ville[c]. [*Rien de plus gai que ces fêtes.*] On s'y rend à pied quand la mer est retirée ou en bateau lorsqu'elle est pleine[2]. La foule des matelots et des paysans, le concours des marchands, les tentes élevées au bord de la mer, les vaisseaux qui entroient au port ou mouilloient en rade, les salves d'artillerie, le branle des cloches, tout contribuoit à répandre dans ces fêtes le mou-

(*a*). La phrase commence ainsi dans le *Manuscrit de 1826* et dans le texte courant des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « J'étais surtout désolé quand je paraissais déguenillé... »

(*b*). Le *Manuscrit de 1826* (p. 30) donne une autre ponctuation qui me paraît erronée : « ... de leurs plus beaux habits, à certains jours de l'année. Il y a à Saint-Malo... »

(*c*). Var. *Manuscrit de 1826*, p. 30 : « ... des espèces de foires aux environs de la ville; on s'y rend à pied... »

1. Var. *Texte de 1850*, éd. Biré, I, p. 48 : « ... des enfants, *fiers* de leurs habits *neufs et de leur braverie.* » Puis suivent, dans ce texte définitif, deux paragraphes dont nous retrouverons le premier tout à l'heure (« Mes compatriotes avaient quelque chose d'étranger... je me suis souvenu de la première »), mais dont le second (« Enfermés le soir sous la même clé... qu'il appelait *un monstre barbare* ») ne figure en aucun endroit du *Manuscrit de 1826*.

2. Var. *Id.*, *ibid.* : « Certains jours de l'année, *les habitants de la ville et de la campagne se rencontraient à des* foires *appelées* assemblées, qui se *tenaient* dans *les* îles et sur des forts *autour de Saint-Malo*; *ils* s'y *rendaient* à pied quand la mer *était basse*, en bateau lorsqu'elle *était haute...* »

vement et la gaîté [1]. J'étois le seul qui n'en partageât pas la joie [2]; j'y paraissois mal (A) vêtu et sans argent pour acheter des jouets et (a) des gâteaux [3]. Afin d'éviter les mépris qui s'attachent à la mauvaise fortune, j'allois m'asseoir loin de la foule auprès de ces flaques d'eau que la mer laisse dans la concavité des rochers [4]. [*Là je m'abandonnois à mes petites rêveries*;] je m'amusois à voir voler les oiseaux de mer, ou à ramasser des coquillages [*à mes pieds*] [5]. Le soir en rentrant [6], je n'étois

(A). « Mal » est écrit en surcharge : je n'ai pu lire le commencement du mot que Chateaubriand avait d'abord écrit.

(*a*). Var. *Manuscrit de 1826*, p. 31 : «... des jouets *ou* des gâteaux... »

1. Var. *Texte de 1850*, *id.* p. 49 : « La *multitude de* matelots et *de* paysans; *les charrettes entoilées*; *les caravanes de chevaux*, *d'ânes et de mulets*; le concours des marchands; les tentes *plantées sur le rivage*; *les processions de moines et de confréries qui serpentaient avec leurs bannières et leurs croix au milieu de la foule; les chaloupes allant et venant à la rame ou à la voile;* les vaisseaux *entrant* au port, ou *mouillant* en rade; les salves d'artillerie, le branle des cloches, tout contribuait à répandre dans ces *réunions le bruit*, le mouvement et la *variété*... »

2. Var. *Id.*, *ibid.* : « J'étais le seul *témoin de ces fêtes* qui ... »

3. Var. *Id.*, *ibid.* : « J'y paraissais sans argent pour acheter des jouets *et* des gâteaux... »

4. Var. *Id.*, *ibid.* : « *Evitant le* mépris qui *s'attache* à la mauvaise fortune, *je m'asseyais* loin de la foule, auprès de ces flaques d'eau que la mer *entretient et renouvelle* dans *les concavités* des rochers... »

5. Var. *Id.*, *ibid.*, p. 49-50 : « *Là*, je m'amusais à voir voler les *pingouins et les mouettes*, *à béer aux lointains bleuâtres*, à ramasser des coquillages, *à écouter le refrain des vagues parmi les écueils*... »

6. Var. *Id.*, *ibid.*, p. 50 : « Le soir, *au logis*... »

guère plus heureux. J'avois le malheur d'avoir pour certains mets une répugnance invincible[1], on me forçoit d'en manger. J'implorois les yeux de La France[(a)] pour qu'il m'enlevât mon assiette lorsque mon père par hazard tournoit la tête[2]; car si je
laissois
[*ne mangeois pas*] ce qu'on m'avoit servi, j'al-
me
lois coucher sans souper. J'ai[(A)] souvent ainsi souffert de la faim. Pour le feu, même rigueur. On ne souffroit pas que j'approchasse de la cheminée[3]. Il y a loin de là aux soins que l'on donne[(b)] aux enfants d'aujourd'hui[4].

Mais si j'avois des peines qui ne sont plus connues[(c)] de l'enfance, j'avois aussi des plaisirs qu'elle ignore presqu'entièrement[5]. On ne sent[(B)] plus[(d)] ce

(A). Ici deux ou trois lettres barrées et indéchiffrables.

(B). J'ai cru lire « sent » dans le manuscrit; mais je garantis d'autant moins ma lecture que la leçon « sait » fournie par les deux autres textes (de 1826 et de 1850) offre un sens bien plus satisfaisant, que le mot, quel qu'il soit, est en surcharge, assez mal écrit par conséquent, et que je n'ai pu déchiffrer les deux ou trois lettres que Chateaubriand avait primitivement écrites.

(*a*). Var. *Manuscrit de 1826*, p. 31 : « J'implorais *des* yeux Lafrance... »
(*b*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... aux soins *qu'on* donne... »
(*c*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... qui ne sont *pas* connues... »
(*d*). Var. *Id.*, *ibid.* : « On ne *sait* plus... ». Voir plus haut note B.

1. Var. *Texte de 1850*, *id.*, p. 50 : « J'avais une répugnance pour certains mets... »
2. Var. *Id.*, *ibid.* : « J'implorais *des* yeux La France *qui m'enlevait adroitement* mon assiette, *quand* mon père tournait la tête. Pour le feu, même rigueur... »
3. Var. *Id.*, *ibid.* : « *il ne m'était* pas *permis d'approcher* de la cheminée... »
4. Var. *Id.*, *ibid.* : « Il y a loin de *ces parents sévères* aux *gâte*-enfants d'aujourd'hui... »
5. Var. *Id.*, *ibid.* : « Mais si j'avais des peines qui sont

que c'est que ces[A] fêtes de religion et de famille où la patrie entière et le Dieu de cette patrie avoient l'air de se réjouir avec vous[1], [*où le paysan dans sa cabane mangeoit le même gâteau que le Roi dans son palais. L'espérance d'un pareil jour qui revenoit tous les ans fesoit supporter aux misérables 364 de privations et de travaux*]. Noël, le premier jour de l'an, les Rois, [*le Carnaval,*] Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean grâces[a] à la Religion étoient pour moi des jours de bonheur[2]. Il n'y a que la
qu'on ne chommoit on
St-François [que je[B]] point : [*personne*] n'a jamais célébré ma fête, [*et comme Job j'ai maudit le jour où je suis né*] car je n'ai jamais apporté de joie à personne : et[b] comme Job, j'ai maudit le jour où

(A). J'avais cru lire « les » ; mais si je ne me trompe, on pouvait lire tout aussi bien « ces » ; et sans doute, c'est la leçon qu'il convient d'adopter.
(B). Ici, quelques lettres barrées et indéchiffrables.

(*a*). Var. *Manuscrit de 1826*, p. 31 : « ... *grâce* à la religion... »
(*b*). Var. *Id.*, p. 32 : « ... de joie à personne. Comme Job... »

inconnues de l'enfance *nouvelle*, j'avais *quelques* plaisirs qu'elle ignore. On ne sait... »

1. Var. *Texte de 1850*, éd. Biré, I, p. 50 : « On ne *sait* plus ce que c'est que ces *solennités* de religion et de famille où la patrie entière et le Dieu de cette patrie avaient l'air de se réjouir : Noël... »

2. Var. *Id.*, *ibid.* : « Noël, le premier de l'an, les Rois, Pâques, la Pentecôte, la Saint-Jean, étaient pour moi des jours de *prospérité*... » Tout le développement qui suit dans le fragment autographe et le *Manuscrit de 1826* : « Il n'y a que la Saint-François... se distinguait par sa piété », a été entièrement supprimé et remplacé par un autre tout différent : « Peut-être l'influence de mon rocher natal... autre religion que la catholique », qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans le *Manuscrit de 1826*.

je suis né. Cette petite ville de St-Malo remplie de hardis navigateurs et d'hommes habitués aux [*temps*] périls, se distinguoit par sa piété. Elle
avoit de plus quelque chose d'étranger,
[*ne ressembloit à aucune ville de France, elle avoit*
singulièrement
quelque chose d'étranger]; et rappelloit par[A] ses
l'Espagne
mœurs, et même par le costume des[a] habitants[1]. Plusieurs familles malouines[b] étoient établies à Cadix, et plusieurs familles de Cadix résidoient à St-Malo[2]. St-Malo lui-même par sa position dans une presqu'île, par le caractère de son architecture, par sa chaussée, ses citernes, ses murs et[c] ses forts avancés dans la mer, a beaucoup de ressemblance avec Cadix; et quand j'ai vu cette der-

(A). « Par » est écrit en surcharge : je n'ai pu déchiffrer le mot, ou le commencement de mot que Chateaubriand avait d'abord écrit.

(*a*). Var. *Manuscrit de 1826*, p. 32 : « ... le costume *de ses* habitants. »
(*b*). Var. *Id.*, *ibid.* : « Plusieurs familles *en* étaient établies... »
(*c*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... ses murs, ses forts... »

1. Var. *Texte de 1850*, *id.*, p. 48 : « *Mes compatriotes* avaient quelque chose d'étranger, *qui* rappelait l'Espagne... » — Le développement qui commence ici dans le fragment autographe et le *Manuscrit de 1826* se trouve placé plus haut dans le texte courant des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et suit immédiatement le paragraphe qui se termine par ces mots : « ... des enfants, fiers de leurs habits neufs et de leur braverie. » (cf. ci-dessus, p. 67, note 1.)
2. Var. *Id.*, *ibid.* : « *Des* familles malouines étaient établies à Cadix; *des* familles de Cadix résidaient à Saint-Malo... »

je me suis [(A)]
nière ville, [*j'ai sur le cha*] [*songé sur le champ*] de la première [(a)] (1).

La cathédrale de St-Malo placée au centre de
d'un assez mauvais
la ville [*est assez grande et*] d'un [(B)] gothique [*assez mauvais, mais elle*] est grande, sombre, religieuse [(b)] et [*singulièrement*] la multitude [(C)] autels des saints [(c)] et des chapelles la rend extrêmement dévote. Deux couvents de filles dont l'un [*avoit vue sur la*] [(D)] colé aux remparts avoit [(E)] vue sur la mer, un couvent de Cordeliers et un

(A). Évidemment Chateaubriand a laissé tomber en route le mot « souvenu » qu'il voulait écrire.

(B). Chateaubriand a sans doute oublié d'effacer « d'un ».

(C). Le mot « autels » est très mal écrit dans l'autographe, et peut-être faudrait-il lire quelque chose comme : « d'autels ».

(D). Ici un mot barré et illisible. Et même je n'aurais pu deviner ou conjecturer les quatre mots barrés qui précédent : « avait vue sur la », si je n'avais été mis sur la voie par ce qui suit.

(E). J'avais cru lire d'abord : « a droit vue sur la mer » ; mais je m'étais trompé sans doute, et il faut lire, je pense, comme dans le *Manuscrit de 1826*.

(*a*). Var. *Manuscrit de 1826*, *id.*, p. 32 : « ... je me suis *souvenu* de la première. »

(*b*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... d'un assez mauvais gothique, est grande, sombre *et* religieuse... »

(*c*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... la multitude *des* autels, des saints et des chapelles... » J'inclinerais à croire que la virgule placée après « autels » est une faute de lecture.

1. Var. *Texte de 1850* (éd. Biré, I, p. 48) : « *La* position *insulaire*, *la* chaussée, *l*'architecture, *les maisons*, *les* citernes, *les murailles de granit de* Saint-Malo, *lui donnent un air* de ressemblance avec Cadix : quand j'ai vu cette dernière ville, je me suis *souvenu* de la première. » — Tout le développement qui suit dans le fragment autographe et le *Manuscrit de 1826* : « La cathédrale de Saint-Malo... à l'embouchure de la Rance », ne figure pas dans le texte courant et définitif des *Mémoires d'Outre-Tombe*.

autre de Bénédictins, l'église d'un très bel hopital appellé St-Sauveur, quelques petites chapelles isolées où les matelots accomplissoient des vœux après des naufrages, composoient les édifices religieux de la ville. Il y en avoit d'autres dans un faubourg charmant appellé St-Servan, situé
en terre ferme
entre le port marchand et le port militaire à l'embouchure de la Rance. Aux fêtes dont j'ai parlé plus haut, on me conduisoit avec mes sœurs à
au [(B)]
ces[(A)] diverses églises[1]. Quelquefois c'étoit [*à la Victoire*] ce couvent d'Ursulines[(a)] bâti [*au bord*] sous les murs de la ville au bord de la mer : [*et*] mon
quelques
oreille étoit frappée par la douce voix[(b)] de [*quelques*] femmes invisibles dont les paisibles cantiques se mêloient aux [*murmures*] mugissements des vagues pour louer Celui qui creuse le gouffre de la mer et [*forme*] l'abyme du cœur de l'homme. Le plus souvent on nous menoit à la cathédrale[2] [(C)] lorsque [(c)]

(A). « Ces » est écrit en surcharge : je n'ai pu lire le mot, ou le commencement de mot qu'il remplace.

(B). Chateaubriand a sans doute voulu écrire en dernier lieu : « au couvent d'Ursulines », et il a oublié de barrer « ce ».

(C). Ici, il n'y a pas de signe de ponctuation pour séparer les deux phrases, et « lorsque » a l'air d'être écrit avec une minuscule. Simple négligence sans doute.

(*a*). Var. *Manuscrit de 1826*, p. 33 : « Quelquefois c'était *le* couvent *des* Ursulines... »

(*b*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... par *les douces voix...* »

(*c*). Var. *Id.*, *ibid.* : «... à la cathédrale. *Lorsque...* »

1. Var. *Texte de 1850*, *id.*, p. 51 : « *Durant les jours de fête que je viens de rappeler, j'étais conduit en station* avec mes sœurs *aux divers sanctuaires de la ville...* »

2. Var. *Id.*, *ibid.* : « de la ville, *à la chapelle de Saint-*

la [*vieille*] Basilique
dans l'hyver à l'heure du salut [*le sombre édifice*]
[*dont l'enceinte...* (A)]
était remplie d'une foule immense; que les autels
illuminés
étoient [*éclairés*] de toutes parts; qu'on voyoit de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants tenant de petites bougies pour éclairer leurs livres[a] de prières; que la multitude au moment de la bédédiction chantoit en chœur le *Tantum ergo*; que dans l'intervalle de ces chants on entendoit le vent de la mer et des tempêtes de Noël qui ébranloient[b] les vitraux (B) de l'église, j'éprouvois tout enfant que j'étois, un (C) sentiment extraordinaire de religion[1]. Je n'avois pas besoin que la Villeneuve me dît de joindre mes deux

(A). Ici, deux mots barrés que je n'ai pu lire.
(B). Ici, un mot effacé et indéchiffrable.
(C). « Un » semble écrit en surcharge : je n'ai pu lire le mot ou le commencement du mot qui avait été écrit tout d'abord.

(*a*). Var. *Manuscrit de 1826*, p. 33 : « ... leur livre... »
(*b*). Var. *Id.*, p. 34 : « ... et *les* tempêtes de Noël *ébranlant...* »

Aaron, au couvent *de la Victoire*; mon oreille était frappée *de* la douce voix de quelques femmes invisibles : *l'harmonie de leurs* cantiques se mêlait aux mugissements des *flots...* »

1. Var. *Texte de 1850*, *id.*, p. 51 : « Lorsque, dans l'hiver, à l'heure du salut, la *cathédrale se remplissait de la* foule; *que* de vieux matelots à genoux, de jeunes femmes et des enfants *lisaient*, *avec* de petites bougies, *dans* leurs *Heures*; que la multitude, au moment de la bénédiction, *répétait* en chœur le *Tantum ergo*; que dans l'intervalle de ces chants, *les rafales* de Noël *frôlaient* les vitraux de *la basilique*, ébranlaient *les voûtes de cette nef que fit résonner la mâle poitrine de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin*, j'éprouvais un sentiment extraordinaire de religion... »

mains[a] pour prier[A] Dieu par[B] tous les noms que ma mère m'avoit appris. Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi, je le voyois comme en réalité[b]; Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée, les cieux ouverts, les anges[c] offrant notre encens et nos vœux à l'Éternel.

Je courbois
[*Je courbois*] mon front : hélas! il n'étoit point encore chargé de ces soucis pour lesquels nous implorons la miséricorde divine[d]; de ces ennuis
horriblement
qui pèsent quelquefois[C] si [*horriblement*] sur nous, qu'on est tenté de ne plus relever[D] la tête lorsqu'on l'a inclinée au pied[e] des autels[1].

(A). Même observation pour « prier ».
(B). Même observation pour « par ».
(C). Chateaubriand avait d'abord écrit « parfois » : « quelquefois » est en surcharge.
(D). « Relever » semble écrit en surcharge : je n'ai pu lire le mot ou le commencement de mot que Chateaubriand avait écrit primitivement.

(*a*). Var. *Manuscrit de 1826*, p. 34 : « ... de joindre mes mains... »
(*b*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... comme *une* réalité... » — Je serais tenté de croire que la « leçon » du *Manuscrit de 1826* est une faute de lecture.
(*c*). Le *Manuscrit de 1826* porte « les anges ». J'avais cru lire d'abord « les orgues » sur l'autographe. Mais évidemment je m'étais trompé, et j'ai rétabli dans le texte la leçon la plus vraisemblable.
(*d*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... chargé de ces ennuis qui pèsent... »
(*e*). Var. *Id.*, *ibid* : ... « *aux pieds...* »

1. Var. *Texte de 1850*, *id.*, p. 51 : « Je n'avais pas besoin que la Villeneuve me dît de joindre *les* mains pour *invoquer* Dieu par tous les noms que ma mère m'avait appris; je voyais les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux; je courbais mon front : il n'était point encore

Tel marin au sortir de[(A)] ces pompes, s'embarquoit tout fortifié[(a)] contre la nuit et les orages, tandis[1] que tel[(B)] autre rentroit au port en se dirigeant sur le dome de l'église[2]. Car le clocher de la cathédrale de St-Malo est placé de manière qu'il sert de relèvement aux pilotes...[(b)]

Nous avons donc trois versions différentes et successives (1803, 1809 ou 1811, — 1826, — 1848) de cet intéressant fragment. Est-ce là tout? et n'y a-t-il pas eu des rédactions ou versions intermédiaires?

Nous en pouvons au moins soupçonner une. Par un très heureux hasard, quelques lignes — trop courtes, hélas! — de ce passage avaient dû frapper les critiques qui, en 1834, après les séances de l'Abbaye-au-Bois. eurent communication du manuscrit des *Mémoires*

(A). « De » est en surcharge : il me semble que Chateaubriand avait d'abord écrit « du ».

(B). « Tel » est en surcharge : Chateaubriand avait d'abord écrit « tout »

(*a*). Var. *Id.*, *ibid.* : « ... s'embarquait fortifié... »

(*b*). Voici la fin de la phrase d'après le *Manuscrit de 1826* : « ... aux pilotes pour se diriger à travers les passes dangereuses de la rade. » — On notera que cette phrase qui manque dans le texte courant des *Mémoires d'Outre-Tombe* (par suite, peut-être, d'une omission commise par les typographes de la *Presse*, et non réparée par les éditeurs de 1850), n'est pas inutile à l'intelligence entière du texte.

chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement sur nous, qu'on est tenté de ne plus relever la tête lorsqu'on l'a inclinée au pied des autels... »

1. Var. *Texte de 1850, id.*, p. 51 : « ... tout fortifié contre la nuit, tandis que tel autre.... »

2. Var. *Id.*, *ibid.* : «... sur le dôme *éclairé* de l'église : ainsi la religion et les périls... ». — Toute la phrase : « Car le clocher... les passes dangereuses de la rade » est supprimée.

d'Outre-Tombe et furent autorisés à en citer quelques fragments dans leurs articles : car deux d'entre eux, Nettement, dans l'*Écho de la Jeune France* du 5 mai 1834[1], et Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux-Mondes*[2] du 15 avril 1834, les ont enchâssées parmi leurs propres commentaires. Le texte est identique dans les deux articles ; il figure, d'autre part, identique aussi, et naturellement encadré de guillemets, dans les *Notes prises par Sainte-Beuve, en 1834, sur le Manuscrit des « Mémoires d'Outre-Tombe »*, et qui ont été publiées par M. J. Troubat[3]. Mais ce texte de 1834 diffère un peu de celui que nous donne le *Manuscrit de 1826* et de celui aussi qui nous est fourni par l'édition courante et définitive des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Il y a donc tout lieu de croire que Chateaubriand, entre 1826 et 1834, avait encore retouché son texte ; et le manuscrit, — probablement la copie, — que Nettement, Nisard et Sainte-Beuve ont eu entre les mains, et dont il y a plusieurs fragments dispersés dans le *Recueil* de 1834, peut être considéré par nous comme étant au moins la troisième version partielle des *Mémoires*. Je dis : *partielle*, parce qu'en 1834, nous le savons, il n'y avait que six volumes sur douze qui fussent entièrement terminés[4].

Puisque nous avons de ces quelques lignes *quatre* versions différentes et successives, nous allons opposer

1. Recueilli dans *Lectures des Mémoires*, p. 276-301.
2. Recueilli dans *Lectures des Mémoires*, p. 107-143, et dans les *Portraits Contemporains* de Sainte-Beuve (édition définitive, t. I, p. 7-45).
3. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 juillet 1900.
4. *Lectures des Mémoires*, p. I. — Que d'ailleurs le texte du « manuscrit de 1834 » fût déjà différent du texte du « manuscrit de 1826 », c'est ce dont on peut se convaincre en comparant certains fragments qu'on trouve à la fois dans les *Lectures des Mémoires* et dans le volume de 1874, par exemple, le célèbre passage sur *le Printemps en Bretagne*.

ces quatre versions deux à deux, afin qu'on puisse bien suivre, sur un échantillon malheureusement trop court, toute la série — peut-être encore incomplète — des incertitudes, des tâtonnements et des scrupules de Chateaubriand écrivain. Il est assez rare qu'avec lui on puisse, de proche en proche, remonter du texte imprimé jusqu'à l'original autographe pour que, l'occasion s'en présentant, on ne s'interdise pas ces curieux rapprochements. Après quoi, nous rassemblerons en un même tableau, purement fictif d'ailleurs, toute la suite des retouches que Chateaubriand a fait subir à sa rédaction primitive.

I

MANUSCRIT AUTOGRAPHE

(1803, 1809, ou 1811).

Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi, je le voyois comme *en* réalité : Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée, les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux à

Je courbois

l'Éternel. [*Je courbois*] mon front : hélas ! il n'étoit point encore chargé *de ces soucis pour lesquels nous implorons la miséricorde divine* ; de ces

II

MANUSCRIT DE 1826

(p. 34).

Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi, je le voyais comme *une* (?) réalité, Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée, les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux à l'Éternel. Je courbais mon front. — Hélas ! il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent quelquefois si horriblement sur nous, qu'on est tenté de ne

quel-
ennuis qui pèsent [*par-*
quefois horriblement
fois] si [*horriblement*] sur
nous qu'on est tenté de ne plus relever la tête lorsqu'on l'a inclinée *au pied* des autels.

plus relever la tête lorsqu'on l'a inclinée *aux pieds* des autels.

II

MANUSCRIT DE 1826
(p. 34).

Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi, je *le* voyais *comme une réalité*, *Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée*, les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux à l'Éternel. Je courbais mon front. — *Hélas!* il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent *quelquefois* si horriblement *sur nous*, qu'on est tenté de ne plus relever la tête lors qu'on l'a inclinée *aux pieds* des autels.

III

MANUSCRIT DE 1834
(*Lectures des Mémoires*, etc., p. 129 ou 285).

Je voyais les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux à l'Éternel : je courbais mon front ; il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement, qu'on est tenté de ne plus relever la tête, lorsqu'on l'a inclinée *au pied* des autels.

III

MANUSCRIT DE 1834
(*Lectures des Mémoires*, etc., p. 129 ou 285).

Je voyais les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux *à l'Éternel*; je courbais mon front; il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement, qu'on est tenté de ne plus relever la tête, lorsqu'on l'a inclinée au pied des autels.

IV

TEXTE DE 1850
(Édition Biré, T. I, p. 51).

Je voyais les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux; je courbais mon front; il n'était point encore chargé de ces ennuis qui pèsent si horriblement *sur nous*, qu'on est tenté de ne plus relever la tête lorsqu'on l'a inclinée au pied des autels.

On a essayé de figurer typographiquement ci-dessous les corrections successives que Chateaubriand a apportées à son premier texte. Les passages en italiques mis entre simples crochets ont été déjà barrés sur le manuscrit autographe; les passages mis entre doubles crochets ont été supprimés dans le *Manuscrit de 1826*; les passages mis entre triples crochets ont été supprimés dans le *Manuscrit de 1834*; ceux qui sont placés entre quadruples crochets n'ont été supprimés que dans la rédaction définitive. Les additions imprimées en 9 ont été faites sur l'original autographe; celles qui ont été imprimées en 7 ont été faites sur le manuscrit définitif.

[[[*Ce que je ne vois aujourd'hui que par les yeux de la foi,*]]] je [[[*le*]]] voyois [[[*comme en réalité : Dieu descendant sur l'autel au son de la cloche sacrée,*]]] les cieux ouverts, les anges offrant notre encens et nos vœux

Je courbois

[[[[*à l'Éternel*]]]]. [*Je courbois*] mon front : [[[*hélas!*]]] il n'étoit point encore chargé [[*de ces soucis pour lesquels nous implorons la miséricorde divine*;]] de ces ennuis qui pèsent

[[[*quelquefois*]]] horriblement sur nous

[*parfois*] si [*horriblement*] [[[*sur nous*]]], qu'on est tenté de ne plus relever la tête, lorsqu'on l'a inclinée au pied des autels.

On le voit, c'est tout le problème bibliographique des *Mémoires d'Outre-Tombe* qui se pose à l'occasion de ce fragment autographe. On voudrait, dans les pages qui précèdent, avoir fourni quelques indications utiles à celui qui reprendra la question avec tous les développements qu'elle comporte.

APPENDICE II

FRAGMENTS INÉDITS DES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »

Le manuscrit 12454 (nouvelles acquisitions, fonds français) de la Bibliothèque Nationale se compose, nous l'avons dit, de fragments, pour la plupart inutilisés, des *Mémoires d'Outre-Tombe.* Il a paru bon de recueillir ici quelques-uns des morceaux les plus intéressants ramassés dans ce précieux registre. Sauf erreur de notre part, ceux qui vont suivre sont tous inédits. Nous nous sommes efforcé de notre mieux de déterminer les places respectives où ils devaient originairement figurer. Les quatre lettres — non autographes — de Chateaubriand que renferme le manuscrit seront publiées plus loin.

*
* *

Il paraîtra tout d'abord assez naturel de grouper ensemble divers fragments relatifs à des écrivains contemporains que Chateaubriand a pour la plupart jugés avec plus ou moins de bienveillance dans ses *Mémoires* : il a cru devoir laisser tomber, dans son texte définitif, une partie de ce qu'il avait à dire. Ce

sont ces pages supprimées que nous a conservées L'Agneau, et que nous recueillons ici.

MADAME TASTU (*Fin*[1])

Dans nos jours de clartés fausses[1], la femme dont je parle en ce moment ressemble sur l'horizon à la blancheur de l'aube. La mélodie qui s'éteint peu à peu, la colombe prête à mettre sa tête sous l'aile pour s'endormir, le rosier qui s'effeuille m'attirent. Mme Tastu a traversé sans se ternir des temps nébuleux, comme l'oiseau des vagues plane sur une mer sombre avec un plumage de neige. Grâce, honnêteté, modestie composent l'existence de cette Muse, laquelle a donné aux choses dignes d'estime l'attrait des choses qui séduisent : j'adresse ces derniers chants à des femmes inconnues : elles ne les entendront qu'au delà de ma tombe quand j'aurai réuni ma vie au faisceau des lyres brisées [2].

GEORGE SAND [3]

Après une lecture de George Sand, je la remerciai par ce billet :

1. F° 61. L'écriture a l'air d'une écriture de femme. — Voir ce que Chateaubriand a dit de Mme Tastu au tome VI des *Mémoires*, édition Biré, p. 401, 407, 543. C'est à la page 407 que se rapporterait, ce me semble, le fragment supprimé.

2. Ces dernières lignes qui, à partir de « j'adresse », sont barrées dans le manuscrit, se retrouvent à la fin du morceau qui a été publié plus haut (voir p. 23).

L'Agneau a écrit au verso de cette page : « J'ai recueilli moi-même ces fragments de M. de Chateaubriand, pendant que j'étais secrétaire chez lui; et de même quelques manuscrits qui m'étaient restés. Je les cède à M. Bricon cejourd'hui 20 janvier 1845.

« Ed. L'Agneau. »

3. F° 55-56. Encore d'une écriture de femme, semble-t-il. Ces titres sont dans le manuscrit. Voir au t. VI des *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, p. 405-408, ce que Chateaubriand a dit de George Sand.

« Ce que vous avez bien voulu me faire connaître de vos inspirations me donne un vif désir de voir le reste. Le fleuve que j'ai chanté m'a envoyé sa Muse, et si je pouvais encore rêver la fille du désert, je la peindrais aujourd'hui. »

La fille du désert est en effet charmante : je lui aurais fait une couronne de mauves fleurs, surtout si dans les solitudes de joie, à la vue du soleil couchant, elle eût chanté la patrie absente. Heureux ceux qui n'ont pas vu la fumée des fêtes de l'étranger et qui ne se sont assis qu'aux festins de leurs pères.

Le talent de l'auteur de *Lélia* reflète les objets qui l'environnent et s'imbibe de couleurs empruntées en les rendant plus vives. Serait-il possible que Mme Sand dénaturât son propre talent par cette opulente aptitude à recueillir les idées des autres? Mme Sand n'est ni Mme Roland [ni] Mlle Genonville : comme la première, elle ne s'enthousiasmerait point, du moins je le pense, du supplice de Marie-Antoinette : comme la seconde, elle ne croirait pas qu'on doit en finir par un *grand coup de balai*. Les Fouriéristes, les Phalanstériens, les Saint-Simoniéns ne peuvent guère convenir à une imagination si raisonnable, quoique si brillante selon son affection du moment. Mme Sand peut d'une profession industrielle pénétrer tout, faire sortir d'un chiffre positif ou d'une farandole mystique des beautés inattendues, avoir des communications avec Malthus, Barême ou Faust, etc.

LORD BYRON [1]

Lorsque *Atala* parut, je reçus une lettre de Cambridge signée G. Gordon, *Lord Byron*. Lord Byron âgé de quinze ans était un astre non levé : des milliers de lettres de

1. F° 57. Encore d'une écriture qui semble de femme. Chateaubriand a parlé à plus d'une reprise de Byron dans ses *Mémoires* (voir l'index de l'édition Biré). Ce fragment doit se rapporter aux pages où l'auteur de *René* reproche à celui de *Childe-Harold* « d'avoir eu la faiblesse de ne jamais le nommer » (*Mémoires*, édition Biré, t. II, p. 208-210).

critiques ou de félicitations m'accablaient. Vingt secrétaires n'auraient pas suffi pour mettre à jour cette correspondance. J'étais donc contraint de jeter au feu les trois quarts de ces lettres et à choisir seulement pour remercier ou pour me défendre les signatures les plus obligatoires. Je crois cependant me souvenir d'avoir répondu à Lord Byron : mais il est possible aussi que le billet de l'étudiant de Cambridge ait subi le sort commun. En ce cas, mon impolitesse forcée se sera changée en offense dans cet esprit irascible : il aura puni mon silence par le sien. Combien j'ai regretté depuis les glorieuses lignes de la jeunesse d'un grand poète!

BENJAMIN CONSTANT [1]

Je conserve à l'occasion de mon triomphe à la Chambre des Pairs, où des jeunes gens me portèrent [2], un petit trait qui peint bien la nature humaine. Benjamin Constant en fut jaloux (il prétendait aux honneurs publics). Dans son humeur il ne voyait pas qu'il y avait plusieurs chemins pour y arriver. « Que nous restera-t-il donc à nous autres? » disait-il. J'avais été plus longtemps et plus constamment que lui le défenseur de la première des libertés publiques, la presse.

A la page précédente du manuscrit, on lit ceci, qui me paraît clore excellemment cette série de jugements, parfois un peu malicieux, de Chateaubriand sur quelques-uns des écrivains ses contemporains :

Lignes qui devaient terminer le chapitre des gens de lettres.

1. F° 63. De la même écriture féminine.
2. Voir sur cet épisode les *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, t. V, p. 318-326. Le manuscrit dont j'extrais ces fragments renferme aussi l'original autographe de la lettre de Benjamin Constant à Mme Récamier, que Chateaubriand a publiée au t. IV des *Mémoires*, p. 470-471.

Au surplus, j'en suis toujours au repentir, quand je me laisse entraîner, comme cela vient de m'arriver, à cet esprit caustique que je méprise. Les trois quarts du temps j'imite ces Arabes de l'Hyemen qui rompent leurs flèches et allument leur feu pendant la nuit pour faire leur café. Malheureusement je n'ài pas brûlé toutes les miennes.

*
* *

Je n'essaierai pas d'établir un lien très logique entre les divers fragments qui vont suivre. Je m'efforcerai de les ranger dans l'ordre où ils auraient trouvé successivement leur place, si la rédaction définitive des *Mémoires* en avait tenu compte; j'ai conservé, bien entendu, tous les titres indiqués par le manuscrit :

LES LETTRES AUX ÉTATS-UNIS [1]

Le fond de ce chapitre [2] et du chapitre qui le suit se trouve ébauché dans les notes primitives de ma course aux États-Unis : mais depuis 1791, c'est-à-dire depuis 50 ans, tant de choses sont arrivées en Amérique que le tableau, tel que je l'avais vu, a considérablement changé. Afin de me mettre à jour, au moment où j'achève de repasser la lime sur ces *Mémoires*, j'ai développé mes notes primitives. Les lecteurs n'avaient pas besoin d'en être prévenus : ils s'en seraient bien aperçus par les dates sous lesquelles tombent les hommes et les choses dont je fais mention. Néanmoins, j'ai cru devoir rappeler mes remaniements pour le soulagement des esprits peu atten-

1. F° 17. Ce titre est barré, ainsi que tout le développement. D'une écriture masculine, celle d'un secrétaire apparemment.

2. Tout ce fragment est une note qui devait être placée, — le manuscrit en témoigne, — dans un chapitre sur *les Lettres aux États-Unis*, et, plus précisément, rattachée au paragraphe qui commence par ces mots : « Toutefois, il ne faut pas chercher aux États-Unis ce qui distingue l'homme... » (*Mémoires*, édition Biré, t. I, p. 421.)

tifs, et pour mieux constater ma complète sincérité : des *Mémoires* continués, relus, travaillés et retravaillés pendant tant d'années, doivent souvent offrir ce qui fait ici le sujet de ma remarque; qu'on se tienne donc averti une fois pour toutes. Je n'ai pu arrêter les événements à tel jour de ma vie. Du reste ces deux chapitres ne sont pas très longs : je n'ai pas eu l'intention de placer l'histoire des États-Unis entre deux parenthèses. Si l'on veut connaître la grande république d'outre-mer, il faut lire l'ouvrage capital de la *Démocratie en Amérique* par M. Alexis de Tocqueville, le travail de son ami M. de Beaumont sur l'esclavage aux États-Unis, les lettres de M. Michel Chevalier, les voyages opposés de Mrs Trolopp et de miss Martineau, etc., etc.

(*Paris, note de 1840.*)

MARIAGE [1]

Toutes les délices que je m'étais forgées dans l'avenir allaient s'ensevelir dans le lit conjugal avec une jeune femme que je ne connaissais pas, à qui je n'apporterais pas le bonheur et dont je devais me séparer presque subitement : j'allais [2] m'exposer à donner la vie, moi qui regardais la vie comme le présent le plus funeste.

Les hommes de ma sorte se doivent-ils marier? La vérité de leur nature est une vérité de chimère, de misère et d'isolement, qui n'est pas assez sainte pour les autels de la famille. L'être de cette espèce [3] est comme Adam créé avant la formation [4] de la femme : « il ne trouvait point l'aide qui lui fût semblable », *vero non inveniebatur adjutor similis ejus.*

1. F° 37. Tout le fragment, écrit de deux écritures différentes, est barré dans le manuscrit. Il se rattache évidemment au passage bien connu des *Mémoires* (t. II, p. 59). Il débute dans le manuscrit par une fin de phrase que voici : « battement de mon cœur, le joug dont je me sentirais accablé? »

2. Ici « enfin » barré.

3. « Espèce » est écrit dans l'interligne, au-dessus du mot « nature » qui a été barré.

4. « Formation » est dans l'interligne. On avait d'abord écrit, puis effacé « création ».

« LE CONSERVATEUR » (journal)[1].

Son influence fut telle que son nom a survécu à son existence : les Tories ont pris le nom de conservateurs : nom qui n'est pas dans la langue anglaise; l'anglais dit : *Préserver*. Je savais que la démocratie triompherait à la longue; mais pensant que la légitimité était encore nécessaire à la France et que l'aristocratie était plus analogue à la légitimité, je voulais d'abord faire exercer la liberté par l'aristocratie. J'avais raison pour sauver à la fois le trône, la Chambre des Pairs et la propriété. Les passions et l'intelligence[2] firent avorter mon projet.

Cela tenait du prodige et ne se reverra jamais. A ces noms des maréchaux[3] de la foi et des connétables, j'associais ceux des hommes les plus éclatants dans le parti royaliste et dans les lettres : M. de Villèle, de Corbières, M. de Castelbajac et M. de Vitrolles, M. l'abbé de Lamennais, M. de Bonald, et j'écrivais quelquefois sous mon nom; le plus souvent[4], je signais : le Conservateur.

---

[5] Et les millions de Mémoires inédits et contradictoires qui nous menacent (car chaque individu fait maintenant son journal privé), ces Mémoires qui par leur nombre étoufferont l'histoire et écraseront l'historien, ne nous rebattront-ils pas les oreilles des caquets de la rue, et des faits et gestes de quiconque a paru dans nos armées ou dans nos assemblées politiques? L'Estoile, Arnaud, Jeannin, Pontchartrain, Brienne, Montpensier, Conrart, Laporte, etc., vous parlent-ils d'autre chose que de leurs contemporains, aujourd'hui très morts et fort oubliés? Vous, lecteurs,

1. F° 3. D'une écriture de secrétaire, probablement.
2. Je pense qu'il faudrait lire : l'inintelligence.
3. « Maréchaux » est écrit dans l'interligne, au-dessus du mot « connétables », qui a été barré.
4. « Le plus souvent » répété.
5. F° 4. D'une écriture de secrétaire probablement. Au début du fragment, il y a une fin de phrase : « moins ignorées ».

avez-vous plus d'importance que les hommes et les femmes dont je vous entretiens ici? Eh bien, mes *Mémoires* sont les vôtres : ce sont votre *agenda.*

DÉPART POUR LA DERNIÈRE AMBASSADE DE ROME [1].

Qu'importent des pays enchantés où rien ne vous attend? où rien ne vous désire? où vous ne sauriez inspirer de passions? où celles que vous ressentiriez seraient ridicules? où vous ne pouvez rencontrer la gloire si vous ne l'avez pas ni l'augmenter si vous l'avez? Bon à personne, fardeau à tous; près de votre dernier gîte, vous n'avez qu'un pas à marcher pour l'atteindre, et cet espace est trop court pour y placer les joies du voyageur. En regardant les cartes de l'Italie je me disais autrefois : « J'irai m'asseoir sur ces promontoires d'Otrante et contempler encore les mers de la Grèce. » Je me demande aujourd'hui ce que j'entendais par là!

Il me serait impossible aujourd'hui de réaliser mon projet. Peut-être le réaliserai-je, peut-être serai-je assez fou pour me prendre à rêver aux bords de ces plages. Mais quels seront mes songes? je pleurerai les riants fantômes de ma jeunesse, et je ne verrai aucune ombre aimable dans le temps à venir. Fi! des nuages qui passent maintenant sur ma tête blanchie!...

Le droit commun [2]. Qui donc a failli dans les journées de juillet? Les deux royautés. La légitimité qui se montrait d'une caducité lamentable, et l'usurpation d'une bassesse inouïe. *La bâtarde d'une nuit sanglante*, comme je l'ai appelée dans mon discours, ne donna pas plus d'espérance que n'en laissait sa sœur, la légitime.

1. F° 66. D'une écriture de femme, semble-t-il. Voir le début du livre XII, de la 3e partie des *Mémoires* (édit. Biré, t. V, p. 99 et suiv.)
2. F° 62. Encore d'une écriture de femme.

CONCLUSION. — L'AVENIR. — DIFFICULTÉ DE LE COMPRENDRE[1].

C'est surtout M. Alexis de Tocqueville qui a dit cela avec une raison élevée et une pressante éloquence. Je suis toujours prêt à me rendre à l'autorité du talent quand la noblesse du caractère le soutient, mais me serait-il permis de présenter quelques doutes au jeune et déjà illustre neveu de mon frère? En admettant qu'il y ait au ciel un maître qui nous voit, n'est-ce pas d'abord faire une concession que l'esprit philosophique du siècle repousse? n'est-ce pas écraser un peu nos anciennes faiblesses? et puis, cette concession étant faite, j'oserais demander encore si Dieu juge à la façon des hommes? N'a-t-il pas lieu de s'admirer dans l'intelligence concentrée en quelques esprits immenses autant que dans les petits lots de cette intelligence distribuée également entre tous? Un type humain supérieur offert sans cesse à la vue n'est-il pas un sujet permanent d'orgueil et d'admiration? La synthèse de la société est aussi merveilleuse que l'analyse de cette société. Qu'il n'y ait plus de grandes existences individuelles, je m'en réjouis pour la grandeur générale de l'espèce; cependant, je l'avoue à ma confusion, j'aimerais autant passer ma vie avec Aristote et Alexandre qu'avec le citoyen des États-Unis le plus satisfait.

On pensera sans doute que ces pages, même fragmentaires, valaient la peine d'être sauvées de l'oubli.

1. F° 60. Encore d'une écriture féminine, à ce qu'il semble. Le manuscrit lui-même indique l'endroit où cette page devait trouver place. On lit en effet en tête du fragment (je complète la citation) : « *Lignes devant faire suivre à celles-ci* : « On dit qu'une cité dont les membres auront une égale répartition de bien et d'éducation présentera aux regards de la Divinité un spectacle au-dessus du spectacle de la cité de nos pères. » (*Mémoires*, anciennes éditions, t. XI, p. 467; édition Biré, t. VI, p. 456-457.)

LE

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »

POUR LE CENTENAIRE

DU

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »

SIMPLE RECHERCHE DE PATERNITÉ LITTÉRAIRE

---

14 avril 1902.

Aujourd'hui, 14 avril 1902, il y a de cela un siècle jour pour jour, — le mercredi 24 germinal an X, — « chez Migneret, imprimeur, rue du Sépulcre, faubourg Saint-Germain, n° 28 », et « chez Le Normant, libraire-imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 42, la porte cochère vis-à-vis de l'église », paraissait enfin ce livre que, depuis deux ans, on attendait avec la plus légitime impatience, le *Génie du Christianisme, ou Beautés de la religion chrétienne*, par François-Auguste Chateaubriand. L'ouvrage formait cinq volumes in-octavo, et il se vendait broché dix-huit francs. Il avait été tiré à quatre mille exemplaires. On avait compté sur un

grand succès de librairie, et l'attente ne fut pas déçue. En une seule journée, Migneret vendait pour mille écus, et, malgré la concurrence de deux éditions contrefaites, l'une allemande et l'autre française, il publiait au mois d'avril 1803 la seconde édition, et, dans cette même année 1803, trois autres éditions consécutives, soit au moins quatre autres mille exemplaires : une de ces éditions se vendait soixante-quinze francs, une autre cent huit francs. Le libraire dut se féliciter plus d'une fois, j'imagine, d'avoir, au mois de mai 1800, aimablement accueilli le jeune émigré breton que lui avait présenté et recommandé Fontanes.

Comment ce succès, l'un des plus grands du siècle qui vient de finir, avait-il été préparé, ménagé, assuré? Comment, pour tout dire, le livre avait-il été « lancé »? A quels besoins précis, à quelles aspirations profondes s'efforçait-il de fournir à la fois une satisfaction et une réponse, et dans quelle mesure y a-t-il réussi? Et l'auteur lui-même, comment s'était-il préparé à son œuvre? Qu'y a-t-il mis exactement de sa personne morale, de son expérience intime, de son âme enfin? De quels secours extérieurs, de quels livres s'est-il aidé pour réaliser son dessein? A quelles « sources » a-t-il puisé, et comment les a-t-il exploitées? Quelles transformations successives a subies, chemin faisant, l'idée primitive, et quelle a été l'élaboration intérieure de l'ouvrage? Enfin, quelle action positive ce livre célèbre a-t-il exercée sur les idées et sur les lettres, sur les sentiments et sur les mœurs du

siècle qui l'a vu naître? Et aujourd'hui, après cent années écoulées, qu'en reste-t-il encore debout? — Sur toutes ces questions il n'est pas sûr, comme on l'a cru longtemps, que Sainte-Beuve ait dit le dernier mot, et il y aura lieu peut-être de les reprendre un jour. On voudrait aujourd'hui n'en poser et discuter qu'une seule, bien petite et bien modeste assurément, intéressante cependant à bien des égards; et la voici :

Est-ce bien Chateaubriand qui a trouvé le titre magique : *Génie du Christianisme*?

I

Si l'on en croyait Chateaubriand sur parole, elle serait bien vite tranchée. « Lorsque, après la triste nouvelle de la mort de Mme de Chateaubriand, nous dit-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, je me résolus à changer subitement de voie, le titre de *Génie du Christianisme* que je trouvai *sur le champ* m'inspira; je me mis à l'ouvrage; je travaillai avec l'ardeur d'un fils qui bâtit un mausolée à sa mère. » Que ce titre brillant, original, comme son propre génie d'écrivain, ait séduit, ait « inspiré » le poète qui couvait en lui, c'est ce qu'on n'a pas de peine à concevoir. Un beau titre, un titre expressif et juste, c'est un livre, et un bon livre, presque à moitié fait, et je ne crois pas qu'on puisse citer de chef-d'œuvre littéraire qui nous soit parvenu muni d'un de ces faux titres, d'un de ces titres équivoques,

lourds et gauches qui ornent d'ordinaire la couverture des ouvrages médiocres. Les bons titres sont ceux qui expriment avec une concision saisissante la pensée maîtresse, l'inspiration dominante du livre qu'ils annoncent; et, à n'en pas douter, le titre de *Génie du Christianisme* remplit cette condition admirablement.

Mais il ne suit pas nécessairement de là que les bons titres soient toujours ceux qui, « sur le champ », nous sautent à l'esprit; et c'est ici le cas de redire le mot de Pascal : « La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage est de savoir celle qu'il faut mettre la première ». Ce qui est sûr, c'est que Chateaubriand se vantait un peu tout à l'heure. Nous savons par sa correspondance que, bien loin d'avoir découvert au moment de sa conversion le titre lumineux dont il devait faire la fortune, et qui, très certainement aussi, a été pour quelque chose, peut-être même pour beaucoup, dans la fortune de son livre, il en a trouvé successivement deux autres, auxquels il ne s'en est heureusement pas tenu. Dans une lettre à Fontanes, datée du 19 août 1799, il parle d' « *un octavo* de grandeur ordinaire, et formant un volume d'environ 430 pages », et il l'intitule : *De la Religion chrétienne par rapport à la Morale et aux Beaux-Arts*. Un peu plus tard, dans une autre lettre à son ami datée du 27 octobre 1799, Chateaubriand écrit : « Je vous avais mal cité le titre de l'ouvrage; le voici : *Des beautés poétiques et morales de la religion chrétienne et de sa supériorité sur tous les autres*

cultes de la terre. Il formera deux volumes in-8° de 350 pages chacun. » On sait que ce second titre, plus précis et plus juste que le premier, mais trop long, trop délayé, trop « XVIIIe siècle », si j'ose ainsi dire, a été en partie conservé, mais comme sous-titre, dans les premières éditions du *Génie du Christianisme*.

Et dès lors, nous sommes un peu en droit de nous demander si Chateaubriand n'a pas encore été trahi par sa mémoire de poète quand il nous affirme avoir trouvé lui-même le titre éclatant qu'il a définitivement adopté. La question, remarquons-le, n'est nullement indiscrète, et nous ne sommes pas les premiers à nous la poser. Dans une intéressante étude qu'il a consacrée à son ami Ballanche, Jean-Jacques Ampère déclare en propres termes que le titre *Génie du Christianisme* n'est pas de Chateaubriand, mais bien de l'auteur d'*Orphée*. Et sans doute il avait ses raisons pour parler ainsi. Ami personnel des deux écrivains, — c'est lui qui a représenté l'Académie française aux funérailles de Chateaubriand, — on ne peut guère l'accuser d'avoir voulu ravir au grand poète une partie de sa gloire; et il est bien plutôt à croire qu'il s'est fait l'interprète d'une sorte de revendication posthume, et l'écho des souvenirs, des confidences, je n'ose dire des plaintes secrètes de celui qu'on appelait couramment le bon Ballanche.

Ne serait-il point possible d'aller plus loin, et d'appuyer sur quelque fait précis, sur quelque preuve positive le curieux témoignage d'Ampère?

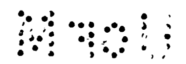
— En 1801, un an par conséquent avant le *Génie du Christianisme*, Ballanche publiait à Lyon un livre qu'il n'a pas réimprimé plus tard dans la collection de ses *Œuvres complètes*, et qui est devenu extrêmement rare. L'ouvrage est intitulé : *Du sentiment considéré dans ses rapports avec la littérature et les arts*, par P.-S. Ballanche fils (à Lyon, chez Ballanche et Barret, imprimeurs, aux Halles de la Grenette, et à Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins). « Ce premier livre de Ballanche, a dit M. Faguet dans une remarquable étude, est tout simplement un manifeste catholique. C'est en cela, à cause de la date, qu'il est intéressant. C'est un *Génie du Christianisme* enfantin, mais qui a paru avant le *Génie du Christianisme.* » Enfantin est de trop, et il suffirait de dire : un peu naïf. Mais il est parfaitement exact que tous les principaux thèmes qui vont être développés par Chateaubriand se trouvent déjà esquissés, et parfois avec une réelle éloquence, dans le livre *Du sentiment.* La simple table des matières est fort instructive à cet égard. Trois chapitres ont pour titres : *De la mélancolie, Des institutions religieuses, De la religion catholique.* Je demande ici la permission d'en copier les divisions intérieures : *De la mélancolie : De ce qu'était ce sentiment chez les anciens, et de ce qu'il est chez les modernes; — De la solitude; — Des ruines; — Du malheur; — De la mort et des tombeaux. — Des institutions religieuses : Sans elles, rien de grand et de beau; — Influence des institutions religieuses sur la littérature et les*

arts. — *De la religion catholique* : — *Des monuments de la religion catholique;* — *De sa morale;* — *De son influence sur la littérature et les arts.* — Ne croirait-on pas lire la table des matières du *Génie* lui-même? Et pour peu qu'on feuillette le volume, on voit les analogies de fond et de forme se multiplier et se préciser. Ce sont, de part et d'autre, les mêmes idées, les mêmes préoccupations, le même tour d'esprit et de style. Seulement, Ballanche, s'il a le souffle plus court et s'il est évidemment moins artiste que Chateaubriand, paraît avoir une culture plus étendue et peut-être plus profonde que son illustre contemporain. « Son éducation intellectuelle n'est pas très variée, dit M. Faguet. Il me semble qu'il a peu lu. » J'oserai ne pas être de cet avis. Dans ce livre *Du sentiment*, je le vois citer, en homme qui a l'air de les bien connaître, les anciens et les modernes, les étrangers comme les Français : il y parle assez congrûment de Richardson et de Herder, d'Adam Smith et de Kant, « celui de tous les écrivains modernes dont les ouvrages sont le plus capables d'opérer une révolution dans les idées », — le témoignage à cette date a son prix; — il cite le Tasse dans le texte original; il a lu Mme de Staël et le livre *De la Littérature*; il a lu les *Considérations sur la France*, de Joseph de Maistre; il en ignore l'auteur, mais il signale à l'attention publique cette « brochure remplie de choses originales »; enfin, il est manifestement nourri de Rousseau, de Bossuet, et peut-être surtout de Pascal, dont il cite les *Pensées* avec complai-

sance. Décidément, ce jeune homme de vingt-cinq ans n'a point mauvais goût, et il est, comme l'on dit, au courant. Quand son livre, quand ce *Génie du Christianisme* avant la lettre tomba sous les yeux de Chateaubriand, celui-ci ne dut point le lire sans profit.

Si je disais, y pouvait-il lire, que la Religion catholique a inspiré les plus beaux chefs-d'œuvre dont aient à s'enorgueillir les siècles modernes, je dirais une chose que personne n'ignore ; mais si j'ajoute qu'elle a aussi contribué à la perfection des ouvrages dont elle n'était pas l'objet, je dis une chose nouvelle, qui est cependant vraie. Je prie le lecteur d'examiner mon assertion, et il sera étonné de ne pas s'être encore aperçu de ce singulier phénomène. Je ne citerai qu'un exemple, l'admirable allégorie de Télémaque : ce beau livre est fondé tout entier sur une base mythologique ; mais combien de choses, et ce sont les plus belles, qui n'ont pu être inspirées que par le *génie du christianisme !...*

Imaginez maintenant Chateaubriand lisant cette page. Il a la tête pleine du grand livre auquel il travaille, et qu'il a déjà recommencé deux fois ; le titre qu'il a trouvé tout d'abord l'a si peu satisfait qu'il en a déjà adopté un autre, et ce second titre ne le satisfait pas davantage ; il rêve quelque chose de rapide et de précis, de hardi et de glorieux tout ensemble ; une de ces formules brillantes, impétueuses et sonores qui déconcertent l'adversaire, repoussent l'objection naissante, et qu'il jettera comme un défi ou comme une devise au jeune siècle qui se lève. La page qu'il vient de lire et qui exprime si bien sa propre pensée s'est sur la fin éclairée pour lui d'un trait de flamme. Voilà le mot



qu'il cherche depuis si longtemps; voilà la forte et magique parole dont il a besoin pour enchanter les imaginations et les cœurs. Ce jour-là, le *Génie du Christianisme* était né.

II

Mais n'était-il pas déjà né, — ou plutôt baptisé, — à pareille époque? Et les choses se sont-elles bien passées comme nous venons de le dire? L'érudition contemporaine est exigeante, et elle n'admet pas, quand on peut s'appuyer sur des faits, qu'on se contente de conjectures, si séduisantes soient-elles pour l'imagination. Serrons donc de plus près la question, et tâchons de n'en négliger aucun aspect.

Tout d'abord, il n'est pas indifférent d'observer que, dans l'une des très nombreuses notes qu'il a jointes à son livre, Ballanche cite une page... du *Génie du Christianisme* qui n'a pas encore paru. Le texte en diffère un peu, surtout au début, du texte courant, et la voici :

Nous n'avons pas d'historiens, osons-nous dire! Moi, je pensais que Bossuet était quelque chose. Montesquieu lui-même lui doit son livre de la grandeur et de la décadence de l'Empire romain, dont il a trouvé l'abrégé sublime dans la troisième partie du *Discours sur l'histoire universelle.* Les Hérodote, les Tacite, les Tite-Live, sont petits, selon moi, auprès de Bossuet : c'est dire assez que les Guichardin, les Mariana, les Hume, les Robertson, disparaissent devant lui. Quelle revue il fait de la terre! Il est en mille lieux à la fois : patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de

place à son gré; il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Juifs et Gentils au tombeau : il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain!!! [1].

Ballanche donne au livre d'où il tire cette belle page le titre : *Des beautés poétiques du Christianisme*, par Chateaubriant (*sic*).

Qu'est-ce à dire, et comment Ballanche a-t-il pu citer avant sa publication le livre qui devait faire oublier le sien? Ici, différentes hypothèses peuvent être envisagées. Avant de faire paraître son ouvrage, Chateaubriand en avait fait passer quelques extraits aux journaux : en particulier le passage cité par Ballanche figurait dans la célèbre *Lettre au citoyen Fontanes, sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël*, et Ballanche aurait pu d'autant mieux déclarer qu'il détachait une page de la grande œuvre de Chateaubriand que celui-ci, s'adressant publiquement à son ami Fontanes : « Ce que je vais donc vous dire dans cette lettre, écrivait-il, sera tiré presqu'entièrement de mon livre futur. » Néanmoins, le texte cité par Ballanche étant un peu différent du texte de la *Lettre* de Chateaubriand, j'inclinerais plutôt à penser que l'écrivain lyonnais a dû avoir communication des bonnes feuilles de l'édition inachevée que Chateaubriand avait rapportée de Londres, et qu'il refondait cou-

1. Les trois points d'exclamation sont dans Ballanche.

rageusement en ce moment même. On notera que Ballanche n'aurait pas été le seul à lire le *Génie* sous cette première forme. Dans une note datée de 1800, et qui a été publiée pour la première fois par son dernier biographe, M. A. Le Breton, Rivarol s'exprimait ainsi : « On me fit lire à Hambourg une esquisse sur le *Génie du Christianisme*, imprimée à Londres, qui annonce un ouvrage plus complet et plus étendu. Il y a du Fénelon et du Bossuet dans cette esquisse, et l'auteur, qui est jeune encore, nous promet un homme religieux et un grand écrivain. » Rivarol a été bon prophète : mais aurait-il donc lu, avec son titre définitif, comme semble l'indiquer cette curieuse note, la première ébauche du grand ouvrage de Chateaubriand ?

Ce qui est en tout cas certain, c'est que le titre : *Génie du Christianisme*, avait déjà fait publiquement son apparition un an environ avant que Ballanche n'eût publié son livre *Du sentiment*. Si, en effet, dans le *Mercure* du 21 juin 1800, Fontanes parle encore *Des beautés poétiques et morales*, cinq mois après il prononce le mot *Génie du Christianisme* ; et Chateaubriand lui-même, parlant de son livre dans sa *Lettre au citoyen Fontanes* du 1er nivôse an IX (22 décembre 1800), l'intitule *Génie du Christianisme ou les Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne* : la *Lettre* même est signée hardiment : l'Auteur du *Génie du Christianisme*. Et il est quelque peu surprenant que Ballanche, un an plus tard, citant le livre de Chateaubriand, n'ait pas donné le titre définitif sous lequel il commençait

déjà à faire son chemin dans l'opinion publique.

On peut, il est vrai, se demander à quelle époque exactement de l'année 1801 a paru le livre *Du sentiment*. Il est bien évident que si l'ouvrage est du début de l'année, l'auteur est fort excusable de n'avoir pas tenu compte d'un article paru le 22 décembre 1800. Mais la première mention du livre de Ballanche que j'aie rencontrée (il n'a été annoncé par le *Mercure de France* que plus tard) est celle du *Journal typographique* du 25 frimaire an X (16 décembre 1801). D'autre part, voici ce que nous dit Ballanche lui-même dans une de ses notes : « Pendant l'impression de cet ouvrage, on a publié l'*Exposition des principes fondamentaux de la philosophie transcendantale d'Emmanuel Kant*. Je n'ai pas encore lu ce livre, mais j'avoue que j'ai été dérouté par tout ce qu'en ont dit les journaux. » Or, l'*Exposition*, qui est de Charles de Villers, est annoncée par le *Journal typographique* du 15 thermidor an IX (3 août 1801). C'est donc à ce moment-là qu'on imprimait le livre de Ballanche. Évidemment, ce n'est qu'un peu plus tard qu'il a pu écrire sa note, dans le courant de septembre, ce semble, au plus tôt. Et ce n'est guère que dans le courant d'octobre, au plus tôt, que son ouvrage a dû sortir de presse. Dans ces conditions, il a eu le temps de lire la *Lettre au citoyen Fontanes*, et s'il n'a pas donné au *Génie du Christianisme* son vrai titre, il vaut mieux dire que nous ne savons pas pourquoi.

Et nous ne savons pas non plus, malheureusement, quelle était exactement cette esquisse qu'on

a fait lire à Rivarol, à Hambourg, cette première version du *Génie* que Chateaubriand avait rapportée de Londres et qu'il a remaniée par deux fois à Paris pour en faire l'édition *princeps* de son grand ouvrage. Seulement, si, ce premier texte, nous ne l'avons pas en son entier, nous pouvons cependant nous en faire une idée imparfaite peut-être, mais plus satisfaisante en somme qu'on ne pourrait croire. En effet, dans une édition que je crois unique des *Œuvres complètes* de Chateaubriand, l'édition Furne, on a reproduit les variantes que présentait, par rapport aux éditions françaises du *Génie*, l'édition imprimée à Londres[1]. Cette reproduction a-t-elle été intégrale ? et le travail a-t-il été fait d'une façon irréprochable ? Je voudrais en être sûr. Mais enfin, force nous est bien de nous contenter de ce qu'on nous a donné ; et si parmi ces variantes nous rencontrons l'expression « génie du christianisme », nous aurons cette fois d'assez bonnes raisons de croire que ce n'est pas Ballanche qui l'a suggérée à Chateaubriand. Or, nous l'y trouvons ; et la page où elle est enchâssée ayant été très modifiée dans l'édition définitive, il y a

1. Je dois dire ici que cette édition et ces variantes m'auraient très probablement échappé, si l'existence ne m'en avait pas été fort obligeamment signalée par M. l'abbé Pailhès, l'un des hommes de France qui connaissent le mieux Chateaubriand et ses alentours, et dont les savants et ingénieux travaux ont été plus d'une fois mis à contribution par moi au cours de toute cette étude. Je recommanderai tout spécialement ses deux derniers ouvrages, son *Chateaubriand, sa femme et ses amis* (1 vol., Paris, Champion, 1896), et le livre si curieux qu'il a justement intitulé : *Du nouveau sur Joubert* (1 vol., Paris, Garnier, 1900).

lieu d'insérer ici ce fragment du *Génie* primitif. Il a pris place depuis au chapitre vi du Livre Ier de la troisième partie : ce chapitre a pour titre : *Architecture, Hôtel des Invalides* :

Mais voici une chose remarquable. Chez les Grecs, il n'y avait point d'architecture qu'on pût appeler proprement religieuse. Un temple et un palais se ressemblaient. Par là on voit d'un coup d'œil que la religion chez ces peuples ne s'élevait pas au-dessus de la politique, et qu'elle n'avait rien de divin et de mystérieux. Le christianisme, au contraire, a distingué ses monuments de ceux des hommes, et plus les âges qui les ont élevés ont eu de piété et de foi, plus ces monuments ont été frappants par la grandeur et la noblesse de leur caractère.

On peut voir un bel exemple de cette vérité dans les *Invalides* et dans l'*École militaire*. Les premiers sont du siècle de la religion, la seconde est du temps de l'incrédulité. Ces deux édifices sont placés l'un auprès de l'autre comme par un dessein de la Providence, afin qu'ils se servent de commentaire, et qu'on puisse juger du *génie du christianisme* et du génie de la philosophie [1].

1. On sera sans doute curieux de voir ce que ces quelques lignes sont devenues dans l'édition originale (elles ont encore été modifiées dans les éditions ultérieures). « Le christianisme, lisons-nous donc dans l'édition de 1802, le christianisme a rétabli dans l'architecture, comme dans les autres arts, les véritables proportions. Nos temples, moins petits que ceux d'Athènes, et moins gigantesques que ceux de Memphis, se tiennent dans ce sage milieu où règnent le beau et le goût par excellence. Au moyen du *dôme*, inconnu des anciens, la religion a fait un heureux mélange de ce que l'ordre gothique a de hardi, et de ce que les ordres grecs ont de simple et de gracieux.

« Plus les âges qui ont élevé nos monuments ont eu de piété, plus ces monuments ont été frappants, par la grandeur et la noblesse de leur caractère. On en voit un bel exemple dans l'hôtel des *Invalides* et dans l'*École militaire*. Le premier semble avoir dilaté ses voûtes dans le ciel, à la voix de la religion : l'autre s'être abaissé vers la terre à la parole du siècle athée. » Dans la deuxième édition du *Génie*, Chateaubriand a corrigé

Une conclusion s'impose maintenant, semble-t-il, au moins jusqu'à plus ample information. Si le livre de Ballanche n'a probablement pas été inutile à Chateaubriand pour la rédaction définitive de son propre ouvrage, il est bien peu vraisemblable qu'il lui ait dû son titre, puisque la formule s'en trouvait déjà dans les feuilles imprimées qu'il rapportait de Londres. Il faudrait supposer, pour donner raison à Ampère, que Ballanche eût envoyé en 1799 son manuscrit à l'écrivain émigré, qu'il ne paraît pas avoir connu à cette époque. Or, c'est plutôt le contraire, nous l'avons vu, qui aurait eu lieu, et l'on pourrait, à l'extrême rigueur, accuser Ballanche d'avoir emprunté à Chateaubriand l'heureuse expression dont nous cherchons l'inventeur, et d'avoir négligé de lui en rapporter l'honneur. Il vaut mieux croire sans doute que les deux écrivains l'ont découverte chacun de leur côté, et la rencontre, pour être remarquable, n'a rien pourtant qui doive trop surprendre.

III

Mais, c'est Chateaubriand seul qui a eu l'idée d'en faire le titre glorieux de son livre ; et serait-il prouvé qu'il a pris sa formule dans Ballanche, c'est bien à cette conclusion qu'il faudrait en revenir, toujours. Et pareillement, quand il serait démontré,

cette dernière phrase : « On dirait, a-t-il écrit, que le premier a fait monter ses voûtes dans le ciel, à la voix du siècle religieux... »

— et on peut, je crois, le démontrer, — que Chateaubriand n'a rien inventé, sauf la forme de son œuvre, que son seul mérite a été d'accueillir, de développer et de revêtir de son grand style des idées et des sentiments souvent exprimés avant lui et autour de lui, c'est bien lui pourtant, et lui seul, qui a écrit le *Génie du Christianisme.* Oui certes, le *Génie* avait été bien souvent désiré, rêvé, essayé même avant Chateaubriand ; et Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Ballanche, pour ne parler que des plus grands, s'y sont employés tour à tour. « *De l'utilité de la religion*, écrit Rousseau quelque part. Titre d'un beau livre à faire et bien nécessaire. Mais ce titre ne peut être dignement rempli ni par un homme d'Église, ni par un auteur de profession. Il faudrait un homme tel qu'il n'en existe plus de nos jours et qu'il n'en renaîtra de longtemps. » Chateaubriand est venu réaliser ce vœu de Rousseau, — et de bien d'autres. Il est venu donner un corps et prêter une voix aux mille pressentiments épars, aux mille besoins obscurs, aux mille velléités balbutiantes de la pensée contemporaine. Et c'est parce que, depuis plus d'un demi-siècle, on attendait le *Génie du Christianisme*, c'est parce que le livre a été *voulu* par plusieurs générations successives, et comme porté par tout un large et lointain courant d'idées et de préoccupations, c'est à cause de tout cela qu'il a excité à sa naissance une telle ferveur d'enthousiasme, et qu'il a été sur le champ adopté par tout ce qu'il y avait de jeune, d'ardent et de généreux dans la France de

1802. Le livre répondait à un pressant besoin, et, une fois de plus, le besoin avait créé son organe.

Dans la *Proclamation* que, quatre jours après la publication du *Génie du Christianisme*, Bonaparte adressait « aux Français » pour leur annoncer la conclusion du Concordat, il s'exprimait ainsi :

> Français, du sein d'une révolution inspirée par l'amour de la patrie, éclatèrent tout à coup au milieu de vous des dissensions religieuses...
>
> Une politique insensée tenta de les étouffer sous les débris des autels, sous les ruines de la religion même. A sa voix, cessèrent ces pieuses solennités où les citoyens s'appelaient du doux nom de frères et se reconnaissaient tous égaux sous la main du Dieu qui les avait créés; le mourant, seul avec la douleur, n'entendit plus cette voix consolante qui appelle les chrétiens à une meilleure vie; et Dieu même sembla exilé de la nature...
>
> Français, soyons tous unis pour le bonheur de la patrie et pour le bonheur de l'humanité; que cette religion, qui a civilisé l'Europe, soit encore le lien qui en rapproche les habitants, et que les vertus qu'elle exige soient toujours associées aux lumières qui nous éclairent.

Ne croirait-on pas lire une page détachée du *Génie du Christianisme*? Et n'est-ce pas là le meilleur commentaire historique du livre de Chateaubriand? Le même jour, jour de Pâques, en même temps qu'il publiait la proclamation du Premier Consul et l'annonce de la ratification du traité d'Amiens, le *Moniteur* reproduisait l'article de Fontanes au *Mercure* sur le grand ouvrage de son ami ; ce même jour, après dix ans de silence, le bourdon de Notre-Dame annonçait joyeusement la fête de Pâques, et Bonaparte, entouré de son état-major et

suivi des principaux corps de l'État, se rendait en grande pompe à la vieille cathédrale où, après la messe, le cardinal Caprara chantait un *Te Deum* d'actions de grâces. Et quelques jours plus tard, dans son numéro du 5 floréal, le *Journal des Débats* insérait un fragment en prose poétique d'une naïveté touchante : *Emmanuel, premier bourdon de la métropole, au Premier Consul, sur le rétablissement du culte.* — « Depuis dix ans, j'étais privé de la parole ; vous m'en avez rendu l'usage : il est donc juste, ô Premier Consul, de vous en consacrer les premiers accents. — Quitte, ô Sion ! tes habits de deuil... » Il faut relire là-dessus le chapitre de Chateaubriand sur *Les Cloches.*

Sainte-Beuve, si dur d'ordinaire et si injuste pour Chateaubriand, — j'entends pour Chateaubriand mort, — a voulu cependant, dans l'une de ses *Causeries du Lundi*, « payer sa dette » au grand écrivain, et « célébrer l'anniversaire » du livre « qui inaugurait sous de si brillants auspices la littérature du XIXe siècle ». « A cinquante-deux ans d'intervalle », il lui semblait voir des « ressemblances réelles » entre l'époque où il écrivait et celle où Chateaubriand entrait triomphalement dans la gloire; et il en signalait délicatement quelques-unes. — Si Sainte-Beuve revenait au monde, les ressemblances au moins morales qu'il découvrirait entre le commencement de notre XXe siècle et le début du XIXe le frapperaient bien davantage, et il serait bien intéressant de les lui voir analyser.

Pour n'en indiquer qu'une seule, aujourd'hui comme alors, après tant d'expériences tentées en tous sens, d'illusions rabattues, et de douloureux mécomptes, il semble que beaucoup d'âmes, et non des moindres, en soient revenues au point où en étaient, il y a cent ans, la plupart de celles qui nous ont précédés dans la vie. L'inquiétude morale est la même, et pareil l'apaisement auquel on aspire. Depuis vingt ou trente ans, il s'élabore à n'en pas douter dans les profondeurs de la pensée contemporaine un nouveau *Génie du Christianisme*, et déjà peut-être un observateur pénétrant et attentif serait-il capable d'en discerner la physionomie future et d'en esquisser la genèse. A combien d'écrivains, — je ne veux nommer personne, — l'idée que j'exprime ici n'est-elle pas déjà venue, et sous combien de plumes n'a-t-on pas retrouvé à ce propos le titre même du grand livre de Chateaubriand? Quel sera ce nouveau *Génie*, et surtout qui l'écrira? Evidemment, il sera moins esthétique et plus philosophique, plus social aussi et peut-être plus historique. Mais, encore une fois, qui l'écrira? — Pour mon humble part, s'il m'est encore permis d'emprunter ce dernier mot à Sainte-Beuve, « je m'estime heureux d'avoir pu célébrer à ma manière ce que j'appelle le Jubilé du *Génie du Christianisme* ».

LE PROBLÈME BIBLIOGRAPHIQUE

DU

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »

Mai 1904.

I

C'est le mercredi 24 germinal an X (14 avril 1802), nous l'avons dit, que le libraire Migneret mettait en vente, — en cinq volumes in-octavo, — le *Génie du Christianisme, ou Beautés de la religion chrétienne*, par François-Auguste Chateaubriand. Dès les premières pages, l'auteur exposait ainsi son dessein et son plan :

Quatre parties, divisées chacune en six livres, composent tout notre ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine.

La seconde et la troisième renferment la *poétique* entière du christianisme, ou les rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts.

La quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'Église, et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier.

Au reste, nous avons souvent rapproché les dogmes, la doctrine et le culte des autres religions, des dogmes, de la

doctrine et du culte évangélique; pour satisfaire toutes les classes de lecteurs, nous avons aussi touché, de temps en temps, la partie historique et mystique [1].

Rien de plus net, on le voit, et même, rien de plus symétrique. Mais dans la pensée de Chateaubriand, le *Génie du Christianisme* ne date pas du 14 avril 1802. Le livre a été conçu, à Londres, nous le savons, dans les derniers mois de l'année 1798, à la suite d'une crise religieuse déterminée en grande partie par l'émotion que lui avait fait éprouver la nouvelle de la mort de sa mère. Le grand écrivain a donc mis près de quatre ans à élaborer son œuvre, à l'écrire, à la corriger, à la refondre même à plusieurs reprises.

Voici d'ailleurs en quels termes, dans la *première Préface* de son livre, il s'exprimait lui-même à ce sujet :

J'étais encore dans l'étranger, lorsque je livrai à la presse le premier volume de mon ouvrage. Cette édition fut interrompue par mon retour en France, au mois de mai 1800 (floréal an VIII).

Je me déterminai à recommencer l'impression à Paris, et à refondre le sujet en entier, d'après les nouvelles idées que mon changement de position me fit naître : on ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie.

Deux volumes de cette seconde édition étaient déjà imprimés, lorsqu'un accident me força de publier séparément l'épisode d'*Atala*, qui faisait partie du second volume, et qui se trouve maintenant dans le troisième [2].

1. *Génie du Christianisme*, édition princeps, t. I, p. 13-14. — Le texte des éditions actuelles a été un peu modifié.

2. C'est l'histoire de *René*, qui remplace aujourd'hui celle d'*Atala*, dans le second volume. (*Note de Chateaubriand.*)

L'indulgence avec laquelle on voulut bien accueillir cette petite anecdote, ne me rendit que plus sévère pour moi-même. Je profitai de toutes les critiques; et malgré le mauvais état de ma fortune, je rachetai les deux volumes du *Génie du Christianisme*, dans le dessein de retoucher encore une fois tout l'ouvrage.

C'est cette troisième édition que je publie. J'ai été forcé d'entrer dans ces détails, premièrement : pour montrer que si mes talents n'ont pas répondu à mon zèle, du moins j'ai suffisamment senti l'importance de mon sujet; secondement : pour avertir que tout ce que le public connaît jusqu'à présent de cet ouvrage, a été cité très incorrectement, d'après les deux éditions manquées. Or, on sait de quelle importance peut être un seul mot changé, ajouté ou omis dans une matière aussi grave que celle que je traite.

Il y avait dans mon premier travail plusieurs allusions aux circonstances où je me trouvais alors. J'en ai fait disparaître le plus grand nombre; mais j'en ai laissé quelques-unes : elles serviront à me rappeler mes malheurs, si jamais la fortune me sourit, et à me mettre en garde contre la prospérité [1].

J'ai tenu à reproduire ici toute cette page, que l'on chercherait en vain dans les éditions courantes du *Génie du Christianisme* [2]. Comme le dit justement M. Edmond Biré, « cette *Préface* est une vraie page de mémoires, écrite, non après coup, à distance, mais au moment même de l'événement, et toute vibrante encore de l'émotion ressentie [3] ».

1. *Génie du Christianisme*, édition princeps, t. I, *Préface*, p. V-VII.

2. Dès la seconde édition du *Génie* (1803), cette *Préface* avait disparu. Chateaubriand l'a bien réimprimée dans *quelques* éditions du *Génie*, publiées de son vivant : la 4e, la 5e, la 6e, et la 7e (elle ne figure plus dans l'édition définitive de 1828); mais, sans crier gare, il a retouché son texte primitif.

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, t. II, p. 566. — M. Biré

D'autre part, et surtout, elle nous fournit les plus précieux détails sur la manière dont le *Génie* a été composé, retouché, refondu par son auteur. Le livre, tel que nous le connaissons [1], n'a pas été écrit d'un seul jet. Il s'est transformé chemin faisant. L'élaboration intérieure, si je puis dire, en a passé par trois phases successives qui sont représentées pour nous par les deux éditions avortées de Londres et de Paris, et par l'édition originale de 1802. Et pour bien nous rendre compte de la nature des transformations que Chateaubriand a fait successivement subir à son dessein primitif, ce qu'il nous faudrait avoir entre les mains et sous les yeux, ce sont d'abord ses divers et multiples brouillons avec leurs corrections, leurs retouches, leurs ratures, bref, ce sont les *manuscrits* du *Génie*; et ce sont ensuite les *deux éditions partielles et manquées* de 1799-1800 et de 1800-1801.

Hélas! ces conditions idéales d'une reconstitution

a reproduit avec raison cette *Préface*, d'après le texte original, dans un appendice de son édition des *Mémoires* (t. II, p. 563-565).

1. Chateaubriand a bien corrigé et retouché à plusieurs reprises son texte de 1802; mais ces corrections et retouches ne portent que sur des détails, — des détails de style surtout, — et n'altèrent en rien la disposition générale de l'œuvre. Pour préparer la 5e édition de son livre, celle de 1809, Chateaubriand a eu entre les mains un exemplaire de la 4e édition, celle de 1804 (en 9 vol. petit in-18), sur lequel il a fait toutes ses corrections. Ce curieux exemplaire se trouve actuellement à la bibliothèque Victor Cousin, à la Sorbonne. Voir sur toute cette question un volume qui va prochainement paraître à la librairie Fontemoing : *Étude bibliographique et critique sur les différentes éditions du Génie du Christianisme*, par Joseph Girardin, lecteur de langue française à l'Université de Fribourg.

historique et critique sont, — actuellement du moins, — elles seront sans doute longtemps encore, elles seront probablement toujours bien loin d'être, même très imparfaitement, réalisées.

D'abord, le manuscrit, on plutôt les manuscrits du *Génie du Christianisme* nous échappent entièrement. La famille de Chateaubriand, je le tiens d'elle-même, ne les possède pas. La librairie Dulau, — qui existe encore à Londres, — et qui avait imprimé les premières feuilles de l'édition anglaise, ne les a pas non plus gardés par devers elle. Et enfin, si, comme il est très improbable, la librairie Migneret avait conservé quelques pages écrites du grand écrivain, encore faudrait-il savoir qui détient ces pages à l'heure actuelle. Or, la librairie Migneret disparaît du Bottin à partir de 1840, et, en dépit de toutes mes recherches, je n'ai pu retrouver ses héritiers. Il y a, je pense, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chances sur mille pour que tous les manuscrits du *Génie du Christianisme* aient été perdus ou détruits.

En ce qui concerne les deux éditions avortées, nous ne sommes pas beaucoup plus heureux. A ma connaissance, aucune bibliothèque publique ou privée, — y compris celle de la comtesse actuelle de Chateaubriand, — ne les possède. Les plus riches dépôts publics de Paris, le British Museum, la Bibliothèque royale de Bruxelles, celle de Berlin, celle de Hambourg, sont à cet égard aussi mal partagés que les bibliothèques de la Suisse. J'ai écrit à la maison Dulau; j'y ai fait faire des recherches :

toutes les vieilles éditions ont été envoyées au pilon, et le plus vieux livre de comptes date de 1821. Voilà près de dix ans que, par tous les moyens en mon pouvoir, j'essaie d'intéresser les amateurs, les lettrés, les travailleurs à cette question, à cette enquête. Sans parler ici des innombrables lettres privées que j'ai dû écrire à ce sujet, la *Revue d'histoire littéraire de la France*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Quinzaine*, l'*Intermédiaire des curieux et des chercheurs*, le *Bulletin critique* ont successivement retenti de mes appels. Vains efforts! Les deux éditions manquées de Londres et de Paris ou ont été détruites, ou sont, — pour le moment, — introuvables.

II

Et cependant, — même dans l'état actuel et extrêmement rudimentaire de nos connaissances et de nos ressources, — il n'est pas impossible de tenter une reconstitution, au moins partielle et fragmentaire, de ces deux éditions, et d'esquisser très brièvement, très sommairement, ce que l'on pourrait appeler l'histoire des variations du *Génie du Christianisme*.

Tout d'abord, si l'édition de Londres, à proprement parler, nous échappe, je veux dire, si nous n'avons encore pu mettre la main sur aucun exemplaire du volume, — « épreuves » ou « bonnes feuilles », — que Chateaubriand, au mois de

mai 1800, rapportait en France[1], nous possédons, on l'a vu plus haut, dans une des éditions des *Œuvres complètes de Chateaubriand*, l'édition Furne, les « variantes » de l'édition de Londres. Voici d'ailleurs en quels termes l'éditeur nous les présente : « Cet ouvrage (le *Génie du Christianisme*), nous dit-il dans une note, cet ouvrage a été composé en Angleterre vers la fin de 1798; l'impression en avait même été commencée lorsque le retour en France de M. de Chateaubriand le fit renoncer à la publication. Ce sont les variantes des parties imprimées à Londres avec les éditions françaises que nous reproduisons ici[2] ». Rien de plus net en apparence. Mais d'où provenait l'exemplaire qui a servi à cette publication? A-t-il été conservé? Qui a-t-on chargé de relever les variantes? L'auteur de ce travail l'a-t-il exécuté avec toute l'intelligence, toute la conscience minutieuse qu'une opération de ce genre exige? Et n'a-t-il pas négligé de noter au passage bien des indications qui nous seraient ou utiles, ou même nécessaires? Ce sont là, encore une fois, tout autant de questions que je

1. Le volume a dû pourtant circuler à l'époque, tout au moins parmi les rangs de l'émigration. Rappelons à ce sujet la précieuse note que M. André Le Breton a publiée dans le livre si savant, si spirituel et si vivant qu'il a consacré à *Rivarol* (Paris, Hachette, 1895, in-8, p. 162). M. Le Breton, consulté par moi, m'a affirmé que « les « bonnes feuilles » en question ne se trouvaient point parmi les paperasses à lui communiquées par la famille de Rivarol ». Et je demande encore, par pur acquit de conscience cette fois : Où sont-elles?

2. *Œuvres complètes de Chateaubriand*, édition Furne, Paris, 1875, t. XII, p. 578.

me pose, et sur lesquelles je ne suis pas encore parvenu à faire la pleine lumière. Néanmoins, sous la réserve de ces doutes, il est encore possible de se faire une idée de ce qu'était, sous sa forme probablement primitive, le grand livre de Chateaubriand.

Il est plus difficile de se le représenter exactement sous sa seconde forme, je veux dire sous les espèces des deux volumes de l'édition de Paris rachetés en 1801 par Chateaubriand. Cependant, là encore, certains éléments d'information ne nous font pas entièrement défaut. Avant de publier son œuvre, Chateaubriand, de temps à autre, avec un art consommé, — je reviendrai quelque jour sur la façon dont le *Génie du Christianisme* a été « lancé », — Chateaubriand en communiquait certains fragments aux journaux et revues du temps. En recueillant ces pages éparses, — *disjecti membra poetæ*, c'est bien le cas de le dire, — et en les comparant au texte définitif, on peut, dans une certaine mesure, se rendre compte de la nature des retouches et remaniements que le grand écrivain a fait subir à sa première version[1]. Seulement, outre qu'il est assez difficile de retrouver toutes ces feuilles échappées des cartons de l'industrieux auteur, il est parfois bien délicat de décider si tel ou tel morceau appartient à l'édition de Londres ou à l'édition de Paris. Qui retrouvera les deux volumes imprimés déjà par Migneret? Qui publiera les variantes de la seconde édition manquée?

1. Voir l'article suivant.

Et enfin, il y a une dernière source de renseignements à laquelle nous pouvons puiser pour compléter nos informations et préciser nos conjectures : c'est la correspondance de Chateaubriand. Correspondance trop parsemée, incomplète, et que personne encore n'a pris soin de réunir, très précieuse cependant, surtout pour le sujet qui nous occupe.

En recueillant et en rapprochant toutes ces données, en les combinant ensemble, en les interprétant tout à la fois avec rigueur et avec tact, on pourrait assister, si je puis dire, et dans une certaine mesure, à la genèse intérieure du *Génie du Christianisme*; on pourrait voir le grand écrivain à l'œuvre; on le surprendrait dans l'intimité successive de sa pensée, corrigeant, retouchant telle page, refondant tel chapitre, supprimant tel développement, en ajoutant tel autre, et, sous l'action multiple des lectures et de l'expérience, des conseils amicaux et de la réflexion personnelle, modifiant ses idées, élargissant son plan, remaniant enfin tout son dessein primitif. — Je ne saurais entreprendre ici tout ce très délicat et complexe travail; et il me suffit d'avoir essayé de poser avec quelque netteté le problème bibliographique du *Génie du Christianisme*. Je voudrais cependant, sur un point assez important, apporter autre chose que des indications de méthode, proposer quelques conclusions et grouper certains résultats.

III

Par le plus heureux des hasards, on a conservé deux projets de plan du *Génie*, deux projets complets, successifs et antérieurs tous deux au plan définitif que nous avons rappelé tout à l'heure. Il suffit de rapprocher ces trois plans les uns des autres pour suivre d'année en année les progrès et les enrichissements de la conception primitive d'où devait sortir, après un long et persévérant travail, le *Génie du Christianisme*.

Voici le premier de ces plans. Il est daté du 19 août 1799, de moins d'un an par conséquent après la conversion de Chateaubriand[1]. Il est contenu dans une lettre que Chateaubriand adressait de Londres à Fontanes, ou plutôt « à la citoyenne Fontanes », et qui, retrouvée à la bibliothèque de Genève, a été publiée pour la première fois par M. l'abbé Pailhès. Je n'en cite que le fragment qui nous intéresse :

19 août 1799 (v. s.).

Citoyenne,

On cherche à vendre pour cent soixante pièces de vingt-quatre livres, à Paris, les feuilles d'un ouvrage qui s'imprime chez l'étranger et qui a pour titre : *De la Religion chrétienne par rapport à la Morale et aux Beaux-Arts*. Cet *octavo* de grandeur ordinaire, et formant un volume d'en-

1. Je daterais la crise religieuse de Chateaubriand, sa conversion, et la première conception du *Génie du Christianisme*, — au plus tôt, — du mois de septembre 1798.

viron 430 pages, est une sorte de réponse indirecte au poème de la *Guerre des Dieux*[1], et autres livres de ce genre. Il se divise en sept parties.

La première traite des mystères, des sacrements et des vertus du christianisme *considérés moralement et poétiquement.*

La seconde se rapporte aux traditions des Écritures.

Dans les troisième et quatrième parties, on examine le christianisme *employé comme merveilleux dans la poésie.*

La cinquième partie contient ce qui a rapport au culte en général, tel que les fêtes, les cérémonies de l'Église, etc.

La sixième parle du culte des tombeaux chez tous les peuples de la terre, et le compare à ce que les chrétiens ont fait pour les morts.

La septième enfin se forme de sujets divers comme de quelques chapitres sur les églises gothiques, sur les ruines, sur les monastères, sur les missions, sur les hospices, sur le culte des croix, des saints, des vierges dans le désert, sur les harmonies entre les grands effets de la nature et la religion chrétienne, etc., etc. Un grand nombre des meilleurs morceaux des *Natchez* se trouvent cités dans cet ouvrage qui, comme vous le voyez, est du même auteur... [2]

Avons-nous là le plan de l'édition de Londres? Cela n'est pas absolument sûr, car quelques mois après, dans une lettre que Sainte-Beuve a publiée le premier, Chateaubriand, parlant à Fontanes de son livre, et en citant même quelques fragments, signale quelques changements. Le titre est modifié; le nombre des pages s'est considérablement accru; enfin, tel sujet qui devait être traité dans la sixième partie est rangé dans la septième. La lettre est datée de Londres, du 25 octobre 1799. En voici

1. Poème irréligieux et licencieux du « citoyen » Parny.

2. G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Paris, Champion, 1896, in-8°, p. 43.

les passages les plus significatifs au point de vue qui nous occupe ici :

Puisque je vous ai entretenu de morts et de tombeaux au commencement de cette lettre, je vous citerai quelque chose de mon ouvrage à ce sujet. C'est dans la septième partie où, après avoir passé en revue les tombeaux chez tous les peuples anciens et modernes, j'arrive aux *Tombeaux chrétiens*. Je parle de cette fausse sagesse qui fit transporter les cendres de nos pères hors de l'enceinte des villes, sous je ne sais quel prétexte de santé, je dis...

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'auprès de ces couleurs sombres on trouve de riantes sépultures, telles que nos cimetières de campagne, les tombeaux chez les sauvages de l'Amérique (où se trouve *le Tombeau dans l'arbre*), etc. Je vous avais mal cité le titre de l'ouvrage ; le voici : *Des Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne, et de sa supériorité sur tous les autres cultes de la terre*. Il formera deux volumes in-8°, 350 pages chacun... [1]

Une autre lettre au même Fontanes, datée du 19 février 1800, donnait à l'ami rentré en France sur l'œuvre commencée les intéressants détails suivants :

Le citoyen du B. vous dira aussi où j'en suis de mon travail, les succès qu'on veut bien me promettre, etc. J'arriverai auprès de vous avec une moitié de l'ouvrage imprimée et l'autre manuscrite : le tout formera deux volumes in-8° de 350 pages. Vous serez peut-être un peu surpris de la nouveauté du cadre, et de la manière toute singulière dont le sujet est envisagé... [2]

Il semble bien résulter de tout cela que ce que l'on peut appeler l'édition de Londres formait un volume

1. Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe*, édit. actuelles, t. I, p. 179, 181. — Sainte-Beuve avait déjà publié cette lettre, mais incomplètement, dans un article des *Lundis*, daté du 16 avril 1854 (*Causeries du Lundi*, t. X).

2. G. Pailhès, *Chateaubriand*, etc., p. 59-60.

in-octavo de 350 pages environ, et que ce volume imprimé ne représentait que la moitié de l'ouvrage primitif. Et si le plan en différait quelque peu, il ne devait pourtant pas sensiblement différer de celui qui nous est indiqué dans la lettre du 19 août 1799.

Le second plan que nous possédions est de plus d'un an postérieur. Il est enchâssé dans un très curieux article anonyme, et trop peu remarqué, sur le *Cours de morale religieuse* de Necker, article publié par le *Mercure de France* du 1er frimaire an IX (22 novembre 1800)[1]. L'auteur y prenait Necker assez vivement à partie :

1. Cet article est sans contredit de Fontanes. C'est d'abord Peltier, — ce curieux personnage dont les *Mémoires d'Outre-Tombe* nous ont tracé un si amusant portrait, — c'est Peltier, dis-je, qui l'affirme, en reproduisant cet « extrait », comme l'on disait alors, dans le journal qu'il rédigeait à Londres sous le titre *Paris* (numéro du 30 novembre 1800, p. 198 et suiv.). Peltier avait déjà, dans un numéro précédent (15 novembre 1800), publié sur le *Cours de morale religieuse* un « extrait d'un journal français » qu'il faisait précéder de la violente page que voici : « Aujourd'hui qu'il (Necker) a contribué à débarrasser les Français du joug tutélaire de la monarchie, et à les mettre sous celui du gouvernement militaire le plus ombrageux et le plus tyrannique, aujourd'hui que, grâce à ses trames perfides, les trois quarts des Français sont réduits, au dedans comme au dehors, à périr de faim, de misère ou de chagrin, le voilà qui nous fait des sermons à sa manière. Il nous offre une religion sans dogmes, sans corps de doctrine et sans corps chargé de l'enseignement. Il prêche à la République la religion réformée, ou, comme il le dit lui-même, la religion affranchie de l'intolérance fanatique, la religion rendue à sa belle nature. C'est là ce qui s'appelle être conséquent à ses premiers principes. Celui qui n'a pas épargné la monarchie ne devait pas respecter davantage le clergé de France. On voit clairement que le complot de cet orgueilleux républicain datait de loin. Il ne s'est pas contenté d'avoir montré aux Français la terre pro-

Ce n'est point, disait-il, avec de la philosophie qu'il faut défendre aujourd'hui la religion, mais avec des raisons tirées des passions mêmes, et avec tous les enchantements des beaux-arts.

C'est ce que paraît avoir senti l'auteur d'un ouvrage inédit, qu'on annonça dans le *Mercure*, il y a quelques mois, et qui terminera peut-être la querelle littéraire entre les philosophes et les partisans de la religion. Cet ouvrage s'intitule : *Génie du Christianisme, ou Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*. L'auteur, qui est catholique, a envisagé son sujet sous d'autres points de vue

mise, ce nouveau Moïse. Ce banquier législateur prend encore la peine, à soixante-dix ans, de leur ouvrir la république des cieux : que de bonté!

C'est ainsi qu'en partant il nous fait ses adieux. »

— Au témoignage de Peltier, on peut joindre celui de Bonald dans un article du *Mercure* du 26 juillet 1806 sur le livre de Charles de Villers, *De l'influence de la Réformation de Luther*. La note de Bonald est trop intéressante pour que je ne la reproduise pas ici tout entière.

« On trouve, écrit-il, — son article est intitulé *De l'unité religieuse en Europe*, — on trouve au *Mercure* du mois de frimaire an IX, dans un article sur un ouvrage de M. Necker, quelques réflexions sur le même sujet, où il est aisé de reconnaître l'excellent esprit et le talent supérieur de M. de Fontanes. Les *Beautés morales et poétiques de la religion chrétienne* sont l'idée fondamentale du *Génie du Christianisme*, et sont aussi une idée de génie. Sans doute le paganisme, religion des sens, avec ses divinités physiques, fournit aux arts d'imitation plus d'*attitudes*; mais le christianisme, religion de l'intelligence, leur fournit plus d'*expressions*. Aussi l'on peut remarquer que la sculpture antique soigne bien plus la *pose* de ses personnages que les traits de leur figure, et qu'elle s'attache bien plus à rendre le corps que l'âme. Je crois qu'on remplacerait difficilement *Vénus* et *Bacchus* dans la poésie érotique et bacchique; mais dans la haute poésie, qui est essentiellement morale, la sévérité des maximes chrétiennes porte au plus haut point l'énergie des passions par les obstacles insurmontables qu'elle leur oppose. La religion, dit le *Génie du Christianisme*, *multiplie les orages autour du cœur humain* : elle connaît l'homme, et elle le fait connaître, et elle fournit à la fois au poète plus de vérités et plus de mouvement. » (P. 170.)

que M. Necker. Voici comment il expose lui-même son plan :

« Mon ouvrage est divisé en douze parties, qui forment entre elles trois grandes sections. Chaque section contient quatre parties :

« Dans la première section, la première partie traite des dogmes, c'est-à-dire des mystères, des sacrements, etc. La seconde est consacrée à la doctrine, ou aux traditions de l'Écriture. La troisième et la quatrième sont employées aux preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme.

« La seconde section renferme dans son entier la *poétique* du christianisme.

« Dans la première partie, on montre les effets du christianisme dans la poésie ; la seconde considère les mêmes effets dans les beaux-arts ; la troisième suit cette influence dans la littérature en général ; la quatrième réunit quelques sujets épars, qui n'ont pu se classer sous les titres précédents. On y parle des monuments chrétiens, tels que les monastères et les églises ; on fait voir comment ils marient leur architecture et leurs souvenirs avec les paysages et les solitudes. On compare les ruines de ces monuments gothiques aux ruines de l'Égypte et de la Grèce ; on recherche ensuite ce qu'il peut y avoir d'aimable dans cette religion populaire qui croit aux apparitions, entreprend des pèlerinages et plante des croix dans les déserts.

« Enfin, la troisième section comprend tout ce qui regarde le culte.

« Dans la première partie, on décrit nos pompes religieuses, etc.

« La seconde partie examine le culte des tombeaux chez les chrétiens.

« Dans la troisième, on s'entretient des travaux des religieux dans les lettres et dans l'agriculture ; de leurs hôpitaux dans les villes, de leurs hospices dans les déserts, de leurs rédemptions de captifs, de leurs missions lointaines.

« La quatrième partie de cette troisième section, douzième et dernière partie de tout l'ouvrage, récapitule ce qu'on a vu dans les parties précédentes, et finit par une apologie adressée au chef et au héros de la France[1]. »

1. *Mercure de France*, 1er frimaire an IX (22 novembre 1800), t. II, p. 335 et suiv.

Et enfin, — car il faut essayer d'être complet, — nous possédons encore un plan partiel du *Génie*, un peu postérieur à celui que nous venons de reproduire. Il fait partie de la lettre publique que Chateaubriand adressa au *Publiciste* et au *Journal des Débats* du 10 germinal an IX (1er avril 1801), pour annoncer la prochaine publication d'*Atala*, et qu'il a reproduite dans un certain nombre d'éditions d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*. Mais, dans ces diverses éditions, Chateaubriand, sans prévenir son lecteur, a fait subir de nombreuses corrections et coupures à son texte primitif[1]. Nous reproduisons le texte même du *Journal des Débats* :

AU RÉDACTEUR,

Citoyen, dans mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme ou les Beautés poétiques et morales de la religion chrétienne*, il se trouve une section entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette section se divise en trois parties : poésie, beaux-arts et littérature. Ces trois parties sont terminées par une quatrième, sous le titre d'*Harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*. Dans cette partie, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédentes, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans les solitudes, le côté poétique de cette religion populaire qui plaçait des croix aux carrefours des chemins dans les forêts, qui mettait des images de vierges et de saints à la garde des fontaines et des vieux ormeaux; qui croyait aux pressentiments et aux fantômes, etc., etc. Cette partie est terminée par un

1. Pour être tout à fait exact, il faut dire que les cinq premières éditions isolées d'*Atala*, en 1801, reproduisaient sans changement le texte des *Débats*.

roman, intitulé : *Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert*[1]...

On voit que ce fragment de plan ne diffère pas, en somme, dans sa partie correspondante, du plan plus complet que nous proposait, quatre mois auparavant, le *Mercure de France*. Tout au plus y saisit-on un effort, — intéressant d'ailleurs à noter, — pour « organiser » la dernière partie qui se présentait à nous dans le plan précédent à l'état de matière un peu diffuse. « La quatrième partie, disait assez naïvement l'auteur, réunit *quelques sujets épars, qui n'ont pu se classer* sous les titres précédents. » L'aveu, cette fois, est moins candide, et l'on a trouvé un titre général pour désigner toute cette partie : *Harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*. Enfin, c'est la première fois qu'on voit apparaître une mention d'*Atala*.

La comparaison minutieuse de ces divers plans successifs du *Génie du Christianisme* pourrait donner lieu, je crois, à d'instructives réflexions. J'aime à penser que le tableau ci-contre offrira au lecteur toutes facilités pour faire ces réflexions de lui-même. Sous cette forme plus parlante que tous les commentaires, il verra le grand écrivain prendre une conscience de plus en plus nette de ses idées maîtresses, et adopter une disposition de plus en plus heureuse, de plus en plus digne du vaste et noble sujet qu'il avait conçu. Lui-même, d'ailleurs,

1. *Journal des Débats* du 10 germinal an IX (1er avril 1801). — *Atala* a paru le 3 avril.

dans la *Défense* de son livre, a pris soin de nous expliquer ses tâtonnements, de nous dire les raisons qui l'avaient successivement conduit, bref, de nous commenter son persévérant labeur :

Quand on veut considérer, écrivait-il [1], la Religion chrétienne ou le *Génie du Christianisme* sous toutes ses faces, on s'aperçoit que ce sujet offre deux parties très distinctes.

1° Le christianisme, proprement dit, à savoir ses dogmes, sa doctrine et son culte; et sous ce dernier rapport, se rangent ses bienfaits et ses institutions morales et politiques.

2° La poétique du christianisme ou l'influence de cette religion sur la poésie, les beaux-arts, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, la littérature en général; ce qui mène aussi à considérer les changements que le christianisme a apportés dans les passions de l'homme, et dans le développement de l'esprit humain.

L'inconvénient du sujet est donc le *manque d'unité*, et cet inconvénient est inévitable. En vain, pour le faire disparaître, l'auteur a essayé cent autres combinaisons de chapitres et de parties, dans les deux éditions qu'il a supprimées. Après s'être obstiné longtemps à chercher le plan le plus régulier, il lui a paru, en dernier résultat, qu'il s'agissait bien moins, pour le but qu'il se proposait, de faire un ouvrage extrêmement méthodique, que de porter un grand coup au cœur, et de frapper vivement l'imagination. Ainsi au lieu de s'attacher à l'ordre des sujets, comme il l'avait fait d'abord, il a préféré l'ordre des preuves. Les preuves de sentiment sont renfermées dans le premier volume, où l'on traite du charme et de la grandeur des mystères, de l'existence de Dieu, etc.; les preuves pour l'esprit et l'imagination remplissent le second et le troisième volumes, consacrés à la *poétique*; enfin, ces mêmes preuves pour le cœur, l'esprit et l'imagination, réunies aux preuves pour la raison, c'est-à-dire aux preuves de fait, occupent le quatrième volume et terminent

1. *Défense du Génie du Christianisme*, par François-Auguste Chateaubriand, Paris, Migneret, an XI-1803; in-8°, p. 52 et suiv.

PLANS SUCCESSIFS DU

19 août 1799	22 novembre 1800	
1re Partie : Mystères, sacrements et vertus du christianisme *considérés moralement et poétiquement.* **2e Partie :** Traditions de l'Ecriture.	**Ire SECTION**	**1re Partie :** Des dogmes (mystères, sacrements, etc.). **2e Partie :** Doctrines ou traditions de l'Ecriture. **3e et 4e Parties :** Preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme.
3e et 4e Parties : Du christianisme *employe comme merveilleux dans la poésie.* **5e Partie :** Du culte en général (fêtes, cérémonies de l'Église, etc.). **6e Partie :** Culte des tombeaux chez tous les peuples de la terre comparé au culte des morts chez les chrétiens.	**2e SECTION** — **Poétique du christianisme.**	**1re Partie :** Effets du christianisme dans la Poésie. **2e Partie :** Effets du christianisme dans les Beaux-Arts. **3e Partie :** Effets du christianisme dans la Littérature en général. **4e Partie :** Sujets épars : monuments chrétiens (monastères, églises, ruines des monuments gothiques); religion populaire.
7e Partie : Sujets divers (quelques chapitres sur les églises gothiques, ruines, monastères, missions, hospices, culte des croix, des saints, des vierges dans le désert, harmonies de la nature et de la religion chrétienne, etc., etc.)	**3e SECTION** — **Culte.**	**1re Partie :** Pompes religieuses. **2e Partie :** Culte des tombeaux chez les chrétiens. **3e Partie :** Travaux des religieux (lettres, agriculture, hôpitaux, hospices, rédemption des captifs, missions lointaines). **4e Partie :** Récapitulation. Apologie à Bonaparte.

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »

1er avril 1801	14 avril 1802	
POÉTIQUE DU CHRISTIANISME : **1re Partie** : Poésie **2e Partie** : Beaux-Arts. **3e Partie** : Littérature. **4e Partie** : Harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain (Effets des ruines gothiques, sites des monastères, religion populaire, *Atala*).	**1re PARTIE** — **Dogmes et Doctrine.**	**Liv.** I : Mystères et sacrements. — II : Vertus et Lois morales. — III : Vérités des Écritures, chute de l'homme. — IV : Suite des vérités de l'Écriture. Objections contre le système de Moyse. — V : Existence de Dieu prouvée par les merveilles de la nature. — VI : Immortalité de l'âme prouvée par la morale et le sentiment.
	2e PARTIE — **Poétique du christianisme.**	**Liv.** I : Vue générale des épopées chrétiennes. — II : Poésie dans ses rapports avec les hommes : *Caractères*. — III : Suite de la Poésie dans ses rapports avec les hommes : *Passions*. — IV : Suite de la Poésie dans ses rapports avec les hommes : *Suite des Passions. René*. — V : Du merveilleux, ou de la Poésie dans ses rapports avec les Etres surnaturels. — VI : La Bible et Homère.
	3e PARTIE — **Beaux-Arts et Littérature.**	**Liv.** I : Beaux-Arts. — II : Philosophie. — III : Histoire. — IV : Eloquence. — V : Harmonies de la religion chrétienne avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain. — VI : Suite des harmonies, etc. *Atala*.
	4e PARTIE — **Culte.**	**Liv.** I : Églises, ornements, chants, prières, solennités, etc. — II : Tombeaux. — III : Vue générale du clergé. — IV : Missions. — V : Ordres militaires ou Chevalerie. — VI : Services rendus à la société par le clergé et la religion chrétienne en général.

tout l'ouvrage. Cette gradation de preuves semblait promettre d'établir une progression d'intérêt dans le *Génie du Christianisme*; il paraît que le jugement du public a confirmé cette espérance de l'auteur. Or, si l'intérêt va croissant de volume en volume, le plan du livre ne saurait être tout à fait vicieux.

Et Chateaubriand s'était acquis le droit d'adresser à ses critiques cette fière réponse :

Quand un écrivain n'a pas composé son ouvrage avec précipitation; quand il y a employé plusieurs années; quand il a consulté les livres et les hommes, et qu'il n'a rejeté aucun conseil, aucune critique; quand il a recommencé plusieurs fois son travail d'un bout à l'autre; quand il a livré deux fois aux flammes son ouvrage tout imprimé : ce ne serait que justice de supposer qu'il a peut-être aussi bien vu son sujet qu'un critique qui, sur une lecture rapide, condamne d'un mot un plan médité pendant des années.

Le critique et l'historien ne peuvent que confirmer le témoignage que le noble écrivain se rendait ici à lui-même.

FRAGMENTS PERDUS

DU

« GÉNIE DU CHRISTIANISME » PRIMITIF

Retrouvera-t-on jamais et parviendra-t-on à reconstituer intégralement les « deux éditions manquées » du *Génie du Christianisme*, dont Chateaubriand, dans sa Préface de 1802, nous signale tout à la fois l'existence et la destruction? Il a paru du moins intéressant de rassembler ici les morceaux que, de 1800 à 1802, Chateaubriand en laissait habilement insérer ou en publiait lui-même dans les « papiers publics ». Nous n'avons jusqu'ici retrouvé de ces pages perdues que dans le *Mercure de France*, le *Paris* de Peltier, et la *Bibliothèque française*. En plaçant en face l'un de l'autre le texte primitif et le texte définitif (celui de l'édition de 1828), nous avons voulu permettre au lecteur de constater d'un coup d'œil les progrès, ou du moins les changements de pensée et de style que vingt-huit ou vingt-neuf ans de vie et d'expérience littéraires ont introduits dans l'œuvre du grand artiste. Nous avons marqué en italiques les divergences des deux textes; nous avons mis entre cro-

chets dans le premier texte les passages qui ont été ultérieurement retranchés. Nous avons rejeté en note les variantes des diverses éditions intermédiaires. De la sorte, on aura comme les premiers linéaments d'une très fragmentaire *édition critique* du *Génie du Christianisme.*

Nous avons adopté, pour classer ces divers fragments, l'ordre chronologique — de la publication — lequel est ici, comme presque toujours, le plus logique et le plus instructif tout ensemble.

*
* *

Les deux plus anciens morceaux que nous connaissions sont contenus dans une lettre de Chateaubriand à Fontanes, datée du 25 octobre 1799, et publiée pour la première fois, mais incomplètement, par Sainte-Beuve dans une article du *Moniteur* du 16 avril 1854. Sainte-Beuve en a donné le texte complet dans le premier volume de *Chateaubriand et son groupe littéraire*, en 1860, et en l'accompagnant de rapides, mais intéressants commentaires. « Il est curieux, écrivait-il à propos des deux citations faites par Chateaubriand de son livre futur, il est curieux de comparer cette première version avec le texte imprimé du *Génie du Christianisme*; on y voit au net de quel genre de corrections l'auteur fut redevable à ses amis de Paris. » Sainte-Beuve a raison; et avant d'en venir aux fragments qui ont été un peu plus tard insérés dans les journaux de l'époque, j'ai cru qu'il y avait

lieu de réunir ici les éléments d'une comparaison plus complète et plus poussée que celle qu'a esquissée Sainte-Beuve.

Rappelons tout d'abord en quels termes Chateaubriand, dans sa lettre, amorce la première citation :

« Puisque je vous ai entretenu, disait-il à Fontanes, de morts et de tombeaux au commencement de cette lettre, je vous citerai quelque chose de mon ouvrage à ce sujet. C'est dans la septième partie où, après en avoir passé en revue les tombeaux chez tous les peuples anciens et modernes, j'arrive aux *Tombeaux chrétiens* [1]. Je parle de cette fausse sagesse qui fit transporter les cendres de nos pères hors de l'anceinte des villes, sous je ne sais quel prétexte de santé; je dis :

LETTRE À FONTANES
(25 octobre 1799).

[*Un peuple est parvenu au moment de sa dissolution lorsqu'on y entend sans cesse répéter ces maximes horribles : Que m'importe après ma mort où on me jette; qu'on fasse*

ÉDITION DÉFINITIVE
(1828).

Qu'on nous croie [2] *: c'est lorsqu'on* [3] *vient à toucher à ces bases fondamentales de l'édifice, que les royaumes trop remués s'écroulent* [4]*. Encore si l'on s'était contenté de*

1. D'après une précédente lettre à Fontanes (voir le chapitre précédent), ce sujet devait être traité dans la sixième partie.

2. 1re, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e et 7e éd. : Qu'on nous *en* croie...

3. 1re éd. : c'est *quand* on vient....

4. Ici, dans la 1re éd. et suiv. la note que voici : « Les anciens auraient cru un État renversé, si l'on eût violé l'asile des morts. On connaît les belles lois de l'Égypte sur les sépultures. Les lois de Solon séparaient le violateur des tombeaux de la communion du temple, et l'abandonnaient aux Furies. Les *Institutes* de Justinien règlent jusqu'aux legs, l'héritage, la vente et le rachat d'un sépulcre, etc. »

de mon cadavre ce que l'on voudra! — Eh! malheureux! n'as-tu donc ni Dieu, ni patrie, ni parents, ni amis! Que je te plains d'être insensible aux charmes d'un tombeau sous les arbres qui t'ont vu naître!] *Cela* fut [*un spectacle*] réservé à *nos jours que* de voir ce *qui était regardé* comme le plus grand malheur chez les Anciens, ce qui *devenait* le dernier supplice dont on punissait les scélérats (nous entendons la dispersion des cendres) applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. Et où était donc le crime de nos aïeux pour traiter ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au jour des fils tels que nous? Mais écoutez la fin de tout ceci, et voyez l'énormité de la sagesse humaine : dans *plusieurs* villes de la France on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières : on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avait décrété la fin de tout esclavage ; on édifia des lieux de douleurs pour remplacer les demeures où toutes les peines *venaient* finir; [*la couche de l'insomnie et des larmes*[2] *fut étendue à changer simplement le lieu des sépultures! Mais non satisfait de cette première atteinte portée aux mœurs, on fouilla les cendres de nos pères, on enleva leurs restes, comme le manant enlève dans son tombereau les boues et les ordures de nos cités.*

Il fut réservé à *notre siècle* de voir *ce qu'on regardait* comme le plus grand malheur chez les anciens, ce qui *était* le dernier supplice dont on punissait les scélérats, nous entendons la dispersion des cendres; *de voir, disons-nous, cette dispersion* applaudie comme le chef-d'œuvre de la philosophie. Et où était donc le crime de nos aïeux, pour traiter ainsi leurs restes, sinon d'avoir mis au jour des fils tels que nous! Mais écoutez la fin de tout ceci, et voyez l'énormité de la sagesse humaine : dans *quelques* villes de France[1], on bâtit des cachots sur l'emplacement des cimetières; on éleva les prisons des hommes sur le champ où Dieu avait décrété la fin de tout esclavage ; on édifia des lieux de douleurs, pour remplacer les demeures où toutes les peines *viennent*

1. Dans toutes les éditions antérieures à 1828 : de *la* France....
2. Sainte-Beuve met ici en note : « Ces membres de phrases, où l'excès de redoublement trahit trop la pure rhétorique, ont disparu dans le texte imprimé. »

la place du lit où jamais le chagrin ne se réveille; de l'asile de l'espérance on fit du désespoir;] enfin il ne resta qu'une ressemblance effroyable entre ces prisons et ces cimetières : c'est là que s'exercèrent [*souvent*] les jugements iniques des hommes, là où Dieu avait prononcé les arrêts de son inviolable justice.

(Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, éditions actuelles, t. I, p. 179-180.)

finir; enfin, il ne resta qu'une ressemblance, *à la vérité* effroyable, entre ces prisons et ces cimetières, c'est là que [1] s'exercèrent les jugements iniques des hommes, là où Dieu avait prononcé les arrêts de son inviolable justice [2].

(*Génie du Christianisme*, 4e partie, livre II, chap. V; édition Pourrat, t. III, p. 10-12.)

1. Dans toutes les éditions antérieures à 1828 : c'est *que là*...

2. Ici, à partir de la 1re éd., une note qui a été corrigée d'ailleurs dans les éditions successives, et que voici sous sa première forme : « Nous passons sous silence les abominations commises pendant les jours révolutionnaires. Il n'y a point d'animal domestique, qui, chez une nation étrangère un peu civilisée, ne fût inhumé avec plus de décence que le corps d'un citoyen français. On sait comment les enterrements s'exécutaient, et, comment, pour quelques deniers, on faisait jeter un père, une mère ou une épouse à la voirie. Encore ces morts sacrés n'y étaient-ils pas en sûreté, car il y avait des hommes qui faisaient métier de dérober [*ou*] le linceul, [*ou*] le cercueil, ou les cheveux du cadavre. Il ne faut rapporter toutes ces choses qu'à un conseil de Dieu; c'était une suite de la première violation sous la monarchie. [*Le Gouvernement actuel qui répare, autant qu'il le peut, les maux innombrables de la France, a ordonné des funérailles décentes;*] *mais* il est à désirer qu'on rende au cercueil les signes de religion dont on l'a privé, et surtout qu'on ne fasse plus garder les cimetières par des chiens. Tel est l'excès de la misère où l'homme tombe, quand il perd la vue de Dieu, que n'osant plus se confier à l'homme, dont rien ne [*lui*] garantit la foi, il se voit réduit à placer ses cendres sous la protection des animaux. » — A partir de la 2e éd., Chateaubriand a supprimé les deux « ou » entre crochets. Dans toutes les éditions antérieures à 1828, il a conservé le « lui » entre crochets, qui ne figure plus dans l'édition définitive. Et

« Dans un autre endroit, continue Chateaubriand, je peins ainsi les Tombeaux de Saint-Denis avant leur destruction :

LETTRE À FONTANES (25 octobre 1799).

On frissonne en voyant ces vastes ruines où sont mêlées également la grandeur *et la petitesse, les mémoires fameuses et les mémoires ignorées*; *où*, lorsqu'on cherche une expression assez magnifique pour peindre ce qu'il y a de plus *exalté* [*dans les temps*], l'objet [*ou la réflexion subséquente*[2]] sollicite le *mot* le plus bas, pour exprimer ce qu'il y a de plus vil [*et de moindre valeur sur la terre*]. [*O Trépas! on ne peut méconnaître ici tes sombres royaumes!*] Les ombres *de ces* vieilles voûtes, [*qui*] s'abaissent pour se confondre avec les ombres *de ces* vieux tombeaux; *ces inutiles* grilles de fer, *rangées autour de ces cercueils*, et [*qui*] ne peuvent défendre

ÉDITION DÉFINITIVE (1828).

En présence des âges, dont les flots écoulés semblent gronder[1] *encore dans ces profondeurs, les esprits sont abattus par le poids des pensées qui les oppressent. L'âme entière frémit en contemplant tant de néant et tant de* grandeur. Lorsqu'on cherche une expression assez magnifique, pour peindre ce qu'il y a de plus *élevé*, *l'autre moitié de* l'objet sollicite le *terme* le plus bas pour exprimer ce qu'il y a de plus vil[3]. *Ici*, les ombres *des* vieilles voûtes s'abaissent, pour se confondre avec les ombres *des* vieux tombeaux; *là*, *des* grilles de fer *entourent inutilement ces bières*, et ne peuvent défendre la mort des empressements des

enfin, à partir de la 4e éd., n'ayant plus à faire sa cour à Bonaparte, il a supprimé la phrase entre crochets, et le texte définitif est dès lors le suivant : « ... sous la monarchie. Il est *bien* à désirer... »

1. 1re, 2e et 4e éd. : dont les flots écoulés *grondent*...

2. « Ce *subséquente*, écrit Sainte-Beuve, a disparu dans l'imprimé; ce sont de ces locutions dont l'a guéri Fontanes. »

3. Dans les 1re, 2e et 4e éd., la phrase : « Tout annonce... des temps passés » est placée ici, et c'est le développement : « Ici les ombres... réseaux de la mort », qui termine le paragraphe.

la mort des empressements des hommes; [*ce calme si profond où*] *l'on entend* [*comme*] le sourd travail *du ver* du sépulcre [*qui se repaît sur les feuilles des générations tombées, et*] qui *file* dans [*tous*] ces cercueils les indestructibles réseaux de la mort; tout, [*tout*][2] annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines : et, à je ne sais quelle odeur de vétusté [*et de poussière*] répandue sous ces arches funèbres, on croirait respirer *les* temps passés, [*et*] *pour ainsi dire*, [*sentir les siècles*[5].]

(Sainte-Beuve, *Chateaubriand*, t. I, p. 180-181).

hommes. *Écoutez* le sourd travail du ver du sépulcre, qui *semble filer*, dans ces cercueils[1], les indestructibles réseaux de la mort! Tout annonce qu'on est descendu à l'empire des ruines; et, à je ne sais quelle odeur de vétusté[3] répandue sous ces arbres funèbres, on croirait, *pour ainsi dire*, respirer *la poussière des* temps passés[4].

(*Génie du Christianisme*, 4e partie, livre II, chap. VIII; édition Pourrat, t. III, p. 20).

*
* *

Le morceau qui suit a été cité par Fontanes dans l'article du *Mercure* dont il a été question plus haut sur le *Cours de morale religieuse* de Necker. Après

1. 1re, 2e et 4e éd. : dans [*tous*] ces cercueils.
2. « Un des deux *tout* a été supprimé, et la page entière a subi bien des remaniements et des allègements dans les éditions successives. » (Sainte-Beuve.)
3. 1re, 2e et 4e éd. : quelle odeur de *poussière*...
4. 1re éd. : on croirait [*pour ainsi dire*] respirer les temps passés; — 2e et 4e éd. : on croirait respirer les temps passés.
5. « Ce *sentir* les siècles a disparu. C'était pourtant la *pointe*, le *bouquet* du morceau. Aussi, ce trait supprimé, l'auteur ne sait plus comment finir, et si l'on examine la première édition, on le voit transposer sa dernière phrase, puis la reprendre, en l'affaiblissant, dans les éditions suivantes. Il cherche son effet sans parvenir à le trouver. » (Note de Sainte-Beuve.)

avoir reproduit le plan du livre de Chateaubriand, il ajoute : « Il sera curieux de voir comment l'auteur catholique et l'auteur protestant ont parlé des mêmes objets. » Et après une citation de Necker, sa démonstration de l'existence de Dieu par les merveilles de la nature (*Discours premier*, Section 1re, t. I, p. 6), Fontanes reprend : « L'auteur du *Génie du Christianisme* ne décrit pas d'une manière aussi générale. Il prend le lecteur et le mène avec lui dans les déserts du Nouveau-Monde ; il le promène dans les forêts, le long des fleuves, et lui fait admirer dans les *Trois Règnes de la Nature*, les merveilles de la Providence ; il faut voir toute cette partie extraite des voyages et des études de l'auteur sur l'*Histoire naturelle*. Voici un passage pris au hasard : il décrit une prière du soir à bord d'un vaisseau, et un coucher de soleil en pleine mer » :

« MERCURE DE FRANCE »
(1er frimaire an IX).

Le globe du soleil, [*dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat*], prêt à se plonger dans les *vagues étincelantes*, apparaissait entre les cordages du *vaisseau*, *et versait encore le jour dans des* espaces sans bornes : on eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre

ÉDITION DÉFINITIVE.
(1828).

Le globe du soleil[1], prêt à se plonger dans les *flots*, apparaissait entre les cordages du *navire au milieu des* espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages *étaient jetés*[2] sans

1. 1re, 2e et 4e éd. : du soleil, [*dont nos yeux pouvaient alors soutenir l'éclat*], prêt à...
2. 1re, 2e et 4e éd. : quelques nuages *erraient*...

radieux changeait à chaque instant d'horizon. [*Les mâts, les haubans, les vergues du navire, étaient couverts d'une teinte de rose.*] Quelques nuages *erraient* sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur, *et, à l'horizon* du nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe *chargée* des couleurs du prisme, s'élevait de la mer, comme *une colonne* de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui, dans ce spectacle, n'eût *pas* reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque [*tous*] mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner, d'une voix rauque, leur simple cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante la prière de ces hommes, qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient *un*

ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur [1] : *vers le* nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe, *brillante* des couleurs du prisme [2], s'élevait de la mer comme *un pilier* de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui dans ce spectacle n'eût *point* reconnu la beauté de Dieu. Des larmes [3] coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons [4], ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, patronne des mariniers. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient *le* [5] soleil couchant

1. 1re, 2e et 4e éd. : pur, [*et*] vers le nord...
2. 1re éd. : *chargée* des *nuances* du prisme; — 2e et 4e éd. : brillante *de* [*toutes les*] couleurs du prisme...
3. 1re, 2e et 4e éd. : des larmes [*religieuses*] coulèrent...
4. 1re, 2e et 4e éd. : mes [*intrépides*] compagnons...
5. 1re, 2e et 4e éd. : contemplaient *un* soleil...

soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la Mère de douleur! [*Cette humiliation devant celui qui envoie les orages et le calme*], *cette* conscience de notre petitesse, à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, [*les monstres marins, étonnés de ces accents inconnus se précipitant au fond de leurs gouffres;*] la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau, au milieu de tant de merveilles; un équipage religieux, saisi d'admiration et de crainte; un prêtre auguste en prières; Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune *à l'horizon opposé*, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la [*faible*] voix de sa créature. Voilà ce que l'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

(P. 338-339.)

sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de Douleur! *La* conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues [1], la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune *dans l'orient*, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la [2] voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

(*Génie du Christianisme*, 1re partie, livre V, chap. XII; édition Pourrat, t. I, p. 170-171.)

1. 1re, 2e et 4e éd. : sur les vagues [*muettes*], la nuit...
2. 1re, 2e et 4e éd. : à la [*faible*] voix....

*
* *

« M. Necker, poursuit Fontanes dans ce même article du *Mercure*, M. Necker parle souvent de l'amour de la patrie, des injustices qu'on avait commises envers une foule de proscrits, et que le gouvernement actuel vient de réparer avec tant d'éclat. L'auteur du *Génie du Christianisme* a deux chapitres aussi sur l'*Instinct de la patrie*; nous ne connaissons rien de plus touchant. Il parcourt les divers sentiments qui nous attachent au sol paternel : il les trouve surtout dans les souvenirs des tombeaux de nos aïeux. Il cite, à ce sujet, une coutume des sauvages américains. Il faut l'entendre lui-même. »

Le morceau que reproduit Fontanes et qu'on va lire ne figure dans aucune des éditions du *Génie du Christianisme*; du moins, il n'y figure pas dans *le* chapitre, — car il n'y en a plus qu'un, — intitulé *Instinct de la patrie* (*Première partie*, livre V, chap. XIV) : il forme la dernière page de l'épisode d'*Atala*.

L'épisode d'*Atala*, on le sait, a d'abord été publié séparément, et du mois d'avril 1801 au mois d'avril 1802, Chateaubriand en a donné cinq éditions successives. J'ai pu retrouver quatre de ces éditions isolées, la 1re, la 3e, la 4e et la 5e. Depuis 1802 jusqu'à l'édition définitive de 1828, *Atala*, ainsi que *René*, a fait régulièrement partie de toutes les éditions du *Génie du Christianisme*, sauf

l'édition abrégée. Mais en 1805, Chateaubriand donnait chez Le Normant, en un volume séparé, une édition définitive d'*Atala* et de *René*; et c'est ce texte définitif qui, à partir de 1809, a été constamment reproduit dans les éditions du *Génie du Christianisme*. « Pour *Atala* et *René*, disaient dans leur *Avertissement* Ballanche père et fils, les éditeurs de 1809, nous avons suivi l'édition in-12 de ces deux épisodes, publiée en 1805 chez M. Le Normant, et définitivement corrigée par l'auteur. » De 1802 à 1805, *Atala* avait subi de nombreuses retouches et corrections successives. « *Atala* a été imprimée onze fois, écrivait Chateaubriand dans la *Préface* de l'édition définitive de 1805; cinq fois séparément et six fois dans le *Génie du Christianisme*. Si l'on confrontait ces onze éditions, à peine en trouverait-on deux tout à fait semblables : la douzième, que je publie aujourd'hui, a été revue avec le plus grand soin... J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode; mais aussi, il est tel qu'il doit rester : c'est la seule *Atala* que je reconnaisse à l'avenir. » — Ces six éditions du *Génie du Christianisme* auxquelles Chateaubriand fait ici allusion sont, je pense, les suivantes : l'édition princeps, en 5 volumes in-8°, de 1802; — la seconde édition en 2 gros volumes in-8°, de 1803; — l'édition en 4 volumes in-8°, sur papier vélin, avec 9 gravures avant la lettre, en 1803; — l'édition en 4 volumes in-4°, sur papier vélin également, avec 9 gravures avant la lettre, en 1803 (ces deux éditions portaient le titre de *Nouvelle édition*); — la troisième édition

en 4 volumes in-8°, imprimée sur papier fin, avec des caractères neufs, et sans gravures, en 1803; — enfin, la quatrième édition, en 9 volumes in-18, avec gravures, Lyon, Ballanche, 1804. Ces six éditions forment donc en fait les 6e, 7e, 8e, 9e, 10e et 11e éditions d'*Atala* : j'ai pu toutes les retrouver, sauf la 10e (troisième édition du *Génie*). Et en attendant l'édition critique d'*Atala* que nous publierons prochainement, on trouvera ci-dessous, avec le texte tout primitif et le texte définitif de ce fragment, les variantes de toutes les éditions intermédiaires, sauf deux, la 2e et la 10e. Les crochets indiquent les passages ultérieurement retranchés.

« MERCURE DE FRANCE » (1er frimaire an IX).	« ATALA » (Édition définitive, 1805).
[*Lorsqu'une peuplade du nouveau monde, par quelque événement imprévu, est obligée d'abandonner son pays, le premier objet de ses soins est d'emporter, avec ses enfants, les ossements de ses ancêtres*]. Les jeunes guerriers *ouvrent* la marche, et les épouses la *ferment*. Les premiers *sont* chargés des saintes reliques; les secondes *portent* leurs	*Ces réflexions m'occupèrent toute la nuit* [1]. *Le lendemain, au point du jour, mes hôtes me quittèrent* [2]. Les jeunes guerriers *ouvraient* la marche, et les épouses la *fermaient*; les premiers *étaient* chargés des saintes reliques; les secondes *portaient* leurs nouveaux-nés : les vieillards *cheminaient* lentement au milieu, placés entre leurs

1. *Atala*, 1re, 3e, 4e et 5e éd. : toute la nuit [*au bord de la cataracte, que je contemplais à la lumière de la lune*]....
— *Atala*, 6e, 7e, 8e, 9e et 11e éd. : toute la nuit [*au bord de la cataracte.*]...
2. 1re éd. : mes hôtes *levèrent leur camp* [*pour continuer leur route dans la solitude*]....
— 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 11e éd. : mes hôtes *me quittèrent* [*pour continuer leur route dans la solitude*]....

nouveaux nés. Les vieillards *cheminent* lentement au milieu, placés entre leurs aïeux et leur postérité, [*entre ceux qui ne sont plus et ceux qui ne sont pas encore*], entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh! que de larmes *coulent alors dans les forêts, quand*, du haut de la colline de l'exil, on découvre, pour la dernière fois, le toit où l'on fut nourri, et le fleuve de sa cabane, qui continue de couler tristement à travers les champs solitaires de la patrie! [*Mes yeux ont été témoins d'une pareille scène...*]

Indiens infortunés, que j'ai vus errer dans les *forêts* du Nouveau Monde, avec les cendres de vos aïeux! Vous, qui m'aviez donné l'hospitalité, malgré votre misère! Je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui : car, j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes; et, moins heureux dans mon exil, je n'ai

aïeux et leur postérité [1], entre les souvenirs et l'espérance, entre la patrie perdue et la patrie à venir. Oh! que de larmes *sont répandues, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, lorsque* [2] du haut de la colline de l'exil, on découvre pour la dernière fois le toit où l'on fut nourri et le fleuve de la cabane qui continue de couler tristement [3] à travers les champs solitaires de la patrie!

Indiens infortunés que j'ai vus errer dans les *déserts* du Nouveau-Monde, avec les cendres de vos aïeux, vous qui m'aviez donné l'hospitalité malgré votre misère, je ne pourrais vous la rendre aujourd'hui, car j'erre, ainsi que vous, à la merci des hommes; et moins heureux dans mon exil, je n'ai point

1. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 11e éd. : leur postérité [*entre ceux qui n'étaient plus et ceux qui n'étaient pas encore*], entre les souvenirs...

2. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 11e éd. : Oh! que de larmes *troublent la solitude*, lorsqu'on abandonne ainsi la terre natale, *et que* du haut...

3. 1re éd. : de couler à travers...

— 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 11e éd. : de couler *tristement* à travers...

point [*comme vous,*] emporté les os de mes pères.
(P. 339-340.)

emporté les os de mes pères.
(*Atala-René*, par Fr.-Aug. de Chateaubriand, Paris, Le Normant, 1805, in-12, p. 227-228).

« Tout le monde, ajoutait Fontanes, sentira l'intérêt de ce morceau. On dit que l'auteur, qui s'annonce par un talent si rare, est un jeune homme que le vertueux Malesherbes aimait particulièrement. Forcé de fuir pendant la Terreur, après avoir vu massacrer une partie de sa famille, il traîne encore des jours malheureux. Espérons que le premier acte du gouvernement le rendra bientôt à sa terre natale. On est digne d'avoir une patrie, quand on en parle avec tant de sensibilité et de talent. Aussitôt que son ouvrage sera publié on s'empressera de l'annoncer au lecteur. »

*
* *

Le fragment qui suit[1] a été publié dans le *Mercure de France* du 1er prairial an IX (11 mai 1801),

1. Je n'ai pas cru, en rassemblant ces divers fragments épars des éditions avortées du *Génie du Christianisme*, devoir reproduire les extraits, plus ou moins arrangés d'ailleurs, que Chateaubriand a, de son propre aveu, faits de son futur livre dans sa fameuse *Lettre au citoyen Fontanes sur la 2e édition de l'ouvrage de Mme de Staël* (*Mercure de France* du 1er nivôse an IX, 22 décembre 1800). Je n'ai pas non plus tenu compte d'un article signé *Un Canadien*, paru dans le *Mercure* du 16 vendémiaire an X (8 octobre 1801), et qui est intitulé *Discussion historique sur les ruines trouvées au bord de l'Ohio, dans l'Amérique septentrionale, et dont il est parlé dans le voyage en Pensylvanie de M. Crèvecœur*. Cet article, démembré et un peu corrigé, a formé plus

sous ce titre : *Variétés : Fragment sur les mœurs et les instincts des oiseaux, tiré d'un ouvrage manuscrit sur l'Histoire naturelle.* Il n'est pas signé, et à la place habituelle de la signature, on lit la simple note que voici : « On donnera quelques autres fragments de cette Histoire naturelle dans les numéros prochains. » Mais Peltier, en reproduisant le morceau dans son *Paris* du 15 août 1801, lui donnait son véritable sous-titre : *Extrait de l'ouvrage inédit de Chateaubriand sur les Beautés morales et poétiques du Christianisme*[1].

tard, d'abord quelques lignes d'un chapitre du *Génie* (édition princeps, t. I, p. 143, depuis « On a découvert... » jusqu'à « pareilles traces. »), et puis, la longue note VI qui est relative à ce passage (édition princeps, t. V, p. 28).

1. Peltier accompagnait cet extrait d'une note qu'on ne lira pas ici sans intérêt. La voici :

« Nous sommes fâchés d'apprendre que la publication de la *Poétique du Christianisme*, par M. de Chateaubriand, dont nous avons déjà donné plusieurs extraits, se trouve retardée par le désir qu'a l'auteur de donner à son ouvrage toute la perfection dont il est susceptible. La moitié de l'édition en était imprimée, mais elle a été annulée à cause des changements que l'auteur a jugé à propos d'y faire. Nous n'aurons pas cet ouvrage avant la fin de l'année : il formera trois forts volumes in-8°.

« Mme de Genlis, qui vient de publier un ouvrage de piété intitulé : *les Heures*, sur lequel les plaisants ont déjà commencé à s'exercer, prépare en ce moment un autre ouvrage du genre de celui de M. de Chateaubriand; il aura pour titre : *Dictionnaire poétique de la Bible à l'usage des Artistes*, deux volumes in-8°.

« C'est pour contrarier d'avance l'effet que ces deux ouvrages pourraient produire en faveur des principes, que le chef actuel des Athées de Paris, Sylvain Maréchal, vient de publier un livre intitulé *Pour et contre la Bible, un volume in-8°, à Jérusalem, etc.* Nous ne pensons pas que la rage de l'impiété et du fanatisme anti-religieux ait jamais été portée au point où elle l'est dans ce livre blasphématoire... » (P. 347.)

« MERCURE DE FRANCE »
(1er prairial an IX).

Les oiseaux *marins* ont des lieux de rendez-vous, où ils *délibèrent* en commun des affaires de leur république; c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre, sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont appelé le Colombier, *à cause* qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. [*Nous passions les jours et les nuits à étudier les mœurs des oiseaux qui se rassemblaient sur ce rocher*; *les nuits sont pleines des secrets de la Providence*]. La multitude *de ces* oiseaux était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris, pendant le mugissement des [*plus furieuses*] tempêtes : [*C'était alors que nous entendions des sons qu'aucune autre oreille humaine n'a ouïs*]. *Tous* ces oiseaux *ont* des

ÉDITION DÉFINITIVE
(1828).

Les oiseaux *de mer* ont des lieux de rendez-vous, où ils *semblent délibérer* en commun des affaires de leur république : c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir, dans l'île Saint-Pierre [1], sur la côte opposée à une petite île que les habitants ont appelée le Colombier, *parce* qu'elle [2] en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps [3].

La multitude *des* oiseaux *rassemblés sur ce rocher* était si grande, que souvent nous distinguions leurs cris pendant le mugissement des tempêtes [4]. Ces oiseaux *avaient* [5] des voix extraordinaires, comme celles qui *sortaient* [6] des mers; *si* l'Océan *a sa* flore, *il a* aussi *sa* Philo-

1. La 1re éd. et suiv. mettent ici en note : « Ile à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur la côte de Terre-Neuve. »
2. 1re, 2e et 4e éd. : *à cause* qu'elle...
3. 1re, 2e et 4e éd. : [*Nous passions les jours et les nuits à étudier les mœurs des habitants de ce rocher ; les nuits sont pleines des secrets de la Providence.*]...
4. 1re, 2e et 4e éd. : des [*plus furieuses*] tempêtes...
5. 1re, 2e et 4e éd. : [*Tous*] ces oiseaux *ont...*
6. 1re, 2e et 4e éd. : celles qui *sortent...*

voix extraordinaires, comme celles qui *sortent* des mers. L'Océan, [*avec ses forêts de corail, où le varech attache ses mousses, et le fucus ses lianes, l'Océan qui*] *cache une* Flore [*dans ses déserts et des zéphirs dans ses grottes,*] *possède* aussi *des* Philomèles. Au coucher du soleil, le courlis siffle sur la pointe d'un rocher; *les* vagues *accompagnant* [*ses chants expirent tour à tour sur les grèves;*] c'est une des harmonies les plus *mélancoliques* qu'on puisse entendre; jamais l'épouse de Céix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes. Une parfaite intelligence régnait dans la *capitale de nos oiseaux* [*marins*]. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme *les Gaulois* plongeaient leurs enfants dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr [,*pour porter des dépêches au bout du monde*]; *c'est de là que sortaient aussi les* gardes nombreuses qui, par

mèle [1] *lorsqu'*au coucher du soleil, le courlis siffle sur la pointe d'un rocher, *et que le bruit sourd des* vagues *l'accompagne* [2], c'est une des harmonies les plus *plaintives* [3] qu'on puisse entendre; jamais l'épouse de Céix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes.

Une parfaite intelligence régnait dans la *république du Colombier* [4]. Aussitôt qu'un citoyen était né, sa mère le précipitait dans les vagues, comme *ces peuples barbares qui* plongeaient leurs enfants dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des courriers partaient sans cesse de cette Tyr *avec des* gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se *dispersaient* sur les mers [5] pour secourir

1. 1re éd. : *ses Philomèles...*
2. 1re, 2e et 4e éd. : l'accompagne [*en formant la base du concert*], c'est...
3. 1re, 2e et 4e éd. : les plus *mélancoliques...*
4. 1re, 2e et 4e éd. : la république *de nos oiseaux...*
5. 1re, 2e et 4e éd. : sur [*toutes*] les mers...

ordre de la Providence, se *dispersent* sur [*toutes*] les mers [*et sur tous les rivages*,] pour secourir les [*hommes et leurs*] vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue; le pilote les découvre [*de loin*] comme *des lièges* flottants sur l'onde : *averti par ce signe*, *il espère le port*, *et se précautionne contre le danger*. D'autres [,*comme le lumme*,] se cantonnent sur un récif, et sentinelles vigilantes, élèvent, pendant la nuit, une voix lugubre, pour écarter les navigateurs. D'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous *soupçonnons* que c'est pour la même raison que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante en raison de la violence de la tempête. *Que* de vaisseaux périraient dans les ténèbres, sans ces fanaux miraculeux, allumés par la Providence sur les écueils! Tous les accidents des mers, [*toutes les chances*] *du* calme et [*de*]

les vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue, *et deviennent un indice certain pour* le pilote *qui* les découvre flottants sur l'onde comme *les bouées d'une ancre* [1]; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous *présumons* que c'est pour la même raison que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante *parmi les brisants*, en raison de la violence de la tempête : *beaucoup* de vaisseaux [2] périraient dans les ténèbres sans ces fanaux miraculeux allumés par la Providence sur les écueils.

Tous les accidents des mers, *le flux et le reflux*, *le* calme et l'orage [3], sont pré-

1. 1re, 2e et 4e éd. : qui les découvre, comme *des lièges* flottants sur l'onde; d'autres...

2. 1re, 2e et 4e éd. : *que* de vaisseaux périraient...

3. 1re, 2e et 4e éd. : Tous les accidents des mers, [*toutes les chances du*] calme et *de* l'orage sont prédits...

l'orage, sont prédits par les oiseaux. La *mouëtte* descend sur une *plage déserte*, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent. L'alouette marine, en poussant un cri doux et triste, [*lui*] annonce, au contraire, le moment du reflux; enfin, les [*petites*] procellaria *vont s'établir* au milieu de l'Océan. [*Fidèles*] compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires et prophétisent *les tempêtes*. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité, quand le vent les jette à bord. C'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est *de même* qu'il le reçoit sous son toit de chaume, pendant les rigueurs de l'hiver. [*Ainsi*] ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. [*Il les rencontrent au moment*

dits par les oiseaux. La *mauve* descend sur une *grève*[1], retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent; l'alouette marine, *qui court le long du flot* en poussant un cri doux et triste, annonce[2] au contraire le moment du reflux; enfin, les procellarias *s'établissent*[3] au milieu de l'Océan. Compagnes[4] des mariniers, elles suivent la course des navires et prophétisent *la tempête*[5]. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité quand le vent les jette à bord; c'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est *ainsi*[6] qu'il le reçoit sous son toit de chaume pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence; ils trouvent dans un être faible le conseil

1. 1re, 2e et 4e éd. : sur une *plage* [*déserte*]...
2. 1re, 2e et 4e éd. : triste [*lui*] annonce...
3. 1re, 2e et 4e éd. : les [*petites*] Procellarias *vont s'établir*...
4. 1re, 2e et 4e éd. : [*Fidèles*] compagnes des mariniers...
5. 1re, 2e et 4e éd. : *les tempêtes*...
6. 1re, 2e et 4e éd. : et c'est *de même* qu'il le reçoit...

même où, exposés à mille fatigues, ils semblent abandonnés de toute la terre,] ils trouvent dans un être faible le conseil *et* l'espérance qu'ils chercheraient en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux, et des hommes infortunés, est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une *similitude* de mœurs et de destinées tout-à-fait attendrissante. Oh! que la nature est *belle, quand c'est un cœur simple* qui n'en recherche les merveilles que pour glorifier le Créateur!...

Dans les premiers âges du monde, [*quand l'homme était ignorant et heureux,*] c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que

ou l'espérance, qu'ils chercheraient *souvent* en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés est un de ces traits touchants qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une *ressemblance* de mœurs et de destinées tout à fait attendrissante. Oh! que la nature est *sèche* [1], *expliquée par des sophistes! mais combien elle paraît pleine et fertile aux cœurs simples* [2] qui n'en recherchent [3] les merveilles que pour glorifier le Créateur [4]!...

... Dans les premiers âges du monde [5], c'était sur la floraison des plantes, sur la chute des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers réglaient leurs

1. 1re, 2e et 4e éd. : qu'elle est sèche, [*qu'elle est vide,*] expliquée...

2. 1re, 2e et 4e éd. : mais *qu'*elle *est productive, qu'elle est* pleine *quand c'est un cœur simple...*

3. 1re éd. : qui n'en *fait voir* les merveilles...; — 2e et 4e éd. : qui n'en *retrace* les merveilles...

4. Il y a ici, dans toutes les éditions du *Génie*, deux pages qui manquent dans le texte du *Mercure*, mais dont la suppression, sans doute volontaire, est apparemment marquée par les points de suspension.

5. 1re, 2e et 4e éd. : du monde, [*quand l'homme était ignorant et heureux*], c'était sur...

les laboureurs et les bergers réglaient leurs travaux. De là, l'art de la divination chez certains peuples. On supposa que des animaux, qui prédisaient les saisons et les tempêtes, ne pouvaient être que les interprètes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poètes, à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous, nous *font voir* combien *cette manière de compter par les fastes de la nature était merveilleuse*, et quel charme elle répandait sur la vie. Dieu est un profond secret; l'homme, créé à son image, est pareillement incompréhensible; c'était donc une ineffable harmonie [*que*] de voir les périodes de ses jours, réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même. [*Les vents sonnaient les heures de sa vie, et les nuages portaient ses destinées. Ainsi l'on ne perdait jamais de vue la Providence, législatrice et véritable souveraine de ces peuples qui n'avaient point d'autre maître. Alors la joie était dans les cabanes. Les vieillards n'étaient point troublés dans leurs derniers instants, et leurs paroles paisibles fai-*

travaux. De là l'art de la divination chez certains peuples : on supposa que des animaux qui prédisaient les saisons et les tempêtes ne pouvaient être que les interprètes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poètes (à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste encore parmi nous) nous *montrent*[1] combien *était merveilleuse cette manière de compter par les fastes de la nature*, et quel charme elle répandait sur la vie. Dieu est un profond secret; l'homme, créé à son image, est pareillement incompréhensible; c'était donc une ineffable harmonie[2] de voir les périodes de ses jours réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même[3].

1. 1re, 2e et 4e éd. : nous *font voir* combien...
2. 1re, 2e et 4e éd. : harmonie [*que*] de voir...
3. 1re, 2e et 4e éd. : que lui-même. [*Les vents sonnaient les heures de sa vie, et les nuages portaient ses destinées.*] Sous les tentes...

saient la consolation des hommes.] Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettait tout en mouvement. Le patriarche faisait le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs, armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeants, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu [*qui ne trompe jamais*], commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivaient-elles en abondance? On savait que l'hiver serait long. La corneille commençait-elle à bâtir son nid *dès* janvier? Les pasteurs espéraient en avril les *fleurs* de mai. [*Que dis-je? On avait jusque dans son jardin d'excellents thermomètres, et l'écorce plus ou moins épaisse d'une liliacée prédisait toutes les variations de l'atmosphère.*] Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait

Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettait tout en mouvement; le patriarche faisait le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandait que les petits de l'alouette avaient été vus voltigeant, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu[1], commençait avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avaient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivaient-elles en abondance, on savait que l'hiver serait long. La corneille commençait-elle à bâtir son nid *au mois de* janvier[2], les pasteurs espéraient en avril les *roses*[3] de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avait *tel rapport*[4] avec l'épanouissement d'une *plante*[5], et les vieillards, qui meurent *ordinairement* en automne, tombaient avec les glands

1. 1re, 2e et 4e éd. : de Dieu [*qui ne trompe jamais*], commençait...
2. 1re, 2e et 4e éd. : *dès* janvier, les pasteurs...
3. 1re, 2e et 4e éd. : les *fleurs* de mai...
4. 1re, 2e et 4e éd. : avait *telle relation* avec...
5. 1re, 2e et 4e éd. : l'épanouissement d'une *fleur*; et les vieillards...

telle relation avec l'épanouissement d'une *fleur*, et les vieillards qui meurent *d'ordinaire* en automne tombaient avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou allongeant *les années*, [*annonçait la pleine lune pour la nouvelle, et*] promenait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur *n'avait* point *à craindre* que l'astronome, qui lui venait du ciel, se trompât : il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimas pour celui des *roses*, et ne ferait point entendre *aux solstices* d'hiver les chansons de l'été. Aussi [*tous*] les soins, [*tous*] les jeux, [*tous*] les plaisirs de l'homme champêtre étaient *écrits*, non *au* calendrier *menteur* d'un savant, mais *à la méridienne* infaillible de celui qui [*est le centre universel d'attraction, de celui qui a tracé le zodiaque et l'écliptique, de celui qui a calculé les heures de l'éternité, et*] *placé, pour le temps, au milieu des mondes,*

et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou allongeant *l'année*, promenait l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur *ne craignait* point[1] que l'astronome qui lui venait du ciel se trompât. Il savait que le rossignol ne prendrait point le mois des frimas pour celui des *fleurs*[2], et ne ferait point entendre *au solstice* d'hiver les chansons de l'été.

Aussi les soins, les jeux, les plaisirs[3] de l'homme champêtre étaient *déterminés* non *par le* calendrier[4] *incertain* d'un savant, mais *par les calculs*[5] infaillibles de celui qui *a tracé la route* du soleil. Ce souverain Régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées *à ses propres ouvrages*[6]; et dans ces jours d'innocence selon les

1. 1re, 2e et 4e éd. : *n'avait* point *à craindre* que l'astronome...
2. 1re, 2e et 4e éd. : celui des *roses*, et ne ferait...
3. 1re, 2e et 4e éd. : aussi [*tous*] les soins, [*tous*] les jeux, [*tous*] les plaisirs de l'homme...
4. 1re, 2e et 4e éd. : étaient *écrits* non *au* calendrier incertain...
5. 1re, 2e et 4e éd. : mais *à la méridienne* infaillible...
6. 1re, 2e et 4e éd. : empruntées *des plantes et des oiseaux;* et dans...

le cadran d'or du soleil. Ce souverain régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées *du temps et des oiseaux*; et dans ces jours d'innocence, c'était la voix des colombes qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servaient encore quelquefois de ces tables charmantes où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les nègres et les sauvages américains gardent cette manière de compter. Un *habitant* de la Floride vous dit : « La fille s'est mariée à l'arrivée du colibri. — L'enfant est mort, quand la non-pareille a mué. — Cette mère a autant de *petits guerriers* qu'il y a d'œufs dans le nid du pélican. »

(P. 355-359.)

saisons et les travaux, c'était la voix *du zéphyr ou de la tempête, de l'aigle ou de la colombe* [1], qui appelait l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravés les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les nègres et les sauvages américains gardent cette manière de compter. Un *Siminole* de la Floride vous dit : « La fille s'est mariée à l'arrivée du colibri. — L'enfant est mort quand la non-pareille a mué. — Cette mère a autant de *fils* [2] qu'il y a d'œufs dans le nid du pélican. »

(*Génie du Christianisme*, 1re partie, liv. V, chap. VIII; éd. Pourrat, t. I, p. 166-172.)

1. 1re, 2e et 4e éd. : et dans ces jours d'innocence, c'était la voix *des colombes* qui appelait...
2. 1re, 2e et 4e éd. : autant de *petits guerriers* qu'il y a...

*
* *

Le morceau qu'on va lire a été publié dans le *Mercure* du 1er thermidor an IX (20 juillet 1801)[1] sous le titre *Variétés : Éloge des médecins*. Il est signé Chateaubriand. Rien n'indiquerait, — sauf pourtant deux ou trois mots dans l'article qui précède, — que ce fragment dût faire partie du *Génie du Christianisme*; et en effet, à proprement parler, il n'y a pas été recueilli. Mais, outre que Peltier, en reproduisant ces pages dans son *Paris* du 31 juillet 1801, déclare formellement que cet *Éloge des médecins,* par Chateaubriand, est un « extrait des *Beautés poétiques du Christianisme* », nous avons une preuve matérielle qu'il est bien renseigné. Les dernières lignes, la citation de Gallien, se retrouvent dans les éditions diverses du *Génie,* au chapitre XIII du livre V de la première partie. Dans ce chapitre, intitulé l'*Homme physique*, Chateaubriand a visiblement développé deux ou trois indications ou notes de son *Éloge des médecins* qui, sans doute, devait être inséré à cette place, et probablement tenir lieu du chapitre sur l'*Homme physique*. Nous sommes donc bien là en présence d'un chapitre sacrifié et autant vaut dire inédit du *Génie du Christianisme* primitif.

1. La *Bibliothèque française*, ouvrage périodique rédigé par Ch. Pougens, a aussi publié dans son numéro de messidor an IX (juin-juillet 1801) un fragment du *Génie*, la *Nuit chez les sauvages d'Amérique*, qui avait déjà figuré du reste dans l'*Essai sur les Révolutions*. J'ai détaché cette page pour l'étudier à part dans le chapitre qui suit.

Voici d'ailleurs en quels termes le *Mercure* en annonçait la publication.

Dans un compte-rendu des *Œuvres chirurgicales* de Desault, par Bichat, le critique anonyme, qui signe G., conclut ainsi : « Au lieu d'un extrait détaillé que ne comportent ni l'ouvrage de Desault, ni ce journal, nos lecteurs nous sauront gré de transcrire cet *Éloge des médecins*, *Extrait d'un ouvrage inédit*. L'imagination et le talent leur devaient une réparation. » — Suit immédiatement l'article *Variétés*, que voici :

L'art merveilleux qui vient au secours de la vie remonte à l'origine des sociétés. Il a même dévancé le labourage, puisque la femme a porté des enfants avant qu'il y eût des moissons, et que le berceau de l'homme est chargé de douleurs. Le premier médecin qu'ait vu le monde a sans doute été quelque mère qui cherchait à soulager son enfant. La pitié et le génie étendirent ensuite la médecine à tous les hommes : l'une découvre le malade [1], l'autre trouve le remède.

On peut dire aussi qu'elle est fille de l'amitié et des héros. Le sauvage porte, dans les combats, le petit morceau de gomme qu'il doit appliquer sur la blessure d'un compagnon d'armes. Une feuille de nénuphar lui sert de compresse; pour bandages, il a des écorces de bouleau; pour instrument, ses dents et ses doigts. Celui-là est un médecin bien habile, qui tire du fond de son âme tout son enseignement et toute son expérience. *Un ami est la médecine du cœur*, a dit la Sagesse.

Nous voyons le même usage établi chez les patriarches et dans les siècles héroïques de la Grèce. Le nom même de *médecin*, emprunté du nom des *Mèdes*, rappelle cet antique Orient, si fameux par ses sages. Homère reconnaît quatre arts principaux, entre lesquels il nomme celui de médecin.

1. Peltier imprime : *la maladie*...

Les fils des rois, les guerriers les plus renommés au siège de Troie connaissaient les vertus des plantes. Patrocle, le plus doux des hommes, excellait à panser les blessures, et Achille était célèbre dans la science de Chiron. Quelquefois de belles princesses malheureuses fermaient les plaies des jeunes héros, dont elles étaient devenues les esclaves. On croyait que la médecine était descendue du ciel, et l'on disait qu'Apollon l'avait inventée lorsqu'il était pasteur chez Admète. Esculape est peut-être le seul dieu de la fable, dont la raison pardonne les autels.

Par une suite de ces mêmes idées qui attribuent quelque chose de divin à la médecine, les peuples chrétiens la remirent d'abord entre les mains des solitaires. On supposa que ceux qui guérissaient les âmes pouvaient aussi guérir les corps, et que l'ermite qui cueillait les baumes mystiques de la montagne de Sion, connaissait aussi le dictame qui apaise les douleurs des mortels. Des vierges se consacrèrent à cet art qui donne une seconde fois la vie. On eût dit que, pour payer ce tribut de douleurs maternelles auxquelles leur virginité les avait dérobées, les femmes se vouaient à une autre sorte de maternité bien plus longue et bien plus douloureuse.

Considérée sous tous les rapports, la classe des médecins ne saurait être trop respectée. C'est chez elle qu'on rencontre le véritable savoir et la véritable philosophie. Dans quelque lieu que vous soyez jeté, vous n'êtes pas seul, s'il s'y trouve un médecin. Les médecins ont fait des prodiges d'humanité. Ce sont les seuls hommes, avec les prêtres, qui se soient jamais sacrifiés dans les pestes publiques. Et quels philosophes ont plus honoré l'humanité qu'Hippocrate et Gallien? Cessons de ravaler une science admirable qui tient aux sentiments les plus nobles et les plus généreux; chantée par Homère et Virgile, elle réclame tout ce qu'il y a de beau en souvenirs. Les études auxquelles elle oblige sont immenses; elle nous donne une merveilleuse idée de nous-mêmes, puisque pour connaître seulement notre édifice matériel, il faut connaître toute la nature. Hippocrate, par une expression sublime, appelle notre corps l'*effigie* de l'homme : on pourrait aussi le comparer à un palais, dont, après la fuite de l'âme, le médecin parcourt les galeries solitaires, comme on visite

les temples abandonnés que jadis une divinité remplissait de sa présence.

Toutefois, je n'ignore pas qu'on a fait un reproche très grave aux médecins : on les a accusés d'athéisme; mais ce reproche me semble démenti par toute l'histoire. L'art qui demande le plus de raison et de sensibilité n'est point tombé dans le plus absurde et le plus froid des systèmes. Si le spectacle des douleurs humaines, trop souvent non méritées, a fait juger à la plupart des hommes qu'il devait y avoir un monde meilleur après celui-ci, les médecins n'ont-ils pas sans cesse sous les yeux cette grande preuve de notre immortalité? Enfin, dans tous les temps et dans tous les pays, les médecins les plus fameux ont été remarquables par leur piété. Hippocrate et Gallien, dans les siècles antiques, Niewentyt, Hervey, Boerhave, Haller, dans les siècles modernes, en sont la preuve. On soutient que l'anatomie et l'habitude de ne voir que les opérations de la matière jettent les médecins dans l'incrédulité; mais il me paraît que ce spectacle devrait plutôt produire l'effet contraire. On sait que la merveilleuse structure des parties du corps humain a toujours été mise au nombre des *causes finales* les plus frappantes.

Platon[1], Aristote[2], Cicéron[3], et une foule d'auteurs modernes[4] ont écrit, à ce sujet, des choses admirables. S'il s'est donc trouvé un Lamétrie qui n'a vu dans l'homme que la matière, il s'est aussi rencontré un Gallien qui y a découvert la Divinité.

Cet excellent homme, saisi tout à coup d'admiration, au milieu d'une analyse anatomique, laisse, pour ainsi dire, échapper le scalpel, et levant les bras vers le ciel, il s'écrie([a]) : « O toi qui nous as faits! en composant un dis-

1. *In Tim.* (*Note de Chateaubriand.*)

2. Arist., *De part. animal., lib. 3, cap. X.* (*Note de Chateaubriand.*)

3. *De nat. Deor.*, II, 56, 57. (*Note de Chateaubriand.*)

4. Niewentyt, *Exist. de Dieu*, liv. I, chap. XIII, page 181; Clark, Hancok, etc., etc., etc. (*Note de Chateaubriand.*)

(*a*) Ce dernier paragraphe se retrouve dans le *Génie du Christianisme* (1re partie, liv. V, chap. XIII). — Voici les variantes des diverses éditions. 1re, 2e et 4e éd. : *Galien*, saisi d'admiration au milieu d'une analyse anatomique *du corps humain,* laisse [*tout-*

cours si saint, je crois chanter un véritable hymne à ta gloire. Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvrages, que si je te sacrifiais ([a]) des hécatombes entiers de taureaux, et que je fisse ([b]) fumer les temples de l'encens des aromates les plus précieux ([c]). La véritable piété consiste à me connaître d'abord ([d]) moi-même; ensuite à enseigner aux autres quelle est la grandeur de ta bonté, de ton pouvoir et ([e]) de ta sagesse : ta bonté se montre dans l'égale distribution de tes présents, ayant réparti à chaque homme les organes qui lui sont nécessaires; ta sagesse se voit dans l'excellence de tes dons; et ta puissance dans l'exécution de tes desseins[1]. »

(*Mercure de France*, 1er thermidor an IX, p. 199-202.)

*
* *

Le morceau qui suit a paru dans le *Mercure* du 1er vendémiaire an X (23 septembre 1801) sous ce titre : *Variétés : Extrait du Génie du Christianisme, partie de l'Histoire naturelle.*

« MERCURE DE FRANCE » (1er vendémiaire an x).	ÉDITION DÉFINITIVE (1828).
Laissons aux imaginations vulgaires et corrompues à plaisanter jusqu'à la fadeur sur	*Notre siècle rejette avec hauteur tout ce qui tient de la merveille* [2]; *mais le serpent a sou-*

à-coup] échapper le scalpel, et s'écrie...; — 5e éd. et suiv. : laisse échapper le scalpel...

1. Gal. *De usu*, part. LIII, chap. x. (*Note de Chateaubriand.*)

(*a*) 1re éd. et suiv. : *qu'en* te *sacrifiant*... — Jusqu'à la 5e éd. exclusivement, Chateaubriand a fait « hécatombes » du masculin, et imprimé « entiers »; dans les 5e éd. et suiv., il a imprimé « entières ».

(*b*) 1re éd. et suiv. : et *qu'en faisant* fumer...

(*c*) 1re éd. et suiv. : de l'encens *le* plus *précieux*...

(*d*) 1re éd. et suiv. : à me connaître moi-même...

(*e*) 1re éd. et suiv. : de ton pouvoir, de ta sagesse...

2. 1re éd. : de la merveille : [*sciences, arts, morale, religion tout demeure désenchanté.*] Le serpent a souvent...; — 2e et 4e

la séduction du serpent; pour nous qui, dès notre enfance, nous sommes livrés à l'étude de la nature, et qui avons supporté la vie sauvage des déserts, pour rechercher les œuvres du Très-Haut, le serpent est souvent tombé sous nos yeux, et nous n'avons pu méconnaitre la malédiction dont il fut atteint après son crime. [*D'où viendrait cette secrète horreur, dont les hommes sont frappés à sa vue*?] Tout est mystérieux, caché, étonnant, dans cet incompréhensible reptile [2]. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux. On ne saurait dire où gît le principe de son déplacement; car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme

vent été l'objet de nos observations, et, si nous osons le dire, nous avons cru reconnaître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité que lui attribue l'Écriture [1]. Tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvements diffèrent de ceux de tous les autres animaux; on ne saurait dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes, et cependant il fuit comme une ombre; il s'évanouit magiquement, *il* reparaît, *et* disparaît *ensuite*, semblable à une petite fumée d'azur, *et* [3] aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu; tantôt, debout sur l'extrémité de sa

éd. : de la merveille : [sciences, arts, morale, religion, tout *reste* désenchanté]. Le serpent...

1. 1re éd. : cette subtilité *dont il est parlé dans* l'Écriture...

2. Tout ce développement se retrouve dans les variantes de l'édition de Londres, telles que les a publiées l'édition Furne. Nous allons le reproduire ici en soulignant au passage les divergences : « Laissons aux imaginations vulgaires et corrompues *plaisanter du* serpent jusqu'à la fadeur; pour nous qui, dès notre enfance, nous sommes livrés à l'étude de la nature et qui avons *bravé* la vie sauvage des déserts pour rechercher les œuvres du Très-Haut, *souvent le serpent est tombé sous nos yeux*, et nous n'avons pu méconnaître la malédiction dont il fut atteint après son crime. D'où viendrait *sans cela* cette secrète horreur dont les hommes sont *saisis* à sa vue? Tout est mystérieux, caché, étonnant, dans cet incompréhensible reptile.... »

3. 1re, 2e, 4e, 5e, 6e, 7e éd. : s'évanouit magiquement, reparaît, disparaît *encore*, semblable à une petite fumée d'azur, *ou* aux éclairs...

une ombre; il s'évanouit magiquement [*sous les yeux*], reparaît, disparaît *encore* : semblable à une petite fumée d'azur, *ou* aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue en feu; tantôt, debout sur l'extrêmité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse *sous* l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux. [*La danse d'Ariadne avait moins d'erreurs, le labyrinthe moins de sinuosités, que les méandres tracés par ce reptile.*] Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche; et, comme ses mouvements, elles ont [*tout*] le faux brillant et [*toutes*] les variétés trompeuses de la séduction. Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de *meurtres*, jeter à l'écart sa robe tachée de sang.

Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres

queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse *sous* l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux [1]. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche : *elles changent aux divers aspects* [2] *de la lumière*, et, comme ses mouvements, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de *meurtre*, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, *dans la crainte d'être reconnu*. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits

1. 1re éd. : surface des eaux. [*Le labyrinthe avait moins de sinuosités que les méandres tracés par ce reptile.*] Ses couleurs...
2. 1re, 2e et 4e éd. : changent *à tous les* aspects...

que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente *les* tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons [*extraordinaires*] qui glacent, brûlent ou tachent le corps de *la* victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes; ici, il fait entendre une sonnette; il siffle comme un aigle de *montagnes*, il mugit comme un taureau; [*son souffle exhale l'ambre ou la peste. Partout,*] objet d'horreur ou d'*adoration*, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie. [*Mélange de ce qu'il y a de plus horrible et de plus doux, de plus odieux et de plus grand, il favorise l'art d'Hippocrate ou les maléfices des Canidies; il sert aux vengeances des tyrans, et les filles du plaisir en font des bracelets et des colliers; il est banni de l'habitation de l'homme, et, sur la table des rois, il orne les plus beaux vases antiques; il se plaît dans les fanges de la terre, et pourtant, génie familier des poètes, il goûte à*

monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des mois entiers, fréquente *des* [1] tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons qui glacent, brûlent ou tachent le corps de *sa* victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes; ici, il fait entendre une sonnette; il siffle comme un aigle de *montagne*; il mugit comme un taureau [2]. *Il s'associe naturellement aux idées morales ou religieuses, comme par une suite de l'influence qu'il eut sur nos destinées* : objet d'horreur ou d'*admiration* [3], les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie;

1. 1re et 5e éd. : fréquente *les* tombeaux...
2. 1re éd. : un taureau. Objet d'horreur..,; — 2e et 4e éd. : un taureau. Il s'associe naturellement à [*toutes*] les idées morales ou religieuses...
3. 1re, 2e, 4e, 5e, 6e et 7e éd. : ou d'*adoration*, les hommes...

l'ambroisie des Muses.] Le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à son caducée; aux enfers, il arme *le fouet* des Furies; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence : ses regards enchantent les oiseaux, dans les airs; et, *dans* la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais [*en punition du langage perfide qu'il fit entendre à notre mère,*] il se laisse lui-même charmer par de doux sons; et, pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet [*de l'année*] 1791, nous voyagions dans le haut Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onnontagues. Un jour que nous [*nous*] étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes *entre* dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte. Il voulut nous *amuser* et s'avança contre le serpent, avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le [*superbe*] reptile se forme

le mensonge l'appelle, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence à [1] son caducée. Aux enfers, il arme *les fouets* des furies; au ciel, l'éternité en fait son symbole. Il possède encore l'art de séduire l'innocence; ses regards enchantent les oiseaux dans les airs; et *sous la fougère de* la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse lui-même charmer par de doux sons, et pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le haut Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent à sonnettes *entra* dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous *divertir*, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile [2] se forme en spirale, aplatit sa tête, enfle

1. 1re et 2e éd. : l'éloquence *a* son caducée...
2. 1re et 2e éd. : le [*superbe*] reptile...

[*tout à coup*] en spirale, aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante. *Sa double langue brandit* comme deux flammes; ses yeux sont *des* charbons ardents. Son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge. Sa peau dilatée devient terne et écailleuse, et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte. Le serpent fait un mouvement de surprise et retire la tête en arrière [; *il ferme peu à peu sa gueule enflammée*]. A mesure *que l'effet magique le frappe*, ses yeux perdent leur âpreté; les vibrations de sa queue se ra-

ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante ; *il brandit sa double langue* [1] comme deux flammes; ses yeux sont *deux* charbons ardents; son corps gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge; sa peau dilatée devient terne et écailleuse; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte; le serpent fait un mouvement de surprise, et retire sa tête en arrière. A mesure *qu'il est frappé de l'effet magique*, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'af-

1. 1re, 2e, 4e et 5e éd. : *Sa double langue brandit* comme deux flammes... — La correction a dû être ici suggérée à Chateaubriand par Boissonade. Celui-ci écrivait à Chateaubriand, le 18 mars 1808, une lettre que j'ai publiée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* du 15 avril 1898, et dans laquelle, lui soumettant diverses observations grammaticales au sujet d'une nouvelle édition du *Génie du Christianisme*, il lui disait : « Dans ce beau récit du serpent enchanté par la flûte d'un Canadien, je crois que le mot *brandit* ne peut pas être neutre, et la phrase : « Sa double langue *brandit* comme deux flammes » n'est pas assez correcte. » — Il me paraît moins sûr qu'à Boissonade que, même dans sa première version, Chateaubriand ait employé *brandit* au sens neutre; et c'est peut-être pourquoi il n'a corrigé sa phrase qu'en 1816.

lentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt *par degré*. Moins *perpendiculaire* sur *sa* ligne spirale, les orbes du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment, le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons *lents* et monotones. Le reptile *baissant* son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne; s'arrêtant lorsqu'il s'arrête et recommençant à le suivre *aussitôt qu'il* commence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux. A cette

faiblit et meurt *peu à peu*. Moins *perpendiculaires* sur *leur* ligne spirale, les orbes du serpent charmé [1] s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment, le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons *doux* [2] et monotones; le reptile *baisse* son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre *quand* il commence [3] à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux [4] : à cette

1. 1re, 2e et 4e éd. : du serpent charmé [*par degrés*] s'élargissent...
2. 1re et 2e éd. : sons *lents* et monotones...
3. 1re, 2e, 4e, 6e et 7e éd. : quand il *recommence* à s'éloigner.
4. 1re, 2e et 4e éd. : « à peine leurs yeux, à cette merveille de la mélodie. Il n'y eut qu'une seule voix... » — J'imagine que cette

merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.	merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée, pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.
(P. 38-82.)	(*Génie du Christianisme*, 1re partie, liv. III, chap. II; éd. Pourrat, t. I, p. 100-103).

*
* *

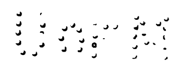
Les fragments qui vont suivre sont empruntés à l'article que Peltier a publié dans son *Paris* du 27 avril 1802 sous le titre: « *Fragments de l'ouvrage de Chateaubriand* (*Génie du Christianisme*) : *Migrations des oiseaux*; *Tableau du Déluge*; *le Baptême*; *Sur les Tombeaux*; *Saint-Denys* ». Il faisait suivre ces extraits de la note que voici :

« La police a fait faire à l'auteur de cet ouvrage de nombreuses corrections avant d'en permettre la publication; ce dernier morceau entre autres a été étrangement mutilé; nous le donnons tel qu'il a été composé originairement, et non point suivant l'édition qui circule. »

Peltier exagérait quelque peu. On en jugera d'ailleurs. Nous avons reproduit les deux seuls passages qui présentassent quelques variantes.

« PARIS » (27 avril 1802).	ÉDITION DÉFINITIVE (1828).
On voyait autrefois, près de Paris, des sépultures fa-	On voyait autrefois, près de Paris, des sépultures fa-

ponctuation, qui me semble fausser le sens du passage, était une inadvertance.



meuses entre [*toutes*] les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y puisaient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme saint Grégoire : Ce royaume est réellement *la* plus *grande* entre les nations. Mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la Mort; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : Comment le temple d'Hammon a disparu sous les sables des déserts?...

..... Lecteurs chrétiens! si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leurs *cercueils*, et fixer sur nous leurs regards [*étincelants*], à la lueur de cette lampe [*sépulcrale*]? Oui, nous les voyons tous se lever à demi, ces spectres *de* rois; [*nous distinguons leur race,*] nous les reconnaissons, nous osons

meuses entre [1] les sépultures des hommes. Les étrangers venaient en foule visiter les merveilles de Saint-Denis. Ils y puisaient une profonde vénération pour la France, et s'en retournaient en disant en dedans d'eux-mêmes, comme saint Grégoire : Ce royaume est réellement *le* plus *grand* parmi [2] les nations; mais il s'est élevé un vent de la colère autour de l'édifice de la Mort; les flots des peuples ont été poussés sur lui, et les hommes étonnés se demandent encore : Comment le temple d'Ammon a disparu sous les sables des déserts?...

..... Lecteurs chrétiens [3], *pardonnez aux larmes qui coulent de nos yeux en errant au milieu de cette famille de saint Louis et de Clovis*. Si tout à coup, jetant à l'écart le drap mortuaire qui les couvre, ces monarques allaient se dresser dans leurs *sépulcres* [4], et fixer sur nous leurs regards [5], à la lueur de cette lampe! [6]... Oui, nous les voyons tous se lever à de-

1. 1re, 2e et 4e éd. : entre [*toutes*] les sépultures...
2. 1re éd. : *Cette nation* est réellement *la* plus *grande entre* les nations..; — 2e et 4e éd. : Ce royaume est réellement le plus grand *entre* les nations...
3. 1re éd. : Lecteurs chrétiens, si tout à coup...
4. 1re, 2e et 4e éd. : dans leurs *cercueils*, et fixer...
5. 1re, 2e et 4e éd. : leurs regards [*étincelants*] à la lueur...
6. 1re, 2e et 4e éd. : de cette lampe [*sépulcrale*]!.. Oui...

interroger ces majestés du tombeau. Eh bien! peuple royal de fantômes, dites-le nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne? Le trône vous tente-t-il encore?... [*Charles, consens-tu à replacer sur ta tête le chaperon bleu et rouge? Grand Henri, veux-tu renaître pour retomber sous le couteau de tes sujets? Et toi, fameux Louis, rentre dans ton Versailles, et tes secondes cendres seront, comme les premières, l'objet de la fureur de ce peuple que tu fis tout ce qu'il est!...*] Mais d'où vient ce profond silence? d'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils!

(P. 265-266.)

mi, ces spectres *des* [1] rois [2]; nous les reconnaissons, nous osons interroger ces majestés du tombeau. Eh bien! peuple royal de fantômes, dites-le nous : voudriez-vous revivre maintenant au prix d'une couronne? Le trône vous tente-t-il encore?... Mais d'où vient ce profond silence? D'où vient que vous êtes tous muets sous ces voûtes? Vous secouez vos têtes royales, d'où tombe un nuage de poussière; vos yeux se referment, et vous vous recouchez lentement dans vos cercueils!

(*Génie du Christianisme*, 4e partie, livre II, chap. VIII; éd. Pourrat, t. III, p. 18; 20-21.)

*
* *

Enfin, j'ai cru bon de joindre à ces fragments épars du *Génie* primitif, à titre d'échantillons tout au moins, quelques pages extraites des « variantes de l'édition de Londres ». J'ai choisi trois morceaux

1. 1re éd. : ces spectres *de* rois...
2. 1re, 2e, 4e, 5e, 6e et 7e éd. : rois; [*nous distinguons leur race,*] nous les reconnaissons....

qui, à divers points de vue, m'ont paru particulièrement intéressants.

Voici d'abord une page qui ne figure dans aucune des éditions du *Génie du Christianisme*. Elle devait faire suite immédiatement au morceau célèbre sur le serpent que nous avons cité plus haut, et se rattachait directement à la dernière phrase : « Il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper. »

Voilà pourtant ce que la philosophie du jour rejette avec hauteur. Nos observateurs de cabinet rient quand ils lisent les psaumes (si toutefois ils lisent les psaumes) : *furor illis (peccatoribus) secundum similitudinem serpentis; sicut aspidis surditas, et obturantis aures suas.*

On voit bien pourquoi ils refusent de croire à ceci; mais, quoi qu'il en soit, David en savait plus qu'eux. M. de Buffon lui-même ne peut le disputer en science, en grâce et en force, à cette société de naturalistes, les Moïse, les Job, les David, les Salomon, les Isaïe, les Jésus fils de Sirach; et qu'y a-t-il donc, après tout, de si impossible à la puissance de Dieu dans l'effet de la musique sur plusieurs animaux? Celui qui a donné tant de soupirs aux ondes, aux vents, aux forêts, celui qui tient le soleil comme une lyre d'or entre ses mains, ne pourra-t-il, sans la permission d'un athée, charmer un reptile par des sons, et lui sera-t-il plus difficile de donner une oreille harmonieuse au serpent que d'attacher une sonnette à sa queue?

Que ceux qui regrettent la religion et les mœurs de l'antiquité voient ici d'un coup d'œil les deux vertus, la vertu chrétienne et la vertu païenne, et les deux philosophies, l'une selon Jésus de Nazareth, l'autre selon Zénon du Portique. Le premier se montre à nous dans la condition la moins relevée; le second est placé sur le trône de l'univers. Celui-là est l'humble Juste, mourant pour avoir défendu ses frères, et écrivant cette simple et touchante apologie de la vertu et de la religion; celui-ci est le célèbre Marc-Aurèle, faisant du crime son trésor royal, dictant

l'athéisme dans ses sentences, et répandant le sang innocent : qu'on choisisse.

(*Œuvres compl. de Chateaubriand*, éd. Furne, t. XII, p. 587-588).

*
* *

Voici maintenant un fragment qui devait primitivement faire partie du *Génie*. L'édition Furne le rattache au chapitre XI du livre V de la première partie, intitulé *Des Plantes et de leurs Migrations*. Chateaubriand en a fait définitivement le prologue d'*Atala*. Pour les différentes éditions d'*Atala*, je renvoie à ce que j'en ai dit plus haut.

ÉDITION DE LONDRES (1799 ou 1800).	« ATALA » (Édition définitive, 1805).
[*Il est difficile de se faire une idée de la navigation intérieure, dont la nature a disposé les canaux dans cette partie du Nouveau-Monde. Des millions de fleuves se croisent, se quittent, se mêlent de nouveau, se nouent, se dénouent en cent manières. Les uns tombent du sommet d'une montagne, tels que le Kanhaway; les autres forment des rapides tumultueux sous des rives perpendiculaires de cinq cents pieds d'élévation, tels que le*	*Quatre grands fleuves, ayant leurs sources dans les mêmes montagnes, divisaient ces régions immenses : le fleuve Saint-Laurent qui se perd à l'est dans le golfe de son nom, la rivière de l'Ouest qui porte ses eaux à des mers inconnues, le fleuve Bourbon qui se précipite du midi au nord dans la baie d'Hudson, et le Meschacebé*[1], *qui tombe du nord au midi*[2] *dans le golfe du Mexique.* *Ce dernier fleuve, dans un*

1. Ici, dans la 1re édition d'*Atala*, et suiv., la note que voici : « Vrai nom du Mississipi ou Meschassipi. »

2. *Atala*, 1re, 3e, 4e et 5e éd. : qui, [*descendant*] *du nord au midi, s'ensevelit* dans le golfe...

Kentucky; d'autres ouvrent lentement leurs vastes plis à travers les forêts et les savanes, tels que la Kauk. Tous ces fleuves, en descendant les uns dans les autres et formant les branches d'une seule chaîne, varient leurs confluents selon leur plus ou moins de pureté et le plus ou moins de vitesse de leur cours. L'Ohio *apporte tranquillement au* Meschacebé *la collection des belles ondes qu'il dérobe aux urnes du Kentucky, du Scioto, du* Ouabache *et du* Tenase; *tandis que le* Missouri *darde, comme une écluse, son eau blanche à travers l'antre des fleuves, le coupe obliquement en Y, dont une large barre va frapper le bord opposé, rebondit, et, contraint alors de se mêler à son rival, le précipite avec lui dans la mer en colorant ses ondes.*]

Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver, quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, [*c'est alors qu'il se fait dans les eaux de la solitude des embarcations dignes de sa pompe sauvage. Le temps, comme un puissant bûcheron,*]

cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée que les habitants des États-Unis appellent le nouvel Eden, et à laquelle [1] *les Français ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du* Meschacebé, le Missouri, *l'Illinois, l'Akanza,* l'Ohio, le Wabache, le Tenase, *l'engraissent de leur limon et la fertilisent de leurs eaux.*

Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, les arbres déracinés *s'assemblent* sur les sources [2]. *Bientôt les* vases les *cimentent, les* lianes *les enchaînent, et des plantes y*

1. 1re, 3e, 4e, 5e et 6e éd. : et à *qui* les Français...
2. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 9e et 10e éd. : pans entiers de forêts, *le Temps assemble sur* [*toutes*] *les sources les arbres déracinés....* — 11e éd. : *les arbres déracinés s'assemblent sur* [*toutes*] *les sources....*

assemble sur [*toutes*] les sources les arbres déracinés : *il les unit avec des* lianes, *il* les *cimente avec des* vases [*et des argiles*]; *il y plante de jeunes arbrisseaux et lance son ouvrage sur les ondes.* Charriés par les vagues écumantes, *ces radeaux débouchent de toutes parts sur le* Meschacebé. Le [*vieux*] fleuve s'en empare [*à son tour,*] *et se charge d'aller les placer à son embouchure, pour y former une nouvelle branche et multiplier ses cornes avec ses années.* [*Monté sur ces vastes trains de bois, il les dirige avec son trident et repousse l'un et l'autre rivage;*] par intervalles il élève sa [*grande*] voix en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des tombeaux indiens et *des troncs des arbres, comme* le Nil *autour des pyramides et des colonnes égyptiennes.* Mais [,*comme*] la grâce est

prenant racine de toutes parts, achèvent de consolider ces débris[1]. Charriés par les vagues écumantes, *ils descendent au* Meschacebé[2]. Le fleuve s'en empare[3], *les pousse au golfe Mexicain, les échoue sur des bancs de sable et accroît ainsi le nombre de ses embouchures*[4]. Par intervalle, il élève sa voix[5], en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour *des colonnades des forêts et des pyramides* des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature : tandis[6] que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter le long des rivages, des îles *flottantes* de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavil-

1. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 9e et 10e éd. : *Il les unit avec des* lianes, *il les cimente avec des* vases, *il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes...*

2. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 9e et 10e éd. : *ces rameaux* descendent [*de toutes parts*] au Meschacebé....

3. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 9e, 10e et 11e éd. : Le [*vieux*] fleuve s'en empare....

4. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 9e et 10e éd. : empare, [*et*] les pousse *à son embouchure, pour y former une nouvelle branche....*

— 11e éd. : ... et accroît le nombre...

5. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 9e, 10e et 11e éd. : il élève sa [*grande*] voix...

6. 1re, 3e, 4e, 5e, 6e 7e, 9e, 10e et 11e éd. : *et* tandis que..

toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature, tandis que le courant du milieu entraîne [*rapidement*] vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courants latéraux remonter [*tranquillement*,] le long des rivages, des îles de pistia et de nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons [, *à l'extrémité d'un mât de quinze à seize pouces*]. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant *aux vents* ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

(*Œuvres compl. de Chateaubriand*, éd. Furne, t. XII, p. 599.)

lons[1]. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant *au vent* ses voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse retirée du fleuve.

(*Atala-René*, par Fr.-Aug. de Chateaubriand. Paris, Le Normant, 1805, in-12, p. 2-5.)

*
* *

Enfin, voici une page sur la *Henriade* de Voltaire, dont la substance se retrouve bien dans les diverses éditions du *Génie*, mais dont la forme, on le verra, a été singulièrement adoucie.

1. La 5e édition écrit : *papillons* : faute évidente d'impression.

ÉDITION DE LONDRES (1799 ou 1800).

Il ne faut pas accuser la religion chrétienne si la Henriade, considérée comme poème épique, est la production la plus sèche qui soit jamais sortie du cerveau d'un auteur. M. de Voltaire doit au christianisme le peu de beaux traits répandus dans son épopée; et c'est précisément pour n'avoir pas cru à Jésus-Christ qu'il ne nous a laissé que l'amplification d'un écolier qui se trouvait assez savant en sortant du collège pour faire l'Iliade et pour ne pas croire au Dieu de ses pères.

Lorsque prenant la Henriade nous venons à ce vers :

Descends du haut des cieux, auguste Vérité,

ÉDITION DÉFINITIVE (1828).

Si un plan sage, une narration vive et pressée, de beaux vers, une diction élégante, un goût pur, un style correct, sont les seules qualités nécessaires à l'Épopée, la Henriade est un poème achevé; mais cela ne suffit pas : il faut encore une action héroïque et surnaturelle[1]. *Et comment Voltaire eût-il fait un usage heureux du merveilleux du christianisme, lui dont les efforts tendaient sans cesse à détruire ce merveilleux? Telle est néanmoins la puissance des idées religieuses, que l'auteur de la Henriade* doit au *culte même qu'il a persécuté*[2], *les morceaux les plus frappants de son poème épique*[3], *comme il lui doit les plus belles scènes de ses tragédies*[4].

Une philosophie modérée[5],

1. 1re éd. : *Si la Henriade, malgré la perfection de la narration, et la beauté des vers, dans quelques chants, n'est pas une excellente épopée, ce n'est pas parce que la machine est puisée dans le christianisme*; *mais au contraire parce que l'auteur n'était pas chrétien....* — 2e et 4e éd. : Si un plan sage, une narration *parfaite*, de [*très*] beaux vers, une diction élégante, un goût pur, un style correct [*et limpide*] sont les seules qualités...

2. 1re éd. : n'était pas chrétien. *M. de Voltaire* doit *même à la religion* qu'il a persécutée les morceaux épiques...; — 2e et 4e éd. : Et comment [*M. de* Voltaire eût-il fait un usage heureux du christianisme, lui dont [*tous*] les efforts...

3. 1re éd. : de son poème épique *et* les plus belles scènes...

4. 1re éd. : de ses tragédies. [*Il faut que chaque chose soit mise en son lieu.*] Une philosophie...

5. 1re, 2e et 4e éd. : Une philosophie *sage*, une morale...

le livre nous tombe des mains. Un poème épique où l'on invoque la Vérité! Cet ouvrage qui

Se soutient par la fable et vit de fiction.

Est-il possible qu'on ait loué cette sottise philosophique comme une chose qui annonçait la supériorité de notre siècle sur ceux d'Homère, d'Aristote et d'Horace? Comment n'a-t-on pas été frappé au premier coup d'œil de la bévue du poète? N'était-ce pas pour avoir été des conteurs trop fidèles que Stace et Silius Italicus sont restés

De froids historiens d'une fable insipide.

Le Tasse qui traitait, [*comme M. de Voltaire*,] un sujet chrétien, [*s'y est pris d'une tout autre façon dans l'invocation de son poème, lorsqu'il*] a fait ces vers

une morale froide et sérieuse[1] *conviennent à la Muse*[2] *de l'histoire; mais cet*[3] *esprit de sévérité, transporté à l'Épopée, est peut-être un contre-sens. Ainsi, lorsque Voltaire s'écrie, dans l'invocation de son poème :*

Descends du haut des cieux, auguste Vérité,

il est tombé, ce nous semble, dans une méprise[4]. *La poésie épique*

Se soutient par la fable et vit de fiction.

Le Tasse, qui traitait[5] un sujet chrétien a fait ces vers charmants, d'après Platon et Lucrèce[6] :

Sai, che là corre il mondo, ove piu versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnasso, etc.

1. 1re éd. : une morale froide et *sévère* conviennent...
2. 1re éd. : conviennent *au génie* de l'histoire...
3. 1re éd. : mais *ce* [*même*] esprit de sévérité...
4. 1re éd. : un contre-sens. Lorsque [*M. de*] Voltaire *invoque la vérité au commencement* de son poème, *il peut se faire qu'il soit* tombé dans une méprise;... — 2e et 4e éd. : Ainsi lorsque [*M. de*] Voltaire s'écrie..., il est tombé, ce nous semble, dans une [*grande*] méprise....
5. 1re, 2e et 4e éd. : qui traitait *aussi* un sujet...
6. Ici, la note que voici dans toutes les éditions : « *Plat., De lege, lib. III*; « Comme le médecin qui, pour sauver le malade, mêle à des breuvages flatteurs les remèdes propres à le guérir, et jette au contraire des drogues amères dans les aliments qui

charmants, d'après Platon et Lucrèce :

Sai, che là corre il mondo ove piu versi
Di sue dolcezze il lusinghier Parnasso, etc.

« Là il n'y a pas de poésie où il n'y a point de menterie », dit Plutarque [*dans son traité de la manière de lire les poètes*].

(*Œuvres complètes de Chateaubriand*, éd. Furne, t. XII, p. 617-618.)

« Là il n'y a point de poésie où il n'y a point de menterie, » dit Plutarque[1].

(*Génie du Christianisme*, seconde partie, livre I, chap. V ; édition Pourrat, t. I, p. 265-266.)

On pourra maintenant se rendre plus nettement compte de la nature des corrections et des retouches que Chateaubriand a fait subir à son livre, et de l'intérêt que pourrait offrir une édition critique complète d'*Atala* et de *René*, mais surtout du *Génie du Christianisme*.

lui sont nuisibles, etc. » Lucrèce : *Ac veluti pueris absinthia tetra medentes*, etc.

« Si l'on disait que le Tasse a aussi invoqué la vérité, nous répondrions qu'il ne l'a pas fait comme [*M. de*] Voltaire. La vérité du Tasse est une *muse*, un ange, je ne sais quoi jeté dans le vague, quelque chose qui n'a pas de nom, *un être chrétien*, et non pas la *vérité* directement personnifiée, comme celle de la Henriade. »

1. 1re éd. (en note) : « Dans son traité *de la manière de lire les poètes*. »

HISTOIRE DES VARIATIONS
D'UNE PAGE DE CHATEAUBRIAND

16 octobre 1903.

Dans un intéressant article de la *Revue de Paris* [1], du 1er février 1903, M. Antoine Albalat, étudiant *les Corrections de Chateaubriand*, a cité et ingénieusement commenté une page, d'ailleurs célèbre, du *Génie du Christianisme*, que le grand écrivain avait lui-même empruntée à son *Essai sur les Révolutions*. Ce livre curieux, ce livre « étonnant », comme l'appelait, paraît-il, Armand Carrel, a ainsi fourni à Chateaubriand plus d'un trait, plus d'un « motif » de ses futurs ouvrages, et ce n'est pas seulement dans le *Génie*, dans *Atala* et *René*, c'est jusque dans les *Martyrs* que l'on pourrait suivre et reconnaître les traces de sa première œuvre : on trouve déjà dans l'*Essai* un premier crayon de Velléda [2]. Le livre se terminait par un chapitre

1. Recueilli dans *le Travail du style enseigné par les corrections manuscrites des grands écrivains*, Paris, A. Colin, 1903.

2. « Plein d'une horreur religieuse, avec le Gaulois à la chevelure bouclée, aux larges bracha, à la tunique courte et serrée

intitulé : *Nuit chez les sauvages de l'Amérique*, et c'est de ce chapitre, l'un des plus beaux hors-d'œuvre de cet ouvrage où on ne les compte plus, que Chateaubriand a extrait l'admirable page descriptive à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure. Il ne s'en était point caché, du reste, et c'est lui-même qui a pris soin d'inviter ses lecteurs à la comparaison qu'a esquissée M. Albalat. Quand, en 1826, il réimprima, — pour le réfuter, — son *Essai sur les Révolutions*, parvenu au passage qui nous occupe, il joignit à son texte primitif la note suivante : « Ici commence la description d'une nuit que l'on retrouve dans le *Génie du Christianisme*, liv. V, chap. XII, intitulé : *Deux Perspectives de la nature*. On peut, en comparant les deux descriptions, voir ce que le goût m'a fait changer ou retrancher dans mon second travail. »

Et M. Albalat, prenant Chateaubriand au mot, s'est contenté d'opposer l'un à l'autre le texte de l'*Essai* au texte tel qu'il le trouvait dans la première édition du *Génie*. Il ignorait sans doute, — à Dieu ne plaise que je lui en fasse un reproche! —

par la ceinture de cuir, on se plaît à assister, dans un bois de vieux chênes, autour d'une grande pierre, aux mystères redoutables de Teutatès; la jeune fille, à l'air sauvage et aux yeux bleus, est auprès; ses pieds sont nus, une longue robe la dessine; le manteau de canevas se suspend à ses épaules; sa tête s'enveloppe du kerchef, dont les extrémités, ramenées autour de son sein et passant sous ses bras, flottent au loin derrière elle... » (*Essai sur les Révolutions*, édition princeps, Londres, 1797, t. I, p. 220-221.) — « L'*Essai historique*, a dit Chateaubriand à deux reprises dans ses notes de 1826, comme *les Natchez*, est la mine d'où j'ai tiré la plupart des matériaux employés dans mes autres écrits. »

que le texte primitif, dans l'intervalle, avait été modifié à *deux* reprises, et que le texte même de 1802 a subi, dans les éditions ultérieures du *Génie*, *deux* remaniements successifs : de telle sorte que, en deux ouvrages, nous n'avons pas moins de *six* versions différentes du même passage. Je ne crois pas qu'il y ait, dans l'œuvre tout entière de Chateaubriand, de page qui nous permette de mieux suivre, presque année par année, et, notons-le, à l'époque décisive de la formation de son génie d'écrivain, les scrupules, les procédés et les progrès de cet incomparable artiste.

Quand il publia pour la première fois ce morceau en 1797, il avait, à n'en pas douter, — et c'est bien pour cela qu'il l'avait placé à la fin de son livre, — compté sur l'effet qu'il produirait pour lui conquérir la sympathie et l'attention de ses lecteurs. Son attente ne fut pas entièrement déçue. Dans une note qu'il écrivait, peu après la publication de l'*Essai*, sur un exemplaire qui nous a été heureusement conservé[1], Chateaubriand

1. Cet exemplaire qu'on est convenu d'appeler, je ne sais trop pourquoi, l' « exemplaire confidentiel », avait été acquis par Sainte-Beuve, qui en a usé à plus d'une reprise contre Chateaubriand. A la mort de Sainte-Beuve, il a été racheté par la famille du grand écrivain. Mais toutes les notes manuscrites en ont été reproduites dans l'édition in-8° de l'*Essai* qu'a publiée la librairie Garnier. — Il n'est pas vrai, comme on va le répétant partout, que l'*Essai sur les révolutions* ait été publié sous l'anonyme. En voici le titre exact : *Essai* | *historique, politique et* | *moral, sur les* | *Révolutions* | *anciennes et modernes,* | *considérées* | *dans leurs rapports* | *avec* | *la Révolution françoise.* | par FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND. | *Dédié à tous les Partis.* | *Experti invicem sumus Ego ac Fortuna.* | Tacite | A Londres | : Se trouve

s'exprimait ainsi : « Toute cette nuit est connue des gens de lettres de Paris : on l'a fort applaudie. Reste à savoir ce que le public en pensera. Mais le public! Combien faut-il de *sots* pour former un public? disait Chamfort. » — Est-ce ici une allusion à des lectures que Chateaubriand aurait faites de ce fragment à son retour d'Amérique, ou à des lettres ou articles de journaux qu'il aurait reçus après la publication de son livre? Je ne sais. En tout cas, le seul article français contemporain que je connaisse sur l'*Essai* mentionne ces pages avec de grands éloges :

« L'auteur, écrit le journaliste anonyme, l'auteur sort de temps en temps de son cadre et présente à son lecteur, comme points de repos, des morceaux qui ne tiennent pas immédiatement à son sujet. Dans ces espèces de *hors-d'œuvre*, il raconte des faits qu'il a recueillis dans ses voyages, ou les sensations qu'il y a éprouvées, ainsi que dans le chapitre intitulé : *Nuit chez les sauvages d'Amérique*, tableau délicieux de ce qui lui arriva en traversant les nations indiennes pour aller visiter la fameuse cataracte de Niagara [1]. »

chez J. Deboffe; à Hambourg, chez J.F. | Fauche; à Paris, chez Le Miere. | 1797.

1. *Le Républicain français* du 8 messidor an V (26 juin 1797). — D'après une lettre fort peu connue de Chateaubriand, que Peltier a insérée dans son *Paris* (10 juillet 1797), et que l'on retrouvera plus loin, une *Revue* anglaise, la *Monthly Review*, aurait « comparé son style à celui de Bernardin de Saint-Pierre ». Ajoutons que l'auteur de l'article en question aurait pu, semble-t-il, faire porter sur un point très précis la comparaison entre les deux écrivains, si, comme je le crois, cette *Nuit chez les sauvages de*

Chateaubriand n'avait sans doute pas besoin des éloges du rédacteur du *Républicain français* pour se persuader à lui-même que sa *Nuit* américaine n'était point d'un écrivain méprisable; et quand, un an plus tard, dans la ferveur de son retour à la foi chrétienne, il conçut l'idée de son *Génie du Christianisme*, ce dut être, j'imagine, l'un des premiers morceaux qu'il songea à insérer dans l'œuvre nouvelle. De fait, nous le retrouvons, — déjà très modifié, — parmi les « variantes de l'édition de Londres », telles du moins qu'elles nous ont été conservées dans l'une des éditions du *Génie du Christianisme*, l'édition Furne.

Mais Chateaubriand, une fois rentré en France, n'était pas homme à attendre paisiblement dans l'ombre et le silence que son livre fût achevé et que la gloire vînt d'elle-même le trouver. En fait,

l'Amérique a été inspirée à Chateaubriand par une autre « nuit » de Bernardin. Voici cette page de *Paul et Virginie* (éd. Garnier, Paris, 1878, in-16, p. 119) : j'y souligne au passage les réminiscences que me paraît offrir le texte, qu'on lira plus loin, de Chateaubriand : Il faisait une de ces nuits délicieuses, si communes entre les tropiques, et *dont le plus habile pinceau ne rendrait pas la beauté*. La lune paraissait *au milieu du firmament, entourée d'un rideau de nuages*, que ses rayons dissipaient par degrés. Sa lumière *se répandait insensiblement sur les montagnes* de l'île, et sur les pitons, qui brillaient *d'un vert argenté*. Les vents retenaient leurs haleines. On entendait dans les bois, au fond des vallées, au haut des rochers, de petits cris, *de doux murmures d'oiseaux* qui se caressaient dans leurs nids, réjouis par la clarté de la nuit et la tranquillité de l'air. Tous, jusqu'aux insectes, bruissaient sous l'herbe. Les étoiles étincelaient au ciel, et se réfléchissaient au sein de la mer, *qui répétait leurs images tremblantes.* » — « Oh! moi, disait Bernardin, la nature ne m'a donné qu'un tout petit pinceau, mais M. de Chateaubriand a une brosse. »

le *Génie du Christianisme* a été l'un des livres les plus habilements « lancés » du siècle qui vient de finir. En attendant que son œuvre pût se produire au grand jour avec tous ses avantages, Chateaubriand laissait entretenir autour d'elle une rumeur flatteuse, faite de demi-indiscrétions, de sous-entendus admiratifs, d'adroites réticences, bref, de tout ce qui était susceptible de préparer favorablement l'opinion, de provoquer l'impatience et d'attiser la curiosité. Lui-même, nous l'avons vu, communiquait aux journaux quelques fragments de son livre futur. Or, l'un de ces fragments est précisément la *Nuit chez les sauvages d'Amérique* qui a paru dans la *Bibliothèque française*, ouvrage périodique rédigé par Ch. Pougens, en messidor an IX (juillet 1801). Le journaliste vient de rendre compte d'une parodie d'*Atala*, intitulée *Alala, ou les habitants du désert, parodie d'Atala, ornée de figures de rhétorique*; et il ajoute : « Je n'ai point dit mon opinion personnelle sur l'ouvrage de F.-A. Chateaubriand... Je serai d'ailleurs plus sûr de plaire à la plupart de mes lecteurs, en transcrivant ici un fragment de F.-A. Chateaubriand. — Ce morceau, qui n'est connu que d'un très petit nombre de personnes, consolera celles qui n'aiment point les parodies, et plaira sans doute aux amis temporaires d'*Atala*. » Et il cite tout au long, sans en indiquer la provenance, le dernier chapitre de l'*Essai sur les Révolutions*; seul, le dernier paragraphe : « Bienfaisants sauvages! vous qui m'avez donné l'hospitalité... » est supprimé. Le morceau

tout entier porte pour titre : *Nuit chez les sauvages d'Amérique*. Le texte s'en rapproche davantage du texte de l'*Essai* que de celui du *Génie du Christianisme*. Quelques-unes des variantes paraissent être des fautes d'impression ou de lecture. Mais la plupart d'entre elles ont bien l'air de provenir de Chateaubriand lui-même. Je croirais assez volontiers qu'elles nous offrent un texte déjà remanié sans doute, mais un peu antérieur à celui qui figure dans l'édition anglaise du *Génie du Christianisme*. Nous reproduisons en face l'un de l'autre, dans leurs parties communes, les deux versions de l'*Essai* et du *Génie* (édition de Londres), et nous rejetons en note les variantes que nous présente le texte de la *Bibliothèque française*.

« ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS »
(Édition de Londres, 1797, t. II, p. 676-678).

La lune *était au plus haut point* du ciel : *on voyait, çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles.* Tantôt *la lune* reposait sur un groupe de *nuages*, qui ressemblait à la cime *de* hautes montagnes[1] couronnées de neige : *peu à peu ces nues s'allongeaient*, se déroulaient en zones diaphanes *et onduleuses* de satin blanc, ou se transformaient

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »
(Variantes de l'édition de Londres [1799-1800] dans *Œuvres complètes de Chateaubriand*, édition Furne, t. XII, p. 600).

La lune *monta peu à peu au zénith* du ciel ; tantôt *elle* reposait sur un groupe de *nues*, qui ressemblait à la cime *des* hautes montagnes couronnées de neiges, *tantôt elle s'enveloppait dans ces mêmes nues, qui* se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume. *Quelquefois un voile uniforme s'étendait sur* la

1. *Bibl. française*, p. 174 : *des* hautes montagnes.

en légers flocons d'écume, *en innombrables troupeaux*, *errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois*, la voûte *aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer :* une bouffée de vent *venait encore déchirer le voile, et partout se formaient* dans les cieux *de grands* bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour *céruléen* [1] et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts [2], *et descendant* dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumières jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. *L'étroit ruisseau* qui coulait *à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes-saules et d'arbres-à-sucre, et reparaissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant* des constella-

voûte *azurée; mais soudain* une bouffée de vent *déchirant ce réseau, on voyait se former* dans les cieux *des* bancs d'une ouate éblouissante de blancheur, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour *bleuâtre* et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, *descendait* dans les intervalles des arbres, *et* poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres; *une rivière* qui coulait *devant nos huttes tantôt se perdait dans les bois, tantôt reparaissait brillante* des constellations de la nuit *qu'elle répétait dans son sein.* De l'autre côté de *cette* rivière, dans

1. *Bibl. française*, p. 175 : le jour *céruséen...*

2. Première ébauche sans doute de la célèbre phrase d'*Atala* sur « la cime *indéterminée* des forêts ». L'épithète une fois trouvée, la phrase sera placée dans *Atala*, et disparaîtra même de la première édition officielle du *Génie du Christianisme*.

tions de la nuit, *ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants*[1], *et coupé transversalement de bandes noires*. De l'autre côté de *la* rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement[2] sur les gazons *où elle était étendue comme des toiles*. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane, *tantôt, selon le caprice des* brises, *se confondaient avec le sol en s'enveloppant de gazes pâles, tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité, et formant comme* des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels[3] de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert et expiraient à travers les forêts solitaires.

une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons; des bouleaux *agités par les* brises, *et* dispersés çà et là dans la savane, formaient des îles d'ombres flottantes sur une mer immobile de lumière. Auprès tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte; mais au loin, par intervalles, on entendait les roulements solennels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

1. *Bibl. française*, p. 175 : semé de diamants...
2. La *Bibliothèque française* souligne, je ne sais trop pourquoi — est-ce pour signaler la beauté et la hardiesse de l'expression? — deux mots dans cette phrase : la *clarté* de la lune *dormait* sans mouvement...
3. La *Bibliothèqne française* souligne ici l'épithète : les roulements *solennels*...

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos champs cultivés, *en vain* l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan d'*éternelles* forêts; elle aime *à errer*, à la clarté des étoiles, aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre *mugissant* des *terribles* cataractes, à tomber avec la masse des ondes [1], et pour ainsi dire, à se mêler, à se fondre [2] avec toute *une* nature *sauvage et* sublime.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. *En vain*, au milieu de nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces pays déserts l'âme se plaît à s'enfoncer, à se perdre dans un océan de forêts; elle aime, à la clarté des étoiles, *à errer* aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, à tomber avec la masse des ondes, et pour ainsi dire à se mêler, à se fondre avec toute *cette* nature sublime.

Je ne veux pas commenter ligne par ligne, — elle en vaudrait pourtant la peine, — cette admirable description, et suivre dans le détail les transformations, toujours si heureuses, que l'écrivain a fait subir à son texte primitif. Une luxuriance toute juvénile de détails, de couleurs et d'épithètes; çà et là, des phrases trop longues, et qui ne savent comment finir; des redondances, quelques obscu-

1. *Bibl. française*, p. 176. : la masse des *ombres* (faute de lecture probablement).

2. *Bibl. française*, p. 176 : et pour ainsi dire à se *confondre* avec...

rités ou impropriétés d'expression, des duretés aussi, des étrangetés, et quelque chose d'un peu essoufflé dans le mouvement et comme dans l'aspiration de la période; et, par-dessus tout, une certaine inexpérience d'artiste qui fait que dans ce très beau tableau tout est un peu sur le même plan, que l'air n'y circule pas et que les masses principales, les beautés originales, les heureuses trouvailles d'expression n'y sont pas suffisamment mises en valeur : voilà sans doute ce qu'un rhéteur pourrait trouver à critiquer dans la première version. Toutes rares et timides qu'elles soient, les corrections enregistrées par la *Bibliothèque française*, — et toutes celles du contexte sont du même ordre que celles que nous avons notées, — nous indiquent déjà dans quel sens va évoluer le goût littéraire du grand écrivain : des épithètes inutiles, des expressions redoublées sont retranchées; l'expression bizarre « des *crachats* » a disparu. Et enfin, dans l'édition de Londres, Chateaubriand s'est encore montré plus sévère pour son premier texte : des phrases entières ont été supprimées; les épithètes oiseuses, les longueurs de pensée ou d'expression ont été sacrifiées; le rythme de la phrase a été assoupli, les couleurs trop voyantes éteintes; l'air, la lumière, pénètrent avec l'art dans cette forêt encore vierge; les divers plans se distribuent et s'ordonnent; les détails significatifs soigneusement conservés viennent se placer comme d'eux-mêmes aux endroits précis où ils prennent leur maximum de valeur. Et le tableau, ainsi

retouché par une main qui devient de jour en jour plus sobre, plus délicate et plus légère, est déjà digne de figurer dans la noble galerie où sont suspendues les toiles des plus grands maîtres.

Une ou deux années se passent. Par deux fois, avec un scrupule d'écrivain et d'artiste qui l'honore singulièrement, Chateaubriand a retouché le texte qu'il rapportait de Londres. « On ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie[1] », disait-il. Et les pages dont nous suivons les destinées n'ont pas échappé à cette revision attentive. Le texte que Chateaubriand en a publié dans la première édition officielle du *Génie du Christianisme* diffère beaucoup de celui de l'édition de Londres. Et enfin, — car le texte de 1802 n'est pas le texte définitif de l'ouvrage, — il a encore retouché à deux reprises, en 1803 et en 1809, pour la seconde et la cinquième édition de son livre, le texte de sa fameuse *Nuit*. Nous mettons en face l'une de l'autre la version de l'édition de Londres et la version définitive de 1809, et nous rejetons en note les variantes des deux éditions intermédiaires. On pourra suivre ainsi d'année en année, et d'édition en édition, le progrès du goût et de l'art dans l'œuvre du grand écrivain.

1. *Préface* de la première édition du *Génie du Christianisme*.

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »
(Variantes de l'édition de Londres).

Bientôt la nuit sortit de l'orient, et la solitude sembla faire silence pour admirer la pompe céleste.

La lune monta peu à peu *au zénith du* ciel; tantôt *elle* reposait sur *un* groupe de nues, qui ressemblait à la cime *des* hautes montagnes couronnées de neiges, *tantôt elle s'enveloppait dans* ces *mêmes* nues, *qui* se déroulaient en zones diaphanes de satin blanc, ou se *transformaient* en légers flocons d'écume. *Quelquefois un voile uniforme s'étendait sur la voûte azurée; mais soudain une bouffée de vent déchirant ce réseau, on voyait se* former dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante *de blancheur*, si doux à l'œil, qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

« GÉNIE DU CHRISTIANISME »
(Texte définitif de 1809).

Une heure après le coucher du soleil, la lune *se montra au-dessus des arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient*[1] *avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine*[2]. *L'astre solitaire*[3] monta peu à peu *dans* le ciel : tantôt *il suivait paisiblement sa course azurée;* tantôt *il*[4] reposait sur *des* groupes de nues qui ressemblaient à la cime *de* hautes montagnes[5] couronnées de neige. Ces nues, *ployant et déployant leurs voiles*, se *déroulaient* en zones diaphanes de satin blanc, se *dispersaient* en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité.

1. Éd. de 1802 : qu'*elle* amenait de l'orient... — L'édition de 1803 donne déjà le texte définitif.

2. Éd. de 1802 : la précéder comme sa fraiche haleine dans les forêts... — L'édition de 1803 donne déjà aussi le texte définitif.

3. Éd. de 1802 : *La reine des nuits* monta... — L'édition de 1803 donne le texte actuel.

4. Éd. de 1802 : tantôt *il*... tantôt *il*... — Éd. de 1803 : tantôt *elle*... tantôt *elle*...

5. Éd. de 1802 : la cime *des* hautes montagnes.... — Éd. de 1803, comme en 1809.

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune *flottait silencieusement sur la cime des forêts*, descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres; *une* rivière qui coulait *devant nos huttes tantôt* se perdait dans les bois, tantôt reparaissait brillante des constellations de la nuit qu'elle répétait dans son sein. De l'autre côté de *cette* rivière, dans une *vaste prairie naturelle*, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons; des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là dans la savane formaient des îles d'ombres flottantes sur *une* mer immobile de lumière. Auprès tout *était* silence et repos, *hors* la chute de quelques feuilles, le passage *brusque* d'un vent subit, *les* gémissements *rares et interrompus* de la hulotte; *mais* au loin, par intervalles,

La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. *La* rivière qui coulait *à mes pieds tour à tour* se perdait dans le bois [1], *tour à tour* reparaissait brillante [2] des constellations de la nuit qu'elle répétait dans son sein. Dans une *savane*, de l'autre côté de *la* rivière [3], la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là [4], formaient des îles d'ombres flottantes sur *cette* mer [5] immobile de lumière. Auprès, tout *aurait été* silence et repos, *sans* la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, *le* gémissement de la hulotte; au loin, par intervalles, on entendait les *sourds mugissements* de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se

1. Éd. de 1802 et de 1803 : dans *les* bois... (comme dans l'édition de Londres).

2. Éd. de 1802 et de 1803 : *toute* brillante...

3. Éd. de 1802 et de 1803 : Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière...

4. Éd. de 1802 et de 1803 : ça et là *dans la savane*... (comme dans l'édition de Londres).

5. Éd. de 1802 et de 1803 : sur *une* mer... (comme dans l'édition de Londres).

on entendait les *roulements solennels* de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain, *au milieu de* nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre, elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes; mais dans ces *pays déserts* l'âme se plaît à s'enfoncer, *à se perdre* dans un océan de forêts; *elle aime, à la clarté des étoiles, à errer* aux bords des lacs *immenses*, à planer sur le gouffre des cataractes, *à tomber avec la masse des ondes*, et pour ainsi dire à *se mêler, à se fondre avec toute cette nature sublime*.

prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires[1].

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain *dans* nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces *régions sauvages*[2] l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, *à méditer* au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire[3], *à se trouver seule devant Dieu*.

Cette fois, le tableau est complet. Les menues négligences que peut-être aurait-on pu relever

1. Les éditions de 1802 et de 1803 reproduisent pour toute cette phrase l'édition de Londres.

2. Éd. de 1802 et de 1803 : dans ces *pays déserts*... (comme dans l'édition de Londres).

3. Éd. de 1802 et de 1803 : à s'enfoncer dans un océan de forêts, à *errer* aux bords des lacs *immenses*, à planer sur le gouffre des cataractes, et pour ainsi dire...

encore dans l'édition de Londres ont peu à peu disparu de la rédaction définitive; quelques détails parasites ont été retranchés; des périphrases, ou tout au moins des expressions trop générales, ont été remplacées par les mots propres (la « vaste prairie naturelle » a fait place à la « savane »); des traits nouveaux, expressifs, ont été ajoutés. Le début était un peu brusque et heurté : quelques lignes très harmonieusement pittoresques servent maintenant à « localiser » tout de suite la scène, et à introduire, à amorcer la description. L'idée de Dieu était complètement absente des premières versions; elle est maintenant amenée tout à la fin avec un art souverain, et elle est exprimée avec une sorte de sobriété solennelle qui donne au morceau tout entier un accent religieux, qu'il était fort loin d'avoir tout d'abord. Les phrases sont maintenant coupées et balancées avec une incomparable maîtrise. Déjà très belle pour qui la lit simplement des yeux, cette page est surtout faite pour être lue à haute voix. Elle est alors étonnante d'harmonie, d'ampleur et de majesté. La tranquille sérénité des paysages nocturnes, la douceur calme, la molle et fine lumière qui tombe du ciel dans les chaudes nuits d'été, tout cela y est exprimé avec une puissance de suggestion vraiment merveilleuse. Et il faut redire ici le mot si juste de Sainte-Beuve : « En prose il n'y a rien au delà. »

Et ce n'est pas tout encore. Quand en 1822, à Londres, Chateaubriand composa le livre des *Mémoires d'Outre-Tombe* où il raconte les souvenirs

de son voyage en Amérique, il y inséra, mais en la corrigeant une dernière fois, en l'abrégeant surtout, sa « nuit américaine »[1]. La page est belle encore, et elle nous montre le grand écrivain, pris d'un scrupule croissant, et parfois excessif, de brièveté, supprimer impitoyablement toutes les épithètes, tous les adverbes qu'il ne juge pas indispensables. On peut trouver que, sous cette dernière forme, un peu trop ramassée peut-être, elle perd quelques-unes de ses beautés primitives, et nous sommes un peu tentés d'en vouloir à ce prodigue de devenir avare en vieillissant. Voici cette dernière version :

La lune se *montrait à la cime* des arbres; une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'Orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts, comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire *gravit* peu à peu dans le ciel : tantôt il suivait sa course, tantôt il *franchissait* des groupes de nues, qui ressemblaient *aux sommets d'une chaîne* de montagnes couronnées de neige. Tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte; au loin, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

C'est dans ces nuits, ajoute poétiquement et justement Chateaubriand, c'est dans ces nuits que m'apparut une muse inconnue; je recueillis quelques-uns de ses accents; je les marquai sur mon livre, à la clarté des étoiles, comme un musicien vulgaire écrirait les notes que lui dicterait quelque grand maître des harmonies.

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. I, p. 383-384.

S'il est dans notre histoire littéraire un écrivain qui ait eu de naissance et, comme eût dit Renan, par décret nominatif de Dieu, le don de renouveler, de marquer de son empreinte personnelle tout ce qu'il touchait, un écrivain qui aurait pu mieux que personne se contenter de son premier jet, c'est bien Chateaubriand. Et ce maître du verbe nous a laissé d'une même page SEPT versions *imprimées* différentes et successives, et dont chacune, — sauf peut-être la dernière, — représente un progrès sur la version précédente. Mais nous n'avons pas vu ses manuscrits, et nous ne saurions évaluer de combien de remaniements réels, de corrections, de retouches et de ratures nous recueillons ici les derniers résultats. Au reste, nous avons ses propres aveux et ceux de ses amis et secrétaires pour nous en faire une idée. « Cent et cent fois j'ai fait, défait et refait la même page, » nous a-t-il dit en parlant des *Martyrs*. Et nous savons aussi par lui-même qu'il est souvent resté douze ou quinze heures durant assis à sa table de travail. C'est à ce prix que se font les chefs-d'œuvre. Tel Pascal refaisant jusqu'à treize fois l'une de ses *Provinciales*. Et ceux qui pensent que la perfection d'une littérature fait partie intégrante de la grandeur nationale doivent s'incliner bien bas devant un écrivain, un poète qui, né avec plus de génie, a autant travaillé que Flaubert.

APPENDICE

SUR UNE ÉDITION DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME ».

Au mois d'avril 1804, la Société typographique de Paris publiait un *Abrégé du Génie du Christianisme à l'usage de la jeunesse*, en deux volumes in-12 : suppressions et raccords, déclare l'*Avertissement*, « il n'y a pas un seul mot dans cet abrégé qui ne soit de la main de l'auteur ».

On se doutait bien, déjà, que Chateaubriand n'avait guère dû travailler lui-même à cette édition, si même il y avait mis la main, et l'on s'accordait à en attribuer la paternité à l'un de ses amis les plus dévoués, Clausel de Coussergues[1]. Dans une lettre à un autre de ses amis, Gueneau de Mussy, lettre datée de Rome, 20 décembre 1803, et publiée pour la première fois par Sainte-Beuve[2], Chateaubriand s'exprime en effet ainsi : « Je vous prie de veiller un peu à mes intérêts littéraires; songez que c'est la seule ressource qui va me rester. Migneret a fort bien vendu ses éditions, mais il a confié sa marchandise à des fripons, et j'ai éprouvé cinq banqueroutes. Engagez M. Clausel à commencer le plus tôt possible son *édition chrétienne*. Si j'en crois ce qu'il m'a mandé, elle se vendra bien, et cela me rendra encore quelque argent. Le monument de madame de Beaumont me coûtera environ 9 000 francs. J'ai vendu tout ce que j'avais pour en payer une partie.... » Et Sainte-Beuve d'ajouter en noter, avec sa malice ordi-

1. Sur Clausel de Coussergues, voir G. Pailhès, *Madame de Chateaubriand : Lettres inédites à M. Clausel de Coussergues*, 1888, et E. Biré, au t. II, de son édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* (Paris, Garnier, 1899), l'appendice intitulé *les Quatre Clausel*.

2. *Chateaubriand et son groupe*, édition définitive, 1889, t. II, p. 358-361.

naire : « Il s'agit de la petite édition du *Génie du Christianisme* à l'usage de la jeunesse et des écoles, de l'*édition chrétienne*, comme si, de l'aveu même de l'auteur, la grande édition ne l'était pas. M. Clausel la fit en effet. »

Mais M. Clausel ne la fit pas seul, et il eut, — je ne crois pas que cela soit connu, — pour collaborateurs dans sa tâche M. Emery, l'illustre supérieur de Saint-Sulpice, et Frayssinous en personne. Voici les documents inédits qui mettent ce point hors de doute. J'en dois la communication à l'obligeant et savant bibliothécaire de Saint-Sulpice, M. l'abbé E. Levesque, auquel je suis heureux d'exprimer ici ma respectueuse gratitude :

On lit dans les *Matériaux* (*manuscrits*) *qui ont servi à la Vie de M. Emery*[1] (t. IV, p. 923) la note suivante :

M. Emery a donné l'édition de l'*Abrégé du Génie du Christianisme*.

M. de Chateaubriant [*sic*] voyait M. Emery, et, avant de partir pour son voyage de Jérusalem, il vint à Issy faire un pèlerinage à Notre-Dame de Toutes-Grâces.

Un peu plus loin, à la page 987, se trouve une relation de M. Clausel de Coussergues (Lettre à M. Faillon, en 1843), où l'on lit ceci :

M. Frayssinous, que je voyais journellement, et qui connaissait ma liaison particulière avec M. de Chateaubriant, me dit que je ferais une chose utile si je pouvais obtenir de ce grand écrivain qu'il permît que l'on fît une édition abrégée du *Génie du Christianisme*[2]. Je goûtai fort cette

1. Ces *Matériaux* forment 13 volumes in-4°. Ils avaient été réunis par M. Faillon qui, occupé de la Vie de M. Ollier, laissa à M. Gosselin le soin d'écrire celle de M. Emery.

2. « A cette époque (vers 1807), dans la haute société, on savait par cœur de longs passages du *Génie du Christianisme*, les

idée, et M. l'abbé Frayssinous et moi, nous en parlâmes ensemble à M. Emery. Non seulement cet homme si zélé voulut prendre part à ce projet qui devait être si utile à l'éducation chrétienne, mais encore il nous dit que si M. de Chateaubriant voulait permettre qu'il parût une telle édition, il se chargeait d'en relire les épreuves ligne par ligne. M. de Chateaubriant, qui était alors à Paris (1802), sur le nom de M. Emery, adopta eette proposition et il y mit un tel intérêt qu'étant allé à Rome en 1803, il m'écrivit de cette capitale du monde chrétien et me demanda si M. Emery n'avait pas encore terminé l'édion abrégée du *Génie du Christianisme.* Je ferai remarquer à ce sujet que M. de Chateaubriant qui, né avec un riche patrimoine, l'avait perdu par suite de l'émigration, ne demanda aucune indemnité pour cette nouvelle édition, quoiqu'elle dût évidemment diminuer le débit de la grande édition. M. de Chateaubriant fut de retour à Paris avant que ce travail fut terminé. M. l'abbé Frayssinous fit le choix de ce qui devait être conservé; j'y ajoutai des notes qui devaient rendre ce travail encore plus utile. M. Emery revit le tout à la grande satisfaction de M. de Chateaubriant. Depuis ce temps, cette édition abrégée a été stéréotypée et n'a cessé

dames surtout. Mgr. Frayssinous, futur grand-maître de l'Université, pouvait le réciter tout entier, assure M. de Pontmartin. » (G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, p. 410-411). — « M. de Frayssinous me disait à Rome en 1832 : Je ne me figure jamais sans émotion que j'aurais pu rencontrer encore une fois ici M. de Chateaubriand; car sa place est toujours auprès de la croix de Saint-Pierre. Je le mets en tête des grands champions de Dieu qui vinrent prêcher à notre siècle naissant l'Évangile, les gloires antiques de la patrie et l'honneur : Chateaubriand, Bonald, de Maistre! c'est à eux que je dois une partie du bien que j'ai pu faire, puisque Dieu n'a pas permis tout le bien que j'ai voulu. Chateaubriand surtout m'est apparu comme une grande lumière qui s'est faite soudain dans un ciel assombri par un long orage. » (De Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 300.) — M. Kerviler, dans sa *Bio-bibliographie de Chateaubriand et de sa famille*, Vannes, Lafolye, 1895, in-8° (p. 22), signale aussi un abrégé du *Génie du Christianisme* à l'usage de la jeunesse, par l'abbé de Frayssinous, Paris, 1819, 2 vol. in-12. Je crois cette indication inexacte; à ma connaissance aucune édition de l'*Abrégé* n'a porté nommément le nom de Frayssinous.

depuis quarante ans de se répandre dans les maisons d'éducation et les familles chrétiennes. »

Il ne nous est pas indifférent, ce me semble, de savoir que Frayssinous et M. Emery ont mis la main à cette édition du *Génie du Christianisme*.

« LES MARTYRS »

LES VARIANTES DES « MARTYRS [1] »

Mars 1904.

Il est peu probable qu'on nous donne de sitôt une édition critique des *Martyrs* de Chateaubriand. En attendant cette édition, et pour y suppléer dans une certaine mesure, il a paru bon de recueillir ici toutes les variantes, — assez nombreuses, comme l'on verra, et, pour la plupart, très intéressantes, — que nous présentent les éditions successives du célèbre poème.

A la différence d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*, dont nous possédons plusieurs textes différents, — une dizaine pour *Atala* et sept pour le *Génie*, — il n'existe, vérification faite, que deux textes différents des *Martyrs* [2] : celui de l'édition

1. Ce travail a été écrit en collaboration avec M. Albert Gschwind.

2. Si Chateaubriand a en somme assez peu remanié son premier texte, c'est sans doute qu'avant de le livrer à l'impression il l'avait longuement revu et retouché. « Le travail était de conscience, nous dit-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (éd.,

princeps, qui a été reproduit dans la 2e édition, et celui de la 3e édition qui a été reproduit dans toutes les éditions ultérieures. Il suffit donc, pour recueillir les variantes de l'ouvrage, de comparer attentivement la 1re ou la 2e édition à l'une quelconque des autres éditions[1].

La 1re édition des *Martyrs* a paru au mois de mars 1809, chez Le Normant, en 2 volumes in-8° de xxiv-414 et de 403 pages. En voici le titre exact : *les Martyrs*, | *ou* | *le Triomphe* | *de la Religion chrétienne*; | par | F. A. de Chateaubriand. | Paris, | Le Normant, Imprimeur-Libraire. | 1809. Elle contient une *Préface*, qui a été reproduite dans la plupart des éditions ultérieures, et un *Errata*, à la fin du 2e volume; mais elle ne contient ni d'*Examen*, ni de *Remarques* sur les différents livres. — Il existe une autre édition originale des *Martyrs* imprimée à Londres (nous ne croyons pas que ce soit une contrefaçon), et qu'à notre

Biré, t. III, p. 10) : j'avais consulté des critiques de goût et de savoir, MM. de Fontanes, Bertin, Boissonade, Malte-Brun, et je m'étais soumis à leurs raisons. *Cent et cent fois, j'avais fait, défait et refait la même page*. De tous mes écrits, c'est celui où la langue est la plus correcte. » — Boissonade a en effet revu en épreuves les *Martyrs* et l'*Examen des Martyrs* (voir à ce sujet Boissonade, *Critique littéraire sous le premier Empire*, Paris, Didier, 1863, in-8°, t. I, p. LXVI-LXVIII, et t. II, p. 592, 629, etc.). Et maintenant, qui retrouvera, s'il existe encore, le manuscrit des *Martyrs?*

1. Pour être tout à fait exact, il faut dire qu'en deux passages, le texte de la 1re, et sans doute de la 2e éd., a été conservé dans la 3e, et n'a été modifié qu'après cette dernière. On retrouvera ces deux passages plus loin aux livres XVI (1re éd., t. II, p. 118; 3e éd., t. III, p. 63; éd. Ladvocat, t. III, p. 17; éd. Didot, t. III, p. 476), et au livre XXIII (1re éd., t. II, p. 340; 3e éd., t. III, p. 344; éd. Ladvocat, t. III, p. 197; éd. Didot, t. III, p. 522).

connaissance aucun bibliographe n'a signalée : nous l'avons là sous les yeux, et le texte nous en paraît exactement conforme à celui qu'a publié Le Normant. En voici le titre : *Les Martyrs* | *ou* | *le Triomphe* | *de la Religion chrétienne.* | Par F. A. de Chateaubriand, | Auteur du | *Génie du Christianisme*, d'*Atala*, etc. | A Londres, Pour B. Dulau[1] et Co. Soho-Square. | 1809. (Trois vol. in-8° de xxiv-254, 295 et 267 pages). — Enfin, nous avons eu entre les mains une édition des *Martyrs*, ne portant pas de numéro d'ordre, donc, selon toute vraisemblance, une édition originale aussi, en 3 volumes petit in-18 de xxiv-316, 296 et 294 pages, également chez Le Normant. Elle est datée de 1809. La disposition du titre est de tous points semblable à celui la 1re édition en deux volumes que nous avons décrite, et le texte en paraît identique. Mais elle est imprimée en caractères différents. A la fin du 3e volume, il y a un *Errata*, mais différent de celui que nous avons signalé dans l'édition in-8°. Serait-ce une contrefaçon? Ou, bien plutôt, Le Normant n'aurait-il pas mis en vente, — simultanément ou successivement, — deux éditions originales de format différent pour satisfaire aux nombreuses demandes du

1. Dulau est le libraire français émigré à Londres qui avait imprimé les premières feuilles de la première version du *Génie du Christianisme* (voir à ce sujet les *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. II, p. 181, 227, 557). Le livre refondu et réimprimé en France, c'est à Dulau que Chateaubriand s'adressait encore pour en faire une édition anglaise (voir là-dessus G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, Paris, Champion, 1896, in-8, p. 97).

public[1]? Nous inclinerions volontiers à cette dernière hypothèse.

La 2[e] éditiona paru, d'après M. Kerviler[2], en 1809 également, chez Le Normant, en 3 volumes in-18. Elle n'existe pas à la Bibliothèque Nationale. Nous n'avons pu nous la procurer. Elle doit reproduire sans aucun changement l'édition princeps.

La 3[e] édition a paru en 1810. En voici le titre : *Les Martyrs* | *ou* | *le Triomphe* | *de la Religion chrétienne* | par | F. A. de Chateaubriand | Troisième édition. | Précédée d'un Examen, avec des | Remarques sur chaque livre, et | des frag-

1. « Malgré l'opposition de mes ennemis, écrit Chateaubriand dans la *Préface de la troisième édition*, *ou Examen des Martyrs*, malgré l'opposition de mes ennemis, malgré les préjugés de toute espèce que l'on a voulu faire naître contre les *Martyrs*, j'ai encore réussi beaucoup au delà de mon attente : il s'est plus écoulé d'exemplaires de mon dernier ouvrage en quelques mois, qu'il ne s'est vendu d'exemplaires du *Génie du Christianisme* en plusieurs années. » — Si l'on songe que la première édition du *Génie*, en 5 volumes, avait été tirée à 4000 exemplaires, que, malgré la concurrence de deux éditions contrefaites, l'une allemande et l'autre française, Migneret avait pu mettre en vente, moins de deux ans avant la publication de l'édition originale, *quatre* autres éditions consécutives, — une sixième édition était mise en vente l'année suivante, en 1804, — il nous faudrait croire que le tirage de la 1[re] édition des *Martyrs* a été singulièrement élevé.

2. René Kerviler, *Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand et de sa famille*, p. 26. — J'imagine que cette seconde édition doit être la réimpression pure et simple, avec un simple changement de titre, de l'édition en 3 volumes in-18 dont nous venons de parler. M. André Maurel, dans l'appendice bibliographique qui suit son *Essai sur Chateaubriand,* Paris, éditions de la *Revue blanche*, 1898, in-12, ne signale pas (p. 217) de 2[e] édition : il mentionne simplement, entre la 1[re] éd., en 2 vol. « in-12 » (écrit-il par erreur, au lieu de « in-8° »), et la 3[e] éd., l'édition non numérotée, en 3 vol. in-18 que nous avons décrite.

ments du Voyage de l'auteur | en Grèce et à Jérusalem. | Paris. | Le Normant, Imprimeur-Libraire. | Lyon | Ballanche, père et fils, Libraires. | 1810 (3 volumes in-8° de xxi-404, 380 et 427 pages). On le voit par le simple titre, cette édition n'est pas conforme aux précédentes; de plus, le texte en a été modifié, ainsi qu'en témoigne l'*Examen*[1], mais pour ne plus varier dans les éditions ultérieures. On y a joint aussi la *Préface de la première et de la seconde édition*[2].

1. Voir notamment la partie de l'*Examen* intitulée *Changements faits à cette édition.*

2. La 3e édition a dû paraître au début de l'année 1810 : elle coûtait 15 francs. — On sait en quels termes Hofmann, dans le *Journal de l'Empire* (*Journal des Débats*) avait accueilli la 1re édition. Dans trois articles assez peu connus, croyons-nous, et fort intéressants, que Malte-Brun a consacrés à l'*Itinéraire* (*Journal de l'Empire*, 4 et 13 mars et 1er avril 1811), l'auteur revenait sur *les Martyrs* à propos de la 3e édition, et les vengeait discrètement des critiques de son confrère : « ... Ce qui surtout, écrivait Malte-Brun, ce qui surtout jette de l'intérêt sur le pèlerinage de M. de Chateaubriand, c'est le pèlerin lui-même..., puisque le but de l'auteur, en voyageant, était principalement d'examiner par lui-même les lieux où il voulait placer les scènes de ses *Martyrs*, et puisque, dans son voyage, il rappelle partout les grandes idées poétiques et morales qui forment la base du *Génie du Christianisme*.

« Peu d'écrivains, en effet, ont autant de droits à exciter un intérêt général que l'auteur des deux célèbres ouvrages que je viens de nommer... J'ai lu *les Martyrs* à l'époque où un littérateur consommé, non moins estimable par la diginité de son caractère que recommandable par l'étendue de ses lumières, en fit dans ce même journal un examen sévère, mais dans lequel cependant il n'avait pas manqué de rendre justice aux talents de l'auteur. J'ai relu *les Martyrs* à l'occasion de l'*Itinéraire de Jérusalem*; et qui ne les relira point? Sans prétendre énoncer une opinion littéraire, oserais-je peindre ici les impressions que cette lecture m'a laissées : impressions qui ont toujours été les mêmes, et que j'ai toujours avouées? Il me semble que la critique a eu raison à l'égard des détails qu'elle a relevés, et dont

M. Kerviler signale une 4ᵉ édition que nous n'avons pas vue, 2 volumes in-8°, en 1819 et 1822, chez Le Normant également. Nous la supposons conforme, — elle l'est certainement pour le texte, — à la précédente.

Mentionnons enfin la 5ᵉ édition qui forme les tomes XVII, XVIII et XVIII bis des *Œuvres complètes de M. le Vicomte de Chateaubriand, pair de France, membre de l'Académie française*, Paris, Ladvocat et Dufey, 1826 à 1831, in-8°. Cette édition comprend, outre la *Préface de la première et de la seconde édition*, une courte *Préface* nouvelle, l'*Examen* et les *Remarques*, et un extrait de la critique de Dussault. Le texte, encore une fois, n'a pas été modifié.

Toutes les éditions ultérieures reproduisent cette dernière. Mais l'*Examen* et les *Remarques* n'y figurent pas toujours. Par exemple l'édition Pourrat a bien réimprimé les *Remarques*, la critique de Dussault, mais non l'*Examen*.

Il y a enfin un exemplaire peut-être unique de la 1ʳᵉ édition des *Martyrs*, qui comprend plusieurs passages supprimés ou remaniés au moyen de

quelques-uns ont été heureusement corrigés dans la 3ᵉ édition de cet ouvrage; mais il me semble aussi, et je ne crains point de le dire, que ce même ouvrage, imparfait sans doute, comme le sont toutes les œuvres de l'homme, *vivra autant que la littérature moderne de l'Europe chrétienne.* » Et après quelques critiques : « Quant à la composition des *Martyrs*, je conçois l'opinion de l'illustre littérateur qui semble presque la préférer à celle du *Télémaque*... Le *Télémaque* serait un morceau d'histoire si les événements étaient vrais; *les Martyrs* seraient un poème s'ils étaient écrits en vers. » (4 mars 1811.)

cartons dans le texte courant. L'existence de cet exemplaire nous a été révélée par M. Gabriel Vicaire dans son précieux *Manuel de l'amateur de livres au XIX[e] siècle*. « Il existe, nous dit M. Gabriel Vicaire, six cartons pour le tome I de l'édition originale des *Martyrs*. M. Henri Monod, directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques au ministère de l'Intérieur, qui les possède, a bien voulu m'en signaler l'existence et me communiquer son exemplaire[1]. »

Avant d'en venir au relevé des variantes proprement dites, nous allons reproduire, d'après M. Vicaire, ces différents cartons de l'édition princeps.

TEXTE PRIMITIF	PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE
Tel, *dans la vie éternelle, un marbre fameux représente* le sommeil d'Endymion...	Tel *un sucesseur d'Apelles a représenté* le sommeil d'Endymion...

(T. I, p. 19-20.)

TEXTE PRIMITIF	PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE
Dioclétien a *des* qualités *et non pas des vertus*. Son esprit est vaste, *son cœur étroit* : tout ce qu'il fait de grand et de petit, découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi l'on remarque dans sa vie les *choses* les plus opposées : *l'avarice et la libéralité; l'amour des arts et pourtant des goûts obscurs et des inclinations peu royales*.	Dioclétien a *d'éminentes* qualités. Son esprit est vaste, *puissant, hardi; mais son caractère, trop souvent faible, ne soutient pas le poids de son génie* : tout ce qu'il fait de grand et de petit découle de l'une ou de l'autre de ces deux sources. Ainsi l'on remarque dans sa vie les *actions* les plus opposées : *tantôt c'est* un prince plein de

1. Gabriel Vicaire, *Manuel de l'amateur de livres au XIX[e] siècle*, Paris, Rouquette, t. II, p. 284.

TEXTE PRIMITIF	PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE
Est-ce son esprit qui le guide? Vous voyez un prince plein de fermeté, de lumières et de courage, qui brave la mort, qui connoît la dignité de son rang, qui force Galérius à suivre à pied le char impérial comme le dernier des soldats. *Est-ce son cœur qui le conduit? Vous ne trouvez plus qu'un prince* timide...	fermeté, de lumières et de courage, qui brave la mort, qui connoît la dignité de son rang, qui force Galérius à suivre à pied le char impérial comme le dernier des soldats; *tantôt c'est un homme* timide....

(T. I, p. 119-120.)

Il l'a rélégué loin de la cour, au fond des Gaules; et il a gardé près de lui Galérius, *homme sans naissance et sans mœurs*. Je ne vous parlerai point....	Il l'a relégué loin de la cour, au fond des Gaules; et il a gardé près de lui Galérius. Je ne vous parlerai point....

(T. I, p. 121-122.)

Tous les cœurs sont enflés des plus vastes désirs; *lorsque des forgerons et des pâtres se sont assis sur la pourpre*, il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'Empire....	Tous les cœurs sont enflés des plus vastes désirs; il n'est personne qui ne puisse prétendre à l'Empire...

(*Id.*, *ibid.*)

Indignée que les disciples de l'Évangile refusassent de partager son idolâtrie, elle *inspira* à son fils l'aversion qu'elle sentoit pour les Fidèles....	Indignée que les disciples de l'Évangile refusassent de partager son idolâtrie, elle *avoit inspiré* à son fils l'aversion qu'elle sentoit pour les Fidèles....

(T. I, p. 123-124.)

Lorsqu'on se représente Auguste conversant avec Mécène, Pollion, Horace, Virgile, et	*Heureux, Galérius, s'il se fût renfermé dans l'enceinte des camps, et qu'il n'eût ja-*

TEXTE PRIMITIF

écoutant chez Octavie la lecture des beaux livres de l'Énéide; lorsque se reportant encore plus haut, on voit, pour ainsi dire, la cour expirante de la république, Salluste, Cicéron, Atticus, Lucullus, Pompée, César, l'imagination se figure aussitôt tout ce qu'il y a de plus exquis dans les manières, le goût, le langage et l'urbanité. La cour de Dioclétien ne conserve presqu'aucun de ces traits. Grande par les armes, on y découvre une foule de guerriers qui rétablirent dans l'univers la puissance des aigles romaines : une tête couronnée de lauriers est toujours belle; et la main blessée qui porte la pique s'enveloppe noblement dans la pourpre. Petite par les autres côtés, cette même cour est nécessairement remplie de tout ce qu'une nation vieillie et dépravée *engendre d'âmes corrompues et d'esprits pervers. Là se réunit* un troupeau de sophistes....

PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE

mais entendu que les accens des soldats, le cri des dangers et la voix de la gloire! Il n'auroit point rencontré au milieu des armes ces lâches courtisans qui se font une étude d'allumer le vice, et d'éteindre la vertu! Il ne se fût point abandonné aux conseils d'un favori perfide qui ne cesse de le pousser au mal. Ce favori appartient, seigneurs, à une classe d'hommes que je dois vous faire connoître, parce qu'elle influera nécessairement sur les événements de ce siècle et sur le sort des Chrétiens....

Rome vieillie et dépravée *nourrit dans son sein* un troupeau de sophistes....

(T. I, p. 124-125.)

« ... et même une pyramide de gazon pour couvrir son tombeau [1]. *Ah! ne souhaitons pas à ces princes plus de magnificence! Ils ne con-*

« ... et même une pyramide de gazon pour couvrir son tombeau. »

Ainsi me parloit Zacharie....

1. Il est question ici de Mérovée et de l'héritier de la couronne de France.

TEXTE PRIMITIF	PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE
naîtront que trop tôt les grandeurs et les chagrins des rois. Peut-être un jour les tristes héritiers de leur couronne regretteront, assis sur la pourpre, le temps où leurs aïeux régnoient au désert et n'avoient pour palais que la voûte des chênes. » Ainsi me parlait Zacharie....	

(T. I, p. 241-242.)

TEXTE PRIMITIF	PREMIÈRE ÉDITION PUBLIÉE
Que veulent ces rois vêtus de peaux de bêtes, la tête couverte d'un chapeau barbare, ou *le front ceint d'une couronne de fer*?	Que veulent ces rois vêtus de peaux de bêtes, la tête couverte d'un chapeau barbare, ou *les joues peintes d'une couleur verte*?

(T. I, p. 381-382.)

La plupart des corrections apportées au texte primitif ont été, comme l'on voit, dictées à Chateaubriand par la prudence la plus élémentaire. Les allusions à Napoléon et aux mœurs de la cour impériale, aux malheurs des Bourbons étaient si nettes et si directes que sans doute ses amis durent conseiller à l'auteur d'en voiler un peu la transparence. Il lui en coûta, on le sait, de ne pas tenir assez compte de leurs conseils [1].

1. « Au reste, cet ouvrage me valut un redoublement de persécution sous Bonaparte : les allusions étaient si frappantes dans le portrait de Galérius et dans la peinture de la cour de Dioclétien, qu'elles ne pouvaient échapper à la police impériale, d'autant plus que le traducteur anglais, qui n'avait pas de ménagements à garder, et à qui il était fort égal de me compromettre, avait fait dans sa préface remarquer les allusions. Mon malheureux cousin, Armand de Chateaubriand, fut fusillé à

Venons-en maintenant aux variantes que présentent par rapport aux deux premières éditions toutes les éditions ultérieures. Nous plaçons autant que possible, en soulignant les divergences, les deux textes en face l'un de l'autre. Nous aurions pu renvoyer, en ce qui concerne le texte définitif, à la 3e édition qui le contient pour la première fois. Mais cette édition est devenue assez rare; et nous avons cru préférable, pour faciliter les recherches, de renvoyer à deux éditions assez courantes : l'édition Ladvocat et l'édition Didot. Bien entendu, pour le premier texte, nous renvoyons à l'édition véritablement *princeps*, en deux volumes in-8°, chez Le Normant.

LIVRE I	LIVRE I
Muses, daignez *à présent* m'en instruire. (1re éd., t. I, p. 5.)	Muse, daignez m'en instruire. (Éd. Ladvocat, t. I, p. 123; — éd. Didot, t. III, p. 365.)
Elle mit au jour *la tendre* Cymodocée.... (1re éd., t. I, p. 6.)	Elle mit au jour Cymodocée.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 124; — éd. Didot, t. III, p. 366.)
Elle pria la Nuit de lui verser *l'ambroisie* de ses ombres.... (1re éd., t. I, p. 31.)	Elle pria la Nuit de lui verser *la douceur* de ses ombres.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 146; — éd. Didot, t. III, p. 371.)

l'apparition des *Martyrs*; en vain je sollicitai sa grâce : la colère que j'avois excitée s'en prenoit même à mon nom. » (*Préface* de l'édition de 1826.)

LIVRE II

Aussitôt que l'aurore eut éclairé de ses premiers rayons *le temple* de Jupiter...
(1re éd., t. I, p. 39.)

LIVRE II

Aussitôt que l'aurore eut éclairé de ses premiers rayons *l'autel* de Jupiter....
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 153; — éd. Didot, t. III, p. 373.)

LIVRE III

La victime que Dieu, dans sa colère et dans sa miséricorde, avoit choisie pour *racheter les* chrétiens....
(1re éd., t. I, p. 71.)

LIVRE III

La victime que Dieu, dans sa colère et dans sa miséricorde, avoit choisie pour *expier les fautes des* chrétiens....
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 182; — éd. Didot, t. III, p. 380.)

Quatre fleuves découlent du trône du Tout-Puissant....
(1re éd., t. I, p. 72.)

Un fleuve découle du trône du Tout-Puissant....
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 183; — éd. Didot, t. III, p. 380.)

Les ondes mystérieuses *se réunissent*, *se mêlent* et font croître avec la *myrrhe* immortelle....
(1re éd., t. I, p. 72.)

L'onde mystérieuse *se partage en divers canaux qui s'enchaînent*, *se divisent*, *se rejoignent*, *se quittent encore*, et font croître avec la *vigne* immortelle....
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 183; — éd. Didot, t. III, p. 381.)

Les riches vallées de Delhi et de Cachemire, rivages couverts de perles....
(1re éd., t. I, p. 77.)

Les riches vallées de Delhi et de Cachemire, *les* rivages couverts de perles....
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 187; — éd. Didot, t. III, p. 381.)

LIVRE III (*suite*).	LIVRE III (*suite*).
Cent degrés de rubis, d'escarboucles et d'émeraudes conduisent de la demeure de Marie au sanctuaire du Sauveur des hommes.... (1[re] éd., t. I, p. 82.)	*Des tabernacles* de Marie *on passe* au sanctuaire du Sauveur des hommes.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 191; — éd. Didot, t. III, p. 382.)
Là, sont *les vérités* incompréhensibles au ciel même.... (1[re] éd., t. I, p. 83.)	Là, sont *cachées les sources des vérités* incompréhensibles au ciel même.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 191; — éd. Didot, t. III, p. 382.)
Quand les essences primitives se séparent.... (1[re] éd., t. I, p. 83.)	Les essences primitives se séparent.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 192; — éd. Didot, t. III, p. 382.)
Jéhova fait un signe *de son sourcil redoutable*.... (1[re] éd., t. I, p. 84.)	Jéhova fait un signe.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 192; — éd. Didot, t. III, p. 382.)

Dans la 1[re] édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... aux yeux éblouis des Saints et des Anges », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la troisième édition et suiv. :

Aussitôt l'Ancien des jours adresse ces paroles au Fils engendré de tout temps :

« Fils de mon intelligence, Verbe qui rentrez sans cesse en moi-même, et sortez sans cesse de mon sein, amour et lien de l'univers, vainqueur des Démons et rédempteur des hommes, la prière d'un de vos martyrs s'est élevée jusqu'à moi. »

(1[re] éd., t. I, p. 84; — cf. Éd. Ladvocat, t. I, p. 193; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

LIVRE III (*suite*).	LIVRE III (*suite*).
Le moment *qui doit faire triompher votre croix est arrivé*.... (1re éd., t. I, p. 84.)	Le moment est arrivé *où les peuples soumis aux lois du Messie vont enfin goûter sans mélange la douceur de ces lois propices*.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 194; — éd. Didot, t. III, p. 383.)
L'idolâtrie éleva ses temples auprès *de vos* autels.... (1re éd., t. I, p. 84.)	L'idolâtrie éleva ses temples auprès *des* autels *du Fils de l'Homme*.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 194; — éd. Didot, t. III, p. 383.)
Déjà est né le nouveau Cyrus; *il* brisera les simulacres des Esprits de ténèbres, et mettra le trône des Césars à l'ombre *de votre tabernacle*.... (1re éd., t. I, p. 84.)	Déjà est né le nouveau Cyrus *qui* brisera les *derniers* simulacres des Esprits de ténèbres et mettra le trône des Césars à l'ombre *des saints tabernacles*.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 194; — éd. Didot, t. III, p. 383.)
Les chrétiens, invincibles sous le fer et dans les flammes, se sont laissés amollir aux *douceurs* de la paix!... (1re éd., t. I, p. 85.)	Les chrétiens, invincibles sous le fer et dans les flammes, se sont laissés amollir aux *délices* de la paix!... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 194; — éd. Didot, t. III, p. 383.)
J'ai permis qu'ils connussent les richesses.. . (1re éd., t. I, p. 85.)	*La Providence a permis* qu'ils connussent les richesses.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 194; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

LIVRE III (*suite*).	LIVRE III (*suite*).
Qu'ils soient dignes de *la gloire que je leur réserve*.... (1re éd., t. I, p. 85.)	Qu'ils soient dignes de *leur gloire*.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 194; — éd. Didot, t. III, p. 383.)
Ils ont allumé le feu de *ma colère*... (1re éd., t. I, p. 85.)	Ils ont allumé le feu de *la* colère *du Seigneur*.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 194; — éd. Didot, t. III, p. 383.)
Je vais déchaîner Satan sur la terre.... (1re éd., t. I, p. 85.)	*Satan sera déchaîné* sur la terre.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 194; — éd. Didot, t. III, p. 383.)
Ils *doivent être* punis.... (1re éd., t. I, p. 85.)	Ils *seront* punis.... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 195; — éd. Didot, t. III, p. 383.)
Les victimes sont choisies dans mes conseils. (1re éd., t. I, p. 85.)	*Celui qui doit expier leurs crimes par un sacrifice volontaire est depuis longtemps marqué dans la pensée de l'Éternel....* (Éd. Ladvocat, t. I, p. 195; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : « ... choisies dans mes conseils », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv., mais dont plusieurs phrases, plus ou moins modifiées, ont été reprises dans la 3e éd. et suiv. (voir plus loin, p. 227, au livre III, le passage qui commence par : « Ces destinées de l'Eglise... »)

Ainsi parla celui qui s'appelle le Seigneur, celui dont la colère monte comme la fumée d'un vaste incendie, celui qui a mesuré les eaux de l'abîme dans le creux de sa main, et pesé les cieux dans sa balance. Le Modérateur divin qui surpasse en beauté tous les enfans des hommes, le Fils, qui seul avec l'Esprit, demeureroit encore quand le reste des êtres se seroit évanoui devant la fureur de Jéhova, le Dieu de mansuétude et de paix répondit au Dieu fort et terrible :

« Père des années éternelles, que votre volonté soit faite ! Votre bonté marche avec votre justice ; avec la persécution, vous annoncez le triomphe. Je le vois, l'holocauste du saint évêque dont les soupirs sont montés jusqu'à vous, ne suffit point à votre colère ; le prince destiné à planter ma croix sur le trône, ne peut aussi tomber en sacrifice pour ses frères : car les voies de salut ne sont point changées. Vous n'aurez point cherché les défenseurs de ma loi parmi les hommes décorés du bandeau royal ; je n'ai point porté la pourpre, je ne suis point né dans le sein de la grandeur au milieu des fils d'Adam ; j'ai passé de l'obscurité au supplice, et mon sang a racheté les hommes. »

Le Rédempteur se tut. Le Père reprit la parole : sa voix ressemblait au roulement majestueux de la foudre qui commence à gronder sur de nombreux bataillons, prêts à se livrer un combat furieux ; le signal est suspendu : moitié dans la lumière du soleil, moitié sous l'ombre croissante, les cohortes demeurent immobiles ; aucun souffle de l'air ne fait flotter les drapeaux qui retombent affaissés sur la main qui les porte ; on n'entend que le frémissement des chevaux qui hennissent au bruit du tonnerre ; les mèches embrasées fument, inutiles auprès du bronze muet, et les guerriers, frappés du feu de l'éclair, écoutent en silence la voix des orages.

« Verbe égal à l'Esprit qui procède du Fils et du Père, vos conseils, dit l'Éternel, ne peuvent s'écarter des miens : je vais les révéler aux cieux. Que les cieux se préparent à exécuter mes ordres. Je couronnerai... »

(1re éd., t. I, p. 85-87 ; — cf. éd. Ladvocat, t. I, p. 193 ; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

LIVRE III (*suite*).	LIVRE III (*suite*).
Je couronnerai la vertu de Cyrille; mais *ce n'est point lui que j'ai particulièrement élu.* Il *a* déjà souffert au nom *de mon Fils*, et *ma* justice *attend* une hostie entière... (1re éd., t. I, p. 87).	*Dieu voulait couronner* la vertu de Cyrille; mais *le saint prélat n'étoit point la victime de prédilection désignée pour la persécution nouvelle;* il *avoit* déjà souffert au nom *du Sauveur*, et *la* justice *du Tout-Puissant demandoit* une hostie entière... (Éd. Ladvocat, t. I, p. 193; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : « ... une hostie entière », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

Constantin n'est point non plus l'holocauste demandée; il triomphera, sans doute, mais sans avoir lui-même la gloire de répandre son sang au pied de la croix : les hommes attribueroient son dévouement aux effets des passions des cours, aux calculs de l'ambition et de la politique...

(1re éd., t. I, p. 87; — cf. éd. Ladvocat, t. I, p. 193; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

Dans la 5e édition, après la phrase qui se termine par ces mots : « ... dans la pensée de l'Éternel », figure le passage suivant, qui ne se trouve pas dans la 1re édition, mais qui a été ajouté à partir de la 3e édition :

Tels sont les premiers conseils que découvrent, dans la parole de Dieu, les habitants des demeures célestes. O parole divine, quelle longue et faible succession de temps et d'idées la parole humaine est obligée d'employer

pour te rendre! Tu fais tout voir, tout comprendre aux Élus dans un moment; et moi, ton indigne interprète, je développe péniblement dans un langage de mort les mystères contenus dans un langage de vie! Avec quelle sainte admiration, avec quelle piété sublime, les justes connoissent ensuite l'holocauste demandé et les conditions qui le rendent agréable au Très-Haut!...

(Éd. Ladvocat, t. I, p. 195; — éd. Didot, t. III, p. 383)

LIVRE III (*suite*).

La victime, *devenue digne de moi, en* vertu des souffrances et des mérites du sang de J.-C., cette victime qui marchera à la tête de mille autres victimes, *doit être un homme obscur,* pour imiter le Sauveur du monde, *et pour qu'on ne puisse soupçonner son offrande de quelque vue terrestre...*

(1re éd., t. I, p. 88.)

Il faut encore que ce chrétien *dévoué* ait scandalisé l'Église, et qu'il ait *ensuite*

LIVRE III (*suite*).

Cette victime *qui doit vaincre l'Enfer par la* vertu des souffrances et des mérites du sang de Jésus-Christ; cette victime qui marchera à la tête de mille autres victimes, *n'a point été choisie parmi les princes et les rois. Né dans un rang obscur* pour *mieux* imiter le Sauveur du monde, *cet homme aimé du ciel, descend toutefois d'illustres aïeux. En lui la religion va triompher du sang des héros païens et des sages de l'idolâtrie; en lui seront honorés par un martyre oublié de l'histoire, ces pauvres ignorés du monde, qui vont souffrir pour la foi; ces humbles confesseurs qui ne prononçant à la mort que le nom de Jésus-Christ, laisseront leurs propres noms inconnus aux hommes.*

(Éd. Ladvocat, t. I, p. 195; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

pleuré ses erreurs, ainsi que le premier Apôtre, afin d'encourager au repentir *les chrétiens* coupables, *et leur faire supporter avec patience mes châtiments paternels.* Ame de tous les projets des Fidèles, soutien du prince qui renversera *l'idolâtrie, le guerrier que j'ai choisi restera toutefois inconnu dans les annales des hommes : ainsi je confondrai la sagesse des peuples qui se trompent sans cesse sur les causes des révolutions des empires. Mais de quelle gloire ce confesseur ne jouira-t-il point dans le ciel!...*

(1re éd., t. I, p. 88).

LIVRE III (*suite*).

Je l'ai conduit par la main chez *toutes* les nations de la terre; *je lui ai fait voir* l'Évangile s'établissant de toutes parts; *et*, dans le cours de ces voyages utiles *à mes desseins, j'ai laissé les Démons tenter* le nouveau Prédestiné, non encore *revenu à mes autels...*

(1re éd., t. I, p. 88.)

Alors un solitaire lui a, *par mon ordre*, révélé une partie de ses fins...

(1re éd., t. I, p. 89.)

La victime dont l'immola-

Ame de tous les projets des Fidèles, soutien du prince qui renversera *les autels des faux dieux*, il faut encore que ce chrétien *appelé* ait scandalisé l'Église et qu'il ait pleuré ses erreurs, ainsi que le premier Apôtre, afin d'encourager au repentir *ses frères* coupables.

(Éd. Ladvocat, t. I, p. 196; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

LIVRE III (*suite*).

L'Ange du Seigneur l'a conduit chez les nations de la terre; *il a vu* l'Évangile s'établissant de toutes parts. Dans le cours de ces voyages, utiles *aux desseins de Dieu, les démons ont tenté* le nouveau prédestiné, non encore *rentré dans les voies du ciel.*

(Éd. Ladvocat, t. I, p. 196; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

Alors un Solitaire, *inspiré de Dieu*, lui a révélé une partie de ses fins...

(Éd. Ladvocat, t. I, p. 196; — éd. Didot, t. III, p. 384.)

La victime dont l'immola-

tion désarmera *mon courroux...*
(1re éd., t. I. p. 89.)

tion désarmera *le courroux du Seigneur...*
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 196; — éd. Didot, t. III, p. 384.)

LIVRE III (*suite*).

Le Christ s'inclina devant *le souverain arbitre...*
(1re éd., t. I, p. 89.)

LIVRE III (*suite*).

A la voix de son vénérable martyr, le Christ s'inclina devant *l'arbitre des humains...*
(Éd. Ladvocat, t. I. p. 193; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : « ... le marche-pied de Dieu », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

L'Enfer fut agité sur ses bases; et Satan, épouvanté de ce mouvement du Fils de l'homme, prévit de nouveaux tourmens pour la race perdue.
(1re éd., t. I, p. 89; — cf. éd. Ladvocat, t. I, p. 193; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

Le Verbe ouvrit bientôt ses lèvres où respire la loi de la clémence; *il remplit le ciel de ses* accens plus doux que l'huile de justice dont Salomon fut sacré; plus purs que *les soupirs de* la fontaine de Samarie...
(1re éd., t. I, p. 89.)

Il ouvre ses lèvres où respire la loi de la clémence, *pour présenter à l'Ancien des jours, le sacrifice de l'évêque de Lacédémone. Les* accents *de sa voix sont* plus doux que l'huile de justice dont Salomon fut sacré, plus purs que la fontaine de Samarie...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 193; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

LIVRE III (*suite*).

Dans *le* vallon du Thabor...
(1re éd., t. I, p. 90.)

LIVRE III (*suite*).

Dans *les* vallons du Thabor...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 193; — éd. Didot, t. III, p. 383.)

Dans la 3e édition et suiv., après la phrase qui se termine par ces mots : « ... dans les vallons du Thabor », figure le passage suivant, qui ne se trouve pas dans la 1re édition :

Imploré par le Dieu de mansuétude et de paix, en faveur de l'Église menacée, le Dieu fort et terrible fit connaître aux cieux ses desseins sur les fidèles. Il ne prononça qu'une parole, mais une de ces paroles qui fécondent le néant, qui font naître la lumière ou qui renferment la destinée des empires.

Cette parole dévoile soudain aux légions des Anges, aux chœurs des Vierges, des Saints, des Rois, des Martyrs, le secret de la Sagesse. Ils voient dans le mot du souverain Juge, ainsi que dans un rayon limpide du jour, les conceptions du passé, les préparations du présent et les événements de l'avenir...

(1re éd., t. I. p. 90; — cf. éd. Ladvocat, t. I, p. 193; — éd. Didot, t. III, 383.)

« *Créateur du monde, dit-il, qui pourra jamais contester la sagesse de vos décrets et sonder la profondeur de vos voies? Satan et l'homme impie osent seuls s'élever contre vos desseins. Que les cieux, ô Père tout-puissant, connaissent la suite entière de vos conseils! Vous voulez un autre Pierre pour le peuple fidèle*; les Païens auront aussi leur

Tandis que les Saints et les Anges pénètrent les desseins annoncés par la parole du Très-Haut, cette même parole découvre un autre miracle de la Grâce aux chœurs des femmes bienheureuses. Les Païens auront aussi leur hostie : *car les chrétiens et les idolâtres vont se réunir* à jamais au pied du Calvaire. Cette victime sera *dérobée*

hostie : *vous allez réunir* à jamais au pied du Calvaire *les chrétiens et les idolâtres.*

Cette victime sera *prise parmi les vierges*, afin d'expier l'impureté des mœurs païennes. Épouse désignée du Martyr, et par lui arrachée aux temples des idoles, elle *lui deviendra un aiguillon de gloire. Vous n'abandonnerez* pas sans secours *les victimes livrées aux fureurs des Esprits pervers. Vos légions vont se revêtir* de leurs armes; *elles voleront à la défense des chrétiens*; *moi-même je soutiendrai* le confesseur dévoué au salut de *ses frères*; et *ma divine Mère* prendra sous sa protection la vierge *que les décrets éternels appellent dans nos tabernacles.* »

(1re éd., t. I, p. 90.)

au troupeau innocent des Vierges, afin d'expier l'impureté des mœurs païennes. *Fille des beaux-arts qui séduisent les faibles mortels, elle fera passer sous le joug de la croix les charmes et le génie de la Grèce. Elle n'est point immédiatement demandée par un décret irrévocable : elle n'aura ni le mérite, ni l'éclat du premier holocauste*; *mais*, épouse désignée du Martyr, et par lui arrachée aux temples des idoles, elle *augmentera l'efficacité du principal sacrifice, en multipliant les épreuves. Dieu cependant n'abandonnera* pas sans secours *ses serviteurs à la rage de Satan; il veut que les légions fidèles se revêtent* de leurs armes, *qu'elles soutiennent et consolent le Chrétien persécuté*; *il leur confie l'exercice de sa miséricorde, en se réservant celui de sa justice : le Christ lui-même soutiendra* le confesseur dévoué au salut de *tous*; et *Marie* prendra sous sa protection la vierge *timide qui doit accroître les douleurs, les joies et la gloire du Martyr.*

(Éd. Ladvocat, t. I, p. 197; — éd. Didot, t. III, 384.)

Dans la 3e édition et suiv., après la phrase qui se termine par ces mots : « ... et la gloire du Martyr », figure le passage suivant, qui ne se trouve pas dans la 1re édition, ou plutôt qui s'y trouve, un peu modifié, mais à un autre endroit (voir plus haut, p. 220, au livre III, le long passage qui commence par : « Ainsi parla celui qui s'appelle... », et les quelques lignes dont nous l'avons fait précéder) :

Ces destinées de l'Église, divulguées aux Élus par un seul mot du Tout-Puissant, interrompirent les concerts, et suspendirent les fonctions des anges; il se fit dans le ciel une demi-heure de silence, comme au moment redoutable où Jean vit briser le septième sceau du livre mystérieux; les milices divines, frappées du son de la parole éternelle, restoient dans un muet étonnement : ainsi, lorsque la foudre commence à gronder sur de nombreux bataillons, près de se livrer un combat furieux, le signal est suspendu : moitié dans la lumière du soleil, moitié sous l'ombre croissante, les cohortes demeurent immobiles; aucun souffle de l'air ne fait flotter les drapeaux, qui retombent affaissés sur la main qui les porte; les mèches embrasées fument inutiles auprès du bronze muet; et les guerriers, sillonnés du feu de l'éclair, écoutent en silence la voix des orages.

L'esprit qui garde l'étendard de la croix, élevant tout à coup la bannière triomphante, fit cesser l'immobilité des armées du Seigneur...

(1re éd., t. I, p. 90; — cf. éd. Ladvocat, t. I, p. 197; — éd. Didot, t. III, p. 384.)

LIVRE III (*suite*).

Emmanuel cessa de parler : tout le ciel *étonné abaissa* les yeux vers la terre...

(1re éd., t. I, p. 91.)

LIVRE III (*suite*).

Tout le ciel *abaisse aussitôt* les yeux vers la terre...

(Éd. Ladvocat, t. I, p. 199; — éd. Didot, t. III, p. 384.)

LIVRE III (*suite*).

Assise au pied du trône de son fils, Marie se sentit émue de compassion : du haut du firmament, *elle laissa* tomber un premier regard...
(1re éd., t. I, p. 91.)

Les palmes des confesseurs *reverdirent tout à coup* dans leurs mains *immortelles*...
(1re éd., t. I, p. 91.)

L'escadron ardent *ouvrit* ses rangs...
(1re éd., t. I, p. 91.)

Les milices célestes se couvrent de leurs cuirasses...
(1er éd., t. I, p. 91.)

LIVRE III (*suite*).

Marie, du haut du firmament, *laisse* tomber un premier regard...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 198; — éd. Didot, t. III, p. 384.)

Les palmes des confesseurs *reverdissent* dans leurs mains...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 198; — éd. Didot, t. III, p. 384.)

L'escadron ardent *ouvre* ses rangs...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 198; — éd. Didot, t. III, p. 384.)

Ses immortels compagnons se couvrent de leurs cuirasses...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 199; — éd. Didot, t. III, p. 384.)

LIVRE IV

Il avoit étudié dans son enfance sous *le plus célèbre disciple* de Quintilien...
(1re éd., t. I, p. 115.)

Il a *ces* beaux dehors...
1re éd., t. I, p. 117; — 3e éd., t. I, p. 177; — éd. Didot, t. III, p. 390.)

LIVRE IV

Il avoit étudié dans son enfance sous *le fils du plus célèbre disciple* de Quintilien...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 219; — éd. Didot, t. III, p. 389.)

Il a *ses* beaux dehors...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 221.

LIVRE IV (*suite*).

L'haleine enflammée de cent mille combattans forme sur le champ de bataille une espèce de météore...
(1re éd., t. I, p. 201.)

LIVRE IV (*suite*).

L'haleine enflammée de cent mille combattants, *le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang*, forment, sur le champ de bataille, une espèce de météore...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 291; — éd. Didot, t. III, p. 407.)

Je vais t'asseoir autrement sur le trône *de Mars* le Gaulois...
(1re éd., t. I, p. 203.)

Je vais t'asseoir autrement sur le trône d'*Hercule* le Gaulois...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 293; — éd. Didot, t. III, p. 408.)

La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des Barbares; *la clarté du jour pénètre au fond de cette forteresse vivante*. Romains...
(1re éd., t. I, p. 207.)

La légion chrétienne ouvre une large brèche dans les rangs des Barbares; Romains...
(Éd. Ladvocat, t. I, p. 297; — éd. Didot, t. III, p. 409.)

LIVRE VII

Elle *portoit* le haut de la gorge...
(1re éd., t. I, p. 222; — 3e éd., t. II, p. 4.)

LIVRE VII

Elle *avoit* le haut de la gorge...
(Éd. Ladvocat, t. II, 4; — éd. Didot, t. III, p. 412.)

Les Francs s'assemblent *deux* fois l'année, *aux mois* de mars *et de mai*...
(1re éd., t. I, p. 240.)

Les Francs s'assemblent *une* fois l'année, *au* mois de mars...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 20; — éd. Didot, t. III, p. 416.)

A partir de la 3e édition, après ces mots : « ... ces plaines couvertes de cendres », figure le passage suivant, qui ne se trouve pas dans les deux premières éditions :

Nous eûmes le bonheur de ne rencontrer aucune de ces grandes migrations; mais nous trouvâmes quelques familles errantes auprès desquelles les Francs sont un peuple policé. Ces infortunés, sans abri, sans vêtement, souvent même sans nourriture, n'ont pour consoler leurs maux, qu'une liberté inutile et quelques danses dans le désert. Mais lorsque ces danses sont exécutées au bord d'un fleuve dans la profondeur des bois, que l'écho répète, pour la première fois, les accens d'une voix humaine, que l'ours regarde du haut de son rocher ces jeux de l'homme sauvage, on ne peut s'empêcher de trouver quelque chose de grand dans la rudesse même du tableau, de s'attendrir sur la destinée de cet enfant de la solitude, qui naît inconnu du monde, foule un moment des vallées où il ne repassera plus, et bientôt cache sa tombe sous la mousse des déserts, qui n'a pas même conservé l'empreinte de ses pas...

(1re éd., t. I, p. 243; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 22; — éd. Didot, t. III, p. 416.)

LIVRE VII (*suite*).

Un jour m'étant un peu écarté de la troupe des chasseurs, *je me trouvai presqu'au bord de l'Ister*, à la vue des flots du Pont-Euxin...

(1re éd., t. I, p. 243.)

LIVRE VII (*suite*).

Un jour, *ayant passé l'Ister vers son embouchure*, et m'étant un peu écarté de la troupe des chasseurs, *je me trouvai à la vue des flots* du Pont-Euxin...

(Éd. Ladvocat, t. II, p.23; — éd. Didot, t. III, p. 417.)

LIVRE IX

Puisqu'ils avaient été pros-

LIVRE IX

Puisqu'ils avaient été pros-

crits par Tibère même et par *Néron*...
(1re éd., t. I, p. 312.)

crits par Tibère même et par *Claude*...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 79; — éd. Didot, t. III, p. 431.)

LIVRE X

Saisissant Velléda dans mes bras, je m'écriai avec une sorte de rage : « Tu seras aimée! » L'Enfer *donna* le signal de cet hymne funeste; les Esprits *des* ténèbres *hurlèrent* dans l'abîme; les chastes épouses des Patriarches *détournèrent* la tête, et mon Ange protecteur, se voilant de ses ailes, *remonta* vers les cieux!...
(1re éd., t. I, p. 339.)

Je me trouvai des idées inconnues, *et* le langage de l'Enfer s'échappa naturellement de ma bouche :

« *Velléda, ne songeons plus qu'à vivre l'un pour l'autre; renonçons à nos dieux, étouffons nos remords dans les plaisirs. Pourquoi ces dieux nous ont-ils donné des passions invincibles? Qu'ils nous punissent, s'ils le veulent, des dons qu'ils nous ont faits. J'ai puisé dans ton sein la fureur de ton amour, et puisque la vertu nous échappe, méritons du moins les supplices de l'éternité par toutes les délices de la vie.*

Telles furent mes exé-

LIVRE X

Je tombe aux pieds de Velléda!... L'Enfer *donne* le signal de cet hymne funeste; les Esprits *de* ténèbres *hurlent* dans l'abîme; les chastes épouses de Patriarches *détournent* la tête, et mon Ange protecteur, se voilant de ses ailes, *remonte* vers les cieux!...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 100; — éd. Didot, t. III, p. 439.)

Je me trouvai des idées inconnues, le langage de l'Enfer s'échappa naturellement de ma bouche, *et* je *fis* entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des gémissements et des pleurs éternels...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 101; — éd. Didot, t. III, p. 437).

crables paroles. Confondant déjà Jésus-Christ et Teutatès, je *faisois* entendre les blasphèmes de ces lieux où il y aura des gémissements et des pleurs éternels...
(1re éd., t. I, p. 341.)

LIVRE X (*suite*).

La vierge de Sayne, *une vestale*, a été outragée...
(1re éd., t. I, p. 343.)

LIVRE X (*suite*).

La vierge de Sayne a été outragée...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 103; — éd. Didot, t. III, p. 437.)

LIVRE XI

La maison du Seigneur me seroit rouverte après *sept* ans...
(1re éd., t. I, p. 351.)

Un de ces vaisseaux chrétiens que les évêques d'Alexandrie envoient, dans les temps de disette, *chercher* du blé destiné au soulagement des pauvres...
(1re éd., t. I, p. 352.)

LIVRE XI

La maison du Seigneur me seroit rouverte après *cinq* ans...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 109; — éd. Didot, t. III, p. 439.)

Un de ces vaisseaux chrétiens que les évêques d'Alexandrie envoient, dans les temps de disette, *porter* du blé destiné au soulagement des pauvres...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 110; — éd. Didot, t. III, p. 439.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... Leptis, patrie de Sévère », figure la phrase suivante qui a été supprimée dans la 3e édition et suiv. :

Déjà nous commencions à découvrir à notre gauche les premières montagnes de la Crète...
(1re éd., t. I, p. 355; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 112; — éd. Didot, t. III, p. 439.)

LIVRE XI (*suite*).

Elles ressemblent aux portes funèbres de l'Égypte, ou plutôt à *des arcs de triomphe* élevés à la mort...
(1re éd., t. I, p. 361).

Il y a *cent* ans que j'habite cette grotte...
(1re éd., t. I, p. 372.)

Mes mains aidées du lion qui l'avoit nourri, lui ont creusé un tombeau ..
(1re éd., t. I, p. 384.)

LIVRE XI (*suite*).

Elles ressemblent aux portes funèbres de l'Égypte, ou plutôt à *quelque monument triomphal* élevé à la Mort...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 118; — éd. Didot, t. III, p. 441).

Il y a *cent treize* ans que j'habite cette grotte...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 126; — éd. Didot, t. III, p. 443.)

Deux lions qui sortirent des rochers voisins, m'ont aidé à lui creuser un tombeau...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 137; — éd. Didot, t. III, p. 446.)

LIVRE XIII

Il veut, dit-il, suspendre à ma porte les couronnes *et le flambeau* d'hyménée...
(1re éd., t. II, p. 4.)

Ces songes brillants qui *sortent* par *la porte d'ivoire* de l'Élysée...
(1re éd., t. II, p. 5.)

Il m'a *montré l'image* de son Dieu...
(1re éd., t. II, p. 5.)

LIVRE XIII

Il veut, dit-il, suspendre à ma porte les couronnes d'hyménée...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 164; — éd. Didot, t. III, p. 453.)

Ces songes brillants qui *s'échappent* par *les portes* de l'Élysée...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 165; — éd. Didot, t. III, p. 453.)

Il m'a *parlé* de son Dieu...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 165; — éd. Didot, t. III, p. 453.)

Dans la 1[re] édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... éternellement malheureuse », figure la phrase suivante, qui a été supprimée dans la 3[e] édition et suiv. :

D'autres considérations importantes se mêlent à la tendresse du vieillard...

(1[re] éd., t. II, p. 8; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 167; — éd. Didot, t. III, p. 453.)

LIVRE XIII (*suite*).	LIVRE XIII (*suite*).
Par *une puissance surnaturelle*, il termine les incertitudes du prêtre d'Homère... (1[re] éd., t. II, p. 8.)	Par *un effet de sa puissance*, il termine les incertitudes du prêtre d'Homère... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 167; — éd. Didot, t. III, p. 453.)
Comme un ardent coursier d'Ibérie, qui brûle de se plonger dans les eaux rapides de l'Ebre, ou dans les flots plus lents du Tage, Eudore pressé par l'Ange des saintes amours, vole auprès de Démodocus... (1[re] éd., t. II, p. 9.)	Eudore, pressé par l'Ange des saintes amours, vole auprès de Démodocus... (Éd. Ladvocat, t. II, — éd. Didot, t. III, p. 453.)

Dans la 1[re] édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... comme épouse de leur frère », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3[e] édition et suiv. :

On n'entend que les plus doux noms, que le bruit des plus douces larmes...

(1[re] éd., t. II, p. 9; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 168; — éd. Didot, t. III, p. 454.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... la lumière du flambeau », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

Tels au milieu des bocages d'Amathonte, ils se jouent dans la chevelure parfumée de la mère des Grâces...
(1re éd., t. II, p. 13; — cf. éd Ladvocat, t. II, p. 172; — éd. Didot, III, p. 455.)

LIVRE XIII (*suite*).	LIVRE XIII (*suite*).
Le beau présent que vous consentiez à faire *à Jésus-Christ*... (1re éd., t. II, p. 16.)	Le beau présent que vous consentiez à *me* faire... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 174; — éd. Didot, t. III, p. 455.)
Je défendrai, au prix de tout mon sang, la vierge que vous confiez *à Jésus-Christ*... (1re éd., t. II, p. 20.)	Je défendrai, au prix de tout mon sang, la vierge que vous *me* confiez... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 177; — éd. Didot, t. III, p. 456.)

Dans la 1re édition, après la phrase : «... Je serai fidèle à Cymodocée », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition, et suiv. :

J'irai s'il le faut, nouveau Jérémie, cacher ce vase sacré sous la montagne de Nébo, afin de le dérober aux profanations des rois de Babylone...
(1re éd., t. II, p. 20; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 177; — éd. Didot, t. III, p. 456.)

C'est le Maître de la cavalerie, *qui fut même un moment* préfet des Gaules... (1re éd., t. II, p. 23.)	C'est le Maître de la cavalerie; *c'est* le préfet des Gaules... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 179; — éd. Didot, t. III, p. 457.)

LIVRE XIII (*suite*).

Ainsi, lorsqu'un serpent d'or et d'azur roule au sein d'un pré ses écailles changeantes, lève une *crète superbe* au milieu des fleurs...
(1re éd., t. II, p. 27.)

LIVRE XIII (*suite*).

Ainsi lorsqu'un serpent d'or et d'azur roule au sein d'un pré ses écailles changeantes, *il* lève une tête *de pourpre* au milieu des fleurs...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 183; — éd. Didot, t. III, p. 458.)

LIVRE XIV

Cependant le char a franchi le sommet de l'Herméum, et commence à descendre vers *le bois de chênes de Jupiter*...
(1re éd., t. II, p. 32.)

Le prêtre d'Homère salue *le trophée d'Hercule et le temple de Diane environné de grands noyers*. Il touche *aux ruines de Sélasie, monument de la victoire d'Aratus, et se trouve* tout à coup au penchant fleuri *du Thornax*; Sparte...
(1re éd., t. II, p. 32).

LIVRE XIV

Cependant le char a franchi le sommet de l'Herméum, et commence à descendre vers *Pillane*...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 186; — éd. Didot, t. III, p. 458.)

Le prêtre d'Homère salue l'*Eurotas dont il côtoie les bords*; il touche *au tombeau de Ladas; il découvre bientôt la statue de la Pudeur, qui marque l'endroit où Pénélope, prête à suivre Ulysse, baissa son voile en rougissant. Il laisse derrière lui le monument de Diane Mysienne, le bois sacré de Carnéüs, les sept colonnes, la sépulture du coursier, et* tout à coup *il arrive* au penchant fleuri *d'un coteau qui couronnoit le temple d'Achille :* Sparte...
(Éd. Ladvocat, t. II, p. 187; — éd. Didot, t. III, p. 458.)

Elles diminuoient de hauteur par degrés, et se termi-

Elles diminuoient de hauteur par degrés, et se termi-

noient aux sommets rougis *des coteaux Ménélaïon*... (1[re] éd., t. II, p. 33.)	noient aux sommets rougis *du Ménélaïon*... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 197; — éd. Didot, t. III, p. 458.)
LIVRE XIV (*suite*).	LIVRE XIV (*suite*).
Que vous êtes belle, ô mon amie! *Vos yeux sont purs comme les eaux des piscines d'Hesebon*, votre bouche est une grenade entr'ouverte, et vos cheveux ressemblent aux rameaux du palmier... (1[re] éd., t. II, p. 54.)	Que vous êtes belle, ô mon amie! votre bouche est une grenade entr'ouverte, et vos cheveux ressemblent aux rameaux du palmier... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 205; — éd. Didot, t. III, p. 463.)

Dans la 1[re] édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... aux rameaux du palmier », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3[e] édition et suiv. :

Les tentes de Cédar et les pavillons de Salomon ont moins d'éclat que ma bien-aimée...
(1[re] éd., t. II, p. 54; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 205; — éd. Didot, t. III. p. 463.)

Vent du milieu du jour, *soufflez dans les mandragores et dans les vignes d'Engaddi*, répandez les plus doux parfums... (1[re] éd., t. II, p. 54.)	Vent du milieu du jour, répandez les plus doux parfums... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 206; — éd. Didot. t. III, p. 463.)
Que la myrrhe, *le cinamone* et l'aloès couvrent votre lit embaumé... (1[re] éd., t. II, p. 54.)	Que la myrrhe et l'aloès couvrent votre lit embaumé!... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 206; — éd. Didot, t. III, p. 463.)

Dans la 1[re] édition, après les mots : «... Chan-

tons l'Hyménée », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition, et suiv. :

Jeunes femmes encore sans époux, évitons les jeunes hommes : ils nous cherchent pour nous séduire...

(1re éd., t. II, p. 55; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 206; — éd. Didot, t. III, p. 463.)

LIVRE XIV (*suite*).

Toi qui conduis à l'époux la vierge timide, Hymen, *orne tes tempes des fleurs parfumées de la marjolaine*; *prends ton voile éclatant des couleurs de l'aurore, attache le jaune brodequin à ton pied de neige.* Viens fouler...

(1re éd., t. II, p. 56.)

LIVRE XIV (*suite*).

Toi qui conduis à l'époux la vierge timide, Hymen, viens fouler...

(Éd. Ladvocat, t. II, p. 206; — éd. Didot, t. III, p. 463.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : « ... reposer sur ton sein », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

Franchis de tes pieds ornés de bandelettes d'or le seuil éclatant de la demeure de ton époux. Matrones, rassurez la vierge timide. Couple heureux, on comptera plutôt les grains de sable de la mer Érythrée, que le nombre de vos caresses...

(1re éd., t. II, p. 56; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 207; — éd. Didot, t. III, p. 463.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... qui lui donne ce jour », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

Mais, ô vierges, cessons nos chants d'Hyménée! Vertueux époux, vivez longtemps! Amis, retirons-nous, cessons nos chants d'Hyménée...

(1re éd., t. II, p. 57; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 207; — éd. Didot, t. III, p. 463.)

LIVRE XIV (*suite*).	LIVRE XIV (*suite*).
Il ne voit, au premier moment, qu'un moyen de sauver sa fille *chérie*... (1re éd., t. II, p. 63.)	Il ne voit, au premier moment, qu'un moyen de sauver sa fille... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 212; — éd. Didot, t. III, p. 465.)
LIVRE XV	LIVRE XV
Le lendemain, vers le coucher du soleil, il *l'iroit* chercher... (1re éd., t. II, p. 73.)	Le lendemain, vers le coucher du soleil, il *iroit la* chercher... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 221; — éd. Didot, t. III, p. 467.)
L'Ange qui préside au temps, et qui rend les heures à l'éternité à mesure qu'elles s'envolent, laisse enfin échapper de son urne le jour fatal... (1re éd., t. II, p. 73.)	*Le jour fatal arrive*... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 221; — éd. Didot, t. III, p. 467.)
A la modestie de son maintien, *on l'eût* prise pour Minerve elle-même.... (1re éd., t. II, p. 75.)	A la modestie de son maintien, *les Grecs l'auroient* prise pour Minerve elle-même.... (Éd. Ladvocat, t. II, p. 222; — éd. Didot, t. III, p. 467.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... la voix d'Eudore s'altéra », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

Les larmes gagnèrent son cœur, et s'échappèrent malgré lui de ses yeux...
(1re éd., t. II, p. 78; — cf. éd. Ladvocat, t. II, p. 225; — éd. Didot, t. III, p. 468.)

LIVRE XVI

C'était l'intrépide ami des princes, le véritable ami *du peuple*, *le défenseur* des principes....

(1re éd., t. II, p. 118; — 3e éd., t. III, p. 63.)

LIVRE XVI

C'était l'intrépide ami des princes, le véritable ami des principes....

(Éd. Ladvocat, t. III, p. 17; — éd. Didot, t. III, p. 476.)

Dans la 3e édition et suiv., après la phrase qui se termine par ces mots : «... si un Sophiste nous peut égorger au Capitole », figure le passage suivant qui ne se trouve pas dans la 1re édition :

Pour la première fois de sa vie, Dioclétien paroissoit ému : même en laissant persécuter les fidèles, Dieu se servoit de l'éloquence chrétienne pour semer les germes de la foi dans le sénat romain. La mâle simplicité du discours d'Eudore triomphoit et des calomnies d'Hiéroclès et des touchants souvenirs dont Symmaque avoit environné la statue de la Victoire : tout semble annoncer que l'Empereur va prononcer une sentence favorable aux chrétiens...

(1re éd., t. II, p. 132; — cf. éd. Ladvocat, t. III, p. 29; — éd. Didot, t. III, p. 479.)

LIVRE XVII

Ile heureuse, *toi qui portes le nom du fils de Pygmalion et d'une statue divine*, tout sur tes bords délicieux, atteste les prodiges de l'Amour...

(1re éd., t. II, p. 142.)

Tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du *fils de l'Éternel*...

(1re éd., t. II, p. 148.)

LIVRE XVII

Ile heureuse, tout sur tes bords délicieux atteste les prodiges de l'Amour...

(Ed. Ladvocat, t. III, p. 35; — éd. Didot, t. III, p. 481.)

Tant de lieux consacrés par les paroles et les douleurs du *Fils de Dieu*...

(Éd. Ladvocat, t. III, p. 41; — éd. Didot, t. III, p. 481.)

LIVRE XVIII	LIVRE XVIII
Peu m'importe qu'on me haïsse, pourvu qu'on me craigne : j'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris... (1re éd., t. II. p. 174.)	J'inspirerai la terreur pour me sauver du mépris... (Éd. Ladvocat, t. III, p. 61 ; — éd. Didot, t. III, p. 487.)
Depuis le jour où Sylla se dépouilla de la dictature *aux yeux du monde étonné*, jamais plus grand spectacle n'avoit frappé les regards des Romains... (1re édit., t. II, p. 185.)	Depuis le jour où Sylla se dépouilla de la dictature, jamais plus grand spectacle n'avoit frappé les regards des Romains... (Éd. Ladvocat, t. III, p. 75 ; — éd. Didot, t. III, p. 490.)
Les lois injustes qui dépeuplent la terre, la Tyrannie qui la ravage, *mille fantômes dévastateurs*, rampent aux pieds du Démon de l'Homicide... (1re édit., t. II, p. 190.)	Les lois injustes qui dépeuplent la terre, la Tyrannie qui la ravage, rampent aux pieds du Démon de l'Homicide... (Éd. Ladvocat, t. III, p. 77 ; — éd. Didot, t. III, p. 491.
Délices de Rome, s'écrie-t-il, *vains fantômes du Démon*, venez-vous me troubler jusque dans le désert? Évanouissez-vous, *Esprits de ténèbres !*... (1re éd., t. II, p. 204).	Délices de Rome, s'écrie-t-il, venez-vous me troubler jusque dans le désert? Évanouissez-vous!... (Éd. Ladvocat, t. III, p. 87 ; — éd. Didot, t. III, p. 494.)
Nous ne sommes point des fantômes de ténèbres, nous sommes des chrétiens fugitifs.... (1re éd., t. II, p. 204.)	Nous sommes des chrétiens fugitifs... (Éd. Ladvocat, t. III, p. 87 ; — éd. Didot, t. III, p. 494.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... une simple fille des

hommes », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

L'Enfer l'a ornée de tous ses dons. Je ne me suis point trompé : c'est l'habit grec, la ceinture, les cheveux parfumés, la démarche légère de ce Démon que les païens adorent sous le nom de Vénus...

(1re éd., t. II, p. 205; — cf. éd. Ladvocat, t. III, p. 87; — éd. Didot, t. III, p. 494.)

LIVRE XVIII (*suite*).	LIVRE XVIII (*suite*).
Ils ressemblent à ces ruisseaux *qui*, descendus de diverses montagnes, *viennent mêler* leurs eaux dans une même vallée... (1re éd., t. II, p. 206.)	*Ainsi des* ruisseaux, descendus de diverses montagnes, *mêlent* leurs eaux dans une même vallée... (Éd. Ladvocat, t. III, p. 88; — éd. Didot, t. III, p. 495.)

Dans la 1re édition, après ces mots : «... Tu sais que je t'aime », figure la phrase suivante, qui a été supprimée dans la 3e édition et suiv. :

Un amant est-il donc si redoutable?...

(1re éd., t. II, p. 260; — cf. éd. Ladvocat, t. III, p. 132; — éd. Didot, t. III, p. 506.)

LIVRE XX

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... si tu consens à m'écouter », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

Hiéroclès prend la fille d'Homère par la main, la fait asseoir sur un siège de pourpre d'Élide, et se place à ses côtés.

Les paroles voluptueuses qui sortent de la bouche d'un homme altéré de sang, sont horribles. L'Athée reprend bientôt le langage de la séduction.

« Idole de mon âme, pourquoi gardes-tu le silence? Pourquoi cette tête charmante est-elle toujours voilée? Laisse-moi voir les yeux qui portent la flamme dans mon cœur. Que ta bouche divine daigne me sourire. Dis : que veux-tu? Palais, honneurs, richesses, tu auras tout. Tu peux à ton gré disposer de l'Empire maintenant, sous mes lois. Commande, et je fais tomber l'univers à tes pieds. »

(1re éd., t. II, p. 260; — cf. éd. Ladvocat, t. III, p. 133; — éd. Didot, t. III, p. 506.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... et des enchantements », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

« Ses enchantements, dit Cymodocée, ce sont ses malheurs, son amour et sa beauté. »

« Cesse ce langage », s'écrie Hiéroclès hors de lui...

(1re éd., t. II, p. 261; — cf. éd. Ladvocat, t. III, p. 133; — éd. Didot, t. III, p. 506.)

LIVRE XX (*suite*).

Écoute : *tu veux donc sauver ce chrétien rebelle?* Il va perdre la vie dans les tourments...

(1re éd., t. II, p. 261.)

Deux fois il la ramène vers la statue du Laocoon, deux fois l'innocente victime échappe aux bras du tyran : on eût cru voir des jeux funèbres et une course autour d'un tombeau. Palpitante, hors d'haleine, prête à mourir, la fille de Démodocus s'arrête enfin devant le groupe du prêtre d'Apollon et de ses fils; elle menace....

(1re éd., t. II, p. 205.)

LIVRE XX (*suite*).

Écoute : il va perdre la vie dans les tourments...

(Éd. Ladvocat, t. III, p. 133; — éd. Didot, t. III, p. 506.)

Elle se précipite aux pieds du Laocoon; elle menace...

(Éd. Ladvocat, t. III, p. 136; — éd. Didot, t. III, p. 507.)

LIVRE XXI

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... toujours renaissant », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

Là, sont punis les mortels, qui ont paru excusables aux yeux de la terre : l'homicide qui donna la mort pour satisfaire au vain honneur du monde; le juge qui, croyant ses lumières infaillibles, condamna pourtant l'innocence; le prêtre vertueux, mais faible, qui exposa la religion au scandale. Le Souverain Juge, dans la rigueur de son équité, ne trouve point de causes nécessaires à des fautes qui doivent produire un grand mal dans le présent ou dans l'avenir. Dieu voit toujours l'imprudence de la raison, la violation de quelque loi, l'omission de quelque vertu, où les hommes ne découvrent que l'inévitable effet de l'infirmité humaine....

(1re éd., t. II, p. 303; — cf. éd. Ladvocat. t. III, p. 168; — éd. Didot, t. III, p. 515.)

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... moins durables », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

De limpides ruisseaux, des bocages enchantés, d'agréables concerts formés par le chant de mille oiseaux, une lumière semblable à une perpétuelle aurore, annoncent la solitude de ces sages qui ont pratiqué toutes les vertus morales. Toutefois ils sont privés de la vue du Créateur, et de la connoissance des secrets de la nature, parce qu'il est entré dans leurs bonnes œuvres plus d'orgueil humain que d'amour de Dieu...

(1re éd., t. II, p. 304; — cf. éd. Ladvocat, t. III, p. 169; — éd. Didot, t. III, p. 515.)

LIVRE XXIII

Dans la 1re édition, après la phrase qui se termine par ces mots : «... le Tout-Puissant », figure le passage suivant, qui a été supprimé dans la 3e édition et suiv. :

J'aurai vu l'empire de l'éternité prêt à passer sous mes lois...
(1re éd., t. II, p. 333; — cf. éd. Ladvocat, t. III, p. 191 ; — éd. Didot, t. III, p. 520.)

Au milieu du sang et du vin, *le* nom de Jésus-Christ et de Marie se *répétoit* en secret...
(1re éd., t. II, p. 340 ; — 3e éd., t. III, p. 344.)

Au milieu du sang et du vin, *les noms* de Jésus-Christ et de Marie se *répétoient* en secret...
(Éd. Ladvocat, t. III, p. 197; — éd. Didot, t. III, p. 522.)

Telle *on* peint la Nuit...
(1re éd., t. II, p. 350.)

Telle *la Muse des mensonges nous* peint la Nuit...
(Éd. Ladvocat, t. III, p. 206; — éd. Didot, t. III, p. 524.)

LIVRE XXIV

A l'arc de Septime-Sévère, au temple de Jupiter-Stator, aux Rostres, partout....
(1re éd., t. II, p. 381.)

LIVRE XXIV

Au temple de Jupiter-Stator, aux Rostres, *à l'arc de Titus*, partout....
(Éd. Ladvocat, t. III, p. 230; — éd. Didot, t. III, p. 530.)

Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le chrétien d'une robe des prêtres de *Cybèle*....
(1re éd., t. II, p. 383.)

Les gladiateurs, selon l'usage, voulurent revêtir le chrétien d'une robe des prêtres de *Saturne*....
(Éd. Ladvocat, t. III, p. 231; — éd. Didot, t. III, p. 531.)

Il lève la tête et voit *ou croit voir* l'armée des Martyrs.... (1re éd., t. II, p. 387.)	Il lève la tête et voit l'armée des Martyrs.... (Éd. Ladvocat, t. III, p. 235; — éd. Didot, t. III, p. 533.)
Soit illusion, soit vérité, le martyr contemple la vision.... (1re éd., t. II, p. 387.)	Le martyr contemple la vision.... (Éd. Ladvocat, t. III, p. 235; — éd. Didot, t. III, p. 532.)

Dans la 3e édition et suiv., après ces mots : «... Les dieux s'en vont », Chateaubriand a ajouté le passage suivant, qui ne figure pas dans la 1re édition :

La foule éperdue quitte les jeux. Galérius, rentré dans son palais, s'abandonne aux plus noires fureurs; il ordonne qu'on livre au glaive les illustres compagnons d'Eudore. Constantin paraît aux portes de Rome. Galérius succombe aux horreurs de son mal : il expire en blasphémant l'Éternel. En vain un nouveau tyran s'empare du pouvoir suprême : Dieu tonne du haut du Ciel, le signe du salut brille : Constantin frappe; Maxence est précipité dans le Tibre. Le vainqueur entre dans la cité reine du monde : es ennemis des chrétiens se dispersent. Le prince, ami d'Eudore, s'empresse alors de recueillir les derniers soupirs de Démodocus, que la douleur enlève à la terre, et qui demande le baptême pour aller rejoindre sa fille bien-aimée. Constantin vole aux lieux où l'on avoit entassé les corps des victimes : les deux époux conservoient toute leur beauté dans la mort. Par un miracle du ciel, leurs plaies se trouvoient fermées, et l'expression de la paix et du bonheur étoit empreinte sur leur front. Une fosse est creusée pour eux dans ce cimetière où le fils de Lasthénès fut autrefois retranché du nombre des Fidèles. Les légions des Gaules, jadis conduites à la victoire par Eudore, entourent le monument funèbre de leur ancien général. L'aigle guerrière de Romulus est décorée de la croix pacifique. Sur

la tombe des jeunes martyrs, Constantin reçoit la couronne d'Auguste, et sur cette même tombe il proclame la religion chrétienne religion de l'Empire.

(1re éd., t. II, p. 403; — 3e éd., t. III, p. 413; — cf. éd. Ladvocat, t. III, p. 249; — éd. Didot, t. III, p. 535.)

*
* *

Nous n'avons pas à étudier et à commenter les corrections et retouches que Chateaubriand a fait subir à son texte. Il s'est d'ailleurs lui-même très nettement expliqué dans son *Examen* sur les raisons qui l'ont guidé dans ses modifications. Et puisque l'*Examen* ne figure pas dans toutes les éditions courantes des *Martyrs*, on ne sera sans doute pas fâché de trouver ici cette page intéressante. La voici donc :

Dans le troisième livre, les discours des puissances divines sont retranchés : comme ces discours contiennent l'exposition complète du sujet et le mot du récit, j'ai été obligé d'en conserver la substance. M. de La Harpe, dans son chant du *Ciel*, avait commis la même faute que moi, et faisoit parler Dieu à l'exemple du Tasse et de Milton ; on lui fit remarquer que ces discours étoient trop longs, et qu'on ne sauroit jamais prêter à Dieu un langage digne de lui. Il changea son plan, et par une heureuse idée, il mit ce qu'il vouloit dire dans la bouche du prophète Isaïe. Debout au milieu des saints et des anges, le fils d'Amos lit dans le *Livre de Vie* les destins de la terre. Je n'ai pu m'approprier cette belle fiction : j'ai eu recours à un autre moyen qu'on jugera.

Dans ce même livre du *Ciel*, Cymodocée n'est plus demandée comme une victime immédiate, mais elle est annoncée comme une victime secondaire, qui doit augmenter le mérite du sacrifice d'Eudore. Les passages de

l'*Apocalypse* qui avoient servi de prétexte aux plaisanteries bonnes ou mauvaises d'un journal ont disparu : tout ce qui pouvoit blesser la doctrine ou le dogme, dans le *Purgatoire*, l'*Enfer* et le *Ciel*, a été scrupuleusement effacé. Je ne m'en suis pas rapporté là-dessus à mes lumières, je me suis soumis à la censure de quelques savants ecclésiastiques.

J'ai insisté davantage sur la naissance d'Eudore et de Cymodocée, et sur ce qu'ils sont, l'un et l'autre, les représentants des grands hommes et des beaux-arts de la Grèce.

Dans le livre de l'esclavage d'Eudore chez les Franks, j'ai rétabli un morceau que j'avois supprimé sur l'épreuve, et que plusieurs personnes regrettoient.

Dans le livre de Velléda, on ne trouvera plus les imprécations d'Eurore ; les couleurs trop vives sont adoucies.

J'ai abrégé la scène de l'entrevue de Cymodocée et d'Hiéroclès : elle sentoit trop le roman.

J'ai annoncé plus fortement et plus clairement le triomphe de la religion. J'avois quelquefois parlé moi-même comme poète (qu'on me passe le mot) le langage de la mythologie : j'ai fait disparaître ces légères inadvertances; j'ai retranché plusieurs comparaisons, abrégé quelques détails de mœurs, et corrigé quelques fautes contre l'histoire et la géographie.

Enfin, j'ai ajouté des remarques à chaque livre.

On aura maintenant le moyen, nous l'espérons, de vérifier textes en mains les indications de Chateaubriand.

LA

CORRESPONDANCE DE CHATEAUBRIAND

LETTRES INÉDITES OU PERDUES DE CHATEAUBRIAND

Octobre 1902.

Pourquoi seul, ou presque seul, des grands écrivains français du XIXe siècle, Châteaubriand n'a-t-il encore trouvé personne pour recueillir et pour éditer sa *Correspondance*? Peut-être le hasard est-il le seul coupable. Peut-être aussi, trop admiré et trop adulé pendant qu'il vivait, lui a-t-on fait trop longtemps expier, par une dédaigneuse ou ironique indifférence, les hommages et l'encens qu'on lui avait autrefois prodigués? On sait l'instructive histoire des variations de Sainte-Beuve à l'égard du grand homme. Peut-être enfin ce génie solitaire et distant, qui n'a laissé pour prendre soin de sa gloire posthume ni veuve, ni enfants, ni amis, ni disciples immédiats, peut-être avait-il en lui un je ne sais quoi qui décourageait par avance la familiarité ou la piété même de ses plus fervents admirateurs...

Quoi qu'il en soit, c'est un fait que nous avons la *Correspondance* de Lamartine et celle de Joseph de Maistre, celle de Lamennais et celle de Balzac, celle de George Sand, celle de Sainte-Beuve ; nous avons déjà, au moins en partie, et nous aurons plus complètement un jour celle de Victor Hugo, celle de Renan et celle de Taine ; et il nous manque toujours celle de Chateaubriand. A en juger pourtant par ce que nous en connaissons actuellement, elle est très considérable [1] et elle offre pour l'histoire de l'auteur d'*Atala* et pour l'histoire de son temps un intérêt de tout premier ordre. Quand cette correspondance sera réunie au complet, ce sera sans doute l'une de celles que notre siècle, — je me trompe, le siècle passé, — pourra le mieux opposer aux plus célèbres correspondances des deux derniers siècles [2].

1. J'évalue à plus d'un *millier* le nombre de lettres *complètes*, *imprimées*, et *actuellement connues* de Chateaubriand. Si l'on y joint les lettres qui ne nous sont connues que par fragments, dont l'existence nous est révélée par des recueils d'autographes, ou par des publications diverses, et qu'il ne serait sans doute pas impossible de retrouver, on porterait, je crois, aisément ce chiffre à *quinze cents*. M. Eugène Ritter va nous donner bientôt une édition, — qui sera probablement définitive, — de la *Correspondance* de Rousseau. Je doute qu'il y réunisse un nombre aussi considérable de lettres. En tout cas, la meilleure édition que nous ayons encore des *Œuvres complètes* de Rousseau, et qui date de 1853, celle de Houssiaux (4 vol. in-4°, Paris), n'en renferme encore que 854. Et il y a à peine un demi-siècle que Chateaubriand est mort. Sans doute, bien d'autres de ses lettres nous serons révélées peu à peu. La correspondance du grand écrivain avec Ballanche, avec Bonald, avec Mme de Duras, entre autres, nous seraient bien précieuses à connaître.

2. « En joignant, écrivait récemment M. Lanson dans la *Revue*

Il semble que le moment soit proche où réparation sera faite au poète du *Génie du Christianisme*. Quelques publications récentes, parmi lesquelles il faut signaler celles de M. Chédieu de Robethon[1] et surtout de M. l'abbé Pailhès[2], ont ramassé, ont groupé et commenté un grand nombre de lettres inédites. Enfin, plus récemment encore, M. Edmond Biré, l'érudit breton auquel nous devions déjà une bonne édition des *Mémoires d'Outre-Tombe*, a composé tout un intéressant et gros volume[3] sur *les Dernières années de Chateaubriand*, rien qu'en recueillant, rapprochant et reliant les unes aux autres les lettres déjà imprimées, mais éparses un peu partout, et notamment dans les journaux du temps. M. Biré a fait plus : dans le premier chapitre de son livre, il a rassemblé un grand nombre de renseignements sur les « sources » actuellement connues de la correspon-

universitaire (1903, t. I, p. 174), en joignant à l'inventaire de M. Biré celui de M. Kerviler, on peut se faire une idée approximative de ce trésor épistolaire ; en ce genre encore, Chateaubriand serait au premier rang. »

1. Chédieu de Robethon, *Chateaubriand et Mme de Custine, épisodes et correspondance inédite*, 1 vol. in-16. Paris, Perrin, 1893.

2. G. Pailhès, *Chateaubriand, sa femme et ses amis*, 1 vol. in-8°, Paris, Champion, 1896.

3. *Les dernières années de Chateaubriand : Sa correspondance de 1830 à 1848*, 1 vol. in-8°, Paris, Garnier, 1902. — On aurait souhaité que M. Biré indiquât toujours l'exacte provenance des lettres qu'il publie, ou plutôt qu'il réimprime.

Plus récemment, M. Teodor de Wyzewa a publié à la librairie Perrin (Paris, 1903) sous ce titre : *Un dernier amour de René*, la *Correspondance de Chateaubriand avec la marquise de V...* — Voir sur ce livre le joli article de M. Emile Faguet dans la *Revue latine* du 25 juin 1903.

dance[1]. Ces indications, nous dit-il trop modestement, « ne seront peut-être pas cependant sans

1. Il me paraît bon d'indiquer au futur éditeur de la *Correspondance générale* de Chateaubriand, — et, en attendant, aux travailleurs, — diverses « sources » que M. Biré n'a pas signalées dans son *Introduction*, soit qu'elles soient postérieures à son livre, soit qu'elles lui aient tout simplement échappé. Je n'y ai pas, — sauf une fois, — puisé ici moi-même, par discrétion d'abord, et puis aussi parce que les ouvrages ou recueils en question sont en général d'un accès assez facile. Dans les *Portraits et souvenirs littéraires*, d'Hippolyte Lucas, avec des Lettres inédites d'écrivains contemporains (Paris, Plon, 1890), on trouvera (p. 9, 10-11, 12, 13, 15) cinq lettres de Chateaubriand, on en trouvera une autre à Vitrolles dans la *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles* (Paris, Charpentier, 1886, p. 129). Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre 1898 (p. 647-648), M. Louis Tiercelin (article sur *la Jeunesse de Leconte de Lisle*) a publié une lettre de Chateaubriand. M. Félix Chambon, dans son article de la *Revue d'histoire littéraire de la France*, mai-juin 1901, *A travers les autographes : les papiers de Boissonade*, a publié deux lettres de Chateaubriand (p. 469). La même *Revue* d'avril-juin 1902 a publié des fragments d'une autre lettre du grand écrivain (p. 349). On trouvera une autre lettre de lui dans l'article de M. Lardanchet : *Les enfants perdus du romantisme* : *Jean-Pierre Veyrat* (*Quinzaine* du 1er octobre 1902, p. 401). M. Saint-Quirin a publié dans le *Correspondant* du 25 août 1901 *Une correspondance inédite de Chateaubriand* (avec Mme de Cottens), qui comprend 72 lettres. Dans *le Temps* du 5 août 1832, il y a une lettre de Chateaubriand au journal qui a été réimprimée par *l'Intermédiaire des curieux et des chercheurs* du 30 mars 1900. Dans ses études sur *Chateaubriand, Mme de Duras et Mlle de Constant* (*Revue de Fribourg* d'avril-mai, juin-juillet 1903), M. l'abbé Pailhès a publié, entre autres documents inédits, trente lettres de Chateaubriand. MM. Paul et Victor Glachant, dans un article de la *Nouvelle Revue* du 1er décembre 1901, intitulé *François Guizot* : *Lettres à Fauriel*, ont publié deux lettres de Chateaubriand (p. 343 et 344), et en ont signalé une autre (p. 349). Dans les *Lettres de Sainte-Beuve à Collombet*, publiées par MM. Latreille et Roustan (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903), il y a (p. 189) un petit billet de Chateaubriand. M. Louis Thomas, dans le *Mercure de France* de décembre 1903, de février et juin 1904, a publié quatre lettres de Chateaubriand à Sainte-Beuve, et trente lettres à divers. M. G. Lanson, dans la *Revue universitaire* de 1903 (t. I,

utilité pour le futur éditeur de la *Correspondance* du grand écrivain ». Ce « futur éditeur », on aurait pu croire que ce serait M. Biré lui-même. Par ses travaux antérieurs, par la précision et l'étendue de son information, par son culte pieux pour cette grande mémoire, il semblait tout désigné pour mener à bien ce travail. Il y a sans doute renoncé, s'il y a jamais songé, puisque, d'un autre côté, voici qu'on nous annonce qu'une édition de la *Correspondance générale* de Chateaubriand est en préparation. M. Louis Thomas, le futur auteur de cette édition, a droit à toutes les sympathies, à tous les encouragements[1]. Et il faut souhaiter que tous

p. 173-174), en a inséré une autre. Dans la *Nouvelle Revue rétrospective* du 1er semestre 1903 (p. 359), on en trouvera une autre encore. M. Paul Gautier, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er octobre 1903, a publié les lettres de Chateaubriand à Madame de Staël. M. E. Cartier, dans un article de la même *Revue* (15 avril 1904) sur *Léonce de Lavergne*, a publié huit lettres de Chateaubriand. Enfin, tout prochainement, M. P. de Labriolle et M. J. Girardin vont publier l'un dans la *Revue latine*, l'autre dans les *Annales romantiques*, deux lettres inédites ou perdues du grand écrivain. Au total, encore cent soixante-dix à cent quatre-vingts lettres *imprimées* qui n'ont été utilisées ni par M. Biré, ni par moi au cours des pages qui vont suivre.

1. M. Louis Thomas a fait paraître dans diverses *Revues* un appel qui mériterait bien d'être entendu, et auquel il faudrait donner le plus de publicité possible : « Aux amateurs qui, possédant des autographes de Chateaubriand, ne voudraient pas en faire connaître le texte eux-mêmes au public, il saurait gré de les lui communiquer, comme il remercie d'avance toutes les personnes qui pourront l'aider, soit à donner un texte meilleur ou plus complet des lettres ou fragments de lettres déjà connues, soit à éclairer ce texte de quelques détails nouveaux, soit à retrouver des lettres déjà imprimées, mais enfouies dans quelque ouvrage, recueil ou journal insoupçonné. Les communications ou demandes de renseignements devront être adressées à M. Louis Thomas, 26, rue Vital, Paris (XVIe). »

ceux qui détiennent ou connaissent quelque parcelle, imprimée ou inédite, de la *Correspondance* de René s'empressent de fournir leur apport au nouvel éditeur. Je vais essayer de prêcher d'exemple. En attendant cette publication, et pour mettre en goût les chercheurs, voici une quarantaine de lettres, dispersées un peu partout, et qui me paraissent avoir échappé à presque tous ceux qui se sont occupés de Chateaubriand, y compris M. Biré lui-même. Un certain nombre sont très probablement inédites. J'ai retrouvé les unes au Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Je dois la communication des autres à MM. Charles Bonin, Gabriel Brunhes, Charles Binet et Augustin Léger, qui ont bien voulu m'en adresser une copie, et je les en remercie vivement, soigneusement collationnée sur l'original autographe. — Quant aux autres, elles sont extraites de divers livres ou recueils devenus assez rares, difficiles à trouver par conséquent, et où d'ailleurs on n'irait pas les chercher, si l'on n'était point prévenu.

*
* *

La première est l'une des plus anciennes lettres connues de Chateaubriand[1]. Elle a été insérée dans

1. Les deux plus anciennes lettres que l'on connaisse de Chateaubriand sont datées de 1789, la seconde du 28 mars. Elles sont adressées à M. du Châtenet, officier d'artillerie. Elles ont été publiées par M. Maurice Albert dans *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration* (*Edmond Géraud*), Paris, Flammarion, 1893, p. 172-176.

Paris, le journal de Peltier. Elle est un peu postérieure, comme on verra, à la publication de l'*Essai sur les Révolutions*, dont elle est inséparable.

Au rédacteur.

Monsieur,

En insérant le morceau suivant dans votre journal, vous donnerez une preuve de votre impartialité, et vous obligerez celui qui a l'honneur d'être,

Monsieur, votre, etc.

C.

RÉPONSE GÉNÉRALE
À CEUX QUI M'ONT FAIT L'HONNEUR DE M'ÉCRIRE

J'aime le repos. Je vis seul. Je n'entretiens personne de moi. J'ai poussé l'amour de la tranquillité jusqu'à prier M. P.[1] de ne point faire l'analyse de l'*Essai Historique, Politique et Moral sur les Révolutions*. Cependant, par une fatalité singulière, on sait où je demeure et on m'écrit. Depuis quatre mois on n'a cessé de m'envoyer lettres sur lettres. J'ai gardé obstinément le silence. A la fin on veut m'arracher une réponse. La voici : c'est la première, ce sera la dernière.

Des lettres dont on m'a honoré, les unes sont anonymes, les autres sont signées. Les unes Françaises, les autres Anglaises. Je commence par celles-ci.

Une lettre, sans signature, datée du 20 du mois dernier, a été remise pour moi, cette semaine, chez le libraire Deboffe. Elle était accompagnée d'un sermon sur *The Ends and Advantages of an Establish'd Ministry*[2]. Le Rev. Mr. *Symons* est l'auteur de cet écrit qui m'a paru excellent tant pour la matière que pour la manière. Mais je ne suis point

1. M. Peltier.
2. *L'objet et les avantages d'un culte établi.*

Théologien, et je suis prêt à reconnaître tout ce qu'on voudra. Si j'ai avancé des erreurs, je les désavoue. Je respecte aussi bien que le R. M. S. [1] la Religion et ses ministres. Je pense comme lui qu'un peuple d'Athées serait un peuple de scélérats. En un mot, personne plus que moi n'est convaincu que la Révolution a été faite par des moyens *exécrables*, et ne l'ai-je pas répété depuis la première jusqu'à la dernière page de mon livre! Si le R. M. S. et beaucoup d'autres m'avaient lu avec un peu d'attention, ils auraient vu qu'au fond j'étais essentiellement de leur avis : alors, on n'aurait pas prêché contre un ouvrage qu'on voulait décrier. Prêcher, c'est sonner le tocsin, c'est assembler des lecteurs.

Que si le R. M. S. s'est alarmé des louanges, très peu méritées sans doute, que le *Monthly Review* a données à l'*Essai*, M. S. aurait dû remarquer, le tout pour sa tranquillité, que tout en comparant mon style à celui de *Bernardin de Saint-Pierre*, les rédacteurs n'ont pas laissé de relever amèrement ce même passage qui a si fort offensé mon vertueux admoniteur. D'ailleurs le *Critical Review* n'a-t-il pas chanté la palinodie? Le public avait donc à la fois le poison et le contre-poison.

Il en est de même des Universités. Un révérend ministre d'Oxford s'est donné la peine de me faire passer une leçon ; j'ai reçu au contraire de Cambridge la lettre la plus flatteuse. Un autre ministre m'écrit pour me complimenter sur l'article même que désapprouve M. *Symons*. Je le demande à mon respectable Aristarque : Que dois-je penser d'après toutes ces contradictions? Ah ! sans doute, ce qu'il pensera lui-même : Qu'il faut se contenter d'être simples de cœur, amis des malheureux, adorateurs de celui qui voit et juge les hommes, et laisser les disputes d'opinion à ceux qui s'occupent de songes.

Je viens aux lettres Françaises. Elles contiennent presque toutes de grands éloges ou beaucoup d'avis. Je ne m'enorgueillis point des louanges ; je remercie des conseils. J'ai aussi reçu des injures anonymes, par la poste. J'assure le monsieur *aux injures* que je n'en conserve pas le moindre ressentiment. J'ai lu *ses injures*. Eh ! bon Dieu ! que de sot-

1. Rev. Mr. Symons.

tises n'est-on pas forcé de lire tous les jours, dans le siècle où nous sommes ! Et pourquoi celles de ce monsieur n'auraient-elles pas leur tour, tout comme les autres ? Je ne sais plus si c'était Chamfort, ou M. de la Harpe, ou Fontanes, un jour que je dînais chez ce dernier, qui me disait sérieusement qu'un certain homme *était mort de bêtise*. O mon *pauvre* correspondant ! *Vulnus alis venis*.

J'espère qu'on sera satisfait de cette réponse et qu'on voudra bien désormais me laisser tranquille. Je vis de mon travail. Quand je suis obligé de lire beaucoup de *petits* papiers, cela me fait perdre de *grandes* heures. D'ailleurs, les ports de lettres sont chers.

C.

(*Paris, journal de M. Peltier*[1], 10 juillet 1797 ; t. XIII, p. 644-646.)

*
* *

Une autre lettre plus connue de Chateaubriand est celle qu'il adressa au *Publiciste* et au *Journal des Débats* du 10 germinal an IX (1er avril 1801), pour annoncer la prochaine publication d'*Atala*, et qu'il a reproduite dans un certain nombre des éditions d'*Atala* et du *Génie du Christianisme*. Mais dans ces diverses éditions, Chateaubriand, je l'ai déjà dit, sans prévenir son lecteur, a fait subir de nombreuses corrections à son texte primitif. Il a paru intéressant de reproduire ici tout entier le

1. C'est aussi dans le journal de Peltier, sous la date du 11 décembre 1797, qu'a paru pour la première fois une pièce de vers que Chateaubriand a réimprimée plus tard dans la collection de ses *Œuvres complètes* (édition de 1826, t. XXII), et qu'il avait intitulée *les Tombeaux champêtres*, Elégie imitée de Gray (« par M.·. de S. Malo, auteur de l'*Essai sur les Révolutions anciennes et modernes* », disait mystérieusement le journal).

texte du *Journal des Débats* avec les variantes du texte courant qu'on a rejetées en note. On a eu sous les yeux la quatrième édition du *Génie du Christianisme* (9 vol. in-18, Lyon, Ballanche père et fils, an XIII-1804), la première qui ait donné le texte corrigé (t. I, p. XIII-XIV, note). Les passages mis entre crochets ont été supprimés dans cette édition et celles qui ont suivi.

Au rédacteur.

Citoyen, dans mon ouvrage sur *le Génie du Christianisme* ou *les Beautés* [*poétiques et morales*] *de la religion chrétienne*, il se trouve une section [1] entière consacrée à la *poétique du christianisme*. Cette section [2] se divise en trois parties [3] : poésie, beaux-arts, littérature [4]. [Ces trois parties sont terminées par une quatrième, sous le titre d'] *Harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*. Dans cette partie [5] j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédentes [6], tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans les solitudes [7], [le côté poétique de cette religion populaire qui plaçait des croix aux carrefours des chemins dans les forêts, qui mettait des images de vierges et de saints à la garde des fontaines et des vieux ormeaux; qui croyait aux pressentiments et aux fantômes, etc.], etc. Cette partie est terminée par un roman [8] intitulé : *Atala ou les amours de deux sauvages dans*

1. Var. 1804 : une *partie*...
2. Var. 1804 : cette *partie*...
3. Var. 1804 : en *quatre livres*...
4. Var. 1804 : littérature, harmonies de la religion, etc.
5. Var. 1884 : Dans *ce livre*...
6. Var. 1804 : dans les *précédents*...
7. Var. 1804 : dans *la solitude*, etc. *Ce livre* est *terminé*...
8. Var. 1804 : par *une anecdote extraite* de mes voyages en

le désert. Ce roman, extrait de mes voyages en Amérique, a été écrit sous les huttes des sauvages. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de le publier [1] à part, avant mon grand ouvrage. [On la trouvera, le douze germinal, chez Migneret, rue Jacob, nº 118, et rue de la Loi, ancienne librairie de Dupont; et chez le Normant, libraire-imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, nº 42 la porte cochère vis-à-vis de l'église [2].].

Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

J'ai l'honneur d'être, etc.

[L'auteur du *Génie du Christianisme*.]

(*Journal des Débats* du 10 germinal an IX-1er avril 1801 [3]).

Amérique, *et écrite* sous les huttes *mêmes* des Sauvages; *elle* est *intitulée* : *Atala*, etc. Quelques épreuves...

1. Var. 1804 : *de l'imprimer*...

2. Il va sans dire que cette phrase entre crochets ne se trouve reproduite dans aucune des éditions même isolées d'*Atala*. — *Atala* a donc paru non pas le 15 avril, comme l'écrivait M. Léon Séché dans la *Revue bleue* du 27 avril 1901, mais bien le 3 avril 1801.

3. Le même numéro du *Journal des Débats* publiait comme inédite la célèbre pièce d'André Chénier : « Elle a vécu, Myrto, etc. » La pièce avait été publiée quelques jours auparavant par le *Mercure de France*, dans son numéro du 1er germinal an IX (22 mars 1801). C'est vers le même temps que Chateaubriand commençait au *Mercure* une série d'articles sur la littérature anglaise. Le premier, intitulé *De l'Angleterre et des Anglais*, est daté du 16 messidor an IX (5 juillet 1801); le second, sur *Young*, est daté du 15 germinal an X (5 avril 1802). Si j'insiste sur ces dates, c'est que M. Kerviler les a rapportées fort inexactement d'après Chateaubriand dans sa *Bio-bibliographie*, et qu'ici, comme en tout, la chronologie a son importance. L'article sur Young était précédé de la lettre suivante :

Aux rédacteurs du Mercure.

« Citoyens,

« Vous m'avez demandé quelques observations sur la littérature anglaise. Je commencerai par les *Nuits d'Young*, dont on

*
* *

Dans le court billet qui va suivre, j'imagine qu'il doit s'agir des deux opuscules intitulés : *Opinion de M. le vicomte de Chateaubriand sur le projet de loi relatif aux journaux, imprimée par ordre des pairs* (séance du 22 février 1817), Paris, P. Didot l'aîné, 1817, 8°, et *Opinion sur le projet de loi relatif aux finances* (séance du 21 mars 1817), *id.*, *ibid.*, 8°.

J'ai l'honneur d'envoyer à M. de Folmont ma dernière opinion et la précédente, qu'il a paru désirer. Je le prie d'agréer tous mes compliments.

DE CHATEAUBRIAND.

Ce mercredi 25 mars 1817.

(*Bibliothèque publique de Rouen, Collection Duputel, n°* **122**. *Original autographe.*)

*
* *

La lettre que voici m'a été très aimablement communiquée par quelqu'un qui veut me dérober le plaisir de le remercier publiquement. Je pense que l'ouvrage dont il est ici question est *la Monarchie selon la Charte*, ce virulent pamphlet contre le ministère. Decazes qui avait fait tout son possible pour en empêcher la publication, puis pour en entraver la libre circulation.

vient de donner une nouvelle édition. Je pourrai continuer ce travail dans la suite, si vous jugez qu'il en vaille la peine.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« CHATEAUBRIAND. »

A Monsieur
Monsieur l'abbé Serres
à Sainte-Affrique, Aveyron.

Paris, ce 20 avril 1817.

Il y a bien longtemps, Monsieur l'abbé, que j'aurais dû vous remercier de votre beau présent. Vous avez fait une bonne œuvre en réimprimant un mauvais ouvrage, mais dont les intentions au moins étaient dignes de l'intérêt des honnêtes gens. J'apprends par notre ami Clausel[1] qu'il vous reste un assez bon nombre d'exemplaires ; nous verrons à arranger cela, aussitôt que mes affaires me seront un peu mieux connues[2]. Veuillez, Monsieur l'abbé, agréer tous mes remercîments, toutes mes excuses. Pardonnez-moi un silence que rien ne pourrait justifier, si je n'avais pas été constamment sur le champ de bataille depuis la fatale époque du 5 septembre[3]. Croyez que je suis reconnaissant comme un chrétien et comme un *ultra* : continuez-moi vos bontés *etiam cum....*

DE CHATEAUBRIAND.

*
* *

Dans son livre sur *Lamennais d'après des documents inédits* (4e édition, Rennes, Caillière, 1893, t. I, p. 128), l'abbé Roussel a publié un billet de Chateaubriand à Lamennais, après la publication

1. On n'est pas très sûr d'avoir bien lu le nom. Mais il est infiniment probable qu'il s'agit ici de Clausel de Coussergues, l'un des plus vieux amis de Chateaubriand (voir sur ce personnage la note de la page 199).
2. Pour se venger de Chateaubriand, Decazes l'avait fait rayer de la liste des ministres d'État; et le grand écrivain en fut réduit à vendre sa bibliothèque (29 avril 1817) et sa chère maison de campagne de la Vallée-aux-Loups.
3. L'ordonnance royale du 5 septembre 1816 qui dissolvait la Chambre de 1815.

du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, qu'il est bon de ne pas laisser perdre. Le voici :

Mon illustre compatriote, votre talent aurait donné l'immortalité à cet ouvrage; moi, je la reçois de mon sujet. Combien je regrette de ne vous voir jamais! Mille tendres amitiés et admiration sincère.

CHATEAUBRIAND.

11 mai [1818].

*
* *

Dans les *Souvenirs de l'Orient*, par le vicomte de Marcellus (Bruxelles, Hauman, 1840, t. II, p. 167-169), on trouve deux lettres de Chateaubriand. La première est adressée au père Munoz, un religieux de la Terre-Sainte dont Chateaubriand a parlé dans l'*Itinéraire*, et qui, sur le point de mourir, la remit à M. de Marcellus : « Ce sera toute ma réponse, dit-il ; M. de Chateaubriand apprendra ainsi à la fois que je l'ai reçue et que je n'existe plus. » La voici :

Paris, ce 13 septembre 1818.

J'espère, mon révérend père, que vous vous souvenez encore d'un pèlerin auquel vous avez donné si généreusement l'hospitalité. Pour moi, je conserverai un éternel souvenir du bon accueil que m'ont fait les vénérables pères de Terre-Sainte. J'ai appris par M. le comte de Forbin tous vos malheurs, et les nouvelles persécutions que vous éprouvez. Vous êtes, mon révérend père, accoutumés au martyre; et Dieu vous fera à la fin triompher de vos ennemis.

Le voyageur qui vous remettra cette lettre est M. Rae Wilson, gentilhomme anglais qui va visiter les saints lieux ; il a rendu dans son pays de grands services aux catholi-

ques : je sais d'avance que vous voudrez bien être pour lui comme vous avez été pour moi. Votre charité s'étend à tous les hommes.

Veuillez, mon révérend père, me rappeler au souvenir de tous les religieux que j'ai eu le bonheur de voir à Jaffa ou à Jérusalem, et croire que je serai heureux quand j'aurai pu reconnaître toutes vos bontés. Si jamais vous veniez en France, j'espère qu'aucun de vous ne chercherait une autre maison que la mienne.

Je suis, avec un cœur *limpido e bianco*, mon très révérend père, votre très humble, très obéissant, et très affectionné serviteur.

Le vicomte de CHATEAUBRIAND,
Pair de France, chevalier du Saint-Sépulcre.

Rentré en France, M. de Marcellus envoya à Chateaubriand cette lettre autographe, avec le récit de son entrevue avec le père Munoz. Chateaubriand lui répondit ainsi :

Paris, ce 13 décembre 1820.

Vous m'avez écrit une lettre charmante, Monsieur, et vous étiez bien digne de visiter la terre des miracles. L'extrait de votre journal me donne un grand désir de voir le reste ; malheureusement je suis obligé de reprendre le bâton du voyageur ; je vais à Berlin, et les embarras de mon départ ne me laissent pas un moment à moi.

Gardez soigneusement, monsieur, l'héritage du bon père Munoz, un cœur *limpido e bianco* ; ce cœur-là est de votre âge ; et vous avez vu, par l'exemple de mon vieil hôte de Jérusalem, que la religion peut le conserver tel, au milieu de toutes les peines et dans l'âge le plus avancé de la vie.

Pardonnez-moi, monsieur ; je vous écris ces deux mots à la hâte, et ayant à peine le temps de me dire votre très humble et bien dévoué serviteur.

CHATEAUBRIAND.

*
* *

Voici maintenant deux lettres sans destinataire qui, communiquées par M. Brunetière au maire de Saint-Malo, ont été lues au banquet des fêtes de Saint-Malo en 1899, et publiées dans *le Cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand célébré à Saint-Malo et à Combourg* (Nantes, Société des bibliophiles bretons, 1899, in-8°, p. 95 et 96). Ne seraient-elles pas adressées à Lamennais? Je me l'étais du moins demandé un moment; mais je hasarde cette hypothèse sous toutes réserves : la simple appellation « Monsieur » m'inspire quelques doutes.

Paris, 20 août 1825.

Votre suffrage, Monsieur, est d'un prix inexprimable, dans un siècle où la conscience est si rarement unie au talent. J'ai exprimé tant bien que mal ce que je pensais de votre ouvrage dans les bornes et dans la mesure où j'étais obligé de me renfermer. Vous m'avez, Monsieur, magnifiquement récompensé en me faisant l'honneur de me désigner d'une façon beaucoup plus flatteuse. Je ne suis qu'un vieux soldat, Monsieur, dans l'armée que vous ralliez sous les drapeaux de la vraie religion et des libertés publiques. Mais je mourrais volontiers le sac sur le dos pour une si noble cause. Quand on est Breton, comme nous, Monsieur, les sacrifices coûtent peu.

Lausanne, 12 juillet 1826.

Je vous dois sans doute, Monsieur, les articles qui ont paru dans le *Courrier*. Vous m'avez accoutumé à votre bonté et à votre indulgence. Je vous en remercie au nom de la

Religion et de la Liberté, deux choses que vous et moi nous défendrons toujours comme chrétiens et comme Bretons. Je suis bien loin de vous, mais je dois m'en rapprocher. Je reviens, s'il le faut, pour combattre ; bien que je ne sois plus qu'un soldat *vaincu du temps*, je puis encore servir la cause de l'humanité et de la monarchie constitutionnelle de ma vieille expérience. Agréez...

*
* *

Au poète breton Édouard Turquety, qui lui avait envoyé des vers, Chateaubriand répondit par la lettre suivante, que M. Frédéric Saulnier a publiée dans son livre sur *Édouard Turquety* (Nantes, Grimaud, 1885, p. 42). Elle est datée de Paris, 5 juillet 1827 :

Je vous remercie infiniment, Monsieur, de la lettre et des beaux vers que vous avez bien voulu m'adresser. Sans mériter vos éloges, j'y suis sensible comme les autres hommes. Il y a de l'élégance et de l'harmonie dans votre ode : peut-être, en la revoyant, ferez-vous disparaître l'irrégularité des strophes et quelques rimes douteuses. Permettez-moi, Monsieur, de me féliciter de compter parmi mes compatriotes un homme qui ne dément ni le caractère ni les sentiments d'un Breton.

*
* *

Le destinataire de la lettre qu'on va lire est un certain M. Stephen Arnoult, auteur du *Comte de Charny*. Il résulte d'une note communiquée par lui-même au bibliothécaire d'alors de la ville de Dijon, M. Toussaint, et qui a été conservée, qu'ayant lu dans les journaux du temps des stances

de Chateaubriand, alors ambassadeur à Rome (ce sont celles qui sont intitulées *le Départ*, et qui ont été recueillies dans les *Poésies* du grand écrivain), « saisi d'un enthousiasme douloureux à la lecture de ces nobles plaintes, il improvisa immédiatement leur contre-partie », et adressa de suite à Chateaubriand, « dont il était déjà connu par correspondance », l'improvisation qu'il nous a naturellement gardée, et dont nous faisons grâce au lecteur. Voici la réponse de Chateaubriand :

Rome, le 16 octobre 1828.

Vous avez fait, Monsieur, de mes méchants vers, des stances touchantes et harmonieuses. Malgré vos obligeants regrets, je ne vous en écris pas moins des bords du Tibre. Je revois des ruines que j'avais vues ; elles me font souvenir seulement de mes années qui ne dureront pas autant qu'elles. J'aurais mieux aimé mourir en France, mais enfin *qu'importe le lieu*[1] ?

Je vous remercie, Monsieur, et de vos vers et de votre souvenir, et vous prie d'agréer avec la nouvelle assurance de mon dévouement celle de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

(Bibliothèque publique de Dijon, n° 143. Original autographe.)

* * *

La lettre qui va suivre est extraite du manuscrit de la Bibliothèque nationale auquel j'ai déjà fait plus d'un emprunt[2]. Elle n'est pas autographe : c'est

1. C'est un hémistiche du *Départ*.
2. Manuscrit 12454, f°s 42 et 43. Ces deux feuillets sont barrés dans le manuscrit.

une copie qui, comme les autres lettres de Chateaubriand qui se trouvent parmi ces fragments, était évidemment destinée à une rédaction primitive des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Elle se rattache aux événements que Chateaubriand a racontés au livre XIII de la troisième partie de ses *Mémoires*. « Un exil éternel sur les ruines de Rome avait été ma chimère..., a-t-il écrit. J'achevai pendant plusieurs jours de me déchirer les entrailles dans mon Utique : j'écrivis des lettres pour démolir l'édifice que j'avais élevé avec tant d'amour[1]. » Cette lettre au duc de Laval en est une. Adrien de Montmorency, duc de Laval, avait quitté Rome avec de grands regrets, pour l'ambassade de Vienne. Chateaubriand avait su ces regrets, et avec une parfaite délicatesse, il avait fait prier le Duc de « trancher lui-même la question ». « Jamais, écrivait-il au comte de La Ferronnais, ministre des Affaires étrangères, jamais je n'occuperai sa place que de son aveu. »

A M. le duc de Laval.

Paris, ce 31 août 1829.

Les journaux, Monsieur le Duc, vous auront appris que j'ai donné ma démission de l'ambassade de Rome. J'ai tenu la parole que je vous avais donnée : j'ai demandé à M. le prince de Polignac que l'ambassade de Rome vous fût rendue. Je comptais aussi le demander au roi, mais je n'ai pu avoir l'honneur de voir le Roi.

Maintenant, Monsieur le Duc, si vous retournez à Rome, notre affaire s'arrangera facilement. Je vous proposerai

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, t. V, p. 246. Voir aussi t. IV, p. 360-361.

de rentrer dans votre palais, tel que vous me l'avez laissé. J'étais convenu de vous payer une somme de cinquante mille francs en différents termes dont un seul, je crois, est acquitté. Je cesserai, si vous le voulez, de payer les autres : nous compterons en diminution de la somme primitive le terme que j'ai payé et qui ira pour l'*user* des meubles, etc., pendant les huit mois que j'ai habité votre palais, et tout sera ainsi fini sans bourse délier de part ni d'autre. Je remporterai et ferai revenir tout ce que j'ai emporté en linge, argenterie, etc.; restera le vin et les chevaux. S'ils ne sont pas vendus à votre arrivée, vous choisirez ce qui vous conviendra le mieux. Il y a surtout trois admirables chevaux anglais qui ne sont pas même encore arrivés à Rome et qui m'ont coûté 15 000 francs; ils vous plairont peut-être, ils seront à vous au prix que vous jugerez à propos d'en donner.

Allez à Rome, Monsieur le Duc, où vous jouissez de l'estime et de la considération universelles. Vous trouverez que votre palais n'a pas été habité par un ennemi.

Le texte de cette lettre est suivi, dans le manuscrit, des lignes que voici, et qui n'ont pas été recueillies dans l'édition commune des *Mémoires d'Outre-Tombe* :

M. le Duc de Laval choisit Londres, et M. de La Ferronnais me remplaça à Rome. J'eus le bonheur de le servir dans cette circonstance. Ces deux personnes considérables n'avaient pas les mêmes raisons que moi pour avoir les mêmes scrupules.

*
* *

Voici maintenant, extraites du même manuscrit, deux lettres de Chateaubriand, qui ne sont pas complètement datées, et dont la destinataire n'est pas indiquée. Mais il suffit de se reporter aux *Mémoires* pour deviner qu'elles étaient adressées à Mme Réca-

mier, et qu'elles sont de 1831. On voit que l'auteur des *Souvenirs et correspondances tirés des papiers de Mme Récamier* n'était pas tout à fait exact quand il écrivait : « Les lettres que M. de Chateaubriand, pendant son séjour en Suisse, écrivait à Mme Récamier, ont été imprimées dans le 10e volume des *Mémoires d'Outre-Tombe.* » Deux au moins ont été omises. Voici la première [1] :

A la même.

Genève, 30 mai [1831].

Je n'ai vu personne ici, excepté M. Sismondi et sa femme qui ont été vraiment excellents : j'en suis d'autant plus touché que je ne m'y attendais pas. Il n'y a presque point de voyageurs cette année, si ce n'est quelques Anglais, la peste des grands chemins et la providence des auberges. Je lis les journaux qui ne m'apprennent rien. Je ne veux aller nulle part. J'attends Hyacinthe [2], et alors je mettrai le nez dans les *Mémoires*, si toutefois j'ai le courage de quelque chose. Je vous ferai des vers : mais hélas! j'attends la Muse : quand reviendra-t-elle? Je ne peux pas écrire plus longtemps aujourd'hui, je tournerais au spleen. Faites donc que votre pays soit le mien.

Le 9 juin, Chateaubriand envoyait à Mme Récamier les vers qu'il lui avait promis en les accompagnant d'une lettre : les vers et la lettre figurent dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* [3]. Chateaubriand n'a pas cru devoir y reproduire la lettre intermédiaire suivante, dont L'Agneau nous a heureusement conservé la copie :

1. F° 40. La lettre est barrée dans le manuscrit.
2. Hyacinthe Pilorge, secrétaire de Chateaubriand.
3. Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, t. V, p. 434-437.

A la même [1].

Genève, lundi 6 juin [1831].

Hyacinthe arrivé hier m'a apporté vos deux petites pages en réponse à ma grande lettre : son arrivée ne me consolera pas de votre absence.

Ma tristesse aujourd'hui n'est pas comme celle de Rome; elle est plus sérieuse; elle tient à un grand sacrifice : celui de ma patrie; à l'âge où je suis parvenu qui ne me laisse plus [2] d'espérance; au dégoût où je suis arrivé de toute chose. Pauvre France! vous ne sauriez croire à quel degré de déconsidération elle est descendue dans l'étranger par le système de peur et de concession du gouvernement actuel. On nous fait jouer le rôle de ces capitans de l'ancienne comédie qui vont tout exterminer et qui reçoivent des coups de bâton.

*
* *

Une autre lettre à Mme Récamier, également non reproduite dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, a été publiée d'après l'original autographe, parmi trente autres lettres inédites de Chateaubriand, dans la *Revue de Fribourg* de juillet-août 1903 (p. 362-363), par M. G. Pailhès. On la retrouvera sans doute avec plaisir ici.

[Genève], le 26 juin 1831.

Vous êtes fière des vers, et vous me trouvez moins triste! Hélas! vous vous trompez; mais quand je vous écris, j'ai toujours un moment de bonheur.

1. F° 41. La lettre est barrée dans le manuscrit. En tête, on lit : *4e partie, livre Ier*. C'est en effet au livre 1er de la 4e partie des *Mémoires* que se trouvent les autres lettres à Mme Récamier datées de cette époque.

2. « Aucune » barré dans le manuscrit.

Mon avenir est si obscur et si grave que je ne puis en détacher ma pensée. Je suis bien sûr que ceci ne durera pas; mais j'ai déjà calculé que, depuis la Révolution, les changements de gouvernement arrivent dans un espace moyen de dix à quinze années; c'est la mesure de la patience française. Le gouvernement actuel pourrait donc bien durer dix ans, et dix ans m'emportent. Il faut donc absolument que je prenne un parti. Je ne puis me résoudre au joug d'une monarchie poltronne, qui laisse humilier la France et qui va chanter un *Te Deum* quand elle aura mis sur le trône de Belgique un prince anglais : une monarchie qui n'a pas osé prendre pour elle ce qu'on lui offrait, et qui va fièrement bombarder un petit tyranneau à Lisbonne, comme les héros de Bologne allaient attaquer le Saint-Père, en attendant l'effet des promesses du grand Sébastiani et le bâton du caporal autrichien. Que faire aujourd'hui de cette pauvre cocarde tricolore dont l'apparition avait frappé l'Europe de stupeur? Elle n'aura réveillé que la Pologne, et avec quel éclat! Quant à MM. Du Chapeau-Bas, je leur conseille de l'ôter de leurs chapeaux, comme ils ont effacé les lys : ils ne sont faits ni pour la gloire passée, ni pour la gloire présente.

Et toute cette belle jeunesse que j'admirais tant, s'est faite ventrue, et les députés vont arriver ventrus, criant la faim et la paix, et tout le monde sera heureux dans la crotte de juillet, et non au soleil de ces journées! Il paraît qu'il n'y a qu'un temps pour les nations : le temps de la nôtre est passé.

Si tout marche comme je le crois, j'ai un projet. Au lieu de vous prier de vendre mon ermitage, j'irai peut-être le vendre moi-même; j'en pourrai tirer, moi présent, meilleur parti. Mme de Chateaubriand resterait ici. J'arriverais à Paris vers la fin de juillet. Je vendrais meubles et maison dans le courant du mois d'août, et si vous le vouliez, nous reviendrions ensemble au bord du lac de Genève. Qu'en dites-vous? Écrivez-moi donc beaucoup. J'en ai grand besoin. — Le discours du roi d'Angleterre ne me paraît pas remplir toutes les espérances des ministériels. La question de la Belgique n'y est pas tranchée. Et quelle sécheresse sur la Pologne!

*
* *

On sait qu'après la Révolution de 1830, — les deux précédentes lettres en font foi, — Chateaubriand séjourna quelques mois à Genève, — exactement du 23 mai au 13 octobre 1831. Les deux billets qu'on va lire datent eux aussi de cette époque de sa vie. Ils ont été adressés par Chateaubriand à un écrivain genevois, philosophe et poète, Petit-Senn, qui a été en relations avec la plupart des hommes de lettres français ses contemporains. L'existence m'en a été signalée par mon savant et obligeant collègue, M. Eugène Ritter, professeur à l'Université de Genève. J'en dois la communication à M. Charles Binet, ancien notaire et petit-neveu du destinataire, qui a bien voulu, sur la prière de M. Ritter, m'en faire parvenir une copie.

Je crois ces lettres inédites. Ou plutôt, pour être tout à fait exact, je sais qu'un fragment de l'une d'elles a été cité dans un article assez ancien de la *Bibliothèque Universelle* sur Petit-Senn[1].

Elles n'ajouteront rien, je ne le sais que trop, à ce que nous savons de Chateaubriand. Mais le dernier trait m'en paraît admirable, et je ne suis pas assez barbare pour ne pas m'efforcer de le tirer de l'oubli.

1. Émile Julliard, *Le nouveau Philosophe de Genève* : *Petit-Senn* (*Bibliothèque universelle*, avril 1889). — Voir aussi sur Petit-Senn une étude de Marc-Monnier dans ses *Poètes de Genève* (Paris, Fischbacher) : Marc-Monnier y cite une lettre de Victor Hugo à Petit-Senn, qui n'a pas été recueillie dans la *Correspondance* du poète.

À Monsieur Petit-Senn, Rédacteur du Journal de Genève, Membre du Conseil Souverain.

Genève, 5 juin 1831.

J'ai déjà lu, Monsieur, avec un extrême plaisir, les deux petits poèmes que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Je vous félicite, Monsieur, de rire avec grâce ; nous avons perdu en France ce talent que Voltaire a laissé dans votre pays.

Recevez, Monsieur, je vous prie, avec mes remerciements les plus empressés, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

Au même.

Genève, 12 juillet 1831.

J'ai déjà lu, Monsieur, une partie de vos descriptions poétiques. Vous avez peint avec vérité les beaux paysages suspendus autour de votre berceau.

Je vous remercie infiniment, Monsieur, d'avoir mêlé mon souvenir au souvenir de votre patrie. Les Muses sont hospitalières et il suffit d'être un suppliant pour trouver asile à leur foyer et protection à leurs autels.

CHATEAUBRIAND.

Encore une fois, ces deux billets ne renouvelleront assurément pas l'idée que nous nous formions de Chateaubriand. Mais ils nous prouveront une fois de plus qu'il savait remercier avec infiniment de grâce et d'esprit, et que, dans les moindres lignes tombées de sa plume, on retrouve, avec le grand air du gentilhomme, le style éclatant du poète.

*
* *

Le *British Museum* possède trois pièces manuscrites signées Chateaubriand. Les deux premières ne sont évidemment pas de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Elles font partie de la correspondance de Thomas Pelham, second comte de Chichester (*Pelham Papers, Correspondence of Thomas Pelham, 2nd Earl of Chichester. 1776-1826, vol. XI, oct. 1802-feb. 1803. Additional, 33, 110. f. 313; — vol. XII, march-aug. 1803; f. 102-103. Additional, 33, 111*). Ce sont deux longues requêtes, — peut être d'un parent de Chateaubriand, — datées du 30 décembre 1802 et du 1er avril 1803, écrites d'un style souvent incorrect et d'une orthographe plutôt douteuse, et adressées à milord Pelham, à la charité duquel on fait très vivement appel. Elles sont l'œuvre d'un émigré français qui a épousé une Anglaise et qui sollicite quelques secours pour empêcher sa femme et ses deux enfants de mourir de faim. L'écriture est petite, nette et pleine. Ce n'est point là le signalement de Chateaubriand, qui d'ailleurs était en France à cette époque. — Mais la troisième est une lettre autographe de Chateaubriand à son secrétaire, H. Pilorge. Elle n'est pas signée; mais l'écriture est aisément reconnaissable. Au dos, il y a un cachet de cire rouge, aux initiales F. C. surmontées d'une couronne. Le timbre de la poste porte : *Genève, 9 octobre 1831*. Je suppose que le fragment dont il est ici question est

une lettre *à M. de Béranger* qui figure au tome I, p. 219, de *Paris ou le livre des Cent et un* (Paris, Ladvocat, 1831 à 1834, 15 vol. in-8°).

A Monsieur
Monsieur H. Pilorge
Rue d'Enfer, n° 84
à Paris.

Samedi, octobre 1831.

Ceci, mon cher Hyacinthe, est pour vous dire d'abord que nous partirons jeudi prochain, 13, au lieu de lundi 17. Nous serons à Paris dimanche 16, pour dîner.

Ensuite, M. Béranger m'a mandé que Ladvocat avait le *duplicata* et qu'il l'imprimerait dans son recueil qui doit paraître le 15. M. Ballanche m'écrit de son côté à ce sujet, et sur une observation de M. de La Touche, je me détermine à rayer ces mots : *car si dans l'anarchie de la nouvelle école vos sujets sont* [1] *votre style n'en est pas* (dans la phrase que je coupe ici de votre manuscrit). Il restera un sens complet, et je ne me ferai pas de querelles avec les romantiques. Courez donc chez Ladvocat et, s'il en est encore temps, rayez les mots. Au surplus, il est assez douteux que son Recueil paraisse le 15; vous le connaissez. Dans tous les cas, comme j'arrive le 16, s'il retardait sa publication de deux fois 24 heures, je reverrais les épreuves. Cela vaudrait encore mieux.

Vous voyez que je ne recevrai aucune de vos lettres ici. J'espère que vous avez remis le manuscrit à M. Le Normant. J'apporte quelques phrases à ajouter aux épreuves. J'écrivais encore avant de partir. Mme de Ch. est fort souf-

1. Ici, un mot qu'on n'a pu déchiffrer. Je ne suis pas sûr non plus d'avoir bien lu « M. de la Touche » (on sait que l'écriture de Chateaubriand est l'une des plus difficiles à lire que l'on connaisse). — « *Vos sujets sont* , *votre style n'en est pas* », est écrit entre les deux lignes, au-dessus de : « *dans l'anarchie de la nouvelle école* ».

frante; bien des choses à tous les amis. Dites à M. de Béranger que je lui porte[rai moi-m [1]]ême ma réponse à sa lettre.

(*British Museum*, *Miscellaneous Autograph Letters*, 1584-1836. *Additional* 29,320, f. 27.)

*
* *

La *Correspondance* de Béranger (Paris, Perrotin, 1860) ne contient pas seulement quatre lettres de Chateaubriand, comme le dit M. Edmond Biré dans l'*Introduction* de son livre : elle en contient sept [2]. Et puisque de ces sept lettres, M. Biré n'a cru devoir en reproduire que deux, et que, d'autre part, la *Correspondance* de Béranger n'est plus en cours de publication, je pense qu'on lira avec plaisir la lettre que voici :

Genève, 16 septembre 1832.

Votre lettre du 19 août, Monsieur, me parvint à Lucerne il y a une douzaine de jours; on avait négligé de me l'envoyer sur le champ. Je courais alors les montagnes : j'étais allé voir si à Lugano, à Constance, à Zurich, je trouverais l'exil propre à l'achèvement de mes Mémoires. Il me faut de la liberté et du soleil, deux choses qui vont rarement ensemble. Quand les murs et la charpente de mon édifice

1. Ici, un défaut dans le papier : les syllabes entre crochets sont une conjecture.

2. Ces lettres à Béranger sont datées du 27 avril 1830 (t. I, p. 407); Paris, 14 septembre 1831 (t. II, p. 54); de Genève, 24 septembre 1831 (p. 59); de Genève, 24 septembre 1831 (elle a été publiée par M. Biré, p. 71-79; *Corresp.* de Béranger, t. II, p. 60-65); de Paris, 16 août 1832 (t. II, p. 89-90 : elle a été publiée par M. Biré qui la date du 7 août, p. 148); de Paris, 1er février 1834 (p. 114).

seront élevés, que je ne serai plus obligé de traîner après moi les immenses matériaux de mon travail, alors j'irai peindre mes intérieurs en Italie, où j'attendrai la mort que j'ai toujours singulièrement aimée. Je pense comme vous, monsieur, que la dernière transformation du christianisme s'accomplit avec la transformation de la société; mais j'ai peur que la France ne prenne la vanité pour l'égalité, l'amour-propre pour l'amour social, et que par cette raison elle n'immole sans cesse la liberté à l'envie. Son génie militaire lui fera préférer aussi le niveau d'un seul au niveau de tous, et le despotisme à la démocratie. Elle s'enivre de sang comme de vin, et sa tête n'est pas aussi forte que son cœur est grand. Son intelligence est supérieure; mais ses passions sont petites, et peut-être trouvera-t-elle la décadence dans le perfectionnement de sa civilisation.

Mais que vous dis-je là, monsieur? Que me fait tout cela à moi qui ne suis plus Français que de nom, et homme que d'une vie qui touche à son terme. Je suis toujours désolé d'être né, et vous sentez que les choses que votre politesse me promet après moi font peu d'impression sur un esprit ainsi disposé. Ce qui redouble mon supplice de vivre, c'est de me sentir plus jeune que jamais au moment où j'ai un pied dans la tombe. Vous, monsieur, chantez sur des tombeaux, comme vous le dites avec tant d'éloquence, dans votre lettre, et sur un berceau qui contient de si grandes destinées. Si je me trouve dans un de vos refrains, il faudra bien que bon gré mal gré je vive avec vous. Si vous vous étiez un peu moqué de moi, mes chances d'immortalité s'accroîtraient encore; mais n'allez pas me prendre au mot. Je me contente de vos éloges, et surtout de votre amitié. Vraiment, monsieur, je ne sache pas deux hommes qui aient suivi deux routes plus opposées et qui étaient mieux faits pour voyager ensemble. Passez-moi cette bouffée d'amour-propre.

J'attends vos dernières chansons avec la plus vive impatience et quelquefois une lettre de vous pour me consoler dans mes montagnes. Puisque vous êtes chrétien, faites œuvre de charité.

J'ai loué ici un appartement pour un an. J'espère que l'année prochaine mes Mémoires seront assez avancés

pour lever mes tentes et aller chercher le tombeau de Virgile. Croyez, Monsieur, à mon admiration la plus sincère et à un attachement qui égale mon admiration.

CHATEAUBRIAND.

(*Correspondance de Béranger*, t. II, p. 97-98.)

*
* *

La lettre qui va suivre, adressée par Chateaubriand à un ami inconnu après un voyage en Suisse où il avait vu la reine Hortense, a été publiée par M. de Richemond dans le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques* (Section d'histoire, d'archéologie et de philologie), année 1882, p. 46.

Genève, 22 septembre 1832.

Voici une longue, spirituelle et éloquente lettre de vous; oui, éloquente dans la première page, à propos de l'idole[1]; mais vous lui prêtez votre amour et cela embellit. J'ai vu la famille de cette idole, elle s'est empressée autour de moi. Je ne puis rien; je dois mourir fidèle, aimé ou non, avec ou sans espérance.

Je ne puis rire avec vous des Saint-Simoniens; quarante escogriffes à table, masqués en chevaliers et en moines, me font horreur; qu'il y ait parmi eux quelques hommes de talent et d'honneur, les dupes sont partout. Mais élargir la prostitution sous le prétexte de la détruire; voler le bien d'autrui en prétendant le rendre à la société; établir le despotisme sous le nom de liberté; des fripons, des libertins, des imbéciles et des femmes folles peuvent seuls donner dans ces turpitudes *philosophiques*.

1. M. de Richemond met ici en note : « L'idole dont-il s'agit ici doit être l'idole des *Iambes* de Barbier, c'est-à-dire Napoléon. »

Je suis de votre avis sur le voyage d'Autriche; cela me semble l'abdication de Henri V; il en appellera un jour s'il a l'épée du Béarnais. Vous verrez cela, vous; moi je ne le verrai pas; je m'en vais. Je ne suis point suivi, point adoré en Suisse, et d'ailleurs qu'importe? Aux vieux autels le culte n'est pas long. Je suis enfermé pour achever mes *Mémoires*, qui ne paraîtront qu'après ma mort. Ces Mémoires finis sur terre libre, mon projet est de m'ensevelir en Sicile ou dans le royaume de Naples. Je suis fatigué de vivre et du bruit : je méprise souverainement l'espèce humaine. La France s'est mise en boutique; eh bien! qu'elle vende à l'étranger la gloire de saint Louis et de Napoléon; qu'elle trinque le soir son déshonneur avec le convive qu'elle a élevé sur le pavoi des chiffonniers! Je ne boirai pas à cette coupe, j'irai chercher le soleil, le silence et l'oubli. Souvenez-vous d'adorer ma divinité sur ma tombe.

Adieu.

CHATEAUBRIAND.

Ne parlez de moi ni peu ni prou avec personne : je n'en vaux pas la peine.

*
* *

La lettre que voici a été retrouvée avec cinq autres lettres par M. Paul Ginisty dans des papiers de famille, et publiée par M. Ch. Revert dans la *Vie littéraire* du 13 janvier 1876. Deux de ces lettres étaient connues; et toutes deux d'ailleurs n'en formaient qu'une, adressée à Armand Carrel, le rédacteur en chef du *National*, et que le journal de Carrel a publiée dans son numéro du 23 mars 1833. M. Biré a réimprimé dans son livre la première partie de cette lettre, et M. Louis Thomas, dans le *Mercure de France* de décembre 1903 (p. 589-590),

le post-scriptum. Les quatre autres lettres, je crois, étaient bien inédites.

A Mme la Comtesse de Caumont, à Versailles.

Paris, ce 2 mars 1833.

Je me sens, madame la Comtesse, infiniment honoré de vos félicitations du coin du feu; mes infirmités remercient les vôtres, si tant il y a que vous soyez aussi souffrante que vous le dites. Pardonnez-moi ce doute, c'est la vivacité et la grâce de vos expressions qui l'a fait naître en moi.

Agréez de nouveau, je vous prie, madame la Comtesse, mes remerciements sincères et l'hommage de mon respect.

Les deux lettres suivantes ont la même provenance :

A M. Bétrami, à Paris.

Paris, 3 mars 1833.

Le nouveau témoignage de votre estime, monsieur, m'est extrêmement précieux. Le triomphe que j'ai obtenu n'est pas le mien, c'est celui de la[1] des libertés publiques. Je crains, Monsieur, que ce monde transatlantique que vous avez vu et si bien dépeint ne touche lui-même à quelque catastrophe comme l'ancien monde : nous arrivons à une époque de transformation sociale; nous semons péniblement; l'avenir seul recueillera.

A une destinataire inconnue.

Paris, ce 24 mars 1833.

Il y a en effet, madame, une variante au couplet dont vous avez la bonté de vous occuper;,mais je n'ai plus la romance

1. Ici, un mot illisible.

et, heureusement pour mon amour-propre, je l'ai oubliée. Je ne saurais trop, Madame, vous remercier de votre extrême obligeance, et je vous prie d'agréer l'hommage empressé de mon respect.

* * *

Les deux lettres qui vont suivre ont été découvertes par moi à la Bibliothèque Nationale, à Paris. Elles font partie d'une *Collection de lettres originales de différents personnages du XVIII*e *et surtout du XIX*e *siècle provenant de la succession du libraire Lefèvre*[1] : les destinataires n'en sont pas indiqués; mais elles sont signées, et il est facile d'y reconnaître la grande écriture de Chateaubriand.

Paris, 9 mars 1833.

Je n'ai jamais été si tenté de ma vie. *Conjurer* d'une manière si aimable une *vieille bête* comme moi! J'ai besoin de mes quarante ans de vertu pour résister à cette double attaque de votre beauté et de votre muse; encore Dieu sait comme je m'en tire! J'ai passé le temps où *le bonheur s'apprend par l'espérance*. Qui a dit cela? Hélas! je ne sais point; je ne sors plus; je ne vis plus. Si je dure jusqu'à l'hiver prochain, je compte déposer mes trois cheveux noirs sur l'autel des Parques, afin qu'elles ne se donnent pas la peine de les couper, et je prendrai mon rang parmi les plus anciennes perruques de votre connaissance. Que votre jeunesse ait pitié de mes catarrhes, rhumes, rhumatismes, gouttes et autres. Soyez, Madame, je vous en supplie, aussi indulgente que le jury; en me privant du bonheur de vous voir et de vous entendre, je suis plus malheureux que coupable.

CHATEAUBRIAND.

1. *Manuscrits français, nouvelles acquisitions*, n° 1302, p. 135-139 du *Recueil*.

Paris, 6 octobre 1834.

Quoique vous ayez gardé l'anonyme, Monsieur, permettez-moi de vous remercier de l'article obligeant que vous m'avez fait l'honneur de consacrer à mon pauvre *Moyse*. Votre critique polie et spirituelle augmente le prix de vos éloges. Je n'ai, Monsieur, qu'une observation à soumettre à votre justice.

A la formation du ministère du 9 août 1829, je ne *perdis* point mon ambassade; je donnai ma démission : le roi Charles X ne voulait pas l'accepter. Tous les journaux, et je crois même le *Constitutionnel*, me félicitèrent, dans le temps, d'avoir sacrifié à la liberté menacée une position politique que mon malheureux ami le Prince de Polignac me conjurait de garder. Des personnages exerçant aujourd'hui de hautes fonctions dans le gouvernement me complimentèrent; j'ai leurs lettres. Il m'en coûtait non de retomber d'une grande fortune dans les embarras ordinaires de ma vie, mais d'abandonner la seule place que j'aie jamais regrettée. Je remplissais un devoir en donnant ma démission dans l'intérêt de mon pays, dans l'intérêt même du parfait honnête homme que ma retraite pouvait éclairer sur l'état de l'opinion; cependant je n'en renonçais pas moins à deux choses qui sympathisaient avec mes goûts comme avec mes années, la royauté des ruines de Rome, et le patronage des arts : c'est, Monsieur, un sacrifice dont je ne veux pas perdre le mérite auprès de vous.

Agréez de nouveau, Monsieur, je vous prie, mes remerciements les plus sincères et l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

*
* *

En 1834, au moment où Chateaubriand, avec le concours ou la complicité des principaux critiques en renom, organisait autour des *Mémoires d'Outre-Tombe* la savante « réclame » que l'on sait, Buloz lui écrivit pour lui en demander quelques pages

inédites. Chateaubriand lui répondit par la lettre que voici, et que Buloz s'empressa de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* en tête de la *Préface testamentaire*, en y joignant une note qu'il y a lieu de reproduire, elle aussi : les deux « documents » suffiraient à prouver, s'il en était besoin, que Sainte-Beuve n'a point été obligé, pour écrire son article sur les *Mémoires*, de prendre des notes « sur ses manchettes », pendant les lectures de l'Abbaye-au-Bois ; Chateaubriand a dû être trop heureux de lui ouvrir sa porte et de lui confier son manuscrit.

A M. le directeur de la Revue des Deux-Mondes.

Paris, ce 10 mars 1834.

Monsieur,

Je reçois la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, et par laquelle vous avez la bonté de me demander la *Préface testamentaire* de mes *Mémoires*. A présent que M. J. Janin a fait connaître avec tant d'éclat, de talent et d'obligeance l'existence de ces *Mémoires*, mon travail n'étant plus un secret, aucune raison ne s'oppose à la communication du manuscrit de la Préface : j'ai donc l'honneur de vous l'envoyer.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND [1].

(*Revue des Deux-Mondes* du 15 mars 1834.)

1. « En insérant avec reconnaissance la préface que l'illustre écrivain veut bien nous communiquer, nous sommes sûr d'éveiller assez puissamment l'attention de nos lecteurs sur ce beau et grand travail, que tous ceux qui l'ont entendu s'accor-

*
* *

La lettre qu'on va lire a été publiée par la *Vie littéraire* du 13 janvier 1876.

A Mme Reiset, à Paris.

Paris, 2 mars 1837.

Il est extrêmement difficile, Madame, de distinguer entre les compliments ordinaires qu'on adresse à un succès et les sentiments qui sont dictés par la sincérité du cœur; ceux que vous voulez bien m'exprimer sont de la dernière espèce et j'en suis touché plus que je ne puis vous le dire. Je devrais pourtant, Madame, me plaindre un peu de cette *gloire éternelle* que vous voulez bien m'attribuer; mais comme dans cette louange vous enveloppez le souvenir de madame votre fille, cela m'ôte le courage de repousser une louange non méritée.

Agréez, Madame, je vous prie, mes remerciements empressés et l'hommage de mon respect.

*
* *

Dans un livre trop peu connu, l'*Histoire des idées littéraires en France au XIX[e] siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs*, par Alfred Michiels (4[e] édition très augmentée et continuée jusqu'en 1861, 2 vol. in-8°, Paris, Dentu, 1863), on

dent à reconnaître comme le plus important et le plus achevé d'un génie si fécond en œuvres. Nous espérons au reste en donner bientôt une plus ample idée par l'organe d'un de nos collaborateurs qui en a une exacte et complète connaissance. »
(N. du D.)

trouve une lettre fort intéressante de Chateaubriand. L'existence m'en avait été signalée par quelqu'un dont les historiens littéraires ne déploreront jamais trop la perte si cruellement prématurée, notre pauvre ami Joseph Texte. Le livre contient tout un chapitre (t. I, liv. II, chap. II) sur la *Restauration catholique des premières années du XIXe siècle*, et sur le *Génie du Christianisme*; et le chapitre se termine par cette note : « Cette appréciation générale, écrit Michiels, que tout le monde a depuis lors adoptée (il tenait beaucoup à ses droits de priorité), parut neuve à Chateaubriand lui-même quand je l'imprimai pour la première fois : la lettre suivante, qui me fut adressée par lui, sans que j'eusse l'honneur de le connaître, le prouve péremptoirement. »

Paris, 8 février 1841.

J'ai lu, monsieur, avec une extrême reconnaissance, non pas votre article, mais votre bel et savant ouvrage sur le *Génie du Christianisme*. Tous les défauts que vous reprochez à mon travail s'y trouvent en effet et je les traite plus sévèrement que vous dans mes *Mémoires*. Du reste, depuis l'époque de la publication du *Génie du Christianisme*, j'ai mille fois combattu dans mes divers écrits les erreurs sur les arts et sur les principes dans lesquelles j'étais tombé. Il restera pourtant vrai que j'ai posé les premiers fondements de cette critique moderne que tout le monde suit aujourd'hui, en montrant ce que la religion chrétienne a changé dans les caractères des personnages dramatiques et dans les descriptions de la nature, en chassant les dieux des bois. Ce sont là deux résultats dont je me contente, moi qui n'ai aucune prétention à la critique. Je crois aussi avoir porté un rude coup au voltairianisme, et, si cela est,

j'aurai rendu un grand service à la société. Au surplus, monsieur, je me permets de causer avec vous, comme vous avez eu la bonté de causer avec moi dans votre article : revenu de tout, je n'attache aucun prix à ce que j'ai fait, ni à ce que je pourrais faire. Les éloges me font toujours un très grand plaisir, parce que, tout vieux que je suis, je suis homme; mais très sincèrement je ne crois pas les mériter. La foi me manque en toute chose, excepté en religion : voilà pourquoi les volumes de critiques auxquelles j'ai été exposé ne m'ont jamais blessé, parce que je me suis toujours dit : « On a peut-être raison. »

Vous, monsieur, vous maniez la critique avec tant de sûreté et de grâce, que je n'aurais à me plaindre que de votre indulgence. Agréez, je vous prie, avec mes félicitations, mes remerciements les plus empressés et l'assurance de ma considération très distinguée.

CHATEAUBRIAND.

(Alfred Michiels, *Hist. des idées litt. au XIXe siècle*, 4e éd., t. I, p. 442.)

*
* *

La lettre qui va suivre, adressée par Chateaubriand au Prince Louis-Napoléon-Bonaparte, a été publiée par les soins du Prince-Président lui-même dans le volume intitulé *Histoire complète de Napoléon Bonaparte, président de la République française, ornée de son portrait avec une lettre autographe du Prince, et contenant en outre des lettres de Chateaubriand, Odilon Barrot, George Sand, Béranger, etc.* (1 vol. in-18, Paris, Pick, 1850, p. 184). Louis-Napoléon avait publié en 1844, sur l'*Extinction du Paupérisme*, un livre qu'il avait envoyé à Chateaubriand. C'est à cet envoi que Chateaubriand répondit. On pourra rapprocher sa lettre des lettres échangées entre le grand écrivain

d'une part et la reine Hortense et le prince Louis-Napoléon d'autre part, sous la date des 15 octobre, 6 novembre 1831, 4 et 19 mai et octobre 1832, et qui ont été recueillies par Chateaubriand lui-même dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* (édition Biré, t. V, p. 580-584, 593). M. Biré a reproduit deux des trois lettres de Chateaubriand dans son volume sur *les Dernières années de Chateaubriand* (p. 121-122; 150-151). Il n'a pas recueilli celle-ci :

Prince,

Au milieu de vos infortunes, vous avez étudié avec autant de sagacité que de force les causes d'une révolution qui, dans l'Europe moderne, a ouvert la carrière des calamités royales. Votre amour de la liberté, votre courage et vos souffrances, vous donneraient à mes yeux tous les droits, si, pour être digne de votre estime, je ne devais rester fidèle au malheur d'Henri V, comme je le suis à la gloire de Napoléon.

Qu'il me soit permis, Prince, de vous remercier de l'extrême honneur que vous m'avez fait en citant mon nom dans votre bel ouvrage. Ce précieux témoignage de votre souvenir me pénètre de la plus vive reconnaissance.

Je suis avec un profond respect, Prince, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHATEAUBRIAND.

Paris, 15 juin 1844.

*
* *

La lettre que voici, adressée à Mme Hamelin, et dont la signature seule est autographe, a été publiée par la *Nouvelle Revue rétrospective* (juillet-décembre 1898, p. 266-267).

Paris, le 11 décembre 1844.

Grand merci de votre billet de la rue Blanche; ne vous mettez plus en peine de moi, excepté de mon amitié pour vous. Ces nouvelles indignités de la *Presse* ne me font rien. Je laisse passer et je ne m'embarrasse pas de gens qui veulent voler jusqu'à mon cercueil. Ne riez pas de moi; je suis sincère. Je n'ai jamais rien affecté. J'ai eu de jeunes faiblesses; elles sont maintenant passées. Je suis en face de mes vieux ans qui me regardent; cela n'est pas très amusant. J'aimerais mieux vous revoir, mais, quand je vous reverrais, que vous dirais-je?

Savez-vous que votre ancien ami m'a cherché, avant de mourir? Voulait-il s'appuyer sur moi, ou voulait-il me donner le bras pour faire la dernière enjambée? Hélas! je suis réduit, maintenant, à prier, en attendant les dernières prières que l'on voudra bien m'octroyer!

Vous voyez que je ne puis plus écrire, et que je suis obligé d'employer une main étrangère. Nous avons vu de meilleurs jours, de plus grands jours. Je suis, maintenant, tout ratatiné. Si vous me voyiez, par hasard, vous ne me reconnaîtriez pas

Adieu ou bonjour, comme vous voudrez. Si vous avez eu des inimitiés, dans votre vie, oubliez-les. Que votre colère, surtout, ne tombe jamais sur moi. Respectez un homme qui vous est si dévoué. C'est quelque chose que le dévouement. Dans une âme bien née, il survit à tout. Il remplace les jeunes années, et l'on peut se faire des illusions. Aimez-moi toujours comme quand vous veniez me chercher aux Affaires étrangères. Je suis au moment d'aller retrouver, dans quelque coin isolé, la grande affaire de tous les hommes.

Tout à vous et à toujours.

CHATEAUBRIAND.

*
* *

La lettre que voici est extraite du manuscrit 12454 de la Bibliothèque Nationale. Elle n'est pas

autographe, et ni la date, ni le destinataire ne sont indiqués. Mais je ne crois pas me tromper en la datant d'avril ou de mai 1845 et en affirmant qu'elle a été adressée au comte de Chambord, à Venise. Il y est fait évidemment allusion au voyage que, sur la demande du prince, Chateaubriand, malgré ses infirmités, avait fait à Londres en novembre 1843. « J'habite maintenant, écrivait-il de là à Mme Récamier le 26 novembre, l'appartement que Mme de Lévis m'avait préparé par ordre *chez le prince*, qui arrive demain. » « Au printemps de 1845, écrit encore l'auteur des *Souvenirs et Correspondances tirés des papiers de Mme Récamier*, M. de Chateaubriand voulut revoir une dernière fois *son jeune roi*. Il se rendit donc à Venise à la fin de mai, et passa quelques jours auprès de M. le Comte de Chambord. » Si notre conjecture est fondée, il y aurait dans ces lignes une légère inexactitude : ce n'est pas, à proprement parler, Chateaubriand qui, spontanément, « voulut revoir *son jeune roi* »; c'est au contraire *son jeune roi* qui « voulut revoir une dernière fois » Chateaubriand, et qui à ce sujet lui aurait « agréablement » exprimé « son bon plaisir ». Ceci dit, laissons parler Chateaubriand :

[1] Monseigneur,

Quand vous aurez parlé, je serai à vos ordres : il ne me manque qu'une chose : la santé. Mais peu importe : n'avez-vous pas déjà [2] daigné me donner l'hospitalité sur mon lit

1. F° 44. — En tête, un premier « Monseigneur », de l'écriture de Chateaubriand.

2. « Déjà » a été écrit après coup dans l'interligne.

de douleur à Londres? Ce ne sont pas mes années qui comptent : ce sont les vôtres[1] : or vos heures[2] ont le temps d'attendre : vous descendez de cette race de saint Louis dont la source est au ciel, auprès de ce Dieu qui est patient parce qu'il est éternel : *Patiens quia æternus*. Vous l'avez senti, Monseigneur, à la manière dont vous vous[3] jouez avec vos grandeurs passées. Vous me parlez agréablement de votre *bon plaisir*. Ce bon plaisir est tout puissant signifié du fond de l'adversité.

Je suis avec le plus profond respect[4],

Monseigneur,

le plus humble, le plus obéissant[5] et le plus dévoué de vos serviteurs.

Madame de Chateaubriand demande la permission de mettre avec ses remerciements son profond respect aux pieds de Monseigneur.

*
* *

Les dépôts publics et les archives privées surtout sont encore très riches, croyons-nous, en lettres inédites de Chateaubriand. Mais ce ne sont pas les seules sources de la correspondance du grand écrivain. « Une autre mine, peut-être la plus riche de toutes, écrit avec raison M. Biré, est celle des collections d'autographes. Et il signale les soixante-

1. « Ce sont les vôtres » a aussi été écrit après coup, et dans l'interligne.

2. « Heures » est écrit dans l'interligne; on avait d'abord écrit, puis effacé « jeunes années ».

3. Le second « vous » est écrit dans l'interligne.

4. Mss. : respect [*et le plus humble dévouement*]. — Les mots entre crochets ont été barrés.

5. « Le plus obéissant » a été écrit après coup dans l'interligne.

trois lettres ou fragments de lettres dont M. René Kerviler, dans son très utile *Essai d'une bio-bibliographie de Chateaubriand et de sa famille*, extrait de son *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*, a soigneusement dressé la liste. Mais M. Kerviler n'a pas tout relevé ; et je trouve dans les *Catalogues de vente d'autographes* de M. E. Charavay des analyses et extraits de diverses lettres, quelques-unes se rapportant à la période étudiée par M. Biré, et dont celui-ci a probablement ignoré l'existence. Il ne me semble pas, et l'on va en juger, que ces pièces soient dénuées de tout intérêt.

Dans une lettre autographe signée, de 3 pages et demie, in-4°, à M. de Vauxelles, et qui doit dater de 1801, Chateaubriand, nous dit-on, « se plaint du mauvais vouloir de son correspondant à l'égard d'*Atala* ». « La *Gazette de France*, écrit-il, attend votre extrait ; demain Font[anes] parle dans le *Mercure*. Et qui combattra pour J.-C. si ses soldats reculent devant l'ennemi ? Armez-vous donc, Monsieur, mais, de grâce, ne me comparez pas à *un petit singe noir.* »

Une autre lettre, datée du 28 septembre 1827, d'une page in-4°, est adressée à Frayssinous. « Chateaubriand l'informe, dit trop laconiquement le *Catalogue*, qu'il accepte les modifications proposées ». De quel ouvrage s'agit-il ici ? Serait-ce du *Génie du Christianisme* ?

Une autre lettre, datée de Rome, 9 avril 1829, d'une page un tiers in-8°, est destinée au fils de

Canaris. « Chateaubriand s'excuse, nous dit-on, d'avoir tardé à lui répondre et lui fait ses recommandations » : « Aimez bien Mme Récamier, écrit-il ; n'oubliez pas que vous êtes né en Grèce, que ma patrie, devenue libre, a versé son sang pour la liberté de la vôtre ; soyez surtout bon chrétien, c'est-à-dire honnête homme et soumis à la volonté de Dieu. »

Dans une lettre qui n'est pas datée complètement, mais qui est probablement postérieure à 1830 (« Paris, ce lundi 5 février », dit simplement le *Catalogue*), Chateaubriand, écrivant à M. de Féletz, le remercie d'un article qui lui a été consacré : « ... Vous avez bien raison, lui dit-il ; et je serais bien fâché qu'on imitât les *Natchez* ; il y a quelque chose de funeste dans cet ouvrage. »

Une cinquième lettre, la plus curieuse de toutes, d'une page in-8°, est datée de Paris, 28 mai 1844. Elle est adressée à Lamennais. Chateaubriand y témoigne la plus vive admiration à son illustre compatriote : « Je voudrais vous voir pape, lui dit-il ; si vous me le permettez, je travaillerai à vous faire cardinal. Dites-moi un mot, je pars pour Rome et je ne reviens qu'avec votre chapeau. » — On aimerait savoir ce que Lamennais a répondu à cette lettre, qui me paraît si extraordinaire à cette date, que je me demande si elle est bien datée, et s'il ne faut pas lire 1824.

*
* *

Dans les *Œuvres choisies de Juste Olivier, publiées par ses amis* (Lausanne, Bridel, 1878, in-18, tome I, p. LXXXVI-LXXXVII), je vois mentionné un billet de Chateaubriand à Juste Olivier : la lettre, j'imagine, doit dater de 1838, 1839 ou 1840; elle n'est pas autographe, nous dit-on, et elle a dû être dictée à un secrétaire. Sainte-Beuve avait parlé à Chateaubriand du livre d'Olivier sur *le Canton de Vaud*, et Chateaubriand avait témoigné le désir de le lire. Ce fut sans doute en réponse à l'envoi du poète vaudois que le grand écrivain lui adressa ce billet, dont on nous cite cette unique phrase : « Au moins il résultera de vos travaux qu'il a existé de nos temps un homme de religion, de conviction et de courage : vous aurez empêché la prescription contre la vertu. »

« Je lisais naguère, écrit M. de Vogüé, je lisais naguère dans une lettre inédite de Chateaubriand cette belle parole, qui eût pu lui servir de devise : « Je n'ai pas placé mes champs de bataille dans l'ombre. » J'emprunte cette indication au beau discours prononcé pour le cinquantenaire des funérailles de Chateaubriand, et recueilli dans le *Rappel des ombres* (p. 154). Voilà une lettre encore qu'il ne faudra pas laisser perdre.

*
* *

Et voici enfin, pour terminer, quelques lettres ou fragments de lettres que j'extrais du *Catalogue*

d'autographes de la collection Morrison. Les passages entre guillemets sont cités en français dans le *Catalogue*. Le reste, indications, références ou analyses, a été littéralement traduit de l'anglais.

I. — *Lettre autographe signée à M. Abel. Datée de Paris, 29 septembre 1815, 4 pages in-4°, avec l'adresse sur l'enveloppe*

Il remercie son correspondant de lui avoir communiqué le manuscrit d'une relation de ce qui avait eu lieu lors de sa réception à l'Académie; il rend compte lui-même de ce qui s'est passé : « La phrase citée se trouvait dans mon discours même, et venait à la suite d'un morceau très vif contre les *Régicides*. Ce fut ce morceau et un autre où je réclamais la liberté de la pensée, qui amenèrent les fureurs de Buonaparte et ses nouvelles menaces de me faire fusiller si jamais mon discours était prononcé en public. J'avais reçu l'ordre du duc de Rovigo de me présenter pour candidat à l'Institut, sous peine d'être enfermé pour le reste de mes jours à Vincennes. Ne voulant occuper aucune place sous l'assassin du duc d'Enghien, et forcé de me présenter pour demander celle de Chénier, je fis mon discours de manière qu'on serait obligé de me défendre de le prononcer, malgré l'éloge de droit dont chaque récipiendaire était obligé de couronner son discours. Je réussis dans ce dessein, mais je pensais y perdre la vie. »

(*De la collection Fillon*[1]).

II. — *Lettre autographe signée à une dame. Datée de Paris, 12 septembre 1820. Une page et demie in-4°.*

« Si nos ennemis n'étaient pas aussi dépourvus d'âme et de goût qu'ils le sont d'esprit et de raison, nous vous prierions de chanter pour les séduire et nous serions sûrs de la victoire. »

1. M. Kerviler (*Bio-bibliographie*, etc., p. 32) a déjà cité cette lettre, mais d'après un autre *Catalogue*, qui lui a fourni un texte sensiblement moins complet.

III. — *Sept lettres autographes signées au maréchal duc de Bellune (maréchal Victor) et à la duchesse de Bellune. Datées de Paris, du 23 octobre 1823 au 16 mars 1824. 21 pages in-4°.*

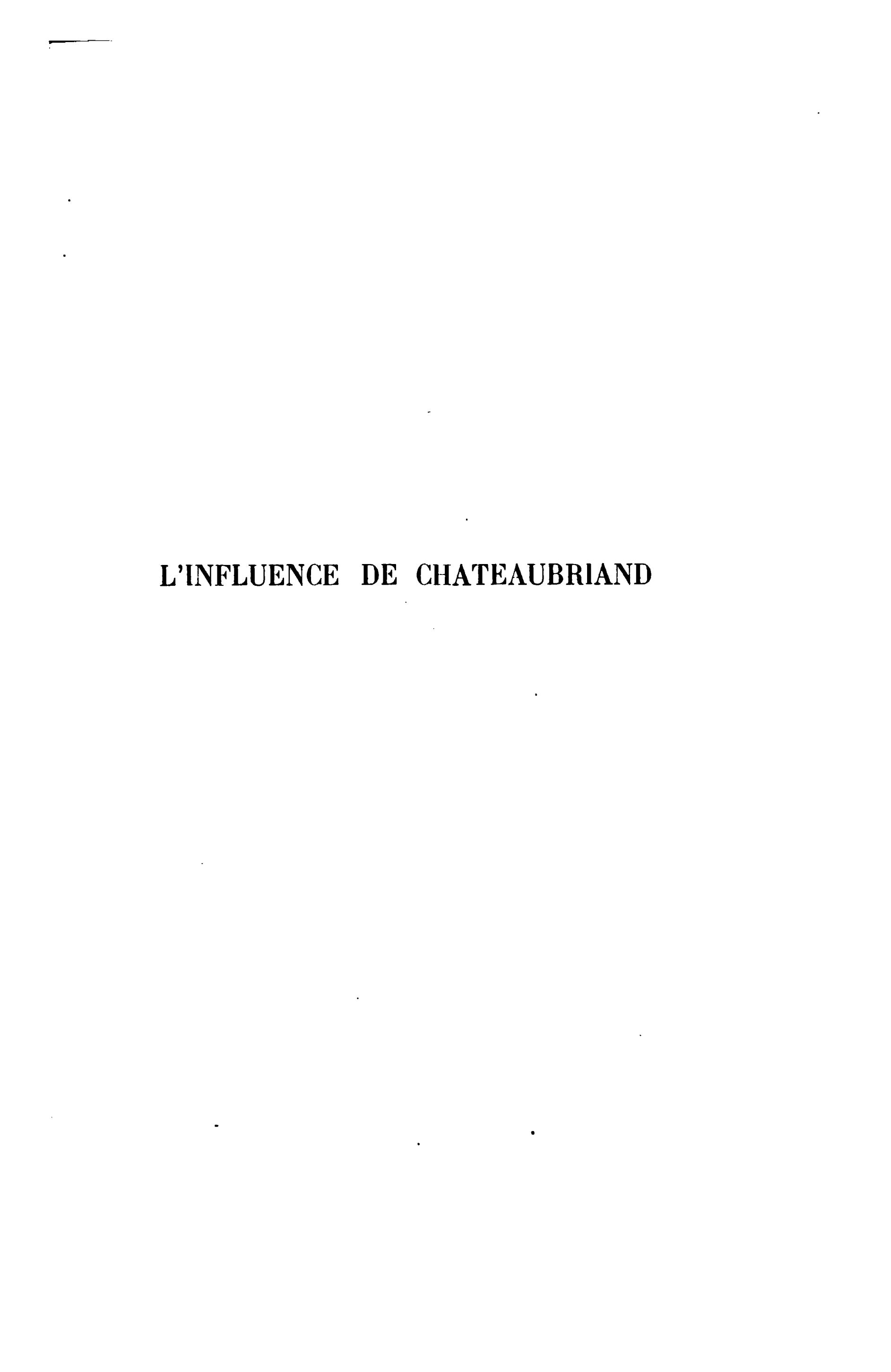
Chateaubriand, alors ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Villèle, presse le maréchal qui venait de résigner le portefeuille de la Guerre à cause de certains malentendus avec le duc d'Angoulême, d'accepter l'ambassade de Vienne. Il finit par triompher des scrupules du maréchal; mais, en fin de compte, le projet fut abandonné à cause des difficultés que soulevait le gouvernement impérial pour son titre de duc de Bellune.

IV. — *Lettre autographe signée à un inconnu, datée de Paris 30 septembre 1824. 1 page in-4°.*

Il s'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt et parle de ses nombreuses occupations. Il se peut qu'il ait à aller une seconde fois à Neuchâtel, mais il reviendra pour les funérailles du roi. « Les rois ont besoin de moi à leur couronnement et à leur mort, et de leurs valets pendant leur règne. »

(*Collection of autograph letters and historical documents formed by Alph. Morrison*, t. I, p. 197-198.)

Je ne sais jusqu'à quel point Chateaubriand comptait sur sa *Correspondance* pour recommander son nom à la postérité. Je le soupçonne d'avoir bien un peu prévu tout ce qu'elle pourrait en dire. — Nous avons, non sans quelque peine, recueilli ces pierres éparses du monument qu'il s'élevait au jour le jour. Et, pieusement, nous les rapportons au poète.



L'INFLUENCE DE CHATEAUBRIAND

CHATEAUBRIAND ET VICTOR HUGO

UNE DES SOURCES DE « L'EXPIATION ».

Juillet 1904.

On ne lit plus beaucoup de nos jours, — et l'on a peut-être tort, car c'est l'un des plus beaux et des plus virulents pamphlets de la langue française, — la brochure que Chateaubriand publia en avril 1814 sous le titre *De Buonaparte et des Bourbons* [1]. Est-il vrai, comme l'a prétendu le grand écrivain dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, que Napoléon, à Fontainebleau, fit à ces quelques pages l'honneur de les lire, de les discuter, et presque de les approuver? Et Chateaubriand avait-il le droit d'écrire encore dans ses *Mémoires* ces hautaines paroles : « Louis XVIII déclara, je l'ai déjà plusieurs fois mentionné, que ma brochure lui avait

1. Le titre exact et complet est dans l'édition originale : *De Buonaparte, des Bourbons, et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes, pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*, par F. A. de Chateaubriand, Paris, Mame frères, imprimeurs-libraires, rue du Pot-de-Fer, n° 14. Et se trouve chez Le Normant, imprimeur, rue de Seine, n° 8, H. Nicolle, libraire, même rue n° 12, 1814 (in-8°, II-87 p.).

plus profité qu'une armée de cent mille hommes; il aurait pu ajouter qu'elle avait été pour lui un certificat de vie? » — Ce qui est sûr, c'est que ce pamphlet, dont Mme de Rémusat aurait voulu signer « chacune des pages », fit un bruit extraordinaire, provoqua une foule de répliques, se vendit à un très grand nombre d'exemplaires (on parle de cinquante mille), et qu'on en fit même des contrefaçons (nous en connaissons au moins une). Chateaubriand débutait dans la vie politique avec autant d'éclat qu'il avait, treize ans auparavant, débuté dans la vie littéraire par la publication d'*Atala*.

Victor Hugo, qui avait douze ans alors, et qui, deux ans plus tard, si nous l'en croyons lui-même, devait prononcer la fameuse parole : « Je veux être Chateaubriand ou rien », Victor Hugo lut-il à l'époque même de la publication l'éloquente brochure? Cela n'aurait rien d'invraisemblable. Nous savons « ce qui se passait aux Feuillantines » : dans l'entresol du bonhomme Royol, les enfants Hugo lisaient toute sorte de choses; et la « vendéenne » Mme Hugo dut entendre autour d'elle si souvent parler du nouveau pamphlet, — le général Hugo, qui fut destitué par la Restauration, en goûta, je pense, médiocrement les tendances, — qu'elle ne fut sans doute pas la dernière à le lire, et que probablement elle se dispensa, pour une fois, de « faire essayer » sa lecture par son plus jeune fils. Et quand celui-ci, — en 1814, ou plus tard, peu importe, — ouvrit à son tour le même

volume, il put y lire ce dramatique tableau de la campagne de Moscou[1] :

On vit errer six cent mille guerriers, vainqueurs de l'Europe, la *gloire de la France*; on les vit *errer* parmi les neiges et les déserts, s'appuyant sur des branches de pin, car ils n'avaient plus la force de porter leurs armes, *et couverts pour tout vêtement de la peau sanglante des chevaux* qui avaient servi à leur dernier repas. De vieux capitaines, les cheveux et *la barbe hérissés de glaçons*, s'abaissaient jusqu'à caresser le soldat à qui il était resté quelque nourriture, pour en obtenir une chétive partie : *tant ils éprouvaient les tourments de la faim! Des escadrons entiers, hommes et chevaux, étaient gelés pendant la nuit*; *et le matin on voyait encore ces fantômes debout au milieu des frimas*. Les seuls témoins des souffrances de nos soldats dans ces *solitudes*, étaient des bandes de corbeaux et des meutes de lévriers blancs demi-sauvages, qui suivaient notre armée pour en dévorer les débris... Et que faisait le destructeur de nos pères, de nos frères, de nos fils, quand il moissonnait ainsi la fleur de la France? Il fuyait! il venait aux Tuileries dire, en se frottant les mains au coin du feu : « Il fait meilleur ici que sur les bords de la Bérésina ». Pas un mot de consolation aux épouses, aux mères en larmes dont il était entouré; pas un regret, pas un mouvement d'attendrissement, pas un remords, pas un seul aveu de sa folie! Les Tigellins disaient : « Ce qu'il y a d'heureux dans cette retraite, c'est que l'Empereur n'a manqué de rien : il a toujours été bien nourri, bien enveloppé dans une bonne voiture : enfin il n'a pas du tout souffert, c'est une grande consolation. » *Et lui*, au milieu de sa cour, paraissait gai, triomphant, glorieux...; et tous les diamants de la couronne ne pouvaient cacher le sang dont il était couvert.

Ouvrons maintenant l'*Expiation* :

Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. *Les blessés s'abritaient dans le ventre*

1. *De Buonaparte*, etc., éd. originale, p. 40-42.

Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre...
Les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, *la glace à leur moustache grise...*
On n'avait pas de pain, et l'on allait pieds nus.
Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre,
C'était un rêve *errant* dans la nuit, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La *solitude* vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse...
Ces fantômes prenaient leur fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des *vautours* fauves,
D'horribles *escadrons*, tourbillons d'hommes fauves...
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Il regardait tomber autour de lui ses branches...
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté...
... Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet...

Que ce second texte soit, je ne veux pas dire imité, mais très directement inspiré du premier, c'est ce qui me paraît assez peu contestable. Il est d'ailleurs fort possible que Hugo n'en ait pas eu conscience; et, loin d'insinuer que, lorsqu'en novembre 1852, le poète des *Châtiments* composa son admirable pièce, il avait la brochure de Chateaubriand sous les yeux, je serais bien plutôt tenté de croire qu'il mettait en œuvre des souvenirs de ses anciennes lectures, moins que cela même, d'obscures réminiscences qui, à son insu, se

réveillaient dans sa prodigieuse mémoire. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en fait la page de Chateaubriand semble bien avoir fourni à Victor Hugo, avec deux ou trois détails très précis et fort caractéristiques, le dessin général de son propre tableau, plusieurs expressions très poétiques et quelques très beaux mouvements. Nous avons souligné au passage dans les deux textes les points de comparaison les plus significatifs. Il nous faut maintenant en venir au détail, afin de nous rendre mieux compte des procédés de travail et d'invention poétique de Hugo.

*
* *

Très probablement la phrase : « On vit *errer six cent mille guerriers*, vainqueurs de l'Europe, la gloire de la France », a été ramassée, transposée dans ce grand vers évocateur :

Hier la grande armée, et maintenant *troupeau.*

Et c'est elle aussi, ce me semble, qui a fourni le « motif » initial de ces vers merveilleux que nous lisons à la page suivante de l'*Expiation*, dans la description de la bataille de Waterloo :

Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient *vaincu toute la terre,*
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain [1] !

1. Est-ce que le mouvement de ces vers ne serait pas aussi un écho de celui qui anime cette page déjà presque épique du

L'expression redoublée dans Chateaubriand : « On les vit *errer* », accueillie, méditée et comme reforgée par l'imagination visionnaire de Hugo, est devenue :

> C'était un rêve *errant* dans la nuit, un mystère,
> Une *procession* d'ombres sur un ciel noir.

La phrase « couverts *pour tout vêtement* de la peau sanglante *des chevaux* qui avaient servi à leur

Génie du Christianisme, de telle sorte qu'ils seraient comme le produit, extrêmement original d'ailleurs, d'une double inspiration « chateaubrianesque »? « Enfin, de nos jours mêmes et sous nos propres yeux, est-ce des athées qui ont abaissé la cime des Pyrénées et des *Alpes*, effrayé *le Rhin* et le Danube, subjugué le Nil, fait trembler le Bosphore; qui ont vaincu aux champs de Fleurus et d'Arcole, aux ignes de Weissembourg et aux pieds des Pyramides, dans les vallées de Pampelune et dans les plaines de la Bavière; qu ont mis sous leur joug l'Allemagne et l'Italie, le Brabant et Suisse, et les îles de la Batavie et les îles de la Grèce, Munich et Rome, Amsterdam et Malte, Mayence et le Caire? Est-ce des athées qui ont gagné plus de soixante batailles rangées, et pris plus de cent forteresses; qui ont rendu vaine la coalition de huit grands empires; et *fait trembler les souverains des Indes*, derrière toutes les solitudes de l'Asie?... » (*Génie du Christianisme*, 1re partie, liv. VI, chap. v. Édition princeps, 1802, t. I, p. 268-270 : je cite l'édition originale, parce que le texte en a été modifié dans les éditions ultérieures). Cette page ne figurait pas dans la rédaction primitive du *Génie* : c'est l'une de celles que Chateaubriand ajouta en tout dernier lieu à son livre, peut-être sur le conseil de Fontanes ou de Lucien Bonaparte, et pour se concilier les bonnes grâces du Premier Consul. Peut-être en la citant tout entière ai-je affaibli un peu l'effet du rapprochement que j'ai indiqué. Mais j'ai voulu montrer, — si toutefois Hugo s'en est vraiment inspiré, — que tout en conservant le mouvement de son modèle, il le concentre, si je puis ainsi dire; l'énumération à peine commencée, il l'arrête brusquement, et il remplace avantageusement toute la suite par un de ces vers étonnants dont il a le secret, et qui prolongent à l'infini dans l'âme de son lecteur le vibrant écho de leur retentissante fanfare.

dernier repas » est abrégée, dramatisée et peut-être gâtée par ce romantique impénitent, et elle devient ceci :

... Les blessés *s'abritaient* dans le ventre
Des chevaux morts[1].

J'aime mieux la transformation que Hugo a fait subir à la phrase : « De *vieux* capitaines, les cheveux et *la barbe hérissés de glaçons...* » Au lieu de dire « de vieux capitaines », expression trop pompeuse, banale et générale, il écrira « les grenadiers », et aussitôt nous verrons défiler sous nos yeux les vieux grognards de la grande armée; et leur âge nous sera simplement rappelé par la couleur de leur moustache :

Les grenadiers, surpris d'être tremblants,
Marchaient pensifs, *la glace à leur moustache grise*,

La phrase « *tant ils éprouvaient les tourments de la faim!* » combinée probablement avec celle d'un autre texte de Chateaubriand dont nous parlerons

1. A moins pourtant encore que Hugo n'ait tout simplement généralisé un fait que Chateaubriand raconte ailleurs (*Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, t. III, p. 316-317) de la manière suivante : « Un soldat français privé de ses deux jambes se frayait un passage dans des cimetières qui semblaient avoir rejeté leurs entrailles au dehors. Le corps d'un cheval effondré par un obus avait servi de guérite à ce soldat : il y vécut en rongeant sa loge de chair. » Le même fait est rapporté par Ségur dans son *Histoire de Napoléon et de la grande Armée pendant l'année 1812*, dont la 1re édition a paru en 1824. Est-ce dans Ségur, est-ce dans Chateaubriand que Victor Hugo a puisé ce détail? Le livre de Ségur paraît bien avoir fourni divers autres traits au poète pour la composition de son tableau. Mais Chateaubriand reste, je crois, sa source essentielle.

tout à l'heure (la description de la retraite de Russie dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*) : « Les soldats *sans chaussures* sentent leurs pieds mourir[1] », — ces deux phrases, dis-je, combinées ensemble, donnent ce très beau vers, très « hugolien », car il est fait d'une saisissante antithèse :

On n'avait *pas de pain*, et *l'on allait pieds nus*.

Chateaubriand écrit : « Des escadrons entiers, *hommes et chevaux*, étaient *gelés* pendant la nuit ; et le matin on voyait encore ces fantômes *debout* au milieu des frimas. » Hugo retient l'idée ; mais il la transforme, car il a une arrière-pensée poétique : au lieu de dire « des escadrons entiers », il dit « des clairons », et il précise, il complète, il concrétise en quelque sorte et il achève, en la couronnant d'un vers admirable de concision pittoresque, la vision qui s'était déjà présentée, mais un peu vague encore, à l'esprit de Chateaubriand, et dont celui-ci lui a fourni la première ébauche :

... Au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste *gelés*,
Restés debout, *en selle* et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.

Il n'y a pas beaucoup, s'il y en a, de plus beaux vers dans la langue française, et c'est un honneur pour Chateaubriand que d'y avoir, même involontairement, collaboré. Et notez que ce n'est pas là le

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, t. III, p. 320.

seul service que Chateaubriand ait rendu à Victor Hugo. Celui-ci, en lisant la belle page de la brochure *De Buonaparte et des Bourbons* dont il s'inspire, a retenu certains mots, certaines images dont il n'a pas encore trouvé l'emploi, mais dont la valeur poétique ne saurait lui échapper ; ces expressions (*escadrons*, *fantômes*, *solitudes*) sont restées et flottent pour ainsi dire dans sa mémoire de poète ; et le moment venu, il les retrouvera, il les reprendra, il en utilisera, il en développera la puissance suggestive ; elles viendront comme d'elles-mêmes s'insérer dans la trame du développement poétique :

La *solitude* vaste, épouvantable à voir...
Ces *fantômes* prenaient leurs fusils...
D'horribles *escadrons*, bataillons d'hommes fauves...

Enfin, Victor Hugo n'a eu garde de laisser perdre le beau mouvement antithétique : « *Et lui*, au milieu de sa cour, paraissait gai... » Seulement, il s'est empressé de le transposer d'un mode dans un autre, et d'un mouvement *oratoire*, il a fait un mouvement *poétique* :

Et lui, chêne vivant par la hache insulté...

Il y a, il est vrai, entre les deux morceaux une différence essentielle : le Napoléon de Chateaubriand, au milieu de tous ces désastres, n'a « pas un regret, pas un mouvement d'attendrissement, pas un remords, pas un seul aveu de sa folie » ; le Napoléon de Victor Hugo, au contraire, « comprend qu'il expie quelque chose peut-être ». Mais

ne serait-ce pas cette insensibilité presque monstrueuse que l'éloquent pamphlétaire prête à l'Empereur, qui aurait inspiré au poète l'idée maîtresse de son poème? Cette insensibilité, il n'a pu l'admettre : non, il n'est pas vrai, s'est-il dit, que Napoléon n'ait pas eu « un remords ». Soit : mais remords de quel crime?... Et voyez-vous, si notre conjecture n'est pas dénuée de toute vraisemblance psychologique, voyez-vous naître, et germer, et se développer peu à peu dans l'esprit du poète, la pensée qui va servir à relier entre elles les différentes parties de son œuvre[1]? En sorte que Hugo, — et nous par conséquent, — nous devrions à Chateaubriand non seulement certains détails singulièrement expressifs de l'un des plus beaux fragments épiques que nous ayons dans notre langue, mais encore la conception même de l'œuvre.

1. Peut-être aussi les propos que Chateaubriand met dans la bouche des « Tigellins », les détails qu'ils donnent sur les soins, d'ailleurs touchants, dont on a entouré la retraite de l'Empereur, peut-être ces quelques lignes, transposées par l'imagination plus bienveillante du poète, lui ont-elles inspiré ces vers qui expriment si bien la fidélité inébranlable des vétérans de la grande armée :

> Tandis qu'*environnant* sa tente *avec amour*,
> Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
> Ceux qui restaient, *croyant toujours à son étoile*,
> Accusaient le destin de *lèse-majesté*...

J'ai d'ailleurs quelque idée que ces vers ont été suggérés à Hugo par ces lignes des *Mémoires d'Outre-Tombe* : « Ils (les officiers) se réunirent sous la fenêtre de Bonaparte; elle était sans volets et sans rideaux : on en voyait sortir une lumière, tandis que les officiers restés en dehors étaient plongés dans l'obscurité. Napoléon était assis dans sa chétive chambre, la tête abaissée sur ses deux mains... » (Édition Biré, t. III, p. 314.)

*
* *

La brochure *De Buonaparte et des Bourbons* n'est pas d'ailleurs, — et je l'ai déjà laissé entendre, — la source unique à laquelle Victor Hugo ait puisé pour sa description de la retraite de Russie. On en peut signaler une autre, et cette autre source est encore une source « chateaubrianesque ». Chateaubriand, en effet, a raconté ailleurs, et plus longuement, la lamentable déroute de la grande armée. C'est au second livre de la troisième partie des *Mémoires d'Outre-Tombe*. J'en détache les lignes suivantes :

Le 6 novembre (1812) le thermomètre descendit à dix-huit degrés au-dessous de zéro : *tout disparaît sous la blancheur universelle. Les soldats sans chaussures sentent leurs pieds mourir*; leurs doigts violâtres et roidis laissent échapper le mousquet dont le toucher brûle; leurs cheveux se hérissent de givre, *leurs barbes de leur haleine congelée*; leurs méchants habits deviennent une casaque de verglas. *Ils tombent, la neige les couvre*; *ils forment sur le sol de petits sillons de tombeaux*... On ne s'était pas reposé sur le sol nu *que des hurlements de Cosaques faisaient retentir les bois*... Quelques survivants partaient; ils s'avançaient *vers des horizons inconnus*... D'autres *se couchaient* sur la terre, s'endormaient : un peu de sang sortait de leurs narines, et *ils mouraient* en dormant. Des milliers de soldats périrent... *Sur quarante mille hommes, je ne crois pas qu'il en soit échappé trois mille*... On vit en un instant une masse profonde, large et confuse *d'hommes, de chevaux et de chariots* assiéger *l'étroite entrée des ponts* qu'elle débordait. Les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, repoussés par les pontonniers, ou arrêtés par le fleuve, *étaient écrasés*, foulés aux pieds, ou précipités dans les glaces que charriait la Bérésina[1]...

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, t. III, p. 320, 322, 323.

Peut-être ici l'inspiration paraît-elle moins évidente que tout à l'heure. Cela tient sans doute à ce que Hugo résume, concentre en général, au lieu de développer, et que tout en conservant l'idée, il remanie davantage la forme. Et cependant, il me semble bien que la phrase « tout disparaît sous la *blancheur* universelle » a suggéré le vers :

Après la plaine *blanche* une autre plaine *blanche*,

et peut-être ceux-ci :

Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
Pour cette immense armée un immense linceul.

La phrase : « Ils tombent, la neige les couvre ; *ils forment sur le sol de petits sillons de tombeaux* » a visiblement été traduite par ces deux vers admirables :

On pouvait, *à des plis qui soulevaient la neige*
Voir que des régiments s'étaient endormis là.

Il me paraît fort probable aussi que les vers :

... Sur le verglas, *en des lieux inconnus*,
On n'avait pas de pain et *l'on allait pieds nus*

sont une réminiscence directe de ceci : « Ils s'avançaient vers des horizons *inconnus*... Les soldats *sans chaussures* sentent leurs pieds mourir ; » et j'ai dit plus haut de quelle ingénieuse combinaison le dernier vers était vraisemblablement le résultat.

La phrase sur « les hurlements des Cosaques » a dû, j'imagine, faire lever devant les yeux de Hugo

une image précise, détaillée et complète qu'il a magnifiquement exprimée, en empruntant d'ailleurs quelques autres traits à Chateaubriand (les mots *fantômes*, *escadrons*, par exemple, qui sont dans la page de *Buonaparte et des Bourbons*) de la manière suivante :

Ces *fantômes* prenaient leur fusil, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles *escadrons*, tourbillons d'hommes fauves.

Les deux phrases (tirées des *Papiers de Sainte-Hélène* que cite Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*), les deux phrases sur les milliers de soldats qui meurent en dormant sont à la fois résumées et amplifiées dans les deux vers :

Qui se couchait mourait...
On se couchait *dix mille*, on se réveillait *cent*.

Les détails, empruntés du reste par Chateaubriand à l'*Histoire* de Ségur, sur les douloureuses scènes qui se produisaient au passage des ponts, sont enfin ramassés dans ces deux vers d'une si parlante et vigoureuse concision :

Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières...

*
* *

Ne quittons pas encore les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Au tome IV (*Troisième partie*, liv. V, p. 23-28), Chateaubriand a raconté aussi la bataille

de Waterloo : il ne me semble pas que Hugo lui ait rien emprunté pour le tableau correspondant de l'*Expiation*. Mais plusieurs traits de son Napoléon à Sainte-Hélène lui ont été certainement inspirés par les *Mémoires d'Outre-Tombe* où ce sujet est aussi traité (*Troisième partie*, liv. V, t. IV, p. 93-117). Par exemple :

Quand il ferma pour jamais les yeux, son épée, expirée avec lui, *était couchée à sa gauche*... (Chateaubriand, p. 111.)

Un jour enfin il mit sur son lit son épée,
Et *se coucha près d'elle*, et dit : c'est aujourd'hui! (Hugo).

Le manteau que le vainqueur d'autrefois portait aux vastes funérailles *de Marengo* servit de drap mortuaire à son cercueil... (Chateaubriand, p. 112.)

On jeta *le manteau de Marengo* sur lui (Hugo).

Et probablement l'idée de Marengo fait surgir dans la pensée du poète l'admirable mouvement qui suit :

Ses batailles du Nil, du Danube, du Tibre,
Se penchaient sur son front...

Et enfin, je serais bien tenté de croire que c'est d'avoir lu dans Chateaubriand ceci (p. 104) : « Qui dira les pensées de ce *Prométhée* déchiré *vivant* par la mort?... » qui lui a donné l'idée de reprendre et de développer l'image, et d'écrire ces vers dignes d'Eschyle :

Il est au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le destin prit des clous, un marteau, des carcans,

Saisit, pâle et *vivant*, ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
Le clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le cœur.

Je ne sais si, pour composer quelques-uns des plus célèbres tableaux de son *Expiation*, Victor Hugo a puisé à beaucoup d'autres sources. Mais il me semble bien que nous avons « capté » là ses deux sources essentielles. M. Edmond Biré qui, comme chacun sait, aime autant Chateaubriand qu'il aime peu Victor Hugo, ne paraît pas s'être avisé du rapprochement que nous avons essayé d'établir entre les textes des deux écrivains : c'est signe, je pense, que d'autres ne s'en sont pas avisés non plus; et peut-être trouvera-t-on qu'il n'était pas inutile de le faire ici. Je me hâte d'ajouter que le génie poétique de Hugo ne sort pas, selon moi, et tant s'en faut, diminué de l'épreuve.

*
* *

Car, qu'importe qu'il imite, ou, si l'on préfère, qu'il se souvienne assez fidèlement de ses lectures? Combien d'autres ont lu, et peut-être su par cœur l'éloquente invective de *Buonaparte et des Bourbons*, ou le récit des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et n'en ont pas su tirer le merveilleux épisode de l'*Expiation*! Hugo, comme Shakspeare, comme Molière, « prend son bien partout où il le trouve »; et comme il a raison, puisque d'ailleurs « son imitation n'est point un esclavage »! Cette fois, d'ailleurs,

il a trouvé un modèle digne de lui. Poète, et grand poète en prose, Chateaubriand lui a fourni comme un premier canevas *déjà poétique* de ton, d'allure et d'inspiration, et où les détails frappants, les « motifs » originaux, les mouvements essentiels sont déjà tout indiqués, et parfois même développés. Hugo survient, et choisit ; il prend un trait ici, un autre là ; et ses matériaux réunis, déposés au fond de sa mémoire, il les repense en quelque sorte, il se les convertit en sang et en nourriture; son imagination de poète épique et lyrique, de poète visionnaire, se les assimile, leur prête mouvement, couleur et vie. Ici, il rapproche deux faits épars pour en composer une saisissante antithèse; là, une vive épithète qu'il accole à un mot assez vulgaire y met comme une lueur de poésie; ailleurs, ce sont plusieurs idées qui sont ramassées dans un vers vigoureux et concis qui a la densité et le dur poli d'une médaille d'airain; ailleurs encore, c'est une image qui, à peine entrevue et esquissée par son précurseur, est par lui reprise, détaillée, se poursuit et s'achève en une éclatante vision; çà et là, des vers prodigieux d'ampleur sonore et de robuste précision viennent sillonner d'un trait de flamme toute la suite du développement poétique et ouvrir sur mille choses de fulgurantes perspectives; à l'appel du poète, les rimes accourent et s'ordonnent; les images se groupent; les différents traits du tableau se composent; la masse s'ébranle enfin, et d'un même mouvement rapide, continu, ailé, tout, réminiscences, imitations, images empruntées ou

originales, tout est emporté, fondu dans le flot intarissable de cette poésie luxuriante, de cette verve puissante, de cette abondance verbale qui ont fait de Victor Hugo le plus grand lyrique fran çais.

Imiter ainsi, c'est créer encore; et j'imagine que Chateaubriand, qui lui-même n'entendait pas l'imitation d'une autre manière, eût été le dernier à se plaindre d'avoir si efficacement collaboré à l'œuvre du poète des *Châtiments*.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

LES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE »

CHATEAUBRIAND ET LES « MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE ».

LE « GÉNIE DU CHRISTIANISME »

POUR LE CENTENAIRE DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME »
SIMPLE RECHERCHE DU PATERNITÉ LITTÉRAIRE.

LE PROBLÈME BIBLIOGRAPHIQUE DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME ».

FRAGMENTS PERDUS DU « GÉNIE DU CHRISTIANISME » PRIMITIF.

HISTOIRE DES VARIATIONS D'UNE PAGE DE CHATEAUBRIAND.

Appendice.

« LES MARTYRS »

LES VARIANTES DES « MARTYRS ».

LA CORRESPONDANCE DE CHATEAUBRIAND

LETTRES INÉDITES OU PERDUES DE CHATEAUBRIAND.

L'INFLUENCE DE CHATEAUBRIAND

CHATEAUBRIAND ET VICTOR HUGO
UNE DES SOURCES DE « L'EXPIATION ».

914-04. — Coulommiers. Imp. P. BRODARD. — 10-04

LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

ÉTUDES SUR LA VIE
LES ŒUVRES ET L'INFLUENCE DES PRINCIPAUX AUTEURS
DE NOTRE LITTÉRATURE

Notre siècle a eu, dès son début, et léguera au siècle prochain un goût profond pour les recherches historiques. Il s'y est livré avec une ardeur, une méthode et un succès que les âges antérieurs n'avaient pas connus. L'histoire du globe et de ses habitants a été refaite en entier; la pioche de l'archéologue a rendu à la lumière les os des guerriers de Mycènes et le propre visage de Sésostris. Les ruines expliquées, les hiéroglyphes traduits ont permis de reconstituer l'existence des illustres morts, parfois de pénétrer jusque dans leur âme.

Avec une passion plus intense encore, parce qu'elle était mêlée de tendresse, notre siècle s'est appliqué à faire revivre les grands écrivains de toutes les littératures, dépositaires du génie des nations, interprètes de la pensée des peuples. Il n'a pas manqué en France d'érudits pour s'occuper de cette tâche; on a publié les œuvres et débrouillé la biographie de ces hommes fameux que nous chérissons comme des ancêtres et qui ont contribué, plus même que les princes et les capitaines, à la formation de la France moderne, pour ne pas dire du monde moderne.

Car c'est là une de nos gloires, l'œuvre de la France a été accomplie moins par les armes que par la pensée, et l'action de notre pays sur le monde a toujours été indépendante de ses triomphes militaires : on l'a vue prépondérante aux heures les plus douloureuses de l'histoire nationale. C'est pourquoi les maîtres esprits de notre littérature intéressent non seulement leurs descendants directs, mais encore une nombreuse postérité européenne éparse au delà des frontières.

Beaucoup d'ouvrages, dont toutes ces raisons justifient du reste la publication, ont donc été consacrés aux grands écrivains français. Et cependant ces génies puissants et charmants ont-ils dans le monde la place qui leur est due? Nullement, et pas même en France.

Nous sommes habitués maintenant à ce que toute chose soit aisée; on a clarifié les grammaires et les sciences comme on a simplifié les voyages ; l'impossible d'hier est devenu l'usuel d'aujourd'hui. C'est pourquoi, souvent, les anciens traités de littérature nous rebutent et les éditions complètes ne nous attirent point : ils conviennent pour les heures d'étude qui sont rares en dehors des occupations obligatoires, mais non pour les heures de repos qui sont plus fréquentes. Aussi, les œuvres des grands hommes complètes et intactes, immobiles comme des portraits de famille, vénérées, mais rarement contemplées, restent dans leur bel alignement sur les hauts rayons des bibliothèques.

On les aime et on les néglige. Ces grands hommes

semblent trop lointains, trop différents, trop savants, trop inaccessibles. L'idée de l'édition en beaucoup de volumes, des notes qui détourneront le regard, l'appareil scientifique qui les entoure, peut-être le vague souvenir du collège, de l'étude classique, du devoir juvénile, oppriment l'esprit; et l'heure qui s'ouvrait vide s'est déjà enfuie; et l'on s'habitue ainsi à laisser à part nos vieux auteurs, majestés muettes, sans rechercher leur conversation familière.

L'objet de la présente collection est de ramener près du foyer ces grands hommes logés dans des temples qu'on ne visite pas assez, et de rétablir entre les descendants et les ancêtres l'union d'idées et de propos qui, seule, peut assurer, malgré les changements que le temps impose, l'intègre conservation du génie national. On trouvera dans les volumes en cours de publication des renseignements précis sur la vie, l'œuvre et l'influence de chacun des écrivains qui ont marqué dans la littérature universelle ou qui représentent un côté original de l'esprit français. Les livres sont courts, le prix en est faible; ils sont ainsi à la portée de tous. Ils sont conformes, pour le format, le papier et l'impression, au spécimen que le lecteur a sous les yeux. Ils donnent, sur les points douteux, le dernier état de la science, et par là ils peuvent être utiles même aux spécialistes. Enfin une reproduction exacte d'un portrait authentique permet aux lecteurs de faire, en quelque manière, la connaissance physique de nos grands écrivains.

En somme, rappeler leur rôle, aujourd'hui mieux

connu grâce aux recherches de l'érudition, fortifier leur action sur le temps présent, resserrer les liens et ranimer la tendresse qui nous unissent à notre passé littéraire; par la contemplation de ce passé, donner foi dans l'avenir et faire taire, s'il est possible, les dolentes voix des découragés : tel est notre objet principal. Nous croyons aussi que cette collection aura plusieurs autres avantages. Il est bon que chaque génération établisse le bilan des richesses qu'elle a trouvées dans l'héritage des ancêtres, elle apprend ainsi à en faire meilleur usage; de plus, elle se résume, se dévoile, se fait connaître elle-même par ses jugements. Utile pour la reconstitution du passé, cette collection le sera donc peut-être encore pour la connaissance du présent.

J. J. Jusserand.

1868– 84
C.

